

NELLY SAVARD

LA THÉORIE DES SYSTÈMES SOCIAUX DE NIKLAS LUHMANN

Mémoire  
présenté  
à la Faculté des études supérieures  
de l'Université Laval  
pour l'obtention  
du grade de maître ès arts (M.A.)

Département de science politique  
FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES  
UNIVERSITÉ LAVAL

JANVIER 2001

© Nelly Savard, 2001



National Library  
of Canada

Acquisitions and  
Bibliographic Services

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Acquisitions et  
services bibliographiques

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file* *Votre référence*

*Our file* *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-57890-9

Canada

## Résumé

L'objet de ce mémoire est l'analyse du système politique effectuée par le sociologue allemand Niklas Luhmann. Cette analyse prend place à l'intérieur d'un contexte sociologique, scientifique et conceptuel particulier. Par conséquent, l'auteur est d'abord présenté dans son contexte sociologique. Pour ce faire, il est situé par rapport aux auteurs classiques et aux grands courants de la sociologie. Puis, il est situé dans son contexte scientifique interdisciplinaire, principalement composé de la cybernétique et de la théorie des systèmes. Suit la mise en contexte conceptuelle avec une exposition du modèle théorique – la théorie des systèmes sociaux – élaboré par Niklas Luhmann et à partir duquel il aborde la société moderne. Enfin, l'analyse du système politique par cet auteur est présentée. Elle couvre la morphologie du système politique découlant de l'application du modèle théorique au politique, de même que des thèmes politiques tels que le pouvoir, l'État et la démocratie.

Signatures :

## Avant-propos

Je tiens ici à remercier les personnes grâce auxquelles le présent mémoire et son auteure existent aujourd'hui.

Mon directeur de recherche, M. Carol Levasseur, professeur au Département de Science politique de l'Université Laval, un phare dans l'opacité des brouillards théoriques des deux dernières années.

Mon codirecteur, M. Jacques Zylberberg, professeur au Département de Science politique de l'Université Laval, une inépuisable source d'inspiration et le plus précieux des appuis dans les moments difficiles.

Mme Mary-Leen B. Patry, support quotidien indéfectible et témoin oculaire du torturant processus duquel a émergé ce mémoire.

Ma mère, Mme Julie-Anne Leblond, dont le soutien fut sans faille et les encouragements sans discontinuité.

Enfin, je tiens à remercier M. Réjean Landry, professeur au Département de Science politique de l'Université Laval et M. Alfred Dumais, professeur au Département de Sociologie de l'Université Laval, de l'attention qu'ils porteront à mon travail en tant qu'évaluateurs.

## Table des matières

<u>RÉSUMÉ.....</u>	<u>2</u>
<u>AVANT-PROPOS.....</u>	<u>3</u>
<u>TABLE DES MATIÈRES.....</u>	<u>4</u>
<u>INTRODUCTION.....</u>	<u>11</u>
A. DÉLIMITATION DU SUJET .....	11
B. PERTINENCE DU MÉMOIRE.....	12
C. MÉTHODOLOGIE UTILISÉE .....	13
D. SURVOL BIOGRAPHIQUE.....	13
<u>LES GRANDS CLASSIQUES DE LA SOCIOLOGIE.....</u>	<u>16</u>
A. SOMMAIRE .....	16
B. L'OBJET DE LA SOCIOLOGIE .....	16
C. LA PERSPECTIVE ORGANICISTE.....	18
1. Claude-Henri de Saint-Simon et Auguste Comte .....	18
a) L'École positiviste .....	18
b) Luhmann et les paradigmes de la connaissance .....	21
(1) Positivismisme vs constructivisme .....	21
(2) Universalisme théorique et réductionnisme scientifique.....	24
(a) La théorie universelle .....	24
(b) La vision réductionniste de la science.....	25
2. Émile Durkheim.....	27
a) L'École explicative.....	27
b) Luhmann et l'École explicative .....	31
3. La métaphore biologique.....	35
D. MAX WEBER .....	37
1. L'École compréhensive.....	37
2. Ferdinand Tönnies et la société comme catégorie sociologique.....	40
3. Georg Simmel et l'interaction sociale .....	41

4. Complément sur Luhmann et L'École compréhensive wébérienne .....	43
E. SYSTÈMES, ÉQUILIBRE ET FONCTION.....	45
1. Vilfredo Pareto.....	45
a) L'École équilibriste.....	45
b) Luhmann et l'École équilibriste .....	49
2. Talcott Parsons .....	51
a) L'École fonctionnaliste.....	51
b) Luhmann et l'École fonctionnaliste .....	55
c) La société, de Parsons à Luhmann .....	57
F. CONCLUSIONS PRÉLIMINAIRES.....	58
1. Les grandes préoccupations.....	58
2. Remarques sur les classiques .....	59
<u>CYBERNÉTIQUE ET THÉORIE DES SYSTÈMES .....</u>	<u>61</u>
A. SOMMAIRE .....	61
B. L'HÉRITAGE DE LA CYBERNÉTIQUE.....	61
1. Définition de la cybernétique .....	61
2. La cybernétique de première génération.....	63
3. La cybernétique de seconde génération .....	65
4. L'épopée du Sujet et de l'observateur .....	69
C. DU MOUVEMENT SYSTÉMISTE À LA THÉORIE GÉNÉRALE DES SYSTÈMES .....	74
1. Qu'est-ce qu'un système? .....	74
2. Au commencement, il y avait la théorie des systèmes .....	77
3. Théorie des systèmes et systèmes sociaux.....	81
<u>LE MODÈLE THÉORIQUE .....</u>	<u>84</u>
A. SOMMAIRE .....	84
B. LA SOCIOLOGIE EN CRISE .....	85
C. ÉLÉMENTS D'UNE THÉORIE DES SYSTÈMES SOCIAUX.....	90
1. Mise en garde .....	90

2. Introduction.....	90
3. Système et autoproduction.....	91
a) Décomposer un système .....	92
b) La complexité.....	93
c) Les frontières systémiques .....	94
d) L'autoréférence .....	95
e) Des systèmes autoproducteurs non-vivants.....	97
4. La communication.....	99
5. Les systèmes de sens .....	103
6. Morphologie des systèmes sociaux.....	105
7. Des interactions à la société: le rôle des média symboliques.....	109
8. Le code binaire sémantique.....	112
<b><u>LE SOUS-SYSTÈME SOCIAL POLITIQUE.....</u></b>	<b>114</b>
A. SOMMAIRE .....	114
B. LA SOCIÉTÉ ET LE POLITIQUE .....	114
1. Les changements structurels des 18 <sup>e</sup> et 19 <sup>e</sup> siècles.....	114
2. Différence et complexité systémiques .....	115
3. David Easton.....	116
4. L'évolution de la société .....	118
a) Les phases pré-modernes .....	118
b) La modernité .....	120
C. MORPHOLOGIE DU SYSTÈME POLITIQUE .....	123
1. Inclusion, fonction et performance.....	123
2. Le code binaire politique.....	125
3. La triade politique .....	132
a) Public politique, partis politiques et gouvernement .....	132
b) Approfondissement .....	135
c) Retour sur le public et l'opinion publique.....	137
4. Territoire et globalisation.....	141

a) Les frontières territoriales.....	141
b) Société mondiale et globalisation.....	146
D. THÈMES ET ENJEUX POLITIQUES .....	150
1. La politisation des conflits .....	150
2. Digression sur le pouvoir .....	154
3. Le concept politique no. 1: l'État .....	157
a) L'État ou l'image simplifiée du politique .....	157
b) L'État constitutionnel .....	159
c) L'État-providence.....	161
4. Idées politiques: participation et légitimation .....	164
E. LA POLITIQUE EN PERSPECTIVE .....	167
1. À propos des politiciens .....	167
2. Un futur pour la démocratie?.....	174
<u>CONCLUSION GÉNÉRALE .....</u>	<u>182</u>
A. BILAN .....	182
B. NOUVELLE PERSPECTIVE: MESURER LA DÉMOCRATIE .....	184
1. Origine du projet.....	184
2. Une application du modèle théorique de Niklas Luhmann .....	185
a) En amont et en aval de la définition du phénomène démocratique .....	185
b) Une synthèse de la théorie des systèmes sociaux de Niklas Luhmann.....	187
c) Variables et indices de la démocratie.....	188
<u>BIBLIOGRAPHIE .....</u>	<u>192</u>
A. OUVRAGES ÉCRITS .....	192
B. OUVRAGES VIRTUELS .....	223
<u>ANNEXES.....</u>	<u>225</u>
A. TABLEAU 1: DIFFÉRENCIATION DES SYSTÈMES AUTORÉFÉRENTS .....	225
B. TABLEAU 2: LA SOCIÉTÉ MODERNE ET SON ENVIRONNEMENT .....	226
C. TABLEAU 3: LE PROCESSUS DYNAMIQUE DE LA COMMUNICATION.....	227



D. GLOSSAIRE .....	228
1. Action .....	228
2. Action sociale .....	230
3. Administration .....	231
4. Auto-organisation .....	231
5. Autoproduction / autopoïèse .....	232
6. Autoréférence .....	234
7. Biologie .....	235
8. Bureaucratie .....	236
9. Cellule .....	237
10. Cerveau .....	237
11. Catégorie sociologique .....	239
12. Classiques .....	239
13. Clôture opérationnelle .....	240
14. Code sémantique .....	240
15. Communauté .....	240
16. Communication .....	241
17. Complexité .....	244
18. Connaissance .....	245
19. Constructivisme .....	246
20. Contingence .....	247
21. Cybernétique .....	247
22. Décisions collectivement obligatoires .....	248
23. Désenchantement .....	248
24. Désintégration .....	248
25. Désordre .....	249
26. Différence .....	249
27. Différenciation .....	249
28. Dilemme spencérien .....	250

29. Distinction .....	250
30. Distorsion systémique.....	252
31. Division du travail social.....	252
32. Domination.....	253
33. Droit .....	254
34. Droit positif .....	254
35. Dualisme .....	254
36. Église.....	255
37. Élément .....	255
38. Entropie.....	255
39. Environnement .....	256
40. Épistémologie.....	256
41. Équilibre .....	256
42. Gouvernement .....	257
43. Hétéro-référence.....	257
44. Inclusion .....	257
45. Intégration .....	258
46. Langage.....	258
47. Liberté .....	258
48. Médium de communication symboliquement généralisé.....	259
49. Néguentropie.....	261
50. Observation.....	261
51. Observation de second ordre .....	261
52. Opération.....	261
53. Ordre .....	262
54. Organisation .....	263
55. Sciences naturelles et sciences sociales.....	264
56. Sélection .....	264
57. Sens.....	264

58. Structure.....	265
59. Sujet .....	265
60. Système administratif.....	266
61. Système légal.....	266
62. Système psychique.....	268
63. Système scientifique .....	268
64. Système social .....	269
65. Théorie des systèmes sociaux .....	269
66. Thermodynamique.....	269
<u>INDEX .....</u>	<u>270</u>

## Introduction

«Les modèles, les méthodes et les instruments représentent une conceptualisation. Ils représentent ce que nous voyons et la façon de voir.» Gilbert J.B. PROBST. 1987(1994). *Organiser par l'auto-organisation*. Paris: Éditions d'Organisation, p. 18.

### A. Délimitation du sujet

L'objectif de ce mémoire est de présenter l'analyse du système politique moderne telle que formulée par Niklas Luhmann. Tous les chapitres qui suivent remplissent donc une fonction permettant l'atteinte de cet objectif, constituant ainsi le sujet général de ce mémoire. Le premier chapitre présente les liens et similarités entre l'approche de Luhmann et celle des grands auteurs classiques de la sociologie, certains de ces liens ayant été mis en relief par Luhmann lui-même et d'autres non. Le choix de cette présentation des classiques de la sociologie s'inspire d'une méthode utilisée, entre autres, par Talcott Parsons dans *The Structure of Social Action*.<sup>1</sup> Le paradigme à développer était alors l'action sociale et Parsons l'étaye par le biais de l'analyse des classiques de la sociologie. Pour les fins du présent mémoire, le paradigme est plutôt celui de système social, bien que les classiques présentés soient presque tous les mêmes que ceux de l'ouvrage de Parsons.<sup>2</sup> Aussi, étant un chercheur à tendance multidisciplinaire, Luhmann fait intervenir des concepts et des idées de provenances fort variées, certaines ayant été assez étrangères à la sociologie jusqu'ici. C'est la raison pour laquelle le second chapitre présente les deux principaux apports hors-discipline du sociologue allemand, soit la cybernétique et la théorie des systèmes.

Le troisième chapitre porte sur le modèle théorique à partir duquel Luhmann analyse le système politique. L'œuvre de ce dernier, qui contient plus de 600 titres, est presque impossible à résumer. Pour les fins du présent mémoire, ont donc été retenus les éléments de cette œuvre qui contribuent à la compréhension de l'analyse du système politique moderne par l'auteur.

---

<sup>1</sup> Talcott PARSONS. 1937. *The Structure of Social Action*. New York and London: McGraw-Hill.

<sup>2</sup> Comme dans le présent mémoire, les trois principaux classiques de Parsons sont Vilfredo Pareto, Émile Durkheim et Max Weber. De même, il utilise Auguste Comte, Georg Simmel et Ferdinand Tönnies, mais ces classiques demeurent d'importance secondaire dans son analyse.

Enfin, bien qu'après avoir terminé la construction de son modèle théorique Luhmann entreprenne la formulation d'une théorie de la société, cette œuvre globale en cours ne l'empêche pas d'analyser, toujours à partir de son modèle théorique, des phénomènes relevant des différents systèmes sociaux, la politique. C'est ce qui fait du dernier chapitre le pivot central du mémoire et qui présente les principaux éléments de l'analyse du système politique de Luhmann. Comme cela a été mentionné précédemment, cette analyse n'a pas fait l'objet d'une recherche systématique de la part de l'auteur, mais bien d'articles éclectiques rédigés au fil des ans et recoupant différents thèmes politiques ici rassemblés pour former un tout organisé et suivi.

### *B. Pertinence du mémoire*

Depuis une quinzaine d'années, la sociologie est témoin de la notoriété ascendante de Niklas Luhmann. Malgré la lenteur de la diffusion de ses écrits dans la francophonie et le monde anglo-saxon, due à la nécessité d'en traduire la plupart de l'allemand, Luhmann fait de plus en plus parler de lui. Malgré sa mort en novembre 1998, sa réputation et ses idées continuent de s'étendre, laissant une marque indélébile sur la sociologie contemporaine. Toutefois, jusqu'à maintenant, outre la sociologie elle-même, seules quelques disciplines se sont intéressées de façon systématique aux propositions du sociologue allemand, tels la thérapie familiale, l'art et le droit. Cependant, le modèle théorique de Luhmann portant sur la société entière, la science peut l'utiliser pour analyser n'importe quel système social. La science politique a donc tout avantage à prendre connaissance des apports conceptuels et méthodologiques de cet auteur à l'analyse du système politique. De fait, certains thèmes politiques centraux, comme la démocratie, l'opposition ou les partis politiques n'ont que très peu ou pas du tout été abordés par le biais d'une théorie des systèmes sociaux, que ce soit celle de Luhmann ou une autre. De plus, un avantage que procure le modèle de Luhmann est qu'il permet à l'analyse de mettre en contexte la politique, de la situer par rapport aux autres phénomènes sociaux et à la société elle-même. Cette approche devient très fructueuse lorsque la science politique se tourne vers des enjeux comme la globalisation, le capitalisme mondial, l'obstacle des frontières nationales en science ou la diffusion nominaliste ou structurelle du

modèle démocratique dans les États contemporains. Ce dernier thème constitue d'ailleurs un projet intitulé «Mesurer la démocratie», présenté en conclusion, qui conjugue l'utilisation du modèle théorique de Luhmann ainsi que son analyse du système politique avec les analyses politiques de la polyarchie et de la démocratie.

### *C. Méthodologie utilisée*

Le présent mémoire utilise la technique de recherche dite analyse qualitative de contenu. Les productions écrites analysées et utilisées sont principalement les ouvrages et articles de Niklas Luhmann traduits en anglais ou en français, ainsi que quelques textes d'auteurs secondaires. Étant donné la complexité et parfois l'ambiguïté des termes et expressions utilisés par Luhmann, ce mémoire comprend aussi un glossaire. Composé de plus de 60 termes, ce dernier sert à développer l'analyse de certains concepts en dehors du texte principal. Il est à noter que la fonction de ce glossaire est principalement complétive par rapport au corps de texte et que certains articles peuvent sembler incomplets s'ils devaient être considérés comme devant se suffire à eux-mêmes.

### *D. Survol biographique<sup>3</sup>*

«In talking about Luhmann one easily tends to talk like Luhmann.» Hubert ROTTLEUTHNER. 1989. "A Purified Sociology of Law: Niklas Luhmann on the Autonomy of the Legal System." *Law & Society Review* 23(5): 779

Niklas Luhmann est né le 8 décembre 1927 à Lüneburg, Allemagne. De 1946 à 1949, il étudie le droit à Freiburg, puis retourne à Lüneburg pour réaliser le stage qui lui permettra de devenir avocat. Déplorant le peu de marge de manœuvre laissée aux innovations individuelles dans cette profession, il décide alors de se diriger vers l'administration publique. De 1954 à 1960, il s'occupe des affaires juridiques de différentes administrations. En 1960, il obtient une bourse d'un an pour étudier à l'Université de Harvard, où il travaille avec Talcott Parsons. De 1962 à 1965, à son retour en Allemagne, il travaille pour l'Institut de recherche Speyer, où il

---

<sup>3</sup> Ce survol biographique est principalement basé sur une section spéciale consacrée à Luhmann dans un bulletin sociologique. Bernd R. HORNUNG. 1999. "In Memoriam: Niklas Luhmann 1927-1998." *International Sociological Association Bulletin* 78-79: 24-26.

considère son besoin d'indépendance scientifique enfin respecté. En 1965, Helmut Schelsky lui offre un poste à Dortmund et l'année suivante, il obtient son doctorat. C'est en 1968 qu'il entre à la Faculté de Sociologie de la toute nouvelle Université de Bielefeld, où il se consacre dès lors à l'élaboration d'une théorie de la société moderne. Il met l'ébauche de cette théorie à l'épreuve en 1971, dans un ouvrage regroupant ses écrits et ceux d'Habermas<sup>4</sup> et qui constituera le début d'un débat entre les deux sociologues qui se déroulera jusqu'à la mort de Luhmann. Bien que traduit en italien dès 1973 et en japonais dès 1984, cet ouvrage pourtant central n'a malheureusement jamais été traduit ni en anglais ni en français. Méthodologiquement, Luhmann ne fera pas ou très peu de recherche empirique. Typique de sa formation de juriste et des méthodes des sciences légales, ses références empiriques sont basées sur la recherche en bibliothèque et les études de cas. Certains ont reproché à Luhmann d'être trop «philosophique». Ce reproche tient probablement au fait que si Luhmann est un sociologue de plein droit, il est un sociologue de l'abstraction.

L'œuvre de Luhmann se divise chronologiquement en deux parties: de 1964 à 1984 et de 1984 à 1998. La première partie est centrée sur la différenciation de la société. De tous les ouvrages de Luhmann datant de cette période et traduits en anglais ou en français, le principal est le recueil de textes *The Differentiation of Society* publié en 1982. La seconde partie débute avec la publication de l'ouvrage qui constitue encore aujourd'hui la pièce maîtresse de son œuvre, le très obscur *Social Systems*, publié en allemand en 1984, traduit en italien en 1990, en espagnol en 1991, en japonais en 1993 et finalement en anglais en 1995.<sup>5</sup> Cette seconde partie est marquée par l'introduction du concept d'autoproduction. Bien que 1984 soit un véritable tournant dans la construction théorique de Luhmann, ces deux phases ne sont pas

---

<sup>4</sup> Jürgen HABERMAS/Niklas LUHMANN. 1971. *Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie - Was leistet die Systemforschung?* Frankfurt: Suhrkamp.

<sup>5</sup> À ce jour, seul le chapitre quatre de l'ouvrage a été traduit en français et reproduit intégralement dans la revue scientifique *Réseaux*. Niklas LUHMANN. 1991. «Communication et action.» *Réseaux* 50: 131-156.

toujours distinguées l'une de l'autre.<sup>6</sup> Pourtant, le Luhmann de la première période pourrait être qualifié de sociologue «unidisciplinaire» et le Luhmann de la seconde de sociologue «multidisciplinaire».

L'objectif initial de Luhmann est de formuler une théorie sociologique de la société moderne. Lorsqu'il découvre que la sociologie contemporaine, selon lui, ne dispose pas – ou ne dispose plus – d'outils théoriques et méthodologiques suffisants pour ce faire, il met son projet initial en veilleuse, le temps de se consacrer à la construction d'un modèle théorique universel des systèmes sociaux modernes qui prendra la forme finale de *Social Systems*, à l'intérieur duquel une théorie de la société moderne pourra prendre place.<sup>7</sup> Pour ce faire, le modèle théorique à construire dut disposer d'un appareil conceptuel de type comparatif qui lui permette d'aborder des phénomènes sociaux aussi différents que la religion, la politique, la famille, l'économie et l'amour pour n'en nommer que quelques-uns. Niklas Luhmann demeurera professeur à l'Université de Bielefeld jusqu'à la fin de sa vie. La traduction de sa dernière pièce maîtresse, *Die Gesellschaft der Gesellschaft*, fait présentement l'objet de discussions, car l'Université de Stanford, qui est déjà l'éditeur de *Social Systems*, considère la possibilité de la financer, mais les traducteurs sont difficiles à trouver, d'autant plus que ces derniers ne pourront plus en référer à l'auteur en cas de doute ou de désaccord. À propos de cette dernière pièce maîtresse, Luhmann affirme modestement qu'elle ne constitue qu'une première ébauche de sa théorie de la société. Par conséquent, avec tout son matériel conceptuel, il lègue à ses successeurs la tâche de développer et d'affiner cette théorie, de même que le modèle théorique qui lui sert de cadre.

---

<sup>6</sup> Cela s'explique par le fait que l'autoproduction s'est parfaitement mariée à la théorie préexistante de Luhmann. Son changement paradigmatique ne contredit pas le travail déjà accompli, il le précise, le corrige, le redirige et l'enrichit.

<sup>7</sup> Ce commentaire, formulé par Eva M. Knodt à propos de *Social Systems*, peut s'appliquer à l'ensemble de l'œuvre de Luhmann. Niklas LUHMANN. 1984(1995). *Social systems*. Stanford(CA): Stanford University Press, p. xvii. En fait, le projet de Luhmann se divise en trois parties: (a) construire un cadre théorique; la théorie des systèmes sociaux telle que présentée dans *Social Systems*, (b) construire une théorie de la société telle que présentée dans *Die Gesellschaft der Gesellschaft* et (c) une application de cette théorie aux différentes fonctions de la société: politique, économie, science, droit...



# Chapitre I

## Les grands classiques de la sociologie

### A. Sommaire

«Chaque thèse de sociologie propose une méthode nouvelle que d'ailleurs le nouveau docteur se garde bien d'appliquer, de sorte que la sociologie est la science qui possède le plus de méthodes et le moins de résultats.»  
Henri POINCARÉ. 1908. *Science et Méthode*. Paris: Flammarion.

D'un côté, ce premier chapitre vise à situer Luhmann par rapport aux grands courants sociologiques par le biais d'une présentation des auteurs qui ont marqué chacun d'eux. D'un autre côté, ces grands auteurs ont produit des œuvres tellement étendues que chacune pourrait faire l'objet d'une thèse complète. Comme tel n'est pas l'objectif principal de ce mémoire, la présentation de chacun de ces auteurs est pour le moins succincte. Toutefois, l'œuvre de chaque auteur classique fait l'objet d'une section qui lui est exclusivement consacrée, suivie d'une section portant sur les différences et similitudes entre ce même auteur et Niklas Luhmann. Chaque auteur classique se caractérise par son intérêt particulier pour certains thèmes. Durkheim s'intéresse à la moralité, Weber à la compréhension, Pareto à l'équilibre et Parsons à l'action. Dans les limites du sujet de ce mémoire, ces thèmes sont abordés dans ce chapitre. En résumé, le but général de ce chapitre est de replacer Niklas Luhmann et son modèle théorique dans son contexte sociologique.

### B. L'objet de la sociologie

«Si Saint-Simon fut l'inventeur de la chose et Auguste Comte l'inventeur du nom, Durkheim fut, lui, l'inventeur de la discipline.» Alain LAURENT, cité dans Pierre-Jean SIMON. 1991(1997). *Histoire de la sociologie*. Paris: PUF, p. 335.

«...la sociologie est une science qui étudie les phénomènes sociaux totaux dans l'ensemble de leurs aspects et de leur mouvement en les captant dans des types dialectisés micro-sociaux, groupaux et globaux en train de se faire et de se défaire.» Georges GURVITCH. 1958. «Objet et Méthode de la Sociologie.» Dans G. Gurvitch et al.(dir.), *Traité de sociologie*, T. 1. Paris: PUF, p. 27.

Étymologiquement, «sociologie» est composée du latin *socius*, signifiant «du social» ou «compagnon», et du grec *logos*, signifiant «discours articulé» ou «science».<sup>8</sup> Il est à noter que si «société» et «social» sont étroitement inter-reliés, la sociologie considère la société comme obligatoirement sociale, alors que le social ne serait pas le seul fait de la société. Cette confusion entre société et social dépend de la définition de société que nous utilisons. Mais de

---

<sup>8</sup> Jean-Baptiste Mario SAMÉDY. 1997. *Introduction à la sociologie. Interaction entre l'idéal et le matériel*. NY, Toronto, and Ottawa: Legas, p. 13.

toute façon, une définition étymologique n'apporte rien qui puisse réduire cette confusion, puisque si la sociologie est la science de la société – ou plutôt la science qui étudie la société – il faut alors établir ce qu'est la société. D'un autre côté, il est possible de retracer l'idée du «social» assez loin dans le temps. Nous identifions généralement la Cité, telle la «Cité idéale» de Platon ou la «Cité au juste milieu» d'Aristote, comme la première forme sociale de type sociétal sur laquelle les chroniqueurs antiques se soient attardés.<sup>9</sup> Depuis plus de deux mille ans, nous avons ainsi cherché à identifier et différencier la société des autres formes sociales, comme la communauté, l'organisation et même l'État.<sup>10</sup> Les auteurs qui seront abordés dans cette section ont utilisé toutes sortes de termes pour décrire la société, en identifier le contenu, les composantes ou en compléter la définition formelle: les faits sociaux chez Durkheim, les formes et relations sociales chez Simmel, l'action sociale chez Weber et Parsons et le système social chez Pareto et Parsons.<sup>11</sup>

Pour revenir à l'étymologie, «social» renvoie au latin *socialis*, qui signifie «sociable» ou «relatif aux alliés» et à *socius* (compagnon). L'idée de base du qualificatif «social» est donc celle de pluralité (dans le sens large de «plus d'un»), d'interaction. Quoi qu'il fasse, un individu seul ne sera jamais social, il a besoin de l'Autre, alter a besoin d'ego et vice versa. Pour le dire autrement, une unité qui interagit avec elle-même n'est pas et ne sera jamais sociale, elle est personnelle ou individuelle. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Luhmann conteste l'énoncé de la théorie de l'action selon lequel l'unité de base d'un système social est l'action. Pour inclure la pluralité et l'interaction dans le concept d'action, nous sommes contraints de qualifier l'action de *sociale*, comme le font Weber et Parsons.<sup>12</sup> C'est donc dire, prétend Luhmann, qu'il doit y avoir une unité qui soit encore plus fondamentalement sociale que l'action, une unité

---

<sup>9</sup> Pierre-Jean SIMON. 1991(1997). *Histoire de la sociologie*. PUF: Paris, p. 37, 52-53; Georges GURVITCH. 1958. «Brève Esquisse de l'Histoire de la Sociologie.» Dans Georges GURVITCH et al.(dir.), *Traité de sociologie*. T. 1. Paris: PUF, p. 29.

<sup>10</sup> Voir le Chapitre IV.

<sup>11</sup> Niklas LUHMANN. 1986(1989). *Ecological Communication. Can Modern Society Adapt Itself to the Exposure to Ecological Dangers ?* Chicago, Cambridge: University of Chicago Press and Polity Press, p. 2.

<sup>12</sup> Voir *Action et Action sociale* dans le glossaire.

que l'action sociale présuppose et sous-tend, dans laquelle elle est intégrée. Cette unité sera abordée dans un prochain chapitre.

Pour sa part, Luhmann utilise une définition de la société, elle aussi présentée dans un prochain chapitre, selon laquelle cette dernière comprend absolument tout ce qui est social. Ceci rejoint une définition fournie par Georges Gurvitch à la fin des années 1950. Selon lui, la sociologie est la science des phénomènes sociaux totaux ou totalité en marche, «...ces foyers d'ébullitions compris dans un mouvement de flux et de reflux...»<sup>13</sup> Les phénomènes sociaux totaux sont composés d'éléments astructurels, structurables et structurés qui reposent sur des *équilibres précaires* traversés de *mouvements* de structuration, de déstructuration, de restructuration et même d'éclatement.<sup>14</sup> La société est donc mouvement.<sup>15</sup> Il est à noter que Gurvitch utilise le terme «phénomène». Ce dernier renvoie à «ce qui est visible», ce qui est (scientifiquement) «observable»,<sup>16</sup> nous rappelant ainsi que la sociologie est d'abord et avant tout une science. D'ailleurs, Gurvitch lui-même l'établit d'office: le domaine de la sociologie, c'est la *réalité* sociale dans son ensemble.<sup>17</sup> Or, pour étudier la *réalité* sociale dans son ensemble, dirait Luhmann, il nous faut une vision d'ensemble.

### C. *La perspective organiciste*

#### 1. Claude-Henri de Saint-Simon et Auguste Comte

##### a) *L'École positiviste*

Comte's dream: «...a sociology which recognizes that humans are biological individuals in a physical world...»  
Kenneth D. BAILEY. 1994. *Sociology and the New Systems Theory*. NY: SUNY Press, p. 2.

<sup>13</sup> Georges GURVITCH. «Objet et Méthode de la Sociologie», op. cit., p. 20.

<sup>14</sup> Ibid., p. 21.

<sup>15</sup> Gurvitch n'est pas le seul à traiter de la société en termes d'équilibre et de mouvement. Cette approche s'inspire du courant multidisciplinaire équilibriste, qui sera abordé dans une prochaine section. Luhmann, qui parle lui aussi de systèmes dynamiques en mouvement, ne s'inspire qu'indirectement de Gurvitch, car il réfère plutôt aux apports des sciences naturelles à l'École équilibriste, puisque ce sont ces dernières, et non la sociologie, qui effectueront la transition de l'équilibre à l'entropie (de l'ordre au désordre) dans l'analyse des systèmes.

<sup>16</sup> Jean-Baptiste Mario SAMÉDY, op. cit., p. 17.

<sup>17</sup> Georges GURVITCH. «Objet et Méthode de la Sociologie», op. cit., p. 20. Cette conception est typiquement durkheimienne, car selon Durkheim, l'objectivité des faits sociaux analysés par la sociologie réside dans leur *réalité* sociale. Julien FREUND. 1992. *D'Auguste Comte à Max Weber*. Paris: Economica, p. 207.

«Relatively few still dream Comte's dream, but those few of us that exist do keep it "alive and well."» Kenneth D. BAILEY. 1994. *Sociology and the New Systems Theory*. NY: SUNY Press, p. 2.

Auguste Comte (1798-1857) est généralement considéré comme le fondateur de la discipline «sociologie».<sup>18</sup> Cependant, la pensée d'une science sociale, d'une sociologie, revient au mentor et employeur de Comte, Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825). Avec son projet de physiologie sociale, ce dernier aborde les phénomènes sociaux à travers la métaphore biologique.<sup>19</sup> Pour désenchanter l'analyse des phénomènes sociaux, on fait appel à la science pure et dure – celle des sciences naturelles<sup>20</sup> – et à son approche positiviste, une «doctrine qui se réclame de la seule connaissance des faits, de l'expérience scientifique.»<sup>21</sup> C'est à la suite de Saint-Simon, et inspirés par sa critique du «préjugé dualiste» séparant hermétiquement l'analyse des faits sociaux de celle des faits naturels, que Comte, puis Durkheim concevront la sociologie comme discipline scientifique à part entière.<sup>22</sup> Comte, qu'une série de querelles sépare de son mentor en 1824, fondera alors le positivisme appliqué au social, le positivisme philosophique,<sup>23</sup> en systématisant l'utilisation de cette approche<sup>24</sup> qui fera école. C'est donc dire que les critiques qui reprochent à la sociologie contemporaine de trop s'inspirer des concepts et méthodes des sciences naturelles – confondus avec l'empirisme, qui n'est pourtant pas exclusif à ces sciences – oublient que ces derniers ont influencé la sociologie depuis sa création même. S'inspirer des sciences naturelles en sociologie n'est pas une mode – récente ou non – pas plus qu'une innovation, c'est une tradition. Il n'est donc pas surprenant que nous soyons aussi témoins du mouvement contraire; des ingénieurs, des physiciens et des mathématiciens finissent par devenir philosophes, sociologues ou politologues.

---

<sup>18</sup> Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 281; Jean-Baptiste Mario SAMÉDY, op. cit., p. 89; Claude LECLERCQ. 1994(1998). *Sociologie politique*. Paris: Economica, p. 10.

<sup>19</sup> Jean-Baptiste Mario SAMÉDY, op. cit., p.89; Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 200.

<sup>20</sup> Voir *Sciences naturelles et sciences sociales* dans le glossaire.

<sup>21</sup> LE PETIT ROBERT. 1991. *Dictionnaire Le Petit Robert*. Montréal: Les Dictionnaires Robert-Canada, p. 1491.

<sup>22</sup> Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 199.

<sup>23</sup> Norbert ELIAS. 1970(1978). *What is Sociology?* NY: Columbia University Press, 34.

<sup>24</sup> Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 282.

Aussi éloigné possible que soit leur objet d'étude de l'analyse du social, les scientifiques ne peuvent, à la longue, s'empêcher de regarder du côté des conséquences que leurs propres théories engendrent sur les rapports sociaux. Ainsi, les neurophysiologistes ne peuvent s'empêcher de faire de l'épistémologie<sup>25</sup> quand ils étudient le cerveau et la cognition humaine,<sup>26</sup> les biologistes finissent par se mêler de sociologie, car ils ne peuvent s'empêcher de voir dans la cellule vivante<sup>27</sup> un mode d'organisation qui partage certaines caractéristiques avec les organisations humaines et ainsi de suite. En fait, la spécialisation extrême des savoirs scientifique est plutôt récente. Par le passé, nombre de scientifiques à la fois mathématiciens, physiciens, philosophes, artistes et penseurs du social jalonnaient l'histoire des sciences. Ceux que nous considérons aujourd'hui comme des ténors de la sociologie n'étaient même pas sociologues eux-mêmes. Ils étaient philosophes, économistes, professeurs d'université dans différents domaines connexes, activistes politiques et même ingénieurs et mathématiciens.<sup>28</sup> Mais tous s'intéressaient au social et à la société.

Pour revenir à l'esprit positiviste comtien, il s'inspire donc amplement des possibilités de connexion entre faits humains (sociaux) et naturels, des possibilités qui apparaissent lorsque ces faits sont abordés sous l'égide et la férule de la Science, celle de l'analyse des faits empiriquement observables. Par le biais du positivisme, Comte évite l'analyse théologique des faits sociaux – qui considère la cause finale de ces derniers comme étant Dieu. Il donne par le fait même un statut similaire aux faits sociaux et aux faits naturels; ces faits peuvent être connus par la science, par l'expérience scientifique, parce qu'ils ont une existence indépendante de qui les observe. Comme les faits naturels suivent des lois naturelles et immuables, l'objectif poursuivi par Comte est d'octroyer à la toute nouvelle science de la société la fonction de détecter certaines régularités – équivalentes aux lois naturelles – dans le développement des

---

<sup>25</sup> Voir *Épistémologie* dans le glossaire.

<sup>26</sup> Voir *Cerveau* dans le glossaire.

<sup>27</sup> Voir *Cellule* dans le glossaire.

<sup>28</sup> Un excellent résumé de l'histoire des sciences sociales est celui qui introduit l'ouvrage de Randall COLLINS. 1985(1994). *Four Sociological Traditions*. NY, Oxford: Oxford University Press, pp. 3-46.

différentes formes sociales.<sup>29</sup> C'est d'ailleurs ainsi que par la science positiviste peuvent être regroupés à la même enseigne Copernic et Galilée les astronomes et Bacon et Descartes les philosophes.<sup>30</sup> En résumé, à l'issue de luttes acharnées contre les pouvoirs en place, les Lumières ont donc conclu que le désenchantement<sup>31</sup> de l'analyse des rapports sociaux passe par la science, par le positivisme qui fait du doute systématique une qualité et une nécessité plutôt qu'un indicateur de pensée hérétique.

*b) Luhmann et les paradigmes de la connaissance*<sup>32</sup>

«Aucun mode de connaissance n'est à même de traverser les frontières de ses propres opérations pour «plonger» dans la réalité.» Nicolas HAYOZ, 1991. «Société, politique et État dans la perspective de la sociologie systémique de Niklas Luhmann.» *Études et Recherches* (25): 15.

*(1) Positivisme vs constructivisme*<sup>33</sup>

Le premier mouvement de tout savoir – et particulièrement des savoirs scientifiques – consiste à identifier son rapport à la réalité. Dans ce but, la première étape – étudiée entre autres par la sociologie de la connaissance – consiste à définir les concepts centraux de la cognition, soit «connaissance» et «réalité». Ainsi, la réalité serait «une qualité appartenant à des phénomènes que nous reconnaissons comme ayant une existence indépendante de notre propre volonté...»,<sup>34</sup> alors que la connaissance serait «la certitude que les phénomènes sont réels et qu'ils possèdent des caractéristiques spécifiques.»<sup>35</sup> En fait, les catégories cognitives «vrai» et «faux» sont basées sur le fait même que nous présumons qu'une réalité existe indépendamment de notre volonté. À ce titre, la réalité serait une variable indépendante et l'observateur est une variable dépendante dont nous pouvons maîtriser les changements de valeur. Il est tout de même paradoxal – et même stérilement circulaire – que nous déterminions si une chose est réelle en déterminant si elle est vraie en même temps que nous décidions si elle est vraie en

<sup>29</sup> Norbert ELIAS, op. cit., p. 37.

<sup>30</sup> Jean-Baptiste Mario SAMÉDY, op. cit., p. 107.

<sup>31</sup> Voir *Désenchantement* dans le glossaire.

<sup>32</sup> Voir *Connaissance* dans le glossaire.

<sup>33</sup> Voir *Constructivisme* dans le glossaire.

<sup>34</sup> Peter BERGER et Thomas LUCKMANN. 1980(1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris: Méridiens Klincksieck, p. 7.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 7-8.

démontrant qu'elle est réelle. C'est pourquoi tous ne s'accordent pas pour affirmer qu'il y a une seule et unique réalité qui serait la même pour tous.

En science, pour définir sa relation à la réalité, chaque savoir établit ses positions ontologique, épistémologique et méthodologique. À ce titre, le constructivisme et le positivisme sont les deux grands paradigmes sous lesquels se sont rangé, au fil du temps, les savoirs produits par la science.<sup>36</sup> Chacune de ces approches fournit des réponses ontologiques, épistémologiques et méthodologiques différentes ou même opposées et chaque ensemble de réponses constitue une position particulière face à la connaissance et la réalité. La question ontologique demande «qu'est-ce qui peut être connu?»<sup>37</sup> La réponse du positivisme est que c'est une réalité unique, indépendante des observateurs et qui fonctionne suivant des lois naturelles.<sup>38</sup> Ce qui peut être connu est connu pour ce qu'il est, car il a une existence indépendante de son observateur. C'est une ontologie dite réaliste. La réponse du constructivisme est que c'est des réalités multiples et construites socialement.<sup>39</sup> Ce qui peut être connu est relatif, il dépend de l'observateur.<sup>40</sup> C'est une ontologie dite relativiste. Ensuite, la question épistémologique demande «quelle est la relation entre le connaissant et le connu (ou connaissable)?»<sup>41</sup> La réponse du positivisme est qu'il est possible pour l'observateur d'extérioriser le phénomène étudié, de l'extraire de son contexte tout en demeurant parfaitement distant et détaché de son objet.<sup>42</sup> C'est une épistémologie dite dualiste et objectiviste, souvent qualifiée d'épistémologie cartésienne. C'est cette position épistémologique qui donne sa crédibilité aux expériences en laboratoire. La réponse du constructivisme est que l'observateur et l'observé sont imbriqués de façon telle que

---

<sup>36</sup> Le positivisme porte plusieurs noms: naturalisme, conventionnalisme et même paradigme scientifique. Pour leur part, Guba et Lincoln utilisent conventionnalisme, mais pour des raisons de continuité, le présent texte conservera positivisme. E.G. GUBA and L.S. LINCOLN. 1989. *Fourth Generation Evaluation*. London: Sage, p. 83.

<sup>37</sup> Loc. cit.

<sup>38</sup> Ibid., p. 84.

<sup>39</sup> Loc. cit.

<sup>40</sup> «Everything said is said by an observer to another observer that could be himself.» Humberto R. Maturana. 1970. "The Biology of Cognition." *Biological Computer Laboratory Research Report 9.0*. Urbana(Ill.): University of Illinois Press.

<sup>41</sup> E.G. GUBA and L.S. LINCOLN, op. cit., p. 83.

<sup>42</sup> Ibid., p. 84.

l'investigation d'un phénomène est littéralement une création du processus d'enquête.<sup>43</sup> Selon cette approche, toute perception, tout transfert d'information, tout message et toute compréhension sont subjectifs, sont le fait d'un sujet. Il n'y a pas de point de vue absolu, extérieur, à partir duquel quelque sujet pensant que ce soit puisse observer la société, le monde, l'objet. C'est une épistémologie dite moniste et subjectiviste, aussi qualifiée d'épistémologie interactive.

Enfin, la question méthodologique demande «quelles sont les façons de découvrir de nouvelles connaissances?»<sup>44</sup> La réponse du positivisme est que la méthode adoptée doit débarrasser le contexte d'investigation des influences (variables) contaminatrices, afin que la vérité de l'objet soit établie.<sup>45</sup> C'est une méthodologie dite interventionniste, car l'efficacité de la méthode adoptée est mesurée à l'aune de l'augmentation ou non des moyens de contrôler et de prédire le phénomène observé, autrement dit de l'augmentation de la capacité explicative.<sup>46</sup> La réponse constructiviste implique une dialectique continue d'itération, d'analyse et de critique qui mène à une construction conjointe de l'objet.<sup>47</sup> C'est une méthodologie dite herméneutique, car elle vise une à *comprendre* le phénomène observé, «...that is, to making *sense* of the interaction in which one usually is engaged with others.»<sup>48</sup> Pour résumer, une connaissance positiviste de la réalité est ontologiquement réaliste, épistémologiquement dualiste et objectiviste et méthodologiquement interventionniste. Pour sa part, une connaissance constructiviste de la réalité est ontologiquement relativiste, épistémologiquement moniste et subjectiviste et méthodologiquement herméneutique. Enfin, la position de Luhmann par rapport à ces deux paradigmes serait mitoyenne. Il serait tout à fait rationnel de croire qu'il y a une réalité indépendante de la volonté des observateurs. Toutefois, nous rappelle Luhmann cette réalité n'est accessible que par des observateurs – ou plutôt des systèmes observateurs – qui

---

<sup>43</sup> Loc. cit.

<sup>44</sup> Ibid., p. 83.

<sup>45</sup> Ibid., p. 84.

<sup>46</sup> Ibid., p. 89.

<sup>47</sup> Ibid., p. 84.

<sup>48</sup> Ibid., p. 89.



la décrivent chacun à partir de leur perspective particulière, alors la question de savoir si nous pouvons décrire la réalité objectivement ou non ne se pose même pas. L'objectivité est une description du système scientifique pour auto-légitimer ses propres communications.<sup>49</sup>

(2) *Universalisme théorique et réductionnisme scientifique*

«Le rôle que jouent les diverses formes de fonctionnalisme en science... a sa source dans la pratique universelle de la modélisation.» Jean-Pierre DUPUY. 1994(1999). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte/Poche, p. 19.

(a) LA THÉORIE UNIVERSELLE

Une des caractéristiques les plus controversées du modèle théorique de Luhmann semble être sa prétention à l'universalité. Pourtant, selon la signification que Luhmann donne à ce qualificatif, une théorie dite universelle ne revendique pas le monopole de la vérité. Son caractère universel oblige plutôt cette dernière à s'inclure elle-même, à fournir une explication sur son existence à partir de son propre cadre explicatif. Bref, est universelle toute théorie autoréférente ou réflexive. Pour répondre aux critiques de Danilo Zolo,<sup>50</sup> Luhmann explique que c'est de la théorie des systèmes autoréférents que découlent les prémisses épistémologiques monistes de son modèle théorique. Une théorie autoréférente ne peut faire autrement qu'appliquer son autoréférence à elle-même. En fait, seule une théorie autoréférente peut prétendre être universelle, car elle seule explique son environnement *ainsi qu'elle-même*. Pour Luhmann, universalité théorique ne signifie donc pas qu'une seule théorie soit la «vraie», mais que la théorie sociologique qui se dit universelle couvre tout le social, y compris elle-même, puisqu'elle est sans conteste elle-même sociale. Dit autrement, l'universalité théorique exige qu'elle couvre tout le champ social, un champ dont elle fait elle-même partie.<sup>51</sup>

L'universalisme théorique est un véritable paradoxe. Plusieurs scientifiques des disciplines les plus variées ont tenté d'expliquer, de circonscrire ou même d'éradiquer ce paradoxe, dont Bertrand Russell, un des grands mathématiciens du 20<sup>e</sup> siècle: «Au cours des

<sup>49</sup> Cette question est reprise dans un chapitre subséquent avec le concept d'observation.

<sup>50</sup> Danilo ZOLO. 1986. "Function, Meaning, Complexity: The Epistemological Premises of Niklas Luhmann's 'Sociological Enlightenment'." *Philosophy of the Social Sciences* 16(1): 115-127.

<sup>51</sup> Niklas LUHMANN. 1986. "The Theory of Social Systems and its Epistemology: Reply to Danilo Zolo's Critical Comments." *Philosophy of the Social Sciences* 16(1): 130.

deux mille dernières années, le paradoxe a donné de terribles migraines aux philosophes et aux logiciens [...] Le philosophe Bertrand Russell trouva une solution intéressante appelée «la théorie des types logiques».<sup>52</sup> Selon cette théorie, un ensemble ne peut jamais faire partie de lui-même, une classe ne peut jamais être membre d'elle-même.<sup>53</sup> Ne pouvant venir à bout des paradoxes, ces propositions logiques à la fois vraies et fausses, Bertrand Russell a donc élaboré une théorie où les paradoxes sont interdits: on ne peut considérer un ensemble comme l'un de ses propres éléments. Pourquoi? Parce que le théorème de Russell l'interdit. Or, une théorie autoréférente universelle va tout de même à l'encontre de ce théorème.<sup>54</sup> Elle est une classe disant quelque chose sur elle-même, elle fait partie d'elle-même, n'en déplaît à Russell.

#### (b) LA VISION RÉDUCTIONNISTE DE LA SCIENCE

Les Lumières positivistes ont établi qu'une théorie est un instrument utilisé pour décrire et/ou servir de guide pour intervenir dans la réalité. Elle sert à neutraliser la subjectivité de l'observateur en l'excluant de l'équation. Cependant, il ne faudrait pas penser qu'une telle exclusion du Sujet lui a retiré quoi que ce soit. Au contraire, sa position en a été renforcée comme jamais auparavant. «Dieu est mort, nous l'avons tué», a dit Nietzsche. C'est en partie faux. En fait, les Sujets n'ont pas tué Dieu, ils se sont simplement substitués à ce construit social. Avec l'avènement de la modernité, Dieu s'est plutôt retiré dans le système religieux qui est le sien. Il offre aujourd'hui ses services bon marché principalement à ceux qui cherchent un remède spirituel miracle.<sup>55</sup> Voilà ce que le Siècle des Lumières nous aurait enseigné: une

---

<sup>52</sup> Lynn SEGAL. 1986(1990). *Le rêve de la réalité*. Paris: Seuil, p. 71.

<sup>53</sup> «Une classe est un ensemble logique d'objets qui partagent une propriété définie.» Lynn SEGAL, op. cit., p. 72. «La classe est donc ce qui dit quelque chose sur autre chose qu'elle-même... ce qui parle de quelque chose doit être autre chose que ce dont il parle.» Yves BAREL. 1979. *Le paradoxe et le système. Essai sur le fantastique social*. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble, p. 23. Par conséquent, une théorie sociologique est une classe, car elle constitue un ensemble d'objets (propositions) qui partagent la propriété qu'est l'explication d'un champ social défini.

<sup>54</sup> Loc. cit.

<sup>55</sup> À ce titre, il est intéressant de remarquer les similarités entre les organisations religieuses et militaires. Il n'y a pas si longtemps, il était fréquent qu'une personne disposant de peu de moyens financiers et désirant entreprendre des études supérieures, par exemple en médecine, doive entrer dans un ordre religieux qui lui fournissait le nécessaire, biens matériels, instruction et possibilités professionnelles. Aujourd'hui, une personne dans la même situation risque plutôt de se tourner vers l'armée, qui fournit les mêmes avantages, exigeant du «bénéficiaire» qu'il fasse vœu de loyauté envers l'État et la nation plutôt qu'envers Dieu et les représentants de son Église.

théorie rigoureuse engendre des concepts rigoureux et avec l'aide d'une non moins rigoureuse méthodologie, les scientifiques de toutes les disciplines seront pour toujours à l'abri d'eux-mêmes. Pendant plus de deux siècles, nous avons religieusement suivi la voie des Lumières sans jamais, ou si peu, en questionner les postulats. Mais il ne faudrait pas jeter la pierre aux orthodoxes dualistes. Pour un temps, leur approche fut probablement la seule qui permit à la science d'offrir une alternative viable aux explications métaphysiques et enchantées des grandes religions. En fait, le positivisme a permis au système scientifique<sup>56</sup> de se différencier du système religieux. Dit autrement, dans la société moderne, la fonction scientifique consistant à différencier le vrai du faux ne peut plus être confondue avec la fonction religieuse consistant à différencier l'immanent du transcendant (incluant la différence entre le bien et le mal du code moral).<sup>57</sup>

Mais voilà, la science est bien établie maintenant et si les explications religieuses demeurent beaucoup plus présentes que nous voulons bien le croire, l'alternative de la véritable science demeure une option accessible et surtout fonctionnellement autonome. La science peut donc se consacrer non pas à éviter de régresser, mais à évoluer, ce qui ne peut se faire sans qu'elle se remette en question. Du côté épistémologique, l'influence du Sujet dans l'analyse scientifique ne se résume pas à la simple force du préjugé. Tenter de nier, d'ignorer ou d'éliminer le préjugé scientifique ne résulte que d'une vision réductionniste de la science, simplement parce que ce préjugé est identifié à partir de la perspective épistémologiquement dualiste. Et les scientifiques ont continué à endosser la position cartésienne pour aborder la complexité sans cesse grandissante de la société moderne. Mais Descartes ne nous a-t-il pas lui-même dit «[a]insi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire la raison, mais seulement en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne»?<sup>58</sup>

---

<sup>56</sup> Voir *Système scientifique* dans le glossaire.

<sup>57</sup> Niklas LUHMANN. *Ecological Communication*, op. cit., p. 95.

<sup>58</sup> René DESCARTES. 1637(1981). *Discours de la méthode*. Paris: Nathan, p. 36.

La position cartésienne prise par les scientifiques met en relief le postulat ontologique sur lequel repose leur échafaudage tant théorique qu'empirique. C'est même la raison pour laquelle la théorie est réduite à n'être qu'un ensemble de propositions composées de concepts liés entre eux dans le but de tester leur validité dans la réalité. Si l'expérience échoue, si cette validité est infirmée, c'est la définition des concepts, la façon dont ils ont été reliés pour former des propositions ou la méthodologie adoptée qui sont remises en question. Que les concepts soient en mesure de nous dire ce que les choses *sont* n'est jamais questionné. Depuis plus de deux siècles, la science prend pour acquis qu'il y a un monde empirique, totalement indépendant de celui qui l'observe, qui n'attend qu'à être découvert par les Sujets pensants. La méthode cartésienne est le discours d'un observateur de premier ordre.<sup>59</sup> Il est grand temps pour les scientifiques contemporains de dépasser cette étape de mimétisme, cette forme de réductionnisme qui consiste à adopter sans autre forme de procès des postulats scientifiques issus de la période transitoire mouvementé qui fut témoin de l'émergence de la modernité. Cela ne remet en cause ni l'empirisme ni la théorie de quelque discipline scientifique que ce soit. Seulement, l'évolution ne vient qu'avec l'ouverture et la remise en question, non l'isolement et la stagnation.

## 2. Émile Durkheim

### a) *L'École explicative*

«En fait de méthode, d'ailleurs, on ne peut jamais faire que du provisoire; car les méthodes changent à mesure que la science avance.» Émile DURKHEIM. 1895 (1981). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris: Quadrige/PUF, p. XII.

«After all, we should never forget that although classical theorists such as Weber and Durkheim are known for their theoretical achievements, they both wrote books on methodology.» Kenneth D. BAILEY. 1994. *Sociology and the New Systems Theory*. NY: SUNY Press, p. 4.

Émile Durkheim (1858-1917), comme Karl Marx, sera témoin de la dure réalité des effets de l'industrialisation accélérée du 19<sup>e</sup> siècle. Refusant l'approche marxiste dénongant la division (industrielle) du travail, Durkheim entreprend plutôt d'étudier les fondements de cette division et d'en défendre le caractère fondamentalement moderne: «... the purpose of sociology

<sup>59</sup> L'observation sera abordée dans le prochain chapitre.

was to explain how to make modern society work.»<sup>60</sup> Pour lui, cette division – même si elle pouvait souffrir quelques ajustements identifiés et proposés par la sociologie – serait un heureux développement qui profite aux sociétés qu'elle caractérise.<sup>61</sup> Outre son objectif d'établir la sociologie comme discipline scientifique, le projet durkheimien consiste donc à utiliser l'approche scientifique pour établir de quelle manière améliorer la cohésion sociale des sociétés modernes.<sup>62</sup> Pour Durkheim, l'explication des faits sociaux s'établit à partir d'une relation de cause à effet.<sup>63</sup> Il étudiera d'ailleurs le phénomène du suicide dans cet esprit positiviste comtien. Il identifie des régularités dans les taux de suicide de certains groupes dont il a lui-même construit les catégories.<sup>64</sup>

Cette approche explicative fera école: «Les faits sociaux s'expliquent par d'autres faits sociaux. Ensuite on doit investiguer la fonction du fait, son utilité sociale, sa part dans l'établissement de l'harmonie générale.»<sup>65</sup> Ainsi, la division du travail social<sup>66</sup> de la société industrielle a une fonction qu'il s'agit, pour la sociologie, d'établir, de justifier et même d'améliorer.<sup>67</sup> De plus, l'enchaînement des faits sociaux (l'existence d'un ordre social), selon Durkheim, ne peut reposer uniquement sur l'accord rationnel des membres de la société comme le prétendent les utilitaristes et autres théoriciens du contrat, puisque ces membres naissent dans un ordre social préexistant auquel ils ne peuvent donc donner leur accord, rationnel ou non.<sup>68</sup> Nul membre de la société n'a signé de ses mains quelque contrat que ce soit. Pour Durkheim, ce qui rend l'ordre social, base de la société, possible, c'est un ordre moral

---

<sup>60</sup> Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY. 1972(1998). *The Discovery of Society*. Boston: McGraw-Hill, p. 102.

<sup>61</sup> Raymond ARON. 1967(1986). *Les étapes de la pensée sociologique*. Paris: Gallimard, p. 330.

<sup>62</sup> Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 338.

<sup>63</sup> Jean-Baptiste Mario SAMEDY, op. cit., p. 121.

<sup>64</sup> Norbert ELIAS, op. cit., p. 98.

<sup>65</sup> Jean-Baptiste Mario SAMEDY, op. cit., p. 121.

<sup>66</sup> Voir *Division du travail social* dans le glossaire.

<sup>67</sup> Ce qui est l'objectif du Livre premier de *De la division du travail social*.

<sup>68</sup> Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY, op. cit., p. 103.

commun.<sup>69</sup> La moralité est considérée comme le ciment, le principe d'intégration de la société; elle l'empêche, malgré sa division interne du travail, de se scinder et de s'effondrer.

Durkheim affirme que dans une société où il y a une division du travail prononcée, c'est l'ordre moral commun qui sert de «solidarité organique» – à opposer à une «solidarité contractuelle»<sup>70</sup> – unissant les membres de cette société, qui ont pourtant des occupations professionnelles et sociales de plus en plus variées.<sup>71</sup> Par conséquent, la sociologie trouve réponse à la question de savoir comment assurer la cohésion d'une société déchirée par l'accroissement de la division du travail dans l'amélioration ou l'augmentation de l'ordre moral commun. Or, les normes de cet ordre commun trouvent leur origine dans l'interaction entre les individus. Les indicateurs empiriques de telles normes sont les lois: «...they give at least a general indication of how people conceive of right and wrong»<sup>72</sup> Durkheim est donc particulièrement préoccupé par la cohésion sociale et par les moyens moraux de la maintenir. C'est une des idées maîtresses de Durkheim: le tout-société a la priorité sur les parties-individus; les parties sont en quelque sorte créées par le tout et non l'inverse.<sup>73</sup> Société, moralité et solidarité sont jumelles et si les deux dernières prennent la forme pratique du droit pour fonder la première, c'est que toutes trois proviennent de la conscience collective présente dans chaque individu: «The collective consciousness, ..., is society.»<sup>74</sup> Et ce thème de la société comme tout et des individus comme ses parties sera repris par une large majorité des sociologues.

<sup>69</sup> Loc. cit.

<sup>70</sup> Si la société n'est pas de type contractualiste, c'est parce qu'elle ne résulte pas de la conduite de ses membres.

Raymond ARON, op. cit., p. 326.

<sup>71</sup> Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY, op. cit., p. 106.

<sup>72</sup> Ibid., p. 105.

<sup>73</sup> Raymond ARON, op. cit., p. 323-324.

<sup>74</sup> Niklas LUHMANN, 1982. "Durkheim on Morality and Labor." In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*. NY: Columbia University Press, p. 7. La première édition de cet article constitue une préface à une édition allemande de *De la division du travail social* publiée par Suhrkamp Verlag en 1977.

La phrase la plus connue de Durkheim est sans nul doute «La première règle et la plus fondamentale est de *considérer les faits sociaux comme des choses.*»<sup>75</sup> Marqué par le positivisme cartésien, Durkheim prétend qu'une chose ne peut être observée que si l'esprit du sociologue scientifique «sort de lui-même et de son objet» par l'observation et l'expérimentation.<sup>76</sup> C'est par le biais de cette méthode que Durkheim définit la société. Il considère que la sociologie doit identifier, classier et catégoriser les sociétés, raison pour laquelle il réfère à ces dernières comme étant des types sociaux. Ces types vont du simple au complexe, de la horde à la société polysegmentaire doublement composée, chaque niveau de société étant composé de ceux qui le précèdent.<sup>77</sup> Pour Durkheim, cette catégorisation sociologique représente le summum de la méthode scientifique appliquée au social.<sup>78</sup> Il faut se rappeler que Durkheim cherche à justifier la division du travail et il va tenter d'y parvenir en identifiant son utilité pour le fonctionnement de la société en général. C'est alors qu'il fait intervenir le concept de fonction, qu'il associe à celui de rôle et qu'il tire de toute évidence des sciences naturelles qui étudient les organismes vivants: «Le mot de fonction est employé de deux manières assez différentes. Tantôt il désigne un système de mouvements vitaux, ..., tantôt il exprime le rapport de correspondance qui existe entre ces mouvements et quelques besoins vitaux de l'organisme [...] C'est dans cette seconde acception que nous entendons le mot.<sup>79</sup>» Ainsi, la division du travail moderne n'est pas un événement aléatoire et dépourvu de sens, elle répond à un besoin réel de la société organicisée. Et Durkheim conclut que c'est la division du travail social qui assure la solidarité sociale organique de la société moderne<sup>80</sup> en rendant les individus dépendants du travail des autres.

---

<sup>75</sup> Émile DURKHEIM. 1895(1981). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris: Quadrige/PUF, p. 15.

<sup>76</sup> Ibid., p. XII-XIII.

<sup>77</sup> Id. 1893(1994). *De la division du travail social*. Paris: Quadrige/PUF, p. 82-84.

<sup>78</sup> Ibid., p. 84-85.

<sup>79</sup> Ibid., p. 11.

<sup>80</sup> Ibid., p. 27.

*b) Luhmann et l'École explicative*

«La causalité est notre méthode explicative préférée. Pendant les trois cents dernières années, une époque marquée par le développement de la science classique, la causalité efficiente, c'est-à-dire une forme d'explication selon laquelle la cause précède toujours l'effet, devint l'obsession de la civilisation occidentale.» Lynn SEGAL 1986(1990). *Le rêve de la réalité. Heinz von Foerster et le constructivisme*. Paris: Seuil, p. 76.

Les deux thèmes centraux de Durkheim sont la moralité et la division du travail. Luhmann aborde ces thèmes sous plusieurs angles. Par exemple, quand il analyse les questions écologiques et la possibilité d'une «éthique environnementale», Luhmann affirme que la moralité est étroitement liée à la manie réductrice de la sociologie – et des sciences sociales en général, en plus des sciences naturelles dans leur ensemble – de déterminer des causes, afin d'attribuer responsabilité et culpabilité, mais surtout innocence et absence de responsabilité.<sup>81</sup> Luhmann affirme que la causalité n'est qu'une des façons d'aborder ce que nous percevons comme les effets de causes.<sup>82</sup> La causalité est un mode d'acquisition de connaissance provenant de l'expérience et pour Luhmann, causalité et logique sont des formes de simplification de l'observation des observations.<sup>83</sup> D'un autre côté, selon le discours officiel, la moralité consiste à faire la différence entre ce qui est «bien/bon» et ce qui est «mal/mauvais». Il se peut qu'il existe une moralité individuelle, mais nous ne pouvons que le supposer, car cette dernière est l'affaire des systèmes psychiques et ne concerne les êtres humains qu'en tant qu'individus. Chacun a sa moralité ou non et nul ne peut postuler sur celle de son voisin.

Au niveau social, il faut se demander qui pourrait légitimement établir les critères servant à déterminer, pour tous, ce qui est «bien» et «mal»? Les tenants des différentes religions – tant au sein des instances religieuses que dans la population en général – vous diront que c'est eux. En tant que représentants de Dieu ou des dieux, ils en ont reçu la révélation par voie divine. Les éthiciens vous diront que c'est eux, puisqu'ils ont étudié de près les mœurs morales du peuple et sont en mesure d'en tirer les conclusions qui s'imposent. Naturellement, les politiciens ne sont pas en reste et affirmeront être les seuls en mesure d'établir ce qu'est «le bien

---

<sup>81</sup> Niklas LUHMANN. *Ecological Communication*, op. cit., p. 9.

<sup>82</sup> Ibid., p. 8.

<sup>83</sup> Voir le Chapitre II.



de tous et pour tous» – le fameux intérêt général, celui-là même qui pousse les États à se déclarer la guerre entre eux et à envoyer leurs citoyens respectifs mourir au champ de bataille pour le bien de la patrie. Certains se justifieront en disant qu'ils ont été choisis par le soi-disant peuple. D'autres ne fourniront même pas de raison: ils détiennent le pouvoir, ce qui leur permet d'imposer leur diktat sur tous.

C'est que la morale et le fait qu'elle soit imposée par une entité extérieure à soi-même sont liés à une des libertés fondamentales<sup>84</sup> inscrites dans plusieurs chartes des droits et libertés, la liberté de conscience. Cette dernière ne signifie pas seulement que le citoyen peut penser ce qu'il veut sans que l'État n'intervienne. D'ailleurs, l'Article 18 de la Charte universelle des droits de l'Homme distingue bien liberté de pensée et liberté de conscience. Cette distinction sert à affirmer que non seulement les gens ont le droit de penser ce qu'ils veulent (liberté de pensée), ce qu'ils font de toute façon, que l'État le veuille ou non, mais qu'ils peuvent l'exprimer ouvertement sans risquer automatiquement d'être assassinés (liberté d'expression). Qui se surprendra alors que l'Article 18 porte principalement sur la liberté de religion, qui est aussi liée, sinon plus, à la liberté de conscience que la liberté de pensée? La différence entre la liberté de pensée et la liberté de conscience devient évidente quand nous réalisons que l'État, par la contrainte physique, peut forcer n'importe qui à *agir* contre sa pensée et ses opinions. Par exemple, réussir à convaincre les conscrits que la conscription et la guerre sont nécessaires est un mélange de propagande politique et de menace d'usage de la force physique en cas de désobéissance. Un conscrit peut être contre la guerre sous toutes ses formes, il n'en sera pas moins conscrit. Contrairement aux projections de George Orwell à ce sujet,<sup>85</sup> la propagande, pas plus que l'Église<sup>86</sup> et l'État, n'ont pas encore trouvé de moyen systématique et complètement fiable de forcer quelqu'un à croire en quelque chose, s'il a décidé de penser le contraire, ils ne peuvent que l'empêcher d'exprimer cette pensée.

---

<sup>84</sup> Liberté est ici considérée comme restreignant le pouvoir de l'État face aux citoyens. Un droit est plutôt une prérogative du citoyen qui est établie, concédée, protégée et peut donc être retirée par l'État. Voir *Liberté* dans le glossaire.

<sup>85</sup> George ORWELL. 1949. *Nineteen Eighty-Four, A Novel*. London: Secker & Warburg.

<sup>86</sup> Voir *Église* dans le glossaire.

Enfin, inscrire la liberté de conscience dans une charte, c'est reconnaître, sur papier du moins, que le citoyen est *seul* habilité à décider ce qui est bien ou mal pour lui. Formellement, si la liberté de conscience est inscrite dans la loi constitutionnelle régissant un État moderne, cela *devrait* signifier que ni l'État, ni l'Église d'ailleurs, ni toute autre instance de pouvoir ne peut imposer au citoyen sa définition du «bien» et du «mal». Par exemple, un État qui respecterait la liberté de conscience n'exercerait jamais de censure, notamment sur les différentes formes d'expression de l'art, sur les média de masse comme la presse écrite, orale et virtuelle et la littérature – tant ludique qu'académique. Quand l'État exerce une quelconque forme de censure, nous pouvons l'appeler l'État parental. Cet État censeur établit ce qui est «bien» et «mal» et régule les activités des citoyens en conséquence, de la même façon que les parents régulent celles de leurs enfants. Et pour établir ce qu'il affirmera être la morale officielle que ses «enfants» doivent suivre, pour déterminer quelles «valeurs» ces derniers doivent avoir et suivre, l'État parental se sert de l'éthique.

Puisque la morale, la définition du «bien» et du «mal», est un processus individuel qui ne peut en fait s'appliquer qu'à celui qui l'effectue, Luhmann suggère que le fait de tenter d'exercer cette moralité sur la moralité des autres pour réguler leur comportement conduit au conflit: «... morality requires not only loving the good but also hating and combating the bad.»<sup>87</sup> C'est ainsi que l'éthique serait devenue le moyen de porter un jugement moral sur la moralité individuelle et les moralités collectives imposées.<sup>88</sup> Par conséquent, l'éthique décide si la morale – celle d'un individu ou celle, par exemple, véhiculée par l'État – est «bonne» ou «mauvaise.» Nous sommes donc passés de la moralité-solidarité de Durkheim – celle qui est partagée par nécessité par les membres d'une société-organisme – à la moralité-conflit générée

---

<sup>87</sup> Niklas LUHMANN. *Ecological Communication*, op. cit., p. 140.

<sup>88</sup> Loc. cit.

par les pressions de l'éthique.<sup>89</sup> Il faut se rappeler que Durkheim prétend qu'une des façons dont se manifeste la moralité collective est par les lois. Donc, pour lui, les lois déterminent ce qui est «bon» et ce qui est «mauvais» pour les membres de la société. Mais, dit Luhmann, dans la société moderne, le système légal – pas nécessairement les acteurs qui y interagissent – se différencie de la moralité (le code moral bien/mal).

Le système légal<sup>90</sup> détermine non pas ce qui est bien et mal, mais ce qui est légal et illégal, malgré que «bien» et «mal» soient toujours présents au niveau du discours – particulièrement au niveau du discours politique.<sup>91</sup> Une loi ou une norme est légale parce que les lois antécédentes, la jurisprudence, en établissent la légalité. Par conséquent, pour catégoriser les citoyens au moyen de comités d'éthique, l'État ne peut référer directement au droit positif, qui n'établit la légalité des événements qu'à partir des communications légales antérieures. Le droit positif dit: la loi s'applique à tous et si elle a des effets pervers non prévus, il faut en référer au législateur pour qu'il l'abroge, la remplace ou l'amende. C'est pourquoi l'État se tourne vers l'éthique. L'éthique dit: la moralité de la loi peut ou non s'appliquer à certaines catégories de citoyens, catégories définies par l'éthique elle-même. L'éthique remet en question l'applicabilité de la loi à tous, afin d'établir les cas d'exception. Enfin, malgré cette comparaison entre la moralité-solidarité et la moralité-conflit, Luhmann s'attarde très peu sur le thème de l'éthique, du moins dans la construction de son modèle théorique, car il considère que la moralité, la solidarité et leurs concepts héritiers sont une façon typiquement durkheimienne d'aborder le code moral, le droit et la société moderne.<sup>92</sup> Luhmann conclut

---

<sup>89</sup> Luhmann ne rate pas cette occasion pour mentionner que la morale telle que conçue par Durkheim est une question de communication et non de conscience, puisque la morale durkheimienne porte sur la forme d'interaction sociale qu'est la solidarité sociale et non sur les tourments de l'âme ou quelque autre concept d'inspiration religieuse. Id. 1996. "The Sociology of the Moral and Ethics." *International Sociology* 11(1): 29.

<sup>90</sup> Voir *Système légal* dans le glossaire.

<sup>91</sup> Il ne faut d'ailleurs pas se surprendre si la politique et la religion ont toujours eu de grandes affinités. Plus que tous les autres types de discours, les discours politique et religieux nourrissent des prétentions éthiques. Ces discours affirment pouvoir juger de ce qui est bien ou mal (bien commun, intérêt général...), ainsi que la façon dont les individus et organisations déterminent, pour eux-mêmes, ce qui est bien ou mal.

<sup>92</sup> Niklas LUHAMN. "The Sociology of the Moral and Ethics", op. cit., p. 27.

d'ailleurs que l'éthique est une notion aussi évasive que celle de culture et que l'usage actuel de l'éthique n'est rien d'autre qu'une mode.<sup>93</sup>

### 3. La métaphore biologique

«He [Herbert Spencer] had already enunciated at the beginning of his system the generalization that everything evolves from a state of chaotic, similar particles to a condition of differentiated interdependence. Spencer applied this to the evolution of both the universe and biological organisms before going on to show that it applied to human societies as well.» Randall COLLINS. 1985(1994). *Four Sociological Traditions*. Oxford, NY: Oxford University Press, p. 196.

Plus que n'importe quelle autre science naturelle, la biologie a toujours été une importante source d'inspiration pour la sociologie.<sup>94</sup> Cette dernière transfère et adapte souvent le sens que la première donne aux phénomènes. À ce titre, l'organicisme sociologique représente l'apothéose de l'utilisation de la métaphore biologique pour décrire le social. Les auteurs classiques n'en finissent plus de trouver des similitudes entre les organes vivants et les organes sociaux. Les premiers balbutiements d'une sociologie des systèmes sociaux sont d'ailleurs articulés autour de la cosmologie d'Herbert Spencer, qui prend la métaphore biologique très au sérieux.<sup>95</sup> La raison pour laquelle il en est ainsi est évidente: parce que les deux types d'organes, vivants et sociaux, appartiennent au même ensemble générique, celui de système. Le fonctionnement systémique étant similaire, la biologie et la sociologie s'entrecroisent, se chevauchent et s'affrontent sur la nature du lien existant entre le système vivant et le système social. Luhmann a bien compris ce lien entre les deux disciplines, qu'il intègre d'ailleurs facilement puisque sa théorie est une typologie des systèmes. Bien que son intérêt réside d'abord et avant tout dans les systèmes sociaux, il ne négligera pas les autres systèmes, dont les systèmes vivants, ce qui lui permettra d'intégrer aisément certaines notions biologiques comme l'autoproduction.<sup>96</sup> C'est d'ailleurs de cet intérêt qu'émergera Luhmann le sociologue multidisciplinaire de 1984.

---

<sup>93</sup> Ibid., p. 33.

<sup>94</sup> Voir *Biologie* dans le glossaire.

<sup>95</sup> Randall COLLINS, op. cit., p. 196.

<sup>96</sup> Voir *Autoproduction* dans le glossaire.

Dans les années 1960, les différentes disciplines, tant en sciences sociales que naturelles, ayant auparavant utilisé la notion de système commencent à se regrouper sous la rubrique «théorie générale des systèmes.»<sup>97</sup> En fait, cette intégration s'est tellement étendue qu'il est aujourd'hui difficile d'identifier un dénominateur commun à toutes ces disciplines, mis à part l'utilisation du terme «système» en tant qu'unité d'analyse.<sup>98</sup> D'un côté, la théorie générale des systèmes mène parfois à des transferts et des partages d'informations fructueux. D'un autre côté, la métaphore biologique amène parfois la confusion en sociologie. Les systèmes sociaux sont-ils ou ne sont-ils pas des systèmes vivants? Le très interdisciplinaire James Grier Miller, étudiant du mathématicien et philosophe Alfred N. Whitehead, échafaude une réponse très sophistiquée à cette question.<sup>99</sup> C'est la théorie des systèmes vivants. À la recherche des propriétés communes à tous les systèmes vivants, Miller en identifie 20, qui se répartissent dans huit niveaux de sous-systèmes.<sup>100</sup> Dans cette typologie, la cellule microscopique et la société macroscopique logent à la même enseigne. Le modèle de Miller n'est pas le seul à se laisser prendre à la fusion – ou confusion – typologique à laquelle mène la théorie des systèmes. La métaphore biologique fait en sorte que nous présumons que si un organisme vivant est un système et que la société est aussi un système, tous deux ne peuvent être que différents niveaux d'un même continuum systémique. C'est l'argumentation que Luhmann va s'attacher à démanteler, ou plutôt à démêler, dans *Social Systems*. Ironiquement, c'est avec un concept emprunté à la biologie, l'autoproduction, qu'il y réussira.

---

<sup>97</sup> Pour les différentes utilisations de la notion de système en sciences sociales, qualifiée de «pensée systémique», notamment par Adam Smith et Max Weber, voir Frank BENSELER. 1980. "On the History of Systems Thinking in Sociology." In BENSELER, Frank, HEJL, Peter M. and Wolfram K. KÖCK(Eds), *Autopoiesis, Communication and Society: The Theory of Autopoietic System in the Social Sciences*. Frankfurt, NY: Campus Verlag, pp. 33-43. Le regroupement autour de la théorie générale des systèmes est traité dans Chapitre II.

<sup>98</sup> Niklas LUHMANN. 1990. «Développements récents en théorie des systèmes». Dans Gérard DUPRAT(dir.), *Connaissance du politique*. Paris: PUF, p. 281.

<sup>99</sup> James Grier MILLER. 1978. *Living Systems*. NY: McGraw-Hill.

<sup>100</sup> Les niveaux sous-systémiques de Miller sont la cellule, l'organe, l'organisme, le groupe, l'organisation, la communauté, la société et le système supranational. Kenneth D. BAILEY. 1994. *Sociology and the New Systems Theory*. NY: SUNY Press, p. 182-185. La théorie des systèmes vivants prend sa forme définitive près de 15 ans après sa première publication. MILLER, James Grier and Jessie L. MILLER. 1992. "Greater Than the Sum of its Parts I. Subsystems which Process Both Matter-Energy and Information." *Behavioral Science* 37: 159-180.

## D. Max Weber

### 1. L'École compréhensive

«This means that the world is disenchanted.» Max WEBER. 1946(1958). "Science as a Vocation." In Max WEBER, *From Max Weber: Essays in Sociology*. NY: Oxford University Press, p. 139.

«The fate of our times is characterized by rationalization and intellectualization and, above all, by the 'disenchantment of the world.'» Max WEBER. 1946(1958). "Science as a vocation." In Max WEBER, *From Max Weber: Essays in Sociology*. NY: Oxford University Press, p. 155.

La contribution de Max Weber (1864-1920) à la sociologie est extrêmement diversifiée.<sup>101</sup> De tous les sujets qu'il aborde, la science et ceux qui la pratiquent demeurent une de ses grandes préoccupations.<sup>102</sup> Dans ses essais regroupés sous *Méthodologie des sciences sociales*, Weber souligne l'importance de la «neutralité éthique»<sup>103</sup> en sociologie, ainsi qu'il dénonce ses collègues qui se prétendent éthiquement neutres, de même que ceux qui profitent de leur position d'autorité pour énoncer leurs jugements de valeur en classe, devant un auditoire impuissant à répliquer. Pour Weber, la science a un rôle irremplaçable et très particulier à jouer dans la société moderne désenchantée, elle doit fournir des «...methods of thinking, the tools and training of thought.»<sup>104</sup> La science doit désenchanter le monde et les représentations que nous en avons, elle doit fournir des balises à ceux qui veulent observer le monde par d'autres lunettes que celles fournies par la religion. C'est encore et toujours la vieille bataille entre la science et la religion (au sens large du terme), la première tentant de se différencier une fois pour toutes de la seconde. Il est à noter qu'à l'époque, les sciences sociales sont en pleine querelle méthodologique – qui perdura d'ailleurs jusqu'à nos jours –

<sup>101</sup> Selon un sondage effectué en 1998 par l'Association internationale de sociologie auprès de ses membres, 20.9% (le plus fort pourcentage) de ces derniers ont déclaré qu'*Économie et société* était le livre du siècle. De plus, 10.3% ont voté pour *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ce qui place ce dernier au 4<sup>e</sup> rang. ISA. 1998. *Books of the Century*. [www.ucm.es/info/isa/books/books10.htm](http://www.ucm.es/info/isa/books/books10.htm)

<sup>102</sup> C'est la raison pour laquelle il consacre plusieurs essais à ce sujet, notamment dans ses *Essais sur la théorie de la science (Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre)*, dont «Le métier et la vocation de savant» («Wissenschaft als Beruf»).

<sup>103</sup> Neutralité éthique: absence («freedom from») de jugements de valeur dans l'enseignement et la recherche scientifiques et sociologiques. Max WEBER. 1949. *The Methodology of the Social Sciences*. Translated and edited by Edward A. SHILS and Henry A. FINCH. NY: Free Press, p. 6.

<sup>104</sup> Max WEBER. 1946(1958). "Science as a Vocation." In GERTH, Hans H. and Charles W. MILLS(Eds), *From Max Weber: Essays in Sociology*. NY: Oxford University Press, p. 150.

particulièrement en Allemagne. On revient sur le choix de Comte d'aligner les méthodes des sciences humaines et sociales sur celles des sciences naturelles.<sup>105</sup> Est-ce que la force du préjugé scientifique peut être neutralisée, annihilée par l'utilisation des méthodes généralisantes, standardisantes et standardisées des sciences naturelles? La position «mitoyenne» de Weber est que la sociologie doit être souple et éviter de s'enfermer dans une telle dichotomie<sup>106</sup>: «...selon Weber, la validité ou l'invalidité d'une méthode dans une science particulière ou dans une autre est un faux débat, dans la mesure où la sociologie ne doit pas s'embarrasser d'une prétendue méthodologie idéale et que la fonction de la méthode est de toute façon assujettie au progrès des connaissances scientifiques.»<sup>107</sup> Ceci nous ramène à l'idée de neutralité éthique; l'objectif n'étant pas tant, pour Weber, de ne pas porter de jugements de valeur, mais de les identifier, de les circonscrire, de neutraliser leurs effets biaisant.

Ainsi, pour ne pas s'enfermer dans l'objectivité à tout crin des sciences naturelles, non plus que dans la prépondérance de l'«expérience vécue» des sciences humaines, Weber adopte une approche qui fera école, l'approche compréhensive. En tant que mode de connaissance, la compréhension demeure propre aux sciences humaines, car par son intermédiaire, l'observateur est l'observé: «Man can 'understand' or attempt to 'understand' his own intentions through introspection, and he may interpret the motives of other men's conduct in terms of their professed or ascribed intentions.»<sup>108</sup> La compréhension d'un phénomène social est atteinte lorsque le scientifique discerne le sens que chaque acteur attribue à la situation dans laquelle il se trouve. C'est parce que le point de départ de Weber, son ultime point d'analyse sociologique, est la personne individuelle<sup>109</sup> – l'acteur – que toute sa sociologie de l'action est basée sur l'importance de la compréhension (*verstehen*). Weber réconcilie donc les méthodes des sciences

---

<sup>105</sup> Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 422.

<sup>106</sup> Une division notamment développée par Wilhelm Dilthey, qui dichotomise les méthodes des sciences de la nature (*Naturewissenschaften*) de celles de l'esprit (*Geisteswissenschaften*). Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 424.

<sup>107</sup> Jean-Baptiste Mario SAMÉDY, op. cit., p. 139.

<sup>108</sup> Hans H. GERTH and Charles W. MILLS. 1946(1958). "The Man and His Work." In GERTH, Hans H. and Charles W. MILLS(Eds), op. cit., p. 56.

<sup>109</sup> Ibid., p. 55.

naturelles avec celles des sciences humaines en affirmant que toute recherche scientifique doit être libre de tout jugement de valeur de la part du scientifique, mais qu'une «relation de valeur» s'établit tout même en tant que principe de sélection «...pour caractériser le champ d'investigation dans lequel on procède...»<sup>110</sup>

Max Weber est réaliste. Son approche tente de rationaliser ce qu'il observe comme étant l'interférence des opinions et préjugés personnels du chercheur avec son analyse des faits sociaux. Il lui semble impossible de prévenir cette interférence, car contrairement à ce qu'affirment Durkheim et les autres positivistes cartésiens, l'observateur ne peut «sortir» de lui-même pour observer, non plus qu'il ne peut faire abstraction de ce qu'il sait (ou croit savoir) et de ce qu'il est (ou croit être). L'interférence étant impossible à détruire, il ne reste qu'à la neutraliser en l'identifiant: «Il importe à tout moment d'indiquer dans ces cas aux lecteurs (et, répétons-le, avant tout à soi-même) où et quand cesse la recherche réfléchie du savant et où et quand l'homme de volonté se met à parler, bref, d'indiquer à quel moment les arguments s'adressent à l'entendement et quand au sentiment.»<sup>111</sup> Il faut ici revenir à l'unité méthodologique de Weber; l'acteur humain individuel.<sup>112</sup> Bien qu'il traite d'économie, de société, de religion et d'autres thèmes portant sur les grands ensembles sociaux, Weber les aborde tous par le biais de l'acteur, ou plus précisément de l'action sociale. Or, si la sociologie est la science qui étudie la société, il faut donc en déduire que cette dernière est un tout composé d'actions sociales, d'acteurs. En ce sens, tout système sociétal est un ensemble d'interactions sociales s'effectuant entre les individus, regroupés ou non en organisations diverses, et dont les motivations, les intentions et la rationalité sont scientifiquement et sociologiquement identifiables.

---

<sup>110</sup> Jean-Baptiste Mario SAMÉDY, *op. cit.*, p. 141.

<sup>111</sup> Max WEBER. 1992. *Essais sur la théorie de la science*. Paris: Plon, p. 133.

<sup>112</sup> Une approche qui correspond à ce que Raymond Boudon appelle l'individualisme méthodologique. Raymond BOUDON. 1979. *La logique du social*. Paris: Hachette, p. 62.



Ainsi donc, Weber considère qu'en tant que science, la sociologie est celle qui tente une compréhension interprétative des actions sociales.<sup>113</sup> Weber est le premier théoricien articulé de l'action, la société pouvant être comprise par l'étude des intentions et motivations de ses membres, les acteurs. Weber a d'ailleurs sa définition personnelle de ce qu'est une action: «In 'action' is included all human behaviour when and in so far as the acting individual attaches subjective meaning to it [...] Action is social in so far as, by virtue of the subjective meaning attached to it by the acting individual (or individuals), it takes account of the behaviour of others and is thereby oriented in its course.<sup>114</sup>» Nous pouvons donc dire que toute approche ou explication des catégories sociologiques, telles la société, les organisations, les élites, l'État et la bureaucratie, par la compréhension des motivations et des intentions des acteurs est weberienne. Cette méthode, que Weber privilégie sans nier la validité d'autres approches,<sup>115</sup> laissera une marque qui se fait encore profondément sentir dans les sciences sociales contemporaines. Enfin, Weber est le principal contributeur de l'École compréhensive, mais certaines propositions de deux de ses collègues, Ferdinand Tönnies (1855-1936) sur la communauté<sup>116</sup> et Georg Simmel (1858-1918) sur l'interaction sociale, apportent un éclairage supplémentaire sur l'École compréhensive.

## 2. Ferdinand Tönnies et la société comme catégorie sociologique<sup>117</sup>

«One of the most influential of the modern German sociologists is Tönnies. He has made the concepts "community" and "society" the basic sociological categories.» Louis WIRTH. 1926. "Topical Summaries of Current Literature: Modern German Conceptions of Sociology." *American Journal of Sociology* 32(3): 463-4674.

Luhmann ne fait pas directement référence à Tönnies, mais c'est avec ce dernier que la sociologie a pris l'habitude de présenter communauté et société comme deux pôles opposés.<sup>118</sup> Tönnies est le théoricien et sociologue allemand qui, inspiré par Lorenz von Stein, érigea cette

<sup>113</sup> Max WEBER. 1947(1968). *Max Weber: The Theory of Social and Economic Organization*. London: Collier-Macmillan, p. 88.

<sup>114</sup> Loc. cit.

<sup>115</sup> Ibid., p. 114-115.

<sup>116</sup> Voir *Communauté* dans le glossaire.

<sup>117</sup> Voir *Catégorie sociologique* dans le glossaire.

<sup>118</sup> Robert A. NISBETH. 1993(1996). *The Sociological Tradition*. New Brunswick(US), London: Transaction Publishers, p. 6.

distinction entre communauté et société<sup>119</sup> et identifia ces dernières comme catégories sociologiques.<sup>120</sup> Pour Tönnies, les rapports sociaux «s'orientent ou bien dans le sens de la structure communautaire [*Gemeinschaft*] ou bien dans celui de la structure sociétaire [*Gesellschaft*].»<sup>121</sup> Cette distinction était déjà présente depuis longtemps dans les écrits de type sociologique, mais jamais elle n'est présentée de façon aussi formelle et systématique que dans l'œuvre de Tönnies.<sup>122</sup> Ce qui est intéressant dans cette distinction, c'est qu'elle souligne le caractère artificiel de la société.<sup>123</sup> Cette artificialité, toujours selon Tönnies, est opposée à la naturalité de la communauté.<sup>124</sup> L'aspect intime de cette dernière (voisinage, parenté, cercle de connaissances...)<sup>125</sup> rappelle étrangement ce que Luhmann appelle les interactions simples, bien que ces dernières ne requièrent que la présence des participants et n'ont pas nécessairement ce caractère personnalisé des relations communautaires de Tönnies. Ce concept de communauté, des tenants du national-socialisme l'ont repris à leur compte (communauté de sang, communauté de langage...), bien que Tönnies lui-même se soit tenu à l'écart de tels mouvements.<sup>126</sup> Pour lui, la communauté, c'est le personnel, le connu, tandis que la société, c'est l'impersonnel et l'inconnu (ou le jamais connu).<sup>127</sup>

### 3. Georg Simmel et l'interaction sociale

«Simmel pointed out more clearly than anyone that since only individuals are physically real, the subject matter of sociology must be an invisible world of symbols and forms of interaction.» COLLINS and MAKOWSKY. 1972 (1998). *The Discovery of Society*. Boston: McGraw Hill, p. 160.

«Il y a société, au sens large, partout où il y a action réciproque des individus.» Georg SIMMEL, cité dans Pierre-Jean SIMON. 1991(1997). *Histoire de la sociologie*. PUF: Paris, p. 443.

<sup>119</sup> Dans un ouvrage édité en 1887 et traduit en français en 1944. *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*. Paris: PUF.

<sup>120</sup> Julien FREUND, op. cit., p. 177.

<sup>121</sup> Loc. cit.

<sup>122</sup> Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 427.

<sup>123</sup> Ibid., p. 428.

<sup>124</sup> Robert A. NISBETH, op. cit., p. 6.

<sup>125</sup> Ferdinand TÖNNIES. 1887(1977). *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*. Paris: Retz/CEPL, p. 48-49.

<sup>126</sup> Julien FREUND, op. cit., p. 176-177.

<sup>127</sup> Il est intéressant de noter que chez Tönnies, communauté et société sont des types sociologiques existants, alors que chez Weber, communauté et société sont des concepts opérationnels: ils deviennent des probabilités, des «chances de» communalisation et sociation. Les types de Tönnies deviennent idéaux-types avec Weber. Voir Max WEBER. 1956, 1967(1971). *Économie et société*. Paris: Plon, p. 41.

Certains auteurs estiment que Georg Simmel est à la sociologie allemande ce que Durkheim fut à la sociologie française, à la différence près que le projet du second – établir la sociologie comme discipline scientifique à part entière – réussit, alors que le projet similaire du premier échoua.<sup>128</sup> Pour Simmel, la société est un monde invisible, avec ses lois propres que l'on retrouve dans le flot continu de la culture.<sup>129</sup> À ce titre, il convient donc que la sociologie traite cette dernière en tant que niveau d'analyse en soi qui doit être distingué du niveau individuel.<sup>130</sup> Pour Simmel, deux forces – deux niveaux d'existence – se disputent constamment l'esprit humain; l'individu et la société.<sup>131</sup> «Thus, by studying the formal structure of the more fleeting encounters, we reach the essence of our invisible society.»<sup>132</sup> Ce sont les interactions sociales – *wechselwirkung* ou actions réciproques<sup>133</sup> – plus ou moins éphémères qui produisent en dernière instance ce que nous appelons la société.<sup>134</sup> Ce sont ces relations/interactions qui maintiennent la société, qui l'empêchent de se réduire à un ensemble de systèmes, dit Simmel.<sup>135</sup> L'approche simmelienne est dite sociologie formelle (*formale soziologie*). C'est que Simmel distingue, dissocie, différencie le contenant du contenu de la société, c'est-à-dire les formes d'associations sociales (contenant) des phénomènes et échanges concrets qui s'y déroulent (contenu).<sup>136</sup>

Avec l'interaction sociale comme trame de fond sociétale, Simmel échappe à la stricte division entre la sociologie naturaliste-organiciste-positiviste des durkheimiens et autres comtiens et la sociologie idéaliste-nominaliste-subjectiviste des hégéliens et consorts.<sup>137</sup> Simmel

---

<sup>128</sup> Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY, op. cit., p. 160.

<sup>129</sup> Ibid., p. 161.

<sup>130</sup> On retrouve ici l'idée de société comme catégorie sociologique élaborée par Tönnies. Ibid., p. 160.

<sup>131</sup> Ibid., p. 161. Par contraste, Luhmann considère que l'être humain est impliqué dans trois types de systèmes: le système psychique (l'individu de Simmel), le système vivant et le système social (la société et de Simmel).

<sup>132</sup> Loc cit.

<sup>133</sup> Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 436.

<sup>134</sup> Georg Simmel, cité dans Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY, op. cit., p. 161.

<sup>135</sup> Loc cit.

<sup>136</sup> Basé sur un extrait de Georg SIMMEL, *Sociologie et épistémologie*. Cité dans Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 435.

<sup>137</sup> Ibid., p. 441-443.

conçoit la société comme *une production sociale du social*,<sup>138</sup> ce qui ressemble fort au langage de Luhmann, qui lui conçoit la société comme *une production des communications, élément social de base, par les communications*. Simmel réfère à l'interaction sociale comme à une action réciproque, c'est-à-dire – et c'est une notion dont les héritiers explicites et implicites de Simmel s'inspireront largement – qu'il ne suffit pas qu'il y ait action pour qu'il y ait société, il faut qu'il y ait réciprocité ou réception/retour de l'action. Cette réciprocité de l'action de Simmel nous ramène directement à l'action sociale de Weber. Cette idée de réciprocité sera d'ailleurs reprise, développée – et même transformée jusqu'à devenir presque méconnaissable – par plusieurs sociologues, dont Luhmann. Selon ce dernier, ce qui fait d'un message quelconque une véritable communication, un élément social de base<sup>139</sup>, c'est la compréhension (au sens très large du terme) du récepteur du message. Les individus atomiques et leur être intérieur (que nous l'appelions conscience, psyché ou autre) n'ont à voir avec la société, c'est lorsqu'ils entrent en interaction qu'il y a production de social.

#### 4. Complément sur Luhmann et L'École compréhensive wébérienne

«Intersubjectivity emerges simply out of the mutual encounter of sense systems and not of human subjects who are both sense and body. These different systems of sense develop a communicative compatibility with each other that is to be seen as an integrative system of sense.» Friedrich SIXEL. 1976. "The Problem of Sense: Habermas v. Luhmann." In John O'NEIL(Ed.), *On Critical Theory*. NY: Seabury Press, p. 189.

Comme cela a déjà été mentionné, il y a certaines affinités entre Luhmann et Simmel. Pour Luhmann, les systèmes sont des objets qui génèrent et régulent des relations auto-implicantes. Or, selon Simmel, il est important pour la théorie de la connaissance que la société soit considérée comme un objet en mesure de produire les relations qui le composent.<sup>140</sup> Mais c'est à Weber que réfère le plus souvent Luhmann. En 1982, dans *The Differentiation of Society*, est reproduit un article, publié en allemand en 1964, que Luhmann consacre à

<sup>138</sup> Ibid., p. 443.

<sup>139</sup> Voir *Élément* dans le glossaire.

<sup>140</sup> Georg SIMMEL. 1971. "Excursus on How Society is Possible?" In Georg SIMMEL, *On Individuality and Social Forms*. Chicago: University of Chicago Press, pp. 6-22.

Weber.<sup>141</sup> Il commence par analyser les implications de l'approche compréhensive wébérienne: «Types of action and social relation vary according to how this relation of meaning is construed. They represent different kinds of human behavior.»<sup>142</sup> L'action sociale est donc une action individuelle qui est liée au comportement d'autrui. L'action sociale est le chaînon manquant entre alter et ego, d'où l'importante place que tient le sens dans un tel contexte. C'est une leçon que retiendra Luhmann et en 1971, il proposera dans un de ses articles de considérer le sens, auquel il donne cependant une définition assez différente de celle de Weber, comme un concept sociologique de base.<sup>143</sup> Les réserves de Luhmann quant à la définition du sens se rapportent à la tradition transcendantale – dont Weber, à ce titre, fait partie – qui réfère le sens au Sujet, à une intention subjective.<sup>144</sup> Pour Luhmann, les systèmes de sens ne se limitent pas à la conscience des individus, mais s'étendent aux systèmes sociaux. Le sens est une sélection<sup>145</sup> parmi des mondes possibles (les horizons de Husserl) et ainsi considéré, c'est un concept parfaitement en mesure de faire face au monde moderne contingent et aussi de permettre à la sociologie de saisir et de réduire cette contingence.<sup>146</sup> Enfin, les liens entre Luhmann et l'École compréhensive sont, somme toute, assez lointains. Il est vrai qu'il traite parfois des mêmes thèmes, que ce soit l'action, la société, les interactions ou la bureaucratie, mais c'est plutôt parce que ces derniers sont des thèmes typiquement sociologiques que parce Luhmann présente des tendances biographiques.

---

<sup>141</sup> Niklas LUHMANN. 1964(1982). "Ends, Domination, and System." In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*, op. cit. pp. 20-46.

<sup>142</sup> Ibid., p. 21.

<sup>143</sup> Id. 1971(1990). "Meaning as Sociology's Basic Concept." In Niklas LUHMANN, *Essays on Self-Reference*. NY: Columbia University Press.

<sup>144</sup> Ibid., p. 22.

<sup>145</sup> Voir *Sélection* dans le glossaire.

<sup>146</sup> Niklas LUHMANN. "Meaning as Sociology's Basic Concept", op. cit., p. 22.

## E. Systèmes, équilibre et fonction<sup>147</sup>

### 1. Vilfredo Pareto

#### a) L'École équilibriste<sup>148</sup>

«Vilfredo Pareto (1898-1923), probably the most cynical social thinker of modern times.» COLLINS, Randall and Michael MAKOWSKY. 1972 (1998). *The Discovery of Society*. Boston: McGraw Hill, p.208.

«Sans doute est-il plus facile de discourir sur les faits que de les observer, que d'aller voir ce qu'il en est en réalité. Mais cela est assez vain. On a longtemps disserté sur la possibilité ou l'impossibilité de l'existence des antipodes: la question a été tranchée lorsqu'on y est allé.» Vilfredo PARETO. *Traité de sociologie générale*. Tome I. Paragraphes 109 et 485.

En sciences sociales, Vilfredo Pareto (1848-1923) est principalement connu pour sa théorie des élites.<sup>149</sup> La sociologie est un intérêt qui s'est manifesté assez tard chez cet auteur classique multidisciplinaire. En effet, Pareto poursuit d'abord des études en physique et en mathématique et devient ingénieur.<sup>150</sup> Quand il abordera des thèmes sociologiques, il poursuivra le rêve comtien et durkheimien de transposer les méthodes positivistes des sciences naturelles aux sciences sociales.<sup>151</sup> En 1869, à l'École polytechnique de Turin, il dépose une thèse intitulée *Principes fondamentaux de l'équilibre des corps*. Suivant de près les développements spectaculaires qui se produisent dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle en physique, Pareto s'inspire entre autres des écrits du Britannique Herbert Spencer (1820-1903). Ce dernier, avec le neurophysiologiste américain Walter Bradford Cannon (1871-1945),<sup>152</sup> Laurence J. Henderson<sup>153</sup> et Pareto<sup>154</sup> lui-même, peuvent être considérés comme les

<sup>147</sup> Voir *Ordre et Intégration* dans le glossaire.

<sup>148</sup> Il est à noter qu'équilibriste est un qualificatif utilisé dans le présent texte à des fins descriptives. Le courant qualifié ici d'équilibriste n'est pas exactement une École de pensée, mais plutôt un mouvement assez large d'idées provenant de plusieurs disciplines s'intéressant à l'équilibre, d'où le qualificatif « équilibriste ». Pendant au moins un siècle, ces disciplines ont profondément marqué la théorie des systèmes en général et la sociologie en particulier. Enfin, pour des fins de continuité dans le texte, l'expression « École » a tout de même été conservée pour la présente section.

<sup>149</sup> Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 533.

<sup>150</sup> Ibid., p. 511.

<sup>151</sup> Ibid., p. 515.

<sup>152</sup> Walter B. CANNON. 1929. "Organization for Physiological Homeostasis." *Physiological Reviews* 9: 1-131.

<sup>153</sup> Laurence J. HENDERSON. 1935. *Pareto's Sociology: A Physiologist's Interpretation*. Cambridge: Harvard University Press. Aussi, une application du modèle d'équilibre des systèmes clos au système sanguin humain dans 1928. *Blood*. New Haven: Yale University Press.

<sup>154</sup> Vilfredo PARETO. 1935. *The Mind and Society*. Volume 4. NY: Harcourt Brace.

premiers théoriciens des systèmes.<sup>155</sup> La philosophie de Spencer est principalement fondée sur les deux concepts scientifiques en vogue au 19<sup>e</sup> siècle: évolution et équilibre. Spencer publie ses *Premiers Principes* en 1864.<sup>156</sup> Dans cet ouvrage, le concept – ou plutôt le processus – d'équilibre est très similaire à celui publié un peu plus tard par Le Chatelier et qui inspirera les théoriciens de l'équilibre: «Every system in chemical equilibrium, under the influence of a change of every single one of the factors of equilibrium, undergoes a transformation in such direction that, if this transformation took place alone, it would produce a change in the opposite direction of the factor in question.»<sup>157</sup> Donc, dans une société en équilibre (social plutôt que chimique), tout changement perturbant cet équilibre tend à provoquer des changements opposés visant à rétablir l'équilibre sociétal.

Toutefois, pendant que Spencer publie ses principes d'équilibre, le physicien allemand Rudolf Emanuel Clausius (1822-1888) travaille depuis les années 1850 sur ce qui deviendra en 1879 le second principe de thermodynamique.<sup>158</sup> «The second law was stated in terms of entropy, *not* in terms of equilibrium. Equilibrium came about if entropy ever *did* come to a maximum under the second law.»<sup>159</sup> Selon le premier principe de thermodynamique, l'énergie ne peut être ni créée ni détruite. Selon le second principe de thermodynamique, l'entropie dans un système clos augmente vers un maximum.<sup>160</sup> Pour Spencer, l'avènement du second principe fut une catastrophe. Sous son égide, l'«équilibre ultime» devient désintégration plutôt qu'intégration comme le postulaient les *Premiers Principes*.<sup>161</sup> Il faut bien comprendre le contexte pour voir à quel point les découvertes en physique ont une influence sur l'analyse

---

<sup>155</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 169.

<sup>156</sup> Herbert SPENCER. 1864(1892). *First Principles*. NY: Appleton.

<sup>157</sup> Tel que traduit dans Alfred J. LOTKA. 1925. *Elements of Mathematical Biology*. NY: Dover, p. 289.

<sup>158</sup> Rudolf Emanuel CLAUSIUS. 1879. *The Mechanical Theory of Heat*. London: Macmillan. Voir *Thermodynamique* dans le glossaire.

<sup>159</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 93.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>161</sup> Voir *Intégration, Ordre et Entropie* dans le glossaire.

sociologique. Herbert Spencer, Vilfredo Pareto, Laurence J. Henderson<sup>162</sup> et les autres sont tout à la fois des philosophes du social ou des sociologues et des mathématiciens, des ingénieurs, des biochimistes, etc. Pour eux, le passage des sciences naturelles aux sciences sociales n'est qu'un changement de perspective, car ils étudient toujours le même monde, qui doit par conséquent être gouverné par les mêmes lois, quelle que soit la perspective ponctuelle adoptée. Les sciences naturelles et les sciences sociales n'ont jamais été si intégrées les unes aux autres qu'avec les théoriciens systémistes de l'équilibre. Avec le second principe, un système en équilibre, que ce soit un système physique ou social, est un système où le désordre (l'entropie) est tel que le système se désintègre, qu'il se fond dans son environnement, faut d'être capable de s'en distinguer. Le problème de Spencer devient le dilemme spencérien<sup>163</sup> : comment affirmer qu'un système, en l'occurrence la société, est en équilibre (socialement ordonné) si cet équilibre, selon le second principe, signifie la désintégration du système? <sup>164</sup> C'est pourquoi l'équilibre, qui fut pendant un temps un lien assez stable entre la physique et la sociologie, devint soudain un problème, car il apparaît impossible de l'importer de la première à la seconde.

Cette notion d'équilibre est donc très importante et elle sera tout aussi centrale pour Pareto l'ingénieur que pour Pareto l'économiste, puis le sociologue.<sup>165</sup> Mais quand ce dernier se tourne vers la sociologie, contrairement à Spencer, il connaît le problème que pose le second principe. Ainsi, bien que s'inspirant largement de Spencer en mettant l'accent sur l'équilibre plutôt que sur l'entropie, il tentera d'en éviter le dilemme.<sup>166</sup> Pareto sera le premier à appliquer

---

<sup>162</sup> Dans les séminaires qu'il donne à Harvard dans les années 1930 (que suivent Talcott Parsons et Robert K. Merton), Laurence J. Henderson n'hésite pas à mettre en relation l'équilibre économique de Pareto, le principe chimique de Le Châtelier et l'homéostasie de Walter Cannon. Jean-Pierre DUPUY. 1994(1999). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte / Poche, p. 170.

<sup>163</sup> Voir *Dilemme spencérien* dans le glossaire.

<sup>164</sup> Jean-Pierre DUPUY. *Aux origines des sciences cognitives*, op. cit., p. 95. C'est d'ailleurs pour éviter ce dilemme que Gurvitch parle d'équilibres précaires, qui eux présument une société qui allie ordre social avec en mouvement et désordre.

<sup>165</sup> Pierre-Jean SIMON, op. cit., p. 512; Julien FREUND, op. cit., p. 189.

<sup>166</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 99.



un modèle de système en équilibre à la catégorie sociologique «société».<sup>167</sup> Cependant, une telle application de ce modèle cause toute une confusion dans les théories de l'équilibre<sup>168</sup>: «...equilibrium was initially conceived in thermodynamics as a property of closed (technically "isolated") systems. It was *never meant* to be applied to open systems such as social systems.»<sup>169</sup> Selon le modèle d'équilibre spencérien de Pareto, le changement qui se produit à un endroit dans le système sera contré («undone») par d'autres forces dans le système, qui elles réagissent de façon à restaurer l'équilibre.<sup>170</sup> Ainsi, la société parétienne est dirigée par une élite de pouvoir, une élite en mouvement.<sup>171</sup> D'un côté, un mouvement intérieur de fermeture sur elle-même qui lui permet d'affirmer et de conserver son identité d'élite. De l'autre côté, elle maintient une certaine ouverture face à la société qui l'entoure, sinon elle risquerait la dégénérescence, qui elle mènera à l'instabilité sociale.<sup>172</sup>

En théorie des systèmes, le problème de l'équilibre ne sera «résolu» que dans les années 1960, lorsque Walter Buckley différenciera les systèmes en équilibre (entropiques) des systèmes qu'il appela adaptatifs (néguentropiques).<sup>173</sup> Ludwig von Bertalanffy compléta ces recherches en opérant une distinction très nette entre les systèmes clos, qui sont soumis sans condition au second principe, et les systèmes ouverts, qui dérogent à ce principe sans que jusqu'alors aucune discipline ait pu expliquer comment.<sup>174</sup> Selon son analyse, les systèmes ouverts importent énergie et information de l'extérieur – raison pour laquelle il les qualifie d'ouverts – ce qui leur permet de créer des zones d'organisation dans le chaos désordonné qui les entoure (néguentropie). Les sciences naturelles ont tout de suite intégré les développements de l'équilibre, de l'entropie, de l'ouverture et de la fermeture des systèmes. Pas les sciences sociales.

---

<sup>167</sup> Michèle GIACOBBI et Jean-Pierre ROUX. 1990. *Initiation à la sociologie. Les grands thèmes, la méthode, les grands sociologues*. Paris: Hatier, p. 258; Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 106.

<sup>168</sup> Ibid., p. 160.

<sup>169</sup> Ibid., p. 92.

<sup>170</sup> Ibid., p. 76.

<sup>171</sup> Julien FREUND, op. cit., p. 194.

<sup>172</sup> Loc. cit.

<sup>173</sup> Walter BUCKLEY. 1967. *Sociology and Modern Systems Theory*. Englewood Cliffs(NJ): Prentice Hall.

<sup>174</sup> Ludwig VON BERTALANFFY. 1968. *General System Theory*. NY: George Braziller.

La confusion la plus totale continue à régner et mène à des associations contre-nature comme l'équilibre et l'ouverture systémique simultanées chez les parsonniens.

*b) Luhmann et l'École équilibriste*

Pour Luhmann, les thèses de l'équilibre ont connu un véritable changement sur la base des possibilités offertes par la théorie des systèmes ouverts de von Bertalanffy.<sup>175</sup> Luhmann est directement concerné par ces thèses importées en sciences sociales, puisque l'équilibre dont il est question est l'équilibre systémique.<sup>176</sup> D'ailleurs, en découvrant les théories équilibristes véhiculées par la cybernétique de première génération, Parsons croit y voir «... l'aboutissement d'un mouvement de rapprochement des sciences sociales et physiques...».<sup>177</sup> Kenneth D. Bailey divise l'histoire de la relation entre la sociologie et la théorie des systèmes en deux périodes: l'Âge de l'équilibre et l'Âge de l'entropie. L'Âge de l'équilibre s'étend environ des années 1850 aux années 1950 et fait littéralement fleurir des systèmes partout sur son passage.<sup>178</sup> Ainsi, l'intérêt de la sociologie pour l'équilibre remonte à loin; la place importante laissée à l'intégration sociale dans les approches sociologiques depuis Durkheim jusqu'aux théories fonctionnalistes en général en est un bon indicateur.<sup>179</sup> Pareto, Henderson et Parsons ont considéré l'équilibre comme étant générique «... and thus applicable (perhaps with modification) to almost any phenomena, including social phenomena.»<sup>180</sup> Mais Walter Cannon – qui enseigna notamment à James Grier Miller – questionna dès l'abord cette vision des choses. C'est d'ailleurs pourquoi le modèle homéostatique de Cannon est un modèle d'équilibre dans un système ouvert.<sup>181</sup> En fait, les sciences naturelles et sociales cherchent par tous les moyens à réconcilier l'équilibre et l'ouverture des systèmes. Pendant ce temps, un autre large pan du mur équilibriste s'effondre avec les travaux d'Ilya Prigogine sur les structures dissipatives

---

<sup>175</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 201.

<sup>176</sup> Voir par exemple la définition du second principe donnée par Henri Atlan: «... un système physique isolé évolue inévitablement vers un état d'entropie maximale qu'il atteint quand il est à l'équilibre.» Henri ATLAN. 1979. *Entre le cristal et la fumée. Essai sur l'organisation du vivant*. Paris: Seuil, p. 28.

<sup>177</sup> Jean-Pierre DUPUY. *Aux origines des sciences cognitives*, op. cit., p. 170.

<sup>178</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 87.

<sup>179</sup> Ibid., p. 88.

<sup>180</sup> Ibid., p. 106.

<sup>181</sup> Ibid., p. 106-107.

en thermodynamique non-équilibrante.<sup>182</sup> Ce dernier a d'ailleurs obtenu le prix Nobel de physique pour ses travaux sur l'entropie.

Enfin, il apparaît que le concept d'équilibre fut très populaire en sciences sociales, mais il aurait dû mourir de sa belle mort depuis longtemps, alors qu'en réalité, maints intellectuels peu au fait des développements des trente dernières années s'en font encore les défenseurs et les interprètes. Ce n'est pas surprenant affirme Luhmann, puisque depuis Durkheim, les sciences sociales étaient à la recherche d'un concept traduisant l'ordre, la stabilité, bref l'intégration et la cohésion sociales.<sup>183</sup> À première vue, l'équilibre remplit tous les critères de l'emploi et ce n'est qu'à l'usage que ses apories ont été mises à jour. C'est alors qu'émergeront des modèles sociologiques où la société est une instance de changement, de conflit, de mouvement. Réapparaîtra avec ces modèles le méconnu concept d'entropie.<sup>184</sup> Mais trop souvent, les différents courants sociologiques ont jeté le bébé avec l'eau du bain, les systèmes étant perçus comme éternellement liés à l'équilibre. C'est un des grands avantages du modèle de Luhmann. Contrairement à une majorité écrasante de ses collègues, le sociologue multidisciplinaire est parfaitement au courant de tous ces développements, y ayant été d'abord sensibilisé par Talcott Parsons lui-même, mais ayant continué à suivre et à intégrer leur développement dans les années 1970, 1980 et 1990.<sup>185</sup> Malgré cela, sa théorie des systèmes sociaux est encore quelquefois qualifiée de conservatrice, marque indélébile laissée par l'École équilibrante sur la théorie des systèmes.<sup>186</sup> Parce que le modèle de Luhmann est à la fois fonctionnaliste et systémique, les critiques en concluent trop rapidement que comme Parsons, Luhmann a construit une théorie de la régulation, de l'ordre social, du statu quo, sans conflit ni désordre.

---

<sup>182</sup> Ilya PRIGOGINE. 1955. *Introduction to Thermodynamics of Irreversible Processes*. Springfield(Ill.): Charles C. Thomas; Id. 1962. *Non-Equilibrium Statistical Mechanics*. NY: Interscience Publishers.

<sup>183</sup> Voir *Intégration et Ordre* dans le glossaire.

<sup>184</sup> Les théories de l'équilibre ont été critiquées avec virulence par les théoriciens du conflit. Kenneth D. BAILEY. 1984. "Beyond Functionalism: Towards a Nonequilibrium Analysis of Complex Social Systems." *The British Journal of Sociology* 35(1): 1.

<sup>185</sup> Voir le *Survol biographique de l'Introduction*.

<sup>186</sup> Voir par exemple Reiner GRUNDMANN. 1990. *Luhmann Conservative, Luhmann Progressive*. Florence: European University Institute Working Paper.

## 2. Talcott Parsons

### a) *L'École fonctionnaliste*

«Parsons represented an era in which general theory was largely divorced from detailed research, a split that has been slow in healing.» COLLINS, Randall and Michael MAKOWSKY. 1972(1998). *The Discovery of Society*. Boston: McGraw Hill, p. 208.

«It is important to realize that Luhmann's theory design is a deliberate departure from Parsonian functionalism. According to Luhmann, self-reference and complexity are two concepts which could not be incorporated into Parsons' framework. Luhmann was fully aware that the functionalism of the 1960s and 1970s ultimately led into the well-known dead end where everything that happens within a given structure or system was causally reduced to the necessity of preserving the original structure.» BRANS, Marleen and Stefan ROSSBACH. 1997. "The Autopoiesis of Administrative Systems: Niklas Luhmann on Public Administration and Public Policy." *Public Administration* 75(3): 426.

Talcott Parsons (1902-1979), sous la direction de l'anthropologue Bronislaw K. Malinowski à la *London School of Economics*, étudie d'abord les théories fonctionnalistes de Durkheim et ce avant même qu'elles ne soient traduites en anglais.<sup>187</sup> Il fait son doctorat sur Weber à Heidelberg, où il traduit en anglais *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.<sup>188</sup> À l'époque, tous étaient entichés du concept d'équilibre.<sup>189</sup> En 1927, il entre à l'Université de Harvard – où il avait auparavant étudié, avec James Grier Miller, les théories équilibristes d'Henderson<sup>190</sup> – et joint bientôt le tout nouveau Département de Sociologie.<sup>191</sup> Parsons fera remplacer ce département, dirigé par Sorokin, par un département interdisciplinaire, le Département des Relations sociales. Il y amène les sociologies de Durkheim, Weber, Spencer, Pareto. Bref, toute la macrosociologie européenne. Ces auteurs aujourd'hui classiques, note Luhmann, devinrent les «pères fondateurs» des constructions théoriques de Parsons: «...Parsons believed it possible to accept the solutions they offered as well as the problems they posed.»<sup>192</sup> Les théories de Weber en particulier offrent non seulement une explication, mais une alternative au marxisme qui semblait gagner du terrain chez les intellectuels américains de

<sup>187</sup> Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY, op. cit., p. 212.

<sup>188</sup> Loc. cit.

<sup>189</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 267.

<sup>190</sup> Ibid., p. 75.

<sup>191</sup> Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY, op. cit., p. 212; Michèle GIACOBBI et Jean-Pierre ROUX, op. cit., p. 268.

<sup>192</sup> Niklas LUHMANN. "Durkheim on Morality and Labor", op. cit., p.4.

l'époque. Ceci fait dire à certains que Parsons a ravivé la sociologie libérale alors en déclin aux États-Unis.<sup>193</sup> Dans *The Structure of Social Action*,<sup>194</sup> Parsons tente de synthétiser Durkheim, Pareto et Weber. Mais son penchant interdisciplinaire et généraliste motivera l'objectif qui traversera toute son œuvre, celui d'établir une base commune pour toutes les sciences sociales et même toutes les sciences.<sup>195</sup>

Pour atteindre cet objectif, trois idées majeures retiennent l'attention de Parsons: une théorie générale de l'action, une interprétation du changement social à court et à long terme et une analyse de la société moderne comme système social.<sup>196</sup> Au fur et à mesure que Parsons analyse la société, il réalise qu'il ne peut se limiter à son aspect individuel, qu'il ne peut ignorer la théorie de l'action – principalement celle de Weber – et de la théorie des systèmes – principalement celle des équilibristes avec Pareto à leur tête. Ainsi, dans le modèle parsonnien, les actions elles-mêmes forment un système de type social: «... the social system is made up of the interaction of human individuals...»<sup>197</sup> En ce qu'il analyse la société en tant que tout composé de parties, Parsons se situe d'abord dans la lignée de Durkheim et Weber.<sup>198</sup> Il suit aussi celle de Pareto: la société doit être abordée comme un système social. C'est d'ailleurs de ce dernier que Parsons tire l'idée de société comme système abstrait composé de parties interactives en équilibre dynamique.<sup>199</sup> Ensuite, c'est parce qu'il considère Spencer comme un représentant de l'École positiviste-utilitariste que Parsons déclare dans *The Structure of Social Action*<sup>200</sup>: «Spencer is dead.»<sup>201</sup> Malgré tout, l'éclectique philosophie spencerienne – qui va de la

<sup>193</sup> Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY, op. cit., p. 213.

<sup>194</sup> Talcott PARSONS, *The Structure of Social Action*, op. cit.

<sup>195</sup> Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY, op. cit., p. 213.

<sup>196</sup> Michèle JACOBBI et Jean-Pierre ROUX, op. cit., p. 268-269.

<sup>197</sup> Talcott PARSONS, 1966. *Societies. Evolutionary and Comparative Perspectives*. Englewood Cliffs(NJ): Prentice Hall, p. 8.

<sup>198</sup> Claude LECLERQ, op. cit., p. 94.

<sup>199</sup> Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY, op. cit., p. 211.

<sup>200</sup> Ibid., p. 213.

<sup>201</sup> Talcott PARSONS, *The Structure of Social Action*, op. cit., p. 3. Kenneth D. BAILEY, "Beyond Functionalism", op. cit., p. 11.

cosmologie à l'éthique – demeurera un de ses modèles, dont il tentera de combler les apories. Parsons atteint le point culminant de son entreprise avec *Toward a General Theory of Action*,<sup>202</sup> où la trace de la sociologie de l'action de Weber est tout à fait palpable. La base commune à toutes les sciences sociales, conclut Parsons, c'est l'action: «Action consists of the structures and processes by which human beings form meaningful intentions and, more or less successfully, implement them in concrete situations.»<sup>203</sup> Enfin, un des principaux reproches faits à Parsons par ses opposants, notamment Charles Wright Mills, est que son désir d'expliquer absolument tout, c'est-à-dire l'importance qu'il accorde à l'universalisme théorique, le conduit à fabriquer des catégorisations extrêmement abstraites dont l'utilisation dans des théories explicatives concrètes et des investigations empiriques sont impossibles.<sup>204</sup> Ce reproche sera reformulé en termes similaires à l'égard du modèle de Luhmann, un élève de Parsons.

Par certains côtés, Parsons semble contredire Tönnies. Par exemple, lorsqu'il aborde le principe d'intégration (Spencer) du système social, il l'identifie comme étant une communauté sociétale.<sup>205</sup> Ici, «communauté sociétale» semble indiquer que Parsons refond les catégories de Tönnies. C'est que l'idée sociologique d'intégration, héritée des théories de l'équilibre, est un concept élaboré au niveau de la communauté, de la mise en commun, du partage conscient, volontaire et en présence d'une ou de plusieurs caractéristiques communes. En fait, Luhmann affirme que contrairement à ce que prétendent les équilibristes et leurs héritiers – et aussi, d'une certaine façon, les tenants du contrat social rousseauiste – l'intégration n'a rien à voir avec la société. La société moderne n'a pas besoin de principe intégrateur et unificateur au sens où l'entendent les équilibristes et les parsonniens. «Comment la société est-elle possible?», demandait Simmel. «Parce que chacune des principales fonctions de la société fait ce qu'elle fait et que nulle autre ne peut la remplacer. La société n'existe pas parce qu'une culture, une langue, une nationalité, une religion, ou tout autre principe d'unité la «tient ensemble», mais

---

<sup>202</sup> Talcott PARSONS and Edward A. SHILS. (1951)1962. *Toward a General Theory of Action*. NY: Harper & Row.

<sup>203</sup> Talcott PARSONS. *Societies*, op. cit., p. 5.

<sup>204</sup> Randall COLLINS and Michael MAKOWSKY, op. cit., p. 213.

<sup>205</sup> Talcott PARSONS. 1973. *Le système des sociétés modernes*. Paris: Dunod, p. 14.

parce que chacune de ses parties, les systèmes fonctionnels, est différente des autres. De plus, chaque fonction moderne est interdépendante, cette caractéristique impliquant à la fois l'autonomie et la dépendance réciproque des systèmes sociaux. Et l'ensemble que ces derniers forment, bien que fonctionnellement divisé, est à la fois ordonné, désordonné et conflictuel», répond Luhmann.<sup>206</sup>

Cette réponse de Luhmann se fonde sur le concept sociologique de fonction, qui réfère à l'idée d'une relation entre des parties et un tout, ce qui suppose donc la présence d'un ensemble différencié, subdivisé.<sup>207</sup> Durkheim, Malinowski et Radcliffe-Brown se servent de cette définition de la fonction pour expliquer la stabilité: un tout demeure stable parce que chacune de ses parties pose des actions dans le but de maintenir le tout.<sup>208</sup> C'est le principe même de l'organicisme: le corps est viable parce que chaque organe remplit une fonction essentielle pour le tout. Pour Luhmann, c'est quand nous remplaçons le problème de la stabilité par la distinction système/environnement que la fonction devient la façon par laquelle le système maintient ses frontières, c'est-à-dire c'est en étant le seul à remplir une fonction spécifique essentielle à l'existence de la société qu'il conserve en tout temps son identité par rapport à son environnement.<sup>209</sup> Par exemple, que le système politique assure la présence de la démocratie, le système économique celle d'une économie de marché, etc. De toute évidence, il n'y a qu'un pas entre le tout et les parties et le concept de système. Parsons le franchit aisément. «The most general and fundamental property of a system is the interdependence of parts and variables.»<sup>210</sup> Les parties sont interdépendantes parce que certaines des relations qu'elles établissent et entretiennent entre elles sont déterminées, ordonnées.<sup>211</sup> Marqué par les théories de l'équilibre, Parsons interprète cet ordre, cette régularité dans les relations entre les

---

<sup>206</sup> Luhmann en dit beaucoup plus sur l'intégration de la société quand il aborde le système politique. Voir le Chapitre IV.

<sup>207</sup> Niklas LUHMANN. 1988. «Fonction». Dans André-Jean ARNAUD et al. (Éd.), *Dictionnaire encyclopédique de théorie et de sociologie du droit*. Paris: Librairie générale de Droit et de Jurisprudence, p. 160.

<sup>208</sup> Ibid., p. 161.

<sup>209</sup> Loc. cit.

<sup>210</sup> Talcott PARSONS and Edward A. SHILS, op. cit., p. 107.

<sup>211</sup> Loc. cit.

parties comme étant une tendance à l'auto-maintenance, une tendance à l'équilibre.<sup>212</sup> Une fois encore, équilibre et système sont étroitement liés: «Without such nonrandom relationships among variables in the system, the system could scarcely be defined.»<sup>213</sup>

*b) Luhmann et l'École fonctionnaliste*

«A society is a type of social system, any universe of social systems, which attains the highest level of self-sufficiency as a system in relation to its environment.» Talcott PARSONS. 1966. *Societies. Evolutionary and Comparative Perspectives*. Englewood Cliffs(NJ): Prentice-Hall, p. 9.

«Increasing systems' complexity leads to the development of subsystems functionally specialized.» Talcott PARSONS. 1966. *Societies. Evolutionary and Comparative Perspectives*. Englewood Cliffs(NJ): Prentice-Hall, p. 24.

Luhmann est un véritable fonctionnaliste. Il propose pourtant une alternative au fonctionnalisme classique de Parsons, un structuralisme fonctionnel: «Pour Luhmann, Parsons a subordonné la fonction à la structure dans son «fonctionnalisme structurel»... C'est en s'opposant à cette version que Luhmann souligne la force du concept de fonction, moyen d'ouvrir un espace de comparaison des possibilités systémiques...»<sup>214</sup> Malgré sa proche association avec la très critiquée approche structuro-fonctionnaliste, le concept de système inséré dans une théorie fonctionnaliste adéquate est un outil riche en potentiel d'analyse de la société dans son ensemble, dans toute sa complexité.<sup>215</sup> Cependant, l'utilisation par Parsons de l'équilibre dans sa théorie fonctionnaliste fait lever un barrage de critiques qui marquera longtemps la théorie des systèmes en sciences sociales, l'équilibre appliqué au social sous-tendant l'idée de stabilité, d'auto-maintenance et d'ordre. C'est donc dire que les perturbations (changements, conflits...) de la société sont vues comme des dérangements qu'elle tend à contrer afin de ramener le statu quo ou même la paix.<sup>216</sup> Aujourd'hui encore, Luhmann est victime de cette méprise, de cette confusion entre les propositions équilibristes de Parsons et ses propositions entropiques de la nouvelle théorie des systèmes. Selon Kenneth D. Bailey, le

<sup>212</sup> Loc. cit.

<sup>213</sup> Kenneth D. BAILEY. "Beyond Functionalism", op. cit., p. 4.

<sup>214</sup> Ignacio IZUZQUIZA. 1990. «Niklas Luhmann ou la société sans hommes.» *Cahiers internationaux de sociologie* 89: 381.

<sup>215</sup> Kenneth D. BAILEY. "Beyond Functionalism", op. cit., p. 1.

<sup>216</sup> Ibid., p. 2.



problème de l'équilibre dans les thèses fonctionnalistes a dès l'abord été idéologique et même politique, parce qu'il fut identifié, comme cela a été mentionné précédemment, à l'intégration sociale<sup>217</sup>: «Integration clearly implies consensus over conflict...»<sup>218</sup>

Dans les années 1950, le fonctionnalisme se dirige vers une crise, car il est attaqué par des critiques, tels Carl G. Hempel et Ernest Nagel, qui remettent sérieusement en cause sa pertinence au niveau empirique, ainsi que son potentiel explicatif et son potentiel de prédiction.<sup>219</sup> Luhmann prendra cette crise comme point de départ et s'attachera à contrer les critiques néo-empiriques tant sur le plan épistémologique (théorie des systèmes autoréférents) que méthodologique (analyse fonctionnelle et systémique).<sup>220</sup> Ses réponses donneront notamment lieu à la publication de *Soziologische Aufklärung* («Les lumières sociologiques»), dont le premier tome paraît en 1970. Luhmann revient notamment sur le déblocage provoqué par l'introduction de la notion d'ouverture et de fermeture systémique dans la théorie des systèmes. Mais pour lui, ce n'est pas suffisant, et cela bien que la théorie des systèmes ouverts considère que ce type de système peut se maintenir «...only by maintaining and selectively regulating exchange processes with its [the system's] environment.» Néanmoins, cette innovation met déjà en lumière le fait que les contacts entre système et environnement sont normaux et non une déficience, une dysfonction ou une pathologie.<sup>221</sup> Il faudra attendre les théories cybernétiques des systèmes, principalement celles de deuxième génération, pour que la nature des relations système/environnement soient clairement identifiées, soit une différence de complexité.<sup>222</sup> Ainsi, bien qu'utilisant tous deux une théorie fonctionnaliste des systèmes comme outil d'analyse de la société, les approches de Parsons et Luhmann diffèrent grandement. Et si nous pouvons dire qu'ils partagent une problématique commune, soit la

---

<sup>217</sup> Loc. cit.

<sup>218</sup> Ibid., p. 3.

<sup>219</sup> Danilo ZOŁO, op. cit., p. 116.

<sup>220</sup> Loc. cit.

<sup>221</sup> Niklas LUHMANN. 1987. "Modern Systems and the Theory of Society." In MEJA, Volker, MISGELD, Dieter and Nico STEHR(Eds), *Modern German Sociology*. NY: Columbia University Press, pp. 175.

<sup>222</sup> Ibid., p. 176.

question hobbesienne de l'improbabilité de l'ordre social, leur point de départ (action pour Parsons et communication pour Luhmann), et à plus forte raison leur point d'arrivée (système social d'actions pour Parsons et système social de communications pour Luhmann), sont fort divergents.<sup>223</sup>

c) *La société, de Parsons à Luhmann*

L'erreur la plus commune à propos de Talcott Parsons et Niklas Luhmann consiste à confondre leur modèle de société respectif. D'un côté, il est indéniable que l'élève a suivi les traces du maître et les similitudes entre les deux modèles sont nombreuses. D'un autre côté, une communauté de langage scientifique combinée à l'utilisation de concepts similaires ne signifie aucunement l'identité automatique des modèles produits par les deux sociologues, tant s'en faut. En fait, Luhmann s'est même inspiré de ce qu'il considère comme des apories du modèle de Parsons pour construire son propre modèle et éviter ces apories. De plus, Parsons publie des années 1930 aux années 1970, ce qui signifie qu'au fil des années et du travail réalisé, son modèle de société subit maintes modifications. De même, Luhmann publie des années 1960 aux années 1990, le précédent constat s'applique donc à lui aussi. De fait, de la même façon qu'il y a chronologiquement et conceptuellement «deux» Luhmann – celui d'avant et celui d'après 1984, c'est-à-dire avant et après l'autoproduction – il y a au moins «deux» Parsons. Le premier privilégie l'action sociale dans son analyse sociologique de la société – c'est l'époque de *The Structure of Social Action*<sup>224</sup> et de *Toward A General Theory of Action*<sup>225</sup> – et le second, dont l'approche est fortement teintée de théorie des systèmes – c'est l'époque de *Societies*<sup>226</sup> et de *The System of Modern Societies*.<sup>227</sup> Pour sa part, Luhmann s'intéresse particulièrement à la seconde phase de Parsons, sa phase systémique. Cependant, même pendant cette deuxième phase, les systèmes sociaux de Parsons, dont la société, ont les actions sociales comme éléments de base. En fait, pour Parsons, le système social est un des sous-

---

<sup>223</sup> John W. MURPHY. 1982. "Talcott Parsons and Niklas Luhmann: Two Versions of the Social Systems." *International Review of Modern Sociology* 12(2): 291-292.

<sup>224</sup> Talcott PARSONS. *The Structure of Social Action*, op. cit.

<sup>225</sup> Talcott PARSONS and Edward A. SHILS. *Toward a General Theory of Action*, op. cit.

<sup>226</sup> Talcott PARSONS. *Societies*, op. cit.

<sup>227</sup> Id. 1971. *The System of Modern Societies*. Englewood Cliffs(NJ): Prentice Hall.

systèmes primaires du système d'action humaine, les autres sous-systèmes étant les organismes de comportement, les systèmes culturels et les systèmes de personnalité.<sup>228</sup> Enfin, cette section pourrait être composée de dizaines de paragraphes énumérant les autres différences entre les modèles de Parsons et Luhmann, mais toutes ces différences sont fondées sur ce point fondamental, celui de la composition de base du système social dont la société est un type particulier. Et sur ce point, de quelque façon que nous abordions les deux sociologues, ils diffèrent radicalement.<sup>229</sup>

## F. Conclusions préliminaires

«Poor classics – they may remain hostages of academy sociology forever and may serve to replace theoretical research with exegetic erudition. And if we were to ask whether any new view of society has emerged since the time of our classics, we should have to answer in the negative.» Niklas LUHMANN. 1990. "General Theory and American Sociology." In Herbert J. GANS(Ed.), *Sociology in America*. London: SAGE, p. 254.

### 1. Les grandes préoccupations

«The individual therefore lives in society. That is the primary characteristic of individualism.» John Ralston SAUL. 1995. *Unconscious Civilization*. NY, London: Free Press, p. 75.

De ces courants et auteurs classiques fort différents les uns des autres, il est possible de discerner des préoccupations communes. D'abord et avant tout, une recherche constante de la société, de ce qu'elle est, de quoi elle est composée et la méthode sociologique adéquate pour l'étudier. La méthodologie pour ce faire est soit individualiste comme chez Weber et Simmel ou structuraliste comme chez Pareto et Parsons. Et si la question, implicite ou explicite, est toujours la même – qu'est-ce que la société? – les réponses sont aussi nombreuses que variées. Une seconde préoccupation transcende littéralement tous les courants sociologiques, à savoir la séparation ou non du corps et de l'esprit, du matériel et du spirituel, bref de l'observateur et de l'observé. Jusqu'à récemment, les positions des uns et des autres étaient généralement implicites, mais depuis une quarantaine d'années, elles se sont affirmées et cristallisées, créant deux grands courants de pensée face à la connaissance de la réalité: le positivisme et le

<sup>228</sup> Ibid., p. 4. Id. *Societies*, op. cit., p. 5.

<sup>229</sup> Voir *L'épopée du Sujet et de l'observateur* dans le Chapitre II, pour l'analyse de Luhmann des concepts d'action et de sujet, et *La communication* dans Chapitre III, pour la présentation de l'élément de base du système social selon Luhmann. De plus, voir *Action, Action sociale, Communication et Sujet* dans le glossaire.

constructivisme. Tous les sociologues de tous les courants utilisent l'un ou l'autre de ces paradigmes de la connaissance et ont donc implicitement ou explicitement adopté une position ontologique, épistémologique et méthodologique.

## 2. Remarques sur les classiques<sup>230</sup>

«We can do justice to a great theory only if we are cognizant of its conceptual presuppositions.» Niklas LUHMANN, 1964(1982). "Ends, Domination and System. Fundamental Concepts and Premises in the Work of Max Weber." In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*. NY: Columbia University Press, p.20.

Luhmann est un véritable érudit. C'est d'ailleurs pourquoi les auteurs présentés ici ne sont qu'un échantillon de ceux auxquels Luhmann fait référence, commente, critique ou s'inspire. La présentation de ces auteurs aurait nécessité une thèse pour chacun. Par exemple, la sociologie de Karl Marx n'a pas été abordée. Pourtant il y aurait des parallèles à explorer entre son concept d'*homo faber* et celui d'autoproduction de Luhmann. Un auteur comme Marion Levy Jr n'a pas été présenté non plus.<sup>231</sup> Pourtant, comme Luhmann, il fut un disciple de Talcott Parsons – et de Robert K. Merton – qui favorisa la fonction plutôt que la structure dans l'analyse systémique. La liste est encore longue, mais ce qui doit ressortir, c'est que mettre Luhmann dans son contexte sociologique est une tâche au long cours qui pourrait faire l'objet d'une recherche en soi.

Il pourrait ressortir de cette présentation des grands classiques que Luhmann s'en inspire largement. Tel n'est pourtant pas le cas, tant s'en faut. Malgré tout, bien qu'il soit un véritable érudit en ce sens qu'il possède une connaissance approfondie des auteurs classiques, il y réfère rarement, du moins dans ses écrits consacrés à son modèle théorique, et plutôt pour les critiquer ou constater que leurs théories, aussi importantes ont-elles été pour la sociologie, ne s'appliquent plus. En fait, Luhmann déplore que les sociologues contemporains réferent constamment et même dogmatiquement aux classiques, à la recherche désespérée de bases théoriques crédibles pour leur propre travail scientifique. Cette attitude entraîne le

<sup>230</sup> Voir *Classiques* dans le glossaire.

<sup>231</sup> Voir Marion LEVY, Jr. 1966. *Modernization and the Structure of Societies. A Setting for International Affairs*. Princeton(NJ): Princeton University Press.

développement d'un malencontreux «syndrome» théorique, c'est-à-dire la pratique qui consiste à considérer une théorie comme un ensemble de références à des noms (classiques) et des idées (classiques et reçues).<sup>232</sup> «A theory is "classical" when it furnishes an interconnected set of claims that is no longer convincing in its original form, but that survives as a challenge, desideratum, or problem.»<sup>233</sup> Pour Luhmann, la complexité interne et externe à laquelle doit aujourd'hui faire face la sociologie requière d'elle qu'elle se renouvelle sans cesse. Sinon, elle devient infructueusement autoréférente: ses auteurs (contemporains) réfèrent exclusivement à ses auteurs (classiques), ses concepts (actuels) réfèrent à ses concepts (originels) et la littérature secondaire prend le pas sur la littérature primaire. L'analyse ne porte plus sur l'objet de la sociologie, la société – et ce quelle que soit la définition que nous en donnions – mais sur la sociologie elle-même. C'est une sociologie de la sociologie.<sup>234</sup> Malgré tout, il ne faudrait pas penser que Luhmann nie le chemin parcouru par ceux et celles qui l'ont précédé. Ce qu'il affirme, c'est que les auteurs classiques, c'est très bien dans une recherche de type historique ou biographique, mais que les recherches portant sur la modernité telle qu'elle se présente aujourd'hui ne doivent surtout pas s'y confiner.

---

<sup>232</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., pp. xlv-xlvi.

<sup>233</sup> Id., "Durkheim on Morality and Labor", op. cit., p. 4.

<sup>234</sup> Id., *Social Systems*, op. cit., pp. xlvi-xlvii.

## Chapitre II

### Cybernétique et théorie des systèmes

«Le petit nombre, s'il brûle d'une foi totale pour un projet théorique, suffit à déplacer les montagnes de l'histoire des idées. C'est ainsi que, dans les années quarante, naquit la cybernétique...» Jean-Pierre DUPUY. 1994(1999). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte/Poche, p. 27.

#### A. Sommaire

Ce second chapitre complète le but général visé par le premier chapitre, c'est-à-dire de replacer Niklas Luhmann et son modèle théorique dans son contexte scientifique. Or, outre la sociologie, Luhmann fait intervenir tout un ensemble d'autres disciplines dans la construction de son modèle. Elles sont ici regroupées et réparties entre la cybernétique et la théorie des systèmes. D'un côté, la cybernétique est une discipline générique très rarement invoquée, que ce soit en sociologie ou en science politique. Son histoire est peu connue et surtout son héritage à la science contemporaine, qui est loin de se limiter aux recherches sur l'intelligence artificielle. D'un autre côté, d'aucuns hésiteraient à parler d'une discipline dans le cas de la théorie des systèmes, mais plutôt d'un mouvement, d'un paradigme ou d'une méthodologie. De plus, en sociologie et en science politique, la théorie des systèmes sociaux est un courant perçu comme obsolète, un nouveau classique. Pour toutes ces raisons, et étant donné l'importance de la théorie des systèmes pour Luhmann, ce chapitre aborde la question de la définition du système et retrace l'histoire de la théorie des systèmes tout en la distinguant bien d'un de ses courants, la théorie des systèmes sociaux.

#### B. L'héritage de la cybernétique

«After all, the subject matter of cybernetics is not events and objects but the information "carried" by events and objects.» Gregory BATESON. 1972. *Steps to an Ecology of Mind*. NY: Ballantine Books, p. 401.

##### 1. Définition de la cybernétique

«La cybernétique telle que l'a popularisée Wiener se présente comme la science des analogies maîtrisées entre organismes et machines.» Jean-Pierre DUPUY. 1994(1999). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte / Poche, p. 42.

«Une des principales ambitions de McCulloch est d'élaborer une théorie qui rende compte de la capacité de l'esprit à former des universaux.» Jean-Pierre DUPUY. 1994(1999). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte / Poche, p. 50.

Le premier à utiliser le terme «cybernétique», tiré du grec *kubernétès*,<sup>235</sup> est Platon, lorsqu'il réfère à l'art de la gouverne ou art du gouvernement.<sup>236</sup> De même, Ampère utilise lui aussi *kubernétès* pour désigner l'étude des façons de gouverner, la science du gouvernement.<sup>237</sup> «Cybernetics has in fact the same root as government: the art of managing and directing highly complex systems.»<sup>238</sup> Le terme sera repris par Norbert Wiener en 1948, où il désigne une «science constituée par l'ensemble des théories relatives aux communications et à la régulation dans l'être vivant et la machine.»<sup>239</sup> D'ailleurs, Wiener indique le concept qui lui a inspiré la cybernétique telle qu'il la conçoit, c'est l'entropie, ce phénomène thermodynamique découvert par Clausius au 19<sup>e</sup> siècle, qui lui s'inspire des travaux de mécanique statistique de Josiah W. Gibbs, eux-mêmes basés sur la mécanique newtonienne.<sup>240</sup> Or, se dit Wiener, si l'entropie est la mesure du désordre et de la désorganisation dans un système, il doit exister une contrepartie, une mesure de l'ordre et de la production d'organisation. Cette contrepartie, établira-t-il, c'est l'information contenue dans un message: «In fact, it is possible to interpret the information carried by a message as essentially the negative of its entropy, and the negative logarithm of its probability. That is, the more probable the message, the less information it gives.»<sup>241</sup> Ce que Wiener fonde, c'est une théorie des messages transmis entre humains, machines et sociétés sous forme d'une séquence d'événements dans le temps qui tendent à contrer la propension de la nature au désordre.<sup>242</sup> Il est cependant à noter que la cybernétique change quelque peu d'objet selon les chercheurs. Ainsi, pour le neurophysiologiste Warren McCulloch, la cybernétique est une épistémologie expérimentale principalement concernée par la communication à l'intérieur d'un même observateur et entre un observateur et son environnement, alors que pour

---

<sup>235</sup> Se traduit en anglais par «steersman», et «governor» en dérive également. Norbert WIENER. 1950(1968). "Cybernetics in History." In Walter BUCKLEY(Ed.), *Modern Systems Research for the Behavioral Scientist*. Chicago: Aldine Publishing Company, p. 31.

<sup>236</sup> J. DE ROSNAY. 1996. *History of Cybernetics and Systems Science*. [pespmc1.vub.ac.be/CYBSHIST.html](http://pespmc1.vub.ac.be/CYBSHIST.html)

<sup>237</sup> Loc. cit.; Norbert WIENER. "Cybernetics in History", op. cit., p. 31.; AMERICAN SOCIETY FOR CYBERNETICS(ASC). 1996(1999). *Definition of Cybernetics*. [gwis.circ.gwu.edu/~asc/cyber\\_definition.html](http://gwis.circ.gwu.edu/~asc/cyber_definition.html)

<sup>238</sup> J. DE ROSNAY, op. cit.

<sup>239</sup> Heinz VON FOERSTER(Ed.). 1981. *Observing Systems*. Seaside: Intersystems Publications, p. 40.

<sup>240</sup> Norbert WIENER. "Cybernetics in History", op. cit., p. 33.

<sup>241</sup> Loc. cit.

<sup>242</sup> Ibid., p. 36.

l'anthropologue Gregory Bateson, la nouvelle science de la cybernétique se concentre sur la forme et le modèle («form and pattern») plutôt que sur la matière et l'énergie.<sup>243</sup>

## 2. La cybernétique de première génération

«Les fondateurs de la cybernétique n'avaient pas conscience de bâtir une *scienza nuova*.» Jean-Pierre DUPUY. 1994(1999). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte / Poche, p. 39.

La première génération de la cybernétique naît de façon tout à fait particulière. C'est au cours des dix conférences, dites conférences Macy, organisées par la *Josiah Macy, Jr. Foundation* et qui ont lieu de 1946 à 1953, que certains grands mathématiciens, logiciens, économistes, ingénieurs, physiologistes, neurophysiologistes, psychologues, embryologistes et anthropologues devinrent cybernéticiens.<sup>244</sup> L'objectif de ces chercheurs, dont l'éclectisme des intérêts n'a d'égal que la diversité de leur provenance scientifique, est «... d'édifier une science générale du fonctionnement de l'esprit.»<sup>245</sup> La perspective des cybernéticiens est claire, c'est celle de la science pure et dure, la physique, dont la cybernétique de première génération se veut l'apothéose.<sup>246</sup> La cybernétique de première génération demeure principalement préoccupée par les problèmes d'ordre, d'équilibre (elle naît alors que l'École équilibriste vient à peine de faire son entrée aux États-Unis avec Henderson et Parsons). Elle s'intéresse au maintien du système lorsqu'il est perturbé dans son état initial, à la nécessité de garder le système «sous contrôle» en développant une aptitude à corriger les écarts par rapport à l'état d'équilibre.<sup>247</sup> Avant l'apparition de la cybernétique, il n'y avait pas de discipline qui questionnait directement et systématiquement les thèmes de la régulation, de la stabilité, de la communication, des messages, etc.<sup>248</sup> C'est donc elle qui a mis la communication à l'ordre du jour scientifique.

---

<sup>243</sup> ASC. *Definition of Cybernetics*, op. cit.

<sup>244</sup> Jean-Pierre DUPUY. *Aux origines des sciences cognitives*, op. cit., p. 7.

<sup>245</sup> Loc. cit.

<sup>246</sup> Ibid., p. 87.

<sup>247</sup> Gilbert J.B. PROBST. 1984(1987). *Organiser par l'auto-organisation*. Paris: Éditions d'Organisation, p. 30.

<sup>248</sup> Francisco J. VARELA. 1981. "Introduction. The Ages of Heinz von Foerster." In Heinz VON FOERSTER(Ed.), *Observing Systems*, op. cit., p. xii.



Plus qu'une École de pensée en tant que telle, la cybernétique est un mouvement d'idées initié par un noyau dur de chercheurs autour duquel gravitent un nombre impressionnant de scientifiques de toute provenance qui y puisèrent inspiration et problématiques. Ce mouvement fut lancé par deux articles publiés en 1943<sup>249</sup> qui remettent en cause les conceptions de l'époque sur l'analogie entre l'être humain et la machine.<sup>250</sup> Suivirent les dix conférences Macy, présidées par Warren McCulloch et auxquelles assistèrent plus ou moins fréquemment des grands noms de la science comme William Ross Ashby, Gregory Bateson, Norbert Wiener, Margaret Mead, Heinz von Foerster (qui en devint le secrétaire)<sup>251</sup> et John von Neumann. Ces conférences reçurent le titre tout à fait nébuleux de *Circular Causal and Feedback Mechanisms in Biological and Social Systems*.<sup>252</sup> C'est en 1948 que le groupe réuni aux conférences Macy adopte son nom officiel, celui de groupe cybernétique, grâce à la publication d'un ouvrage central pour la discipline, *Cybernetics. Or, Control and Communication in the Animal and the Machine*, par Norbert Wiener. Craignant que les thèses développées dans cet ouvrage servent à des fins manipulatoires par des gouvernements sans scrupule, Wiener publia subséquemment un autre ouvrage sur les objectifs d'une science de la communication et du contrôle (il faut se rappeler que pour Wiener, communication et contrôle sont les deux versants d'une même médaille).<sup>253</sup> C'est aussi en 1948 que fut créée la théorie de l'information par la publication de l'ouvrage de Claude Shannon, *The Mathematical Theory of Communication*.<sup>254</sup> Enfin, en 1964, l'*American Society for Cybernetics* est créée. Vers la fin des années 1970, elle connaît un déclin, mais une dizaine d'années plus tard elle resurgit de ses cendres.<sup>255</sup>

---

<sup>249</sup> Arturo ROSENBLUETH, Norbert WIENER and Julian BIGELOW. 1943. "Behavior, Purpose and Teleology." *Philosophy of Science* 10(1); Warren McCULLOCH and Walter PITTS. 1943. "A Logical Calculus of the Ideas Immanent in Nervous Activity." *Bulletin of Mathematical Biophysics* 5: 115-133.

<sup>250</sup> Jean-Pierre Dupuy. *Aux origines des sciences cognitives*, op. cit., p. 36-37, 41.

<sup>251</sup> Ibid., p. 8.

<sup>252</sup> ASC. 1996(1999). *The Origins of Cybernetics*. [gwis.circ.gwu.edu/~asc/cyber\\_definition.html](http://gwis.circ.gwu.edu/~asc/cyber_definition.html)

<sup>253</sup> Loc. cit.

<sup>254</sup> J. DE ROSNAY, op. cit.

<sup>255</sup> ASC. *The Origins of Cybernetics*, op. cit.

La cybernétique de première génération a pour objectif de pousser au-delà de la simple analogie la relation entre machine et être vivant,<sup>256</sup> une tentative qui se poursuit encore de nos jours, notamment en intelligence artificielle, domaine où le terme cybernétique est probablement le plus utilisé. Les idées cybernétiques foisonnent, mais en plus, se développe parallèlement à elles une discipline qui marquera la cybernétique de seconde génération, la théorie générale des systèmes («General Systems Theory» ou GST).<sup>257</sup> La *Society for General Systems Research*, dirigée par Ludwig von Bertalanffy, est créée en 1954. S'y joindront plusieurs membres du groupe cybernétique, dont William R. Ashby, ce qui favorise les échanges de toutes sortes entre cybernéticiens et théoriciens des systèmes.<sup>258</sup> Enfin, ce qu'il faut conclure de cette première phase de la cybernétique, c'est qu'elle ne tente pas de doter la machine d'humanité, un projet qui en inquiète plus d'un, mais d'analyser et d'assimiler l'humain à la machine, d'étudier l'humain comme une machine, de démystifier et «détranscendentaliser» le phénomène de la cognition humaine.<sup>259</sup> Elle est allée si loin dans ce domaine que certains de ses tenants de la première heure, comme Heinz von Foerster, lui ont même reproché son anthropomorphisme.<sup>260</sup> Encore une fois, la cybernétique de première génération ne suggère jamais qu'un humain est une machine, mais que tant que le phénomène de cognition est concerné, il faut considérer l'humain et la machine comme les deux espèces d'un même ensemble générique, les systèmes cognitifs.<sup>261</sup>

### 3. La cybernétique de seconde génération

«Cette idée, selon laquelle il n'y a d'organisation que dans un entre-deux, entre l'ordre et le désordre, sera au cœur de la seconde cybernétique, avec le principe d'«ordre par le bruit» (order from noise) formulé par Heinz von Foerster en 1960, puis de la théorie de l'auto-organisation développée par Henri Atlan.» Jean-Pierre DUPUY. 1994(1999). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte / Poche, p. 128.

<sup>256</sup> Jean-Pierre DUPUY. *Aux origines des sciences cognitives*, op. cit., p. 42.

<sup>257</sup> ASC. *The Origins of Cybernetics*, op. cit.

<sup>258</sup> J. DE ROSNAY, op. cit.

<sup>259</sup> Jean-Pierre DUPUY. *Aux origines des sciences cognitives*, op. cit., p. 39.

<sup>260</sup> Ibid., p. 41.

<sup>261</sup> C'est cette congruence de l'humain et de la machine en tant que système cognitif qui inspire à Jean-Pierre Dupuy son hypothèse selon laquelle les sciences cognitives contemporaines sont les héritières directes, au même titre que l'intelligence artificielle, de la cybernétique de première génération. Ibid., p. 34-35.

Dans les années 1960, une deuxième génération cybernétique voit le jour avec les recherches sur l'auto-organisation.<sup>262</sup> Les racines de la cybernétique dans son ensemble sont donc, d'une part, les recherches sur la communication, l'humain et la machine et d'autre part, «...l'étude des mécanismes qui produisent eux-mêmes leur unité (self-integrating mechanisms)...»<sup>263</sup> Encore une fois, ce sont les sciences naturelles qui prennent les devants et s'approprient, par le manque d'intérêt des sciences sociales, l'auto-organisation. À l'époque, elles utilisent déjà le concept d'organisation, qui est définie comme une contrainte, une actualisation des relations entre des événements/éléments provenant d'un ensemble infini de possibilités.<sup>264</sup> C'est pourquoi William R. Ashby établit qu'émerge une organisation là où la relation entre A et B dépend de l'état ou la valeur de C.<sup>265</sup> Quand vient la question de l'auto-organisation, Henri Atlan affirme que «...the organization – as a process – of a system implies reactions to stimuli. These stimuli can be either programmed or random. In the latter case the system is called self-organized.»<sup>266</sup> Atlan se base en cela sur une des conclusions de Heinz von Foerster, selon laquelle le principe «d'ordre à partir du bruit» sert à rendre compte de l'auto-organisation en tant qu'une des propriétés des organismes vivants.<sup>267</sup> Grâce aux recherches sur l'auto-organisation, les sciences naturelles ont aussi développé une distinction qui marqua un point tournant dans l'histoire de la théorie des systèmes: la distinction entre organisation et structure.<sup>268</sup> Cette distinction s'avère essentielle pour analyser les différentes relations des éléments d'un même système. La structure et l'organisation telles qu'entendues ici n'ont rien à

---

<sup>262</sup> Ibid., p. 58. Voir *Auto-organisation* dans le glossaire.

<sup>263</sup> Jean-Pierre DUPUY. *Aux origines des sciences cognitives*, op. cit., p. 88.

<sup>264</sup> William R. ASHBY. 1962. "Principles of Self-Organizing System." In VON FOERSTER, H. and G.W. ZOPFF(Eds), *Principles of Self-Organization. Transactions of the University of Illinois Symposium on Self-Organization*. NY: Pergamon Pres, p. 257.

<sup>265</sup> Ibid., p. 255-256.

<sup>266</sup> Henri ATLAN. 1981. "Hierarchical Self-Organization in Living Systems. Noise and Meaning." In Milan ZELENY(Ed.), *Autopoiesis. A Theory of Living Organization*. NY, Oxford: North Holland, p. 85.

<sup>267</sup> Henri ATLAN. *Entre le cristal et la fumée*, op. cit., p. 42.

<sup>268</sup> Humberto MATURANA. 1981. «Autopoiesis» In Milan ZELENY(Ed.), op. cit., p.24. Voir *Organisation et Structure* dans le glossaire.

voir avec la signification de ces deux termes en sciences sociales. Elles se rapportent plutôt à l'idée philosophique de relation entre le genre et l'espèce.<sup>269</sup>

Dès les débuts de la cybernétique de seconde génération, les sciences naturelles soulignent que d'un point de vue épistémologique, ce qui est considéré comme actualisé (dans le langage positiviste, nous dirions ce qui est considéré comme «réel») dépend de l'observateur: «The "constraint" is thus a relation between observer and thing... [P]roperties that are not intrinsic to the thing but are relational between observer and thing.»<sup>270</sup> Lorsqu'il appliquera la notion d'autoproduction aux systèmes sociaux, Luhmann reviendra à cette distinction entre organisation et structure, notamment pour libérer son fonctionnalisme des contraintes des structures qui définissent l'identité du système selon le structuro-fonctionnalisme.<sup>271</sup> Ainsi, un système autopoïétique est un système auto-organisé, puisqu'il produit et change ses structures internes, mais le système produit aussi les autres composantes du système et notamment les éléments de base et les limites du système: «This is the decisive conceptual innovation.»<sup>272</sup> Par conséquent, c'est la distinction entre organisation et structure qui permettra aux recherches systémiques de passer de l'auto-organisation à l'autoproduction. Ce qu'il faut aussi retenir de la cybernétique de seconde génération, c'est qu'elle met au centre de son analyse un concept épistémologique extrêmement important et dont les répercussions se font sentir dans toutes les disciplines et dans toutes les fondations cognitives des théories systémiques: le concept d'observation. La cybernétique de seconde génération prend comme point de départ un fameux édit d'Humberto Maturana: «Everything said is said by an observer.»<sup>273</sup> La cybernétique de

---

<sup>269</sup> Sur la genèse du concept d'autoproduction, voir le Chapitre III.

<sup>270</sup> William Ross ASHBY. "Principles of Self-Organizing System", op. cit., p. 258.

<sup>271</sup> C'est notamment la thèse avancée par le structuro-fonctionnalisme et la raison pour laquelle il n'a pu survivre; une telle vision favorise le statu quo et l'immobilisme. Par exemple, ce sont les structures – comme le type d'État, la présence d'une bureaucratie professionnelle... – qui déterminent si le système politique est démocratique ou non. Selon cette logique, un changement dans les structures modifie la nature du système, ce qui condamne ce dernier, dans la mesure où il cherche à conserver son identité, à conserver ses structures en l'état.

<sup>272</sup> Niklas LUHMANN. 1986. "The Autopoiesis of Social Systems." In GEYER, F. and J. VAN DER ZOUWEN(Eds), *Sociocybernetic Paradoxes: Observation, Control and Evolution of Self-Steering Systems*. London: Sage, p. 174.

<sup>273</sup> Humberto Maturana. "The Biology of Cognition", op. cit.

seconde génération est dite cybernétique de second ordre, «c'est-à-dire une théorie des systèmes qui observent d'autres systèmes observateurs.»<sup>274</sup> En 1979, von Foerster reprend l'édit de Maturana et lui ajoute un corollaire: tout ce qui est dit est dit à (l'intention d') un observateur.<sup>275</sup> En joignant ces deux affirmations, nous obtenons «tout ce qui est dit est dit par et pour un observateur qui peut être lui-même». Pour comprendre les implications ontologiques, épistémologiques et méthodologiques d'une telle affirmation, il faut bien comprendre ce que Maturana, Varela, von Foerster et les nouveaux cybernéticiens entendent par observation. Selon Luhmann, observer est une opération<sup>276</sup> de distinction qui indique un côté de la distinction et pas l'autre: «The observer excludes itself from what it observes. If it distinguishes an object it presupposes another side of this distinction, an unmarked space, and the observing system is part of this unmarked space.»<sup>277</sup>

Cette définition de l'observation s'inspire des travaux mathématiques de George Spencer Brown.<sup>278</sup> À la toute fin des années 1960, ce mathématicien publie un ouvrage dans lequel il se préoccupe non pas d'un quelconque problème de combinaisons des unités mathématiques, mais de la façon dont la mathématique en est venue à établir de telles unités. Pour lui, la toute première opération lorsqu'un observateur observe, c'est une distinction; il doit «tirer» une limite («draw a distinction») avec deux côtés séparés.<sup>279</sup> D'un côté, il y a l'état marqué (l'objet de son observation) et de l'autre, il y a tout le reste, c'est-à-dire l'état non-marqué. Ces explications peuvent sembler abstraites. Pourtant, elle porte sur l'opération de cognition fondamentale que nous effectuons le plus systématiquement. Par exemple, pour distinguer un objet physique de son environnement, nous devons au minimum délimiter cet objet par rapport à son environnement. Tout ce qui n'est pas l'objet fait partie de son environnement, y compris

---

<sup>274</sup> Niklas LUHMANN. «Développements récents en théorie des systèmes», op. cit., p. 289.

<sup>275</sup> Heinz VON FOERSTER. 1979. "Cybernetics of Cybernetics." In Klaus KRIPPENDORF(Ed.), *Communication and Control in Society*. NY, London, Paris: Gordon and Breach Science, p. 5.

<sup>276</sup> Voir *Opération* dans le glossaire.

<sup>277</sup> Niklas LUHMANN. 1993. "Observing Re-Entries." *Graduate Faculty Philosophy Journal* 16(2): 485.

<sup>278</sup> Voir *Différence, Différenciation, Observation et Distinction* dans le glossaire.

<sup>279</sup> George SPENCER BROWN. 1969. *Laws of Form*. London: George Allen & Unwin, p. 3.

l'observateur. Ce dernier cloisonne cet environnement. Il tire une frontière entre un objet particulier (l'état marqué que l'observateur indique généralement en lui donnant un nom) et tout le reste de l'environnement. Nous ne pouvons nommer une chose (ou «indiquer», dans le langage de Spencer Brown) si nous n'avons pas auparavant distingué une chose de tout le reste, de tout ce qui l'entoure. L'observation n'étant pas exclusive à la conscience humaine, la cybernétique de seconde génération aborde le concept d'observateur sous un angle «désanthropomorphisé». L'observation est une opération systémique, celle des systèmes observateurs.

#### 4. L'épopée du Sujet et de l'observateur<sup>280</sup>

«En tant qu'observateurs, nous sommes à la fois des inventeurs et des façonneurs, dès le moment où nous créons des réalités à partir d'un large éventail de possibilités.» Gilbert J.B. PROBST. 1987(1994). *Organiser par l'auto-organisation*. Paris: Éditions d'Organisation, p. 117.

«L'observateur distingue des «unités». Une unité est tout ce qu'un observateur peut distinguer, dans le domaine conceptuel ou dans celui du concret.» Lynn SEGAL. 1986(1990). *Le rêve de la réalité. Heinz von Foerster et le constructivisme*. Paris: Seuil, p. 91.

Luhmann aborde la question de la connaissance et de la réalité par le biais de la cybernétique de second ordre<sup>281</sup> d'Heinz von Foerster. La façon dont il utilise cette approche, la développe et les conclusions qu'il en tire sont innovatrices. D'abord, il déclare catégoriquement et à plus d'une reprise que toute approche cybernétique de second ordre doit prononcer la mort du Sujet.<sup>282</sup> Cependant, toute la question est de savoir quelle idée les humanistes des Lumières tentaient d'exprimer par le concept de Sujet. Le Sujet, c'est le penseur, c'est celui qui pense la chose, le monde, l'objet. D'un côté, les positivistes diront que le penseur pense un objet qui *est* indépendamment de qui le pense. À l'opposé, les constructivistes diront que penser le monde, c'est le construire. Luhmann retrace ce qu'il appelle la métaphysique ontologique des positivistes jusqu'à la naissance de l'anthropologisme humaniste des Lumières.<sup>283</sup> L'être de l'humain y a été établi à partir de la distinction entre les animaux et les humains, les derniers se

<sup>280</sup> Voir *Action* dans le glossaire.

<sup>281</sup> Voir *Observation* et *Distinction* dans le glossaire.

<sup>282</sup> Niklas LUHMANN. "Observing Re-Entries", op. cit., p. 492.

<sup>283</sup> Id. 1994. «La malice du sujet et la question de l'homme.» *Société* (43): 3.

distinguant des premiers par la Raison.<sup>284</sup> La nature de l'être humain, ce qui le différencie des autres espèces de l'ensemble générique «animaux», ce qui constitue son être, c'est la Raison. Luhmann identifie donc deux, et non pas une, distinctions sur lesquelles est fondé ce que serait l'essence humaine. D'abord, la distinction être/non-être. L'être humain étant une forme de l'espace marqué par cette distinction, il *est*. Ensuite, la distinction *doué de raison/non doué de raison*.

Cette approche a influencé implicitement ou explicitement la très grande majorité des théories de la société depuis lors, car ces dernières demeurent tributaires de la description des êtres humains sur laquelle elles s'appuient.<sup>285</sup> Aujourd'hui, nous en sommes encore là, les positions constructivistes et positivistes sont tellement tranchées et catégoriques qu'elles constituent les deux versants d'une véritable contradiction. Si l'une est vraie, l'autre est fautive et vice versa. En fait, de toute cette controverse, une seule chose demeure: le penseur. Son existence, que ce soit sous la forme de Sujet, d'acteur ou d'autre chose, n'est jamais niée. Alors, peut-être est-ce le terme même de Sujet, de penseur, qui est inadéquat pour rendre fidèlement l'idée qu'il sous-tend. Le problème du Sujet, c'est qu'il pense et que penser – c'est-à-dire générer des éléments de conscience (des pensées comme les idées et les représentations) est typiquement humain. Par conséquent, utiliser ce terme à des fins autres que la description de processus humains est une personnalisation<sup>286</sup> ou même une simple métaphore. Une collectivité – et nous en avons inventées plusieurs: clubs, associations, groupes, communautés, institutions, nations, sociétés, etc. – ne «pense» pas, elle n'a pas de «volonté», soit-elle qualifiée de générale. Cela ne veut pas pour autant dire que les différentes formations sociales n'ont pas de dynamique propre, mais bien que nos concepts scientifiques manquent de complexité et

---

<sup>284</sup> Loc. cit.

<sup>285</sup> Ibid., p. 4.

<sup>286</sup> Par exemple, dans les recherches sur l'intelligence artificielle, il est souvent dit qu'une machine intelligente «pense».

d'abstraction nécessaires pour en rendre compte.<sup>287</sup> Limités que nous sommes par le concept de Sujet ou d'acteur, nous avons toujours beaucoup de difficulté à lier l'individu personnel et l'individu social. Nous n'arrivons pas à élever nos définitions de la société au-dessus des niveaux interactionnels et organisationnels.

La société n'est-elle donc qu'un ensemble d'interactions, où tout le social s'explique par les rapports directs de personne à personne, ou un ensemble d'organisations, où le social s'explique par la participation («membership») des acteurs aux différentes formations collectives? La société n'est-elle qu'un ensemble d'États ou l'ensemble des individus régis par un même État? Est-ce que l'interaction humaine n'a pas, au cours de son existence pluriséculaire, produit autre chose que des regroupements d'acteurs? Malgré ces questions qui méritent des réponses, les concepts de Sujet et d'acteur, qui font partie intégrante de la sociologie classique, continuent à faire partie d'une écrasante majorité des analyses sociologiques contemporaines, même celles s'inspirant de la théorie des systèmes telles celles de Talcott Parsons et David Easton.<sup>288</sup> Pour en rajouter, ou dit autrement, le concept de Sujet porte aussi en lui ce qu'Edmund Husserl a identifié comme le problème de l'intersubjectivité: comment une société peut-elle être perçue comme composée de Sujets par les Sujets eux-mêmes si ces derniers, en tant que Sujets, se conçoivent comme le centre de leur processus de pensée, ne conférant aux autres Sujets qu'une existence construite?<sup>289</sup> Bref, comment le Sujet peut-il être sûr que d'autres Sujets existent, alors que la pensée, la conscience, est un élément exclusivement intérieur au penseur? C'est le cercle vicieux du solipsisme. À toutes ces questions, Luhmann cherche d'abord une réponse chez Emmanuel Kant, qui lui se base sur une pétition de principe selon laquelle le Sujet se construit une image interne de son propre esprit, en tire des caractéristiques générales et, par analogie, détecte des caractéristiques similaires chez les

---

<sup>287</sup> Luhmann présente cette situation en affirmant que nous avons besoin d'un concept d'observation qui ne soit pas conçu strictement au niveau psychique – au niveau de la «pensée» individuelle des êtres humains. Voir Id. 1994. "How Can the Mind Participate in Communication?" In GRUMBREHT, Hans Ulrich and K. Ludwig PFEIFFER(Eds), *Materialities of Communication*. Stanford(CA): Stanford University Press, p. 382.

<sup>288</sup> Id. *Social Systems*, op. cit., p. xxxviii.

<sup>289</sup> Ibid., p. xl; Id. "How Can the Mind Participate in Communication?", op. cit., p. 384.



autres.<sup>290</sup> Insatisfait de cette réponse, Luhmann affirme plutôt que les consciences ont littéralement «conscience» les unes des autres non par analogie, mais parce qu'elles sont appelées à participer au processus fondamentalement social de la communication.<sup>291</sup> Pour Luhmann, les consciences ne sont pas sociales, n'en font pas partie, mais elles en sont le support.

Luhmann soupçonne que l'utilité du Sujet a davantage été de permettre aux sociologues de disposer d'une base d'analyse de la cognition et de l'action sans être dépendants d'une quelconque théorie de la société.<sup>292</sup> Luhmann explique cette ambiguïté du concept de Sujet – sa pertinence partielle parce qu'incomplète – par le fait que ce dernier a été élaboré pendant une importante période de transition sociétale, le passage de la société moyenâgeuse stratifiée à une société moderne fonctionnellement différenciée. En effet, l'Europe de la Renaissance, particulièrement celle de la fin du 18<sup>e</sup> et du 19<sup>e</sup> siècle ne fait que commencer à émettre des descriptions sur la différenciation de certains de ses systèmes selon un schème fonctionnel, d'où l'incomplétude ultérieure de ses concepts, tels ceux de Sujet et d'action. Selon Luhmann, l'observation de second ordre, combinée à une théorie des systèmes basée sur la distinction système/environnement, comble les apories du concept de Sujet et de la théorie de l'action. Il faut se rappeler qu'observer est l'opération qui utilise une distinction pour indiquer un seul des deux côtés de la distinction.<sup>293</sup> Observer est donc une opération qui peut s'effectuer sans l'intervention obligatoire d'une conscience humaine, puisqu'elle ne consiste pas nécessairement à produire des éléments de pensée, mais des descriptions de ce qui est observé. Ces descriptions peuvent être des pensées produites par un système psychique, mais elles peuvent aussi être des communications produites par un système social. Ainsi, la distinction Sujet/objet utilisée tant par les constructivistes que par les positivistes est remplacée, englobée par la distinction observateur/observé que Luhmann insère dans sa théorie des systèmes autoréférents. C'est de

---

<sup>290</sup> Loc cit.

<sup>291</sup> Ibid., p. 382.

<sup>292</sup> Id. *Social Systems*, op. cit., p. xli.

<sup>293</sup> Id. 1995. "The Paradox of Observing Systems." *Cultural Critique* (31): 43; Id. "Observing Re-Entries", op. cit., p. 485.

cette façon que la capacité de « penser », qui est maintenant observer, n'est plus exclusive au Sujet anthropologique, car si les consciences humaines constituent certainement un type de système autoproducteur générant des images ou descriptions du monde qui l'entoure à partir d'un réservoir de sens, elles ne sont certes pas les seuls, les systèmes sociaux constituant leur contrepartie.

Il faut ici revenir à la distinction être/non-être que Luhmann a identifiée comme étant à la base de la définition du Sujet. Ce qu'il propose, c'est de remplacer cette distinction première par une autre, celle de système/environnement. Observer requiert une distinction double; une entre l'observateur et l'observé et une entre l'observé et le non-observé (l'espace marqué et l'espace non-marqué).<sup>294</sup> Ainsi, toute observation distingue l'observateur de son environnement (autoréférence/hétéro-référence)<sup>295</sup> et l'objet observé par l'observateur de son environnement, incluant l'observateur lui-même.<sup>296</sup> L'observateur est toujours dans l'environnement de ce qu'il observe.<sup>297</sup> Or, cette opération est interne à l'observateur, non externe. « La question est alors: de qui le Sujet se distingue-t-il? Des animaux, d'autres Sujets, du monde – ou de lui-même? »<sup>298</sup> Pour l'observateur, être Sujet est par conséquent tout à fait paradoxal, car cela implique la définition de sa propre unité.<sup>299</sup> C'est la raison pour laquelle Luhmann stipule que mettre le Sujet à la base de lui-même et des autres équivaut à tirer un chèque en blanc et sans provision sur la société.<sup>300</sup> Mais une fois les corrections conceptuelles apportées par la nouvelle théorie des systèmes à l'humanisme et à sa sémantique du Sujet, la cybernétique de second ordre établit que le point de départ théorique de l'observation doit être la différence, cette dernière étant produite et reproduite à chaque opération du système. L'observateur établit donc son identité à partir d'une différence, celle entre lui et son

<sup>294</sup> Id. « La malice du sujet et la question de l'homme », op. cit., p. 9.

<sup>295</sup> Voir *Autoréférence et Hétéro-référence* dans le glossaire.

<sup>296</sup> Niklas LUHMANN. « La malice du sujet et la question de l'homme », op. cit., p. 6.

<sup>297</sup> C'est la raison pour laquelle l'auto-observation (et donc l'auto-description) est un paradoxe.

<sup>298</sup> Loc. cit.

<sup>299</sup> Loc. cit.

<sup>300</sup> Ibid., p. 8.

environnement. Par conséquent, un système n'est pas un système (ce qui serait une position ontologique réaliste), mais une différence système/environnement.<sup>301</sup> L'implication la plus importante de ces prémisses, et particulièrement celle selon laquelle les systèmes conscients et sociaux sont des systèmes observateurs, est qu'alors, «...toute théorie est une théorie des systèmes observés observant/systèmes observant observés...<sup>302</sup>»

### C. Du mouvement systémiste à la Théorie générale des systèmes

«Instabilité ou incertitude, tel est le prix que nous devons payer pour notre monde. La certitude stable nous est interdite.» Niklas LUHMANN. 1985(1986). «La complexité et le sens.» Dans IDATE et UNIVERSITÉ DES NATIONS UNIES(Éd.), *Science et pratique de la complexité*. Paris: Documentation française, p. 124.

«La voie qui mène au concret exige le détour par l'abstraction.» Niklas LUHMANN. 1982(1990). *L'amour comme passion*. Paris: Aubier, p.18-19.

Tant dans la littérature scientifique qu'artistique, un mouvement idéal est un ensemble désorganisé d'idées, d'opinions, de propositions et d'hypothèses portant sur un ou plusieurs thèmes communs. Le système est un thème ayant engendré un tel mouvement, mais étant donné la nature désorganisée d'un mouvement idéal, il est parfois difficile de remonter à ses racines. En sociologie par exemple, les fonctionnalistes ont dès les débuts été férus de systèmes en tout genre, notamment parce qu'ils s'inspirent de la métaphore organiciste. D'ailleurs, Comte lui-même utilise déjà explicitement le concept de système.<sup>303</sup> Mais avant d'aborder la théorie des systèmes comme telle, il y a une question que nous ne pouvons éviter. Qu'est-ce donc qu'un système? En fait, du mouvement systémiste à la théorie générale des systèmes, la grande question a toujours été de savoir ce qu'était un système.

#### 1. Qu'est-ce qu'un système?

«...l'usage trivial du terme système n'implique nullement qu'on sache de quoi on parle.» Nicolas HAYOZ. 1991. «Société, politique et État dans la perspective de la sociologie systémique de Niklas Luhmann.» *Études et Recherches* (25): 8.

<sup>301</sup> Ibid., p. 9.

<sup>302</sup> Loc. cit.

<sup>303</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 144.

À des fins de comparaisons, nous pourrions dire qu'il est aussi difficile de répondre à la question de savoir ce qu'est un système qu'à celle de savoir ce qu'est la religion, la démocratie ou le libéralisme. Plus que n'importe quel autre, le concept de système est multidimensionnel et se prête à une variété infinie d'utilisations. La première difficulté avec le système est que c'est un concept abstrait. À plus forte raison le système social, qui n'a pas, non plus que ses frontières, de réalité physique directe.<sup>304</sup> Même dans les sciences naturelles microcosmiques, les scientifiques ont dû imaginer la présence de l'atome, des quarks et autres micro-éléments. Au macrocosme sociologique, c'est donc l'existence de quelque chose de plus abstrait que les interactions et les organisations que les scientifiques doivent imaginer pour parler de la société en termes systémiques. Yves Barel a bien saisi cette nuance: «Le mot de système n'exprime pas une notion, un concept, une catégorie, pas même une image. Il évoque une idée.»<sup>305</sup>

Dès les premiers mois de notre existence, notre conscience cherche à saisir son environnement, ce qui lui est extérieur. Pour ce faire, il lui faut des instruments cognitifs, il lui faut mettre en ordre ces processus d'investigation du réel. En étudiant le développement cognitif de l'enfant, le psychologue constructiviste Jean Piaget établit que c'est la tendance qu'ont les activités mentales de devenir automatiques. Plus le temps passe, plus nous avons l'impression que les résultats de nos activités mentales nous sont extérieurs, ce qui engendre d'ailleurs notre conviction qu'il y a une réalité indépendante de notre pensée.<sup>306</sup> Or, le concept, ou plutôt l'idée de système se prête magnifiquement à notre activité mentale de base, la distinction. Mais d'abord, il faut dire que Kenneth D. Bailey s'est prêté à un exercice extrêmement intéressant en analysant plusieurs définitions du système, entre autres celles de von Bertalanffy, Parsons et Shils et Grier Miller, comprenant les éléments généraux que nous retrouvons dans la plupart des définitions du système. Il en vient à la conclusion que ces définitions partagent, implicitement ou explicitement, certains points communs: (a) le système est composé d'unités de base, appelées, selon les auteurs, composantes, parties, variables ou

---

<sup>304</sup> Niklas LUHMANN. "Modern Systems and the Theory of Society", op. cit., p. 176.

<sup>305</sup> Yves BAREL. *Le paradoxe et le système*, op. cit., p. 8.

<sup>306</sup> Jean PIAGET. 1958. *Six Psychological Studies by Jean Piaget*. NY: Vintage Books, p. 21-22.

autre, (b) ces unités sont connectées entre elles d'une quelconque façon – relations, interrelations, corrélations – (c) ces connections ne sont pas aléatoires; d'une façon ou d'une autre, elles sont ordonnées ou néguentropiques et (d) le système est limité par des frontières («boundaries») et il y a un environnement à l'extérieur de ces frontières.<sup>307</sup>

En combinant ces aspects, nous obtenons à peu près toute la gamme des définitions du système. Bertalanffy: «[a system is] a set of elements standing in interaction.»<sup>308</sup> Grier Miller: «A *system* is a set of interacting units with interrelationships among them.»<sup>309</sup> Lugan: «...ensemble d'éléments identifiables, interdépendants, c'est-à-dire liés entre eux par des relations telles que si l'une d'elle est modifiée, les autres le sont aussi et par conséquent tout l'ensemble du système est modifié, transformé.»<sup>310</sup> Et ainsi de suite. Pour sa part, Luhmann élabore sa propre définition, plutôt obscure: un système n'est pas un système, mais une différence système/environnement. Si nous adoptons cette dernière définition, il est certain que nous considérerons que Piaget était sur la bonne voie avec la distinction comme activité mentale humaine de base. Luhmann ne fait qu'en rajouter: non seulement la distinction est-elle notre activité mentale de base, mais notre conscience elle-même est une distinction, une différence système/environnement (une distinction entre soi et l'autre), raison pour laquelle il parle de système conscient (ou psychique). Quelle que soit notre façon de lire Luhmann, il ne faut jamais oublier ce point de départ, la différence système/environnement. Elle est fondamentale et, du dire même du sociologue, très contraignante: «...sur cette base la théorie des systèmes ne traite pas seulement d'objets déterminés, c'est-à-dire de systèmes, par opposition à d'autres objets. Elle traite du monde comme il est appréhendé au travers d'une différence spécifique, celle du système et de l'environnement.»<sup>311</sup>

---

<sup>307</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 46.

<sup>308</sup> Ludwig VON BERTALANFFY. 1956. "General Systems Theory." *General Systems* 7: 3.

<sup>309</sup> James Grier MILLER, *Living Systems Theory*, op. cit., p. 16.

<sup>310</sup> Jean-Claude LUGAN. 1993. *La systémique sociale*. Paris: PUF, p. 26.

<sup>311</sup> Niklas LUHMANN. «Développements récents en théorie des systèmes», op. cit., p. 282.

Jusqu'à un certain point dans l'histoire des idées, il est assez difficile de différencier la cybernétique de la théorie des systèmes. Dans les années 1950, il y a bien deux groupes. Le groupe cybernétique de Norbert Wiener et Warren McCulloch qui travaille au Massachusetts Institute of Technology (MIT) et le groupe systémique de Ludwig von Bertalanffy. Mais ces deux groupes non seulement travaillent sur des thèmes similaires, mais sont composés de plus ou moins les mêmes membres, qui tous assistent à des réunions plus ou moins informelles afin de partager leurs idées, dont les Conférences Macy ne sont que les plus populaires et les plus connues.<sup>312</sup> Une fois encore, le point de convergence, c'est l'observation. D'un côté, les cybernéticiens s'intéressent à la cognition, alors que de l'autre, les théoriciens des systèmes en viendront à considérer le système comme une opération de distinction. Or, cette dernière est l'opération de base de la cognition. Enfin, les liens entre la cybernétique et la théorie des systèmes deviennent davantage des intra-relations que des interrelations quand la cybernétique passe à une seconde génération préoccupée par l'auto-organisation des systèmes.

## 2. Au commencement, il y avait la théorie des systèmes

«...une théorie différente permettra de rendre compte d'autres phénomènes. C'est là, malheureusement, une idée très impopulaire, car chacun voudrait que sa théorie puisse tout expliquer.» Heinz VON FOERSTER, cité dans Lynn SEGAL. 1986(1990). *Le rêve de la réalité. Heinz von Foerster et le constructivisme*. Paris: Seuil, p. 151.

Peu de sociologues ont pris la peine d'approfondir les liens originels qui unissent la physique et les sciences du social. Pourtant, ils existent bel et bien et ne se limitent pas au fonctionnalisme et à la métaphore biologique: ils passent par la théorie des systèmes. Tom Mandel émet une proposition très originale à propos de l'origine de cette théorie.<sup>313</sup> Cette dernière remonterait aussi loin que la Grèce antique. En fait, nous dit Mandel, Thalès de Milet, vers -585, formule l'hypothèse que le monde est composé d'une sorte de matière («stuff») de la même façon que l'eau compose les océans. Son étudiant Anaximèdre ajoute que cette «matière» semble être partout («boundless»), et Anaximène complète: comme l'air. Héraclite s'en mêle en affirmant que le changement est un aspect important de cette «matière», qu'il y a

---

<sup>312</sup> J. DE ROSNAY, op. cit.

<sup>313</sup> Tom MANDEL. 1999. *History and Systems*. [www.iss.org/primer/005hiss.htm](http://www.iss.org/primer/005hiss.htm)

un mouvement d'une chose à l'autre, comme le feu consume et crée par le fait même de nouvelles formes d'objets physiques. Enfin, Empédocle apporte sa pierre à l'édifice en proposant que tous ces concepts doivent être intégrés dans un tout «to include the many not unlike the EARTH integrates all forms of matter.»<sup>314</sup> Le principal lecteur de Thalès de Milet est Aristote et malheureusement, il interprète la construction théorique de ces cinq philosophes comme référant à des éléments (eau, air, feu et terre) qui composent physiquement toute chose. Pourtant, selon Mandel, l'eau de Thalès n'est qu'une métaphore de son concept de matière. De même, le feu est une illustration du changement, et ainsi de suite. En gardant cela à l'esprit, toujours selon Mandel, cette théorie grecque des systèmes était sur la bonne piste il y a 2500 ans: «...we have two primary elements, water and air, which is combined like fire combines, the whole of which is one, like the earth. Certainly this idea is not different from our own general system principles – "standing elements in relationship." Could they have gotten it right to begin with?»<sup>315</sup> Il est d'ailleurs intéressant de savoir qu'alors que les Grecs concoctent cette «théorie des systèmes», les Chinois faisaient de même. Il y a 4000 ans, ils inventent une notion systémique, que nous connaissons aujourd'hui sous le symbole du Yin/Yang. Ce symbole représente une montagne vue d'en haut avec un côté sombre et un côté éclairé, ce qui implique le mouvement de la lumière autour de la montagne. Ce symbole systémique, introduisant l'art de l'acupuncture, est donc basé sur le changement.

Un autre aspect de la «matière» de Thalès connut des développements plus spectaculaires, bien que tout aussi lents à se produire: la théorie de l'atome. Selon Mandel, comme d'ailleurs le physicien autrichien Erwin Schrödinger, Démocrite et Leucippe émirent la proposition selon laquelle l'univers est composé d'atomes et de vide en s'inspirant du modèle général de Thalès.<sup>316</sup> Ici encore, Aristote ridiculise cette idée. Cette dernière mit plus de 2000 ans à refaire surface, lorsque fut découvert l'électron. D'abord, la théorie de l'atome ressuscitée par la découverte de l'électron entraîne une quête de la particule ultime, l'élément de base des choses physiques:

---

<sup>314</sup> Loc. cit.

<sup>315</sup> Loc. cit.

<sup>316</sup> Loc. cit.

«...looking for the ultimate particle everything must be made of, they [the physicists] found no entity, i.e. matter, what they found, ..., was, "Form, not substance – the ultimate concept." The atom is not a stuff after all...»<sup>317</sup> La grande leçon que retient la physique quantique de la fin du 19<sup>e</sup> siècle et du début du 20<sup>e</sup> est que ce qui est permanent dans ces particules ultimes, ce n'est pas la matière dont elles sont composées, mais leur forme («shape») et leur organisation. À la place des parties qu'ils cherchaient, les physiciens ont trouvé des modèles («patterns»), des tous, des relations.<sup>318</sup> On appelle l'avènement de cette découverte la révolution quantique<sup>319</sup> de la physique élémentaire.

Au 20<sup>e</sup> siècle, une des principales théories qui émerge du mouvement systémiste est celle que son fondateur, le biologiste autrichien Ludwig von Bertalanffy (1901-1972), baptise la théorie générale des systèmes (GST). Il est un des tout premiers à appliquer de façon systématique la méthodologie systémique à la psychologie et aux sciences sociales.<sup>320</sup> La première préoccupation de von Bertalanffy est de savoir si les catégories de la biologie sont différentes de celles de la physique ou si la réduction du domaine biologique au domaine physique est même possible. C'est en tentant de résoudre cette énigme dans les années 1940 qu'il en vient à formuler le concept de système ouvert.<sup>321</sup> Sa seconde préoccupation est d'expliquer comment la vie peut apparaître spontanément à partir des forces existant à l'intérieur d'un organisme. Ce sont ces deux préoccupations qui le mènent à formuler la GST, qui constitue à elle seule une méthodologie scientifique complète: «its [von Bertalanffy's] task was... to deduce the universal principles which are valid for systems in general.»<sup>322</sup>

---

<sup>317</sup> Loc. cit.

<sup>318</sup> C'est le grand avantage qu'ont eu les physiciens sur les spécialistes des sciences sociales qui assistèrent aux Conférences Macy et qu'ont encore aujourd'hui les premiers sur les seconds. Naturellement, les physiciens étaient tout à fait au courant de ces développements de leur science-mère, alors qu'une discipline comme la sociologie devait pallier le fait qu'elle relevait d'un tout autre champ disciplinaire.

<sup>319</sup> Quantum est le concept du physicien allemand Max Planck pour représenter une unité subatomique d'action.

<sup>320</sup> Sabine BRAUCKMANN. 1999. *Ludwig von Bertalanffy (1901-1972)*. [www.iss.org/lumLVB.htm](http://www.iss.org/lumLVB.htm)

<sup>321</sup> Loc. cit.

<sup>322</sup> Loc. cit.



Pour von Bertalanffy, un système est un ensemble de composants inter-reliés, une entité complexe qui présente des similarités structurelles d'un individu à l'autre qu'il appelle isomorphismes. Et puisque ces isomorphismes existent dans les organismes vivants, les machines cybernétiques ainsi que les systèmes sociaux, la modélisation interdisciplinaire doit être possible, d'où la GST.<sup>323</sup> Cette dernière, et les principes et objectifs qu'elle sous-tend, est loin d'être disparue avec son créateur. Elle a fleuri en ingénierie, en informatique (entres autres en intelligence artificielle), en écologie, en gestion administrative, en biologie, en embryologie, en archéologie, en physique, en mathématiques et dans un nombre croissant de sciences sociales (économie, anthropologie, science politique, sociologie, psychothérapie familiale...). La méthodologie systémique présente l'avantage de fournir un ensemble exhaustif de modèles, de stratégies, de méthodes et d'instruments conceptuels et empiriques.<sup>324</sup> À partir de la GST, héritière organisée du mouvement systémiste, la théorie des systèmes devient la réaction de la science face à la complexification croissante du monde social et au progrès, tout aussi croissant, des technologies nous permettant d'observer le monde physique.

Que ce soit son objet d'étude et/ou ses instruments de mesure qui changent, la science fait face à toujours plus de complexité. Dans cette perspective, la théorie des systèmes est une tentative transdisciplinaire de contrer ou de contourner la spécialisation et la compartimentalisation des savoirs, d'intégrer les intérêts de recherche des différents domaines scientifiques:

Scientists, operating in the various disciplines, are encapsulated in their private universe. Against this background, there exist models, principles, and laws that can be generalized across various systems. Thus, it seems legitimate to ask for a theory of universal principles applying to systems in general. This theory would recognize the existence of (a) systems properties that are general and (b) structural similarities or isomorphies in different fields. Such a theory would be a useful tool providing models that can be used in, and transferred to, different fields.<sup>325</sup>

---

<sup>323</sup> Loc. cit.

<sup>324</sup> B. H. BANATHY. 1999. *The Evolution of Systems Inquiry Part 1*. [www.iss.org/primer/003evsys.htm](http://www.iss.org/primer/003evsys.htm)

<sup>325</sup> Loc. cit.

Malgré tout, l'intégration interdisciplinaire dont la théorie des systèmes commence à faire preuve dans les années 1960 finit par s'effriter. Sa grande force, la multidisciplinarité, fut aussi sa grande faiblesse: «Tout cela ne peut que difficilement être ramené au même dénominateur. Le seul point commun [de la pléthore de domaines se réclamant de la théorie générale des systèmes, des systèmes d'action de Parsons à la théorie de la planification du «system engineering»] pourrait être que l'on choisisse une unité et que l'on en fasse l'analyse à l'intérieur de ses frontières propres...»<sup>326</sup> Toutefois, nous dit Luhmann, il ne faut pas trop s'attarder à tenter de mettre de l'ordre dans le champ en friche que constitue la théorie des systèmes actuelle. Il est préférable de la regarder avec l'œil du sociologue et d'essayer de voir quelles découvertes et inventions peuvent être utiles à la sociologie. Le jugement de Luhmann sur sa propre discipline est sans équivoque, «la sociologie paraît aujourd'hui passablement stérile, occupée à ronger les vieux os des classiques et à produire toujours davantage de données sans accoucher d'aucune problématique théorique.»<sup>327</sup> Cette critique est abordée dans le Chapitre III.

### 3. Théorie des systèmes et systèmes sociaux<sup>328</sup>

«...il ne faut pas tant se demander comment les choses se sont passées qu'étudier en quoi elles se distinguent de tout ce qui est arrivé jusqu'à maintenant.» Edgar ALLAN POE. 1841(1994). *Double meurtre sur la rue Morgue suivi de Le mystère de Marie Roget*. Paris: Flammarion, p. 27

En tant que branche distincte de la GST, la théorie des systèmes sociaux prend aussi naissance dans les années 1950-1960, mais ses racines remontent à un siècle plus tôt. Comme cela a été mentionné dans le chapitre précédent, l'histoire des théories ayant, entre autres, les systèmes sociaux pour objets se divise en deux: l'Âge de l'équilibre (1850-1950) et l'Âge de l'entropie (depuis 1950).<sup>329</sup> Chaque âge se caractérise par une perspective particulière à partir de laquelle est abordée l'idée de système. Celui qui nous intéresse ici est l'Âge de l'entropie, l'ère de la nouvelle théorie des systèmes sociaux. Pour sa part, la sociologie, et plusieurs autres sciences

<sup>326</sup> Niklas LUHMANN. «Développements récents en théorie des systèmes», op. cit., p. 281.

<sup>327</sup> Ibid., p. 282.

<sup>328</sup> Voir *Système social* dans le glossaire.

<sup>329</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 37-38.

sociales avec elle, reste engoncée dans les idées équilibristes du siècle dernier, bien qu'il lui arrive parfois, et c'est là un grand mérite de Parsons, de prendre en compte les découvertes des débuts de l'ère de l'entropie. Mais c'est tout. Du point de vue sociologique, c'est comme si plus rien ne s'était passé depuis les années 1970. Pourtant, la théorie des systèmes dans son ensemble ne s'est jamais portée aussi bien que dans les années 1990. Les ouvrages qui en émanent, les organisations et associations qui se fondent sur son thème et les congrès qui s'organisent autour d'elle sont actuellement pléthoriques, avec à leur tête l'organisation la plus importante, l'*International Society for the Systems Science*, héritière de la *Society for General Systems Research* de von Bertalanffy.<sup>330</sup> Étant donné son intérêt jusqu'à maintenant limitée pour la nouvelle théorie des systèmes, la sociologie ne prend encore qu'une trop modeste part aux recherches de l'ISSS. Tout de même, en 1998, des scientifiques des sciences sociales membres de l'Association internationale de sociologie créent un comité de recherche, *Sociocybernetics* (RC-51). Ce groupe a pour objectif de promouvoir le développement de théories cybernétiques en sciences sociales, incluant la cybernétique de premier ordre, la cybernétique de second ordre, la GST et les sciences de la complexité appliquées au social.<sup>331</sup>

Pour revenir à la nouvelle théorie des systèmes sociaux, elle se divise en trois branches: la théorie des systèmes vivants, mise au point (dans sa forme originale) à la fin des années 1970 et au début des années 1980, la théorie de l'entropie sociale, formulée dans les années 1990 et l'autoproduction, mise au point (dans sa forme originale) à la fin des années 1970 et début des années 1980.<sup>332</sup> Toutes trois cherchent à définir les différentes formations sociales à partir du concept de système, mais l'idée prédominante n'est plus celle du système social qui tente de se maintenir en équilibre, mais celle du système social comme dynamique néguentropique entourée et se nourrissant de désordre, de conflits et de perturbations. Au début des années 1980, alors que Luhmann cogite *Social Systems*, une de ses principales propositions est que la formation d'un système social constitue un processus de réduction de la

<sup>330</sup> ISSS. 2000. *Introducing the ISSS*. [www.issss.org/draft.htm](http://www.issss.org/draft.htm).

<sup>331</sup> ISA. 2000. *Research Committee on Sociocybernetics (RC51)*. [www.uem.es/info/isa/rc51.htm](http://www.uem.es/info/isa/rc51.htm).

<sup>332</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. xiii.

complexité de son environnement.<sup>333</sup> Pour réduire le désordre ambiant, le système augmente son ordre interne (néguentropie), c'est-à-dire sa complexité interne:

...les systèmes sont caractérisés par rapport à leur environnement par un *abaissement de la complexité*. Ils peuvent construire et conserver une complexité moindre par rapport à une complexité plus grande [de leur environnement] dans la mesure où ils compensent la différence de complexité de façon interne [...] Ils [les systèmes] ne peuvent correspondre point par point aux conditions de leur environnement; au lieu de cela ils produisent et transforment leurs propres états...<sup>334</sup>

Un système est une différence système/environnement a dit Luhmann. Cette différence, ajoute-t-il maintenant, est une différence de complexité.

---

<sup>333</sup> Niklas LUHMANN. 1981. «Remarques préliminaires en vue d'une théorie des systèmes sociaux.» *Critique* 37(413): 995-1014.

<sup>334</sup> *Ibid.*, p. 1008.

## Chapitre III

### Le modèle théorique

«The chief problem with the classics is their piecemeal nature - each theorist only analyzed part of the whole picture. We need to analyze the *relationships* among these major macrovariables...» Kenneth D. BAILEY. 1994. *Sociology and the New Systems Theory*. NY: SUNY Press, p. 212.

«Without universalistic theories or general frameworks, sociology will never be fully accepted.» Niklas LUHMANN. 1983. "Insistence on Systems Theory: Perspectives from Germany – An Essay". *Social Forces* 61(4): 987.

#### A. Sommaire

C'est vers le milieu des années 1960 que Luhmann commence à s'intéresser à la société en tant que paradigme. Après avoir étudié les classiques de la sociologie et considéré les courants existants, il conclut que l'analyse sociologique contemporaine de la société souffre d'un manque de fondations théoriques jumelé à un manque de coordination entre la théorie et la méthodologie. C'est la raison pour laquelle, comme cela a été mentionné dans le survol biographique, si l'objectif initial de Luhmann fut de développer une analyse sociologique de la société ou une théorie de la société, il retarda ce projet afin de construire un cadre conceptuel à l'intérieur duquel une telle théorie puisse se déployer. Pour ce faire, suivant une tradition sociologique chère à Parsons qui consiste à élaborer une théorie générale et universelle pour expliquer l'ensemble des phénomènes sociaux, Luhmann construit son propre modèle théorique, qu'il appellera simplement sa théorie des systèmes sociaux.<sup>335</sup> Ce modèle fait l'objet d'un ouvrage principal de plus de 600 pages qui, depuis sa publication originale en 1984, a fait l'objet de multiples ajustements, précisions, etc. Par conséquent, bien qu'il soit difficile de présenter ce modèle de façon succincte, c'est pourtant ce que chapitre tente d'accomplir, puisque cette étape préalable est indispensable à la présentation de l'analyse du système politique réalisée par Luhmann. De fait, étant donné l'ampleur des multiples aspects de ce modèle, seuls sont retenus ici les principaux éléments, de même que ceux qui contribueront à éclairer les thèmes abordés dans le prochain chapitre. Au début des années 1980, lorsque Luhmann construit son modèle théorique, il a trois thèmes à l'esprit: la double contingence, la communication et le système comme réduction de la complexité. Ces trois thèmes s'imbriquent l'un dans l'autre et constituent la base à partir de laquelle il va tenter de résoudre son problème de recherche de départ: comment décrire la société moderne autrement qu'avec les problématiques et les solutions des auteurs classiques? Dans une entrevue qu'il accorde à Ole Thyssen en 1995, Luhmann explique plusieurs des choix théoriques qu'il a fait en bâtissant son modèle, notamment l'universalisme théorique et le fonctionnalisme. Pour Luhmann, un modèle théorique sociologique doit être en mesure d'expliquer n'importe quel événement socialement thématizable, «to be able to comment whatever happens in the world or in the

---

<sup>335</sup> Voir *Théorie des systèmes sociaux* dans le glossaire.

<sup>336</sup> C'est ce que permettent, affirme Luhmann, l'universalisme théorique et le fonctionnalisme: «This makes it possible to describe the unity of modern society by the comparability of very different functional systems.»<sup>337</sup> Dans la même entrevue, Luhmann explique que c'est pour développer un cadre théorique original et universel qu'il s'est inspiré des recherches neurologiques sur le cerveau – qui établissent que le système nerveux est un système opérationnellement clos – pour affirmer que la cognition ne peut avoir lieu qu'à l'intérieur d'un même système. Au niveau opérationnel, le système ne peut traverser ses propres frontières pour confronter ses représentations à une réalité objective. Dit autrement, le système ne peut connaître «l'extérieur» que de «l'intérieur», avec tout ce que cela implique au niveau épistémologique. C'est d'ailleurs ce qui explique que Luhmann adopte une approche <sup>338</sup> s'apparentant au constructivisme.

## B. La sociologie en crise

«La crise, c'est la reconnaissance d'une absence de maîtrise.» MARTIN, Patrice et Patrick SAVIDAN. 1994. *La culture de la dette*. Montréal: Borel, p. 114.

«It is only a slight exaggeration to say that those interested in theory avoid theory and turn instead toward the work of authors who have already produced theory. Theory, then, is not seen as something you invent or produce yourself; it is something already available which only needs interpretation and refinement.» NIKLAS LUHMANN. 1983. «Insistence on Systems Theory: Perspectives from Germany – An Essay.» *Social Forces* 61(4): 987.

«The ship of theory is no longer navigated with the aid of a compass, but rather by looking at the figurehead [...] Today, ..., the brilliance and ambiguity of our classics offer an insurance policy against a lack of work and a lack of idea.» NIKLAS LUHMANN. 1983. «Insistence on Systems Theory: Perspectives from Germany – An Essay.» *Social Forces* 61(4): 988.

Selon Luhmann, la sociologie est en crise. Une crise d'identité, une crise théorique. Plusieurs de ses articles et ouvrages commencent par ce triste constat: «Sociology is stuck in a theory crisis.»<sup>339</sup> Bien sûr, la recherche empirique a remporté plus d'un succès en sociologie et personne ne songe à le lui dénier, mais le navire a quitté le port sans emporter d'ancre. Les connaissances s'accumulent, mais les résultats des investigations ne se rattachent pas à un cadre théorique unifié – ou paradigmatique – de la discipline et perdent ainsi leur signification et leur utilité.<sup>340</sup> La science empirique n'a plus d'assises solides avec lesquelles vérifier la validité de ses résultats. De toute façon, quelle que soit notre opinion sur l'importance de l'approche

<sup>336</sup> Ole THYSSSEN. 1995. «Interview with Professor Niklas Luhmann, Oslo, April 2, 1995.» *Cybernetics and Human Knowing* 3(2): 1. [www.bakery.demon.co.uk/C&HK/vol3/v3-2nl.htm](http://www.bakery.demon.co.uk/C&HK/vol3/v3-2nl.htm)

<sup>337</sup> Loc. cit.

<sup>338</sup> Loc. cit.

<sup>339</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. xlv.

<sup>340</sup> Loc. cit.

empirique en sociologie, nous dit Luhmann, il n'en demeure pas moins que la sociologie ne peut compter sur cette dernière pour lui garantir sa spécificité.<sup>341</sup> C'est la question qui se pose. Quelle est donc la spécificité de la sociologie par rapport aux autres sciences sociales? Que fait la sociologie que nulle autre science sociale ne fait? Bonne question. En fait, la distinction est parfois tellement difficile à établir que certains professeurs de sociologie présentent des articles scientifiques à leurs étudiants et leur demandent de deviner si ce sont des articles de sociologie ou des articles historiques, politiques, économiques, anthropologiques...

La nature de la sociologie est-elle donc si floue qu'elle devienne l'objet d'un jeu de devinettes entre mentors et apprentis? Est-ce donc que la seule chose qui différencie un article sociologique d'un autre est qu'il ait été écrit par un sociologue, qu'il réfère à des auteurs sociologiques ou qu'il soit publié dans une revue de sociologie? La croyance populaire veut pourtant que les savoirs scientifiques soient plus spécialisés que jamais, il ne devrait donc pas être difficile de repérer l'identité propre à chacun d'eux. Il y a aussi l'interdisciplinarité qui complexifie le paysage académique. Apparaissent ainsi des disciplines hybrides ou mutantes aux dénominations plus ou moins farfelues et qui se rattachent, selon les établissements d'enseignement, à un département ou à un autre. Que l'on pense à la sociologie politique (disputée entre la sociologie et la science politique), la sociologie de l'organisation (disputée entre la sociologie et les sciences de l'organisation), la sociologie historique (dite sociologie de la connaissance et disputée entre la sociologie, l'histoire et la philosophie), la psychosociologie (disputée entre la sociologie et la psychologie), la sociologie de la famille (disputée entre la sociologie et l'anthropologie) et ainsi de suite. En fait, notre résignation – ou notre désintérêt, ou notre propension toute scientifique à prendre certains enjeux pour acquis, ou tout simplement notre inexcusable ignorance – face à ce qui fait l'unité de la sociologie en tant que discipline scientifique fait le malheur de cette dernière. Si la particularité de la sociologie n'est pas l'empirisme – une méthode d'investigation qu'utilisent un nombre incalculable de disciplines – qu'est-ce donc? D'abord, selon Luhmann, ce dilemme scinde le concept même de

---

<sup>341</sup> Loc. cit.

théorie en deux. D'un côté, une théorie serait un ensemble d'hypothèses empiriquement vérifiables portant sur des relations établies entre certaines données. D'un autre côté, une théorie serait, quelque large et indéterminée que soit cette définition, un effort conceptuel.<sup>342</sup> Et les sociologues qui s'intéressent à la théorie se tournent inexorablement vers les grands classiques de la discipline.<sup>343</sup> Plus les classiques, pourtant devenus obsolètes, sont utilisés dans la construction de nouvelles théories, plus il devient tout à la fois difficile et crucial, de différencier la théorie de la pure biographie.

Cet accent mis sur les auteurs, contrairement à ce que l'on pourrait croire, augmente sans cesse la complexité de la sociologie:

The better one knows the leading authors and the more one makes claims based on analyses of their texts within the secondary literature, the more one becomes involved in the play of combination and the more one changes the emphasis (...) from one theoretical context to the other – and the more complex becomes the knowledge that must carry research forward. The unity of sociology then appears, not as theory, and certainly not as the concept of its object, but as pure complexity. The discipline not only becomes opaque, but it finds its unity in this opacity.<sup>344</sup>

Il y a donc deux tendances qui se dessinent: (a) l'aspect empirique de la sociologie se détache de plus en plus de son aspect théorique et (b) l'aspect théorique se complexifie à vide en référant constamment à ses classiques.<sup>345</sup> C'est pourquoi l'aspect théorique de la sociologie n'arrive plus à jouer son rôle unificateur, il n'arrive plus à fournir un paradigme spécifiquement sociologique, un point de référence, un point d'ancrage que partageraient les aspects théoriques et empiriques de la discipline. C'est pour tenter de combler cette aporie, pour proposer une solution à cette crise, que l'objectif de Luhmann est de formuler une théorie universelle de la société.

---

<sup>342</sup> Loc. cit.

<sup>343</sup> Voir les conclusions préliminaires du Chapitre I.

<sup>344</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. xlvi-xlvii.

<sup>345</sup> Cette tendance à la biographie est appelée par certains «authorship». Salvino A. SALVAGGIO. 1996. «Avant propos: Das Luhmann der Gesellschaft. De la fin de l'authorship au recyclage cognitif.» *Recherches sociologiques* 27(2): 1.



Comme cela a été mentionné précédemment, les théories universelles sont tout simplement des théories «that... appear as their own object.»<sup>346</sup> Autrement dit, une théorie sociologique en mesure d'assurer l'unité de la sociologie ne peut être en dehors de son objet – ce que suppose implicitement toute théorie, approche ou méthode sociologique qui prétend analyser la société «de l'extérieur» ou «objectivement» – puisqu'elle est elle-même sociale. La sociologie – et par le fait même tout ce qu'elle contient – fait partie de la société parce qu'elle n'est pas individuelle, mais fondamentalement sociale, elle n'existe pas en tant que pensée dans les consciences individuelles, mais bien en tant que communication, en tant que phénomène générateur d'éléments sociaux. Enfin, Luhmann concède que construire un modèle théorique universel pour la sociologie fait de l'abstraction une nécessité épistémologique: «It [abstraction] remains a problem in writing books and a demand on the reader [...] Thus the theory's design resembles a labyrinth more than a freeway off into sunset.»<sup>347</sup>

Ceci nous ramène à la crise de la sociologie. Qu'est-ce qui différencie cette dernière de toutes les autres disciplines scientifiques? Pour Luhmann, l'unité de la sociologie réside dans son objet de recherche: «If sociology intends to maintain itself within the context of sciences as one [unified] discipline among others then it has to present an object of research of its own. Its unity as a separate domain of research can be justified only by means of the unity of its own object of research.»<sup>348</sup> Et l'objet de recherche propre à la sociologie, c'est la société. La sociologie n'est-elle pas la science qui étudie la société? Nulle autre science n'étudie la société, bien que certaines en étudient des parties. Toute l'argumentation de Luhmann sur la crise de la sociologie – et la justification de son modèle théorique – est donc basée sur un retour à la raison d'être de la sociologie: étudier la société. Mais le concept de société, s'il doit servir à fonder l'identité de la sociologie, doit être à la fois plus large et plus précis qu'il ne l'a jamais été,

---

<sup>346</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. xvii.

<sup>347</sup> Ibid., p. li-lii.

<sup>348</sup> Id. 1990. "The Paradox of System Differentiation and the Evolution of Society". In ALEXANDER, Jeffrey C. and Paul COLOMY(Eds), *Differentiation of Theory and Social Change: Comparative and Historical Perspectives*. NY: Columbia University Press, p. 409.

«[s]omething like an all-encompassing concept of society is required...»<sup>349</sup> Ce qu'il faut à la sociologie, répète Luhmann, c'est un concept de société remplissant la fonction de cadre théorique pouvant servir de point de référence et de convergence aux aspects théorique et empirique de la sociologie, afin que ces derniers conservent un point commun, qu'ils partagent une origine, une identité commune, bref, qu'ils soient typiquement sociologiques. L'importance de la spécificité de la sociologie chez Luhmann s'explique par celle qu'il accorde à la différenciation dans la société moderne. En effet, il considère que la sociologie dispose déjà d'un appréciable bagage pour construire son concept paradigmatique de société, à commencer par la différenciation, un concept qui est dans son paysage depuis longtemps.<sup>350</sup> En fait, l'idée même de société implique l'idée d'une unité différenciée: «Consequently, the level of differentiated unity (society) has to be distinguished from that of its part [individuals, actions, social systems...], which are differentiated with respect to one another.»<sup>351</sup>

Pour résumer, Luhmann considère que la sociologie contemporaine est en crise, les symptômes étant que ses aspects empiriques et théoriques se détachent de plus en plus l'un de l'autre et que l'aspect théorique se tourne invariablement vers ses classiques pour s'auto-légitimer. Ces symptômes sont le signe d'une crise d'identité, d'une incapacité de la sociologie à indiquer ce qui la différencie de toutes les autres disciplines scientifiques. La crise est une prise de conscience d'une absence de maîtrise, ont dit Martin et Savidan. Pour la sociologie, cette crise s'incarne dans une absence de maîtrise – ou d'affirmation – de son identité propre, de sa différence spécifique diraient les logiciens aristotéliens. Pour tenter de remédier à cette grave carence, Luhmann emprunte la voie déjà prise par Parsons, celle de la «grande théorie», qui seule, selon lui, peut fournir un cadre de référence spécifique mais non contraignant aux aspects théoriques et empiriques de la discipline. Et ce qui spécifie la sociologie, répète-t-il encore et toujours, c'est qu'elle est la science qui étudie la société, raison pour laquelle il lui faut

---

<sup>349</sup> Loc. cit.

<sup>350</sup> Loc. cit.

<sup>351</sup> Ibid., p. 410.

impérativement un modèle théorique universel et contemporain lui permettant d'étudier la société moderne par le biais de théories contemporaines de la société.

### C. *Éléments d'une théorie des systèmes sociaux*

«We may well be moving rapidly from the age of specialization into a third new stage – the age of integration. The age of integration is the systems age.» Kenneth D. BAILEY. 1994. *Sociology and the New Systems Theory*. NY: SUNY Press, p. 80.

«German sociology is at its best whenever it avoids the European passion to develop "consistent theories without societies to fit them"..." Helmut K. ANHEIER. 1992. "German Sociology at the Crossroads." *Contemporary Sociology* 21(5): 678.

#### 1. Mise en garde

«Luhmann is a troublemaker: he writes a great deal, and on very many subject, and he is still expanding his theory.» Hubert ROTTLEUTHNER. 1989. "A Purified Sociology of Law: Niklas Luhmann on the Autonomy of the Legal System". *Law & Society Review* 23(5): 779.

«Tout écrivain refait le monde, soit parce qu'il est impuissant à restituer parfaitement une réalité dont la structure complexe échappe à la parole, soit parce qu'il a envie de libérer ses démons familiers.» Jaques BENS, en postface de Boris VIAN. 1946(1963). *L'écume des jours*. Paris: J.-J. Pauvert, p. 177.

Lorsqu'il traite de thèmes abstraits comme ceux qui composent son modèle théorique, Luhmann n'accompagne pas toujours ses explications d'exemples concrets, d'une part parce que cela triplerait, au moins, la longueur de ses textes et d'autre part parce qu'il réserve à ces exemples des articles et ouvrages qui leur sont entièrement consacrés. Tant par nécessité que par choix, Luhmann assume que ses lecteurs ont suffisamment de patience et d'imagination pour placer eux-mêmes un à un les morceaux de son immense casse-tête conceptuel. Pour les mêmes raisons, la présente section repose sur une supposition identique.

#### 2. Introduction

«General systems theory should be tested in an encounter with sociological material, and in this way the advances in abstraction and the new conceptual formations that already exist or are emerging in interdisciplinary contexts should be made usable in sociological research.» Niklas LUHMANN. 1984(1995). *Social Systems*. Stanford(CA): Stanford University Press.

«Aux descriptions fournies par les Durkheim, Weber, Tönnies, Pareto et autres Tocqueville d'un monde social aujourd'hui en très grande partie disparu, Niklas Luhmann... a préféré un système conceptuel d'observation réflexive de la société par elle-même capable de construire, de discerner et de distinguer ses objets...» Salvino A. SALVAGGIO. 1996. «Das Luhmann der Gesellschaft. De la fin de l'*autorship* au recyclage cognitif.» *Recherches sociologiques* 27(2): 1.

Les sections précédentes tentent de présenter certains des développements scientifiques qui constituent autant de pierres de Rosette pour comprendre Luhmann. Il y a d'abord le remplacement progressif de la tradition du tout et des parties par la différence système/environnement, notamment grâce à la théorie des systèmes ouverts de von Bertalanffy.<sup>352</sup> Cette transformation est fondamentale car elle introduit la théorie de la différenciation systémique, qui elle permet de «dé-ontologiser» l'objet *système*, de mettre en avant-plan le fait qu'un système est avant tout une *différence* système/environnement: «System differentiation is nothing more than the repetition within systems of the difference between system and environment through it, the whole system uses itself as environment in forming its own subsystems...»<sup>353</sup> Un système différencié n'est pas un ensemble de parties et de relations entre parties, mais une multitude de différences système/environnement. L'étape suivante, c'est l'avènement de la théorie des systèmes autoréférents, une théorie encore peu connue des sciences sociales.<sup>354</sup> Cette étape est amorcée par les recherches sur l'auto-organisation auxquelles est par la suite ajoutée la notion d'autoréférence: «...systems can differentiate only by self-reference (be this to elements of the same system, to operations of the same system, or to the unity of the same system) in constituting their elements and their elemental operations.»<sup>355</sup> Malheureusement, déplore Luhmann, aucune de ces innovations ne provient de la sociologie, qui fut non seulement exclue des ces recherches, mais fut ultérieurement incapable d'apprendre dans ce contexte multidisciplinaire.<sup>356</sup> C'est un rattrapage que Luhmann entend entreprendre.<sup>357</sup>

### 3. Système et autoproduction

«Whatever functions as a unit cannot be observed from outside, only inferred [...] No system can decompose another analytically to arrive at final elements (substances) in which knowledge could find an ultimate foothold and secure correspondence with its object.» Niklas LUHMANN. 1984(1995). *Social Systems*. Stanford(CA): Stanford University Press, p. 35.

<sup>352</sup> Id. *Social Systems*, op. cit., p. 6.

<sup>353</sup> Ibid., p. 7.

<sup>354</sup> Ibid., p. 8.

<sup>355</sup> Ibid., p. 9.

<sup>356</sup> Ibid., p. 10-11.

<sup>357</sup> Pour une illustration de la société différenciée et de son environnement selon Luhmann, voir le Tableau 2 de l'Annexe.

«The important innovation lay in a generalization of the concepts of self-organization, which had been popular since the 1960s. Not just the structures, but even 'elements' – i.e. components, which are, at least for the system, undecomposable (sic) – were now considered to be produced by the system itself. In order to distinguish the new idea from the earlier notions of self-organization and in order to mark its novelty, the two Chilean biologists Humberto R. Maturana and Francisco (sic) J. Varela (1980) coined a new word: 'autopoiesis'» BRANS, Marleen and Stefan ROSSBACH. 1997. "The Autopoiesis of Administrative Systems: Niklas Luhmann on Public Administration and Public Policy." *Public Administration* 75(3): 424-425.

#### a) *Décomposer un système*

Une des remarques de Luhmann à propos de la très électorique théorie des systèmes est qu'il y a consensus sur le fait que la perspective de la différence système/environnement permet d'établir qu'un système ne peut pas exister sans un environnement duquel il se différencie. Et cette différenciation est la prémisses fonctionnelle sur laquelle reposent les opérations autotéférentes du système.<sup>358</sup> En effet, comment un système pourrait-il se référer à lui-même (autotéférence) s'il ne pouvait se distinguer de ce qui l'entoure, de ce qui n'est pas lui (hétéro-référence)? De plus, si d'un côté il y a le système et de l'autre l'environnement, c'est qu'il y a une limite, une frontière («boundary») entre les deux. Mais la différence système/environnement n'est pas la seule à être fondamentale. Nous devons aussi distinguer les éléments et les relations qui composent un système.<sup>359</sup> De même qu'il ne peut y avoir de système sans qu'il ne se distingue de son environnement ni d'environnement si un système ne s'en est différencié, il ne peut y avoir d'éléments sans relations entre eux ni de relations sans éléments à lier. De ces deux constats Luhmann conclut qu'il y a deux façons de décomposer un système. D'abord, il peut se diviser en sous-systèmes. Cette perspective système/environnement est dite décomposition par différenciation systémique. Ensuite, le système peut se diviser en éléments et relations. Cette perspective relations/éléments est dite décomposition par complexité systémique. Par exemple, la société décomposée par différenciation systémique est un ensemble de sous-systèmes sociaux fonctionnels, alors que par complexité systémique, elle est un ensemble de communications.

<sup>358</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 17.  
<sup>359</sup> Ibid., p. 20.

*b) La complexité*<sup>360</sup>

«Von Neumann posait ainsi la question de la complexité, en prévoyant qu'elle deviendrait la grande question de la science à venir.» Jean-Pierre DUPUY. 1994(1999). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte / Poche, p. 65.

Mis à part un terme à la mode dans presque tous les domaines scientifiques, qu'est-ce que la complexité? Pour sa part, Luhmann utilise la théorie des systèmes pour la définir. Il revient d'abord aux éléments. Ces derniers composent le système. Pour ce faire, des relations sont établies entre eux. Dans cette perspective, un système passe du simple au complexe lorsque chacun des éléments qui le composent ne peut entretenir de façon continue des relations avec tous les éléments du système. À partir de ce moment, les relations entre éléments doivent être sélectionnées parmi toutes les relations possibles.<sup>361</sup> La capacité de connexion des éléments (capacité d'établir des relations) dépend de leur complexité (ou spécialisation) interne. Plus un élément est complexe (ou spécialisé), plus grande est sa capacité de sélection des relations. Par conséquent, la complexité est en quelque sorte circulaire: pour que le niveau de complexité d'un système augmente, il faut que celle de ses éléments de base (à laquelle il n'a pas directement accès) augmente: «Complexity, in this sense, means being forced to select; being forced to select means contingency; and contingency means risk.»<sup>362</sup>

Les relations étant sélectionnées à partir d'un champ infini de possibilités, chaque sélection aurait pu être autre que ce qu'elle est, chaque relation est contingente. C'est grâce à la sélection qu'une infinité de systèmes différents peuvent être créés à partir d'éléments similaires sinon semblables:

The obligation to make selections and the conditioning of selections permit one to explain how very different kinds of systems can be formed out of a substratum of very similar units (e.g., a few types of atoms, or very similar human organisms). Thus the complexity of the world – of its species and genuses, its system formations – emerges through the reduction of complexity and through the selective conditioning of this reduction.<sup>363</sup>

<sup>360</sup> Voir *Complexité et Contingence* dans le glossaire.

<sup>361</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 24.

<sup>362</sup> Ibid., p. 25.

<sup>363</sup> Loc. cit.

Du point de vue de l'observation sociologique, la complexité systémique clarifie la différence système/environnement. Elle implique que face à son environnement perpétuellement plus complexe que lui, le système n'a pas la «variété requise»<sup>364</sup> pour réagir à tous les états de l'environnement, c'est-à-dire pour établir des relations avec tous les éléments de son environnement. C'est pourquoi la différence système/environnement est d'abord une différence de complexité: «The system's inferiority in complexity must be counter-balanced by strategies of selection.»<sup>365</sup> Faute de pouvoir établir des relations avec tous les éléments de son environnement, le système est contraint de sélectionner ces relations.<sup>366</sup> En fait, l'ordre selon lequel les relations entre les éléments du système sont sélectionnées résulte de la différence de complexité avec son environnement, de la façon dont le système «négocie» avec cette différence de complexité. Et plus le système est complexe, plus il peut augmenter sa sélectivité. C'est pourquoi Luhmann affirme que seule la complexité peut réduire la complexité.<sup>367</sup>

### c) *Les frontières systémiques*

«This [systemic internal differentiation] presupposes the stability of boundaries as a result and as a condition of evolution. Protected only by boundaries, and only inside its boundaries, can a system grow in complexity; for only within its boundaries can a system operate, build up, change...» Niklas LUHMANN. 1997. "Globalization or World Society: How to Conceive of Modern Society?" *International Review of Sociology* 7(1): 70.

Si un système est une différence système/environnement, il y a obligatoirement présence d'une frontière, c'est-à-dire d'un mécanisme qui a la double fonction de séparer et de connecter le système et son environnement.<sup>368</sup> C'est lorsque que les frontières du système sont définies avec clarté que les éléments peuvent être attribués soit au système soit à l'environnement. Luhmann ne nie pas que des relations existent entre le système et l'environnement, car les frontières séparent les éléments systémiques des éléments environnementaux, pas les

<sup>364</sup> Terme de William R. Ashby.

<sup>365</sup> Loc. cit.

<sup>366</sup> Dans les systèmes autoproducteurs, ces relations ne s'établissent pas au niveau des opérations du système, mais au niveau cognitif. Pour une communication, une relation avec l'environnement du système consiste à contenir une information portant sur l'environnement et non à entrer en contact direct (communiquer) avec lui.

<sup>367</sup> Ibid., p. 26.

<sup>368</sup> Ibid., p. 28.

relations.<sup>369</sup> D'ailleurs, c'est la nature des relations qui détermine si ces dernières peuvent exister ou non entre le système et son environnement. Pour sa part, le système autoproducteur peut entretenir des relations cognitives avec son environnement, mais pas de relations opérationnelles. Ces systèmes sont donc à la fois ouverts et fermés. Par le biais de leurs frontières, ils séparent leurs interdépendances intra-systémiques de leurs interdépendances extra-systémiques. Mais la question se pose à savoir à qui appartient la frontière qui sépare un système de son environnement. Au système ou à l'environnement? Au système, répond Luhmann, car les frontières ont pour fonction de stabiliser la différence de complexité entre le système et l'environnement pour laquelle seul le système peut élaborer des stratégies de sélection.<sup>370</sup> Les frontières d'un système sont adéquatement déterminées si leur location peut être clairement établie et si elles permettent, par le biais de moyens propres au système, de distinguer les éléments internes des éléments externes au système: elles contribuent à établir l'identité du système, pas celle de l'environnement. De plus, la pression sur les frontières est plus intense selon la composition de l'environnement. Plus cet environnement est composé de systèmes, plus les frontières ont pour tâche de distinguer le système de tous ces autres systèmes et de leurs environnements respectifs. Face à toute cette complexité, le système tente de simplifier la tâche de ses frontières en traitant son environnement comme un système global. Il est plus facile de traiter son environnement comme une entité ordonnée, même si elle ne l'est pas, que comme un ensemble éclectique de systèmes et d'éléments aléatoires. L'exemple le plus frappant est celui du système politique, qui fonctionne avec des frontières dites nationales et considère son environnement comme un ensemble d'États territoriaux, «[b]ut this becomes increasingly illusory when relations with an economic, political, scientific, or educational «abroad» no longer correspond to these same national boundaries.»<sup>371</sup>

#### d) L'autoréférence

«...self-reference is not a peculiarity of consciousness but comes about in the world of experience.» Niklas LUHMANN. 1984(1995). *Social Systems*. Stanford(CA): Stanford University Press, p. 479.

<sup>369</sup> Ibid., p. 29.

<sup>370</sup> Loc. cit.

<sup>371</sup> Ibid., p. 30-31.



L'autoréférence a souvent été confondue avec l'auto-organisation et l'autoproduction.<sup>372</sup> Toutefois, telle qu'utilisée par Luhmann, elle se rapproche davantage d'une notion sociologique comme la réflexivité. Fidèle à sa position par rapport au Sujet, Luhmann ne réserve pas à ce dernier le monopole de l'autoréférence: «The concept of self-reference designates the unity that an element, a process, or a system is for itself. "For itself" means independent of the cut of observation by others.»<sup>373</sup> Ceci signifie que l'unité du système ne peut être conçue que par une opération relationnelle interne, qu'elle est produite opérationnellement et qu'elle n'existe donc pas à l'avance dans un individu, une substance ou une idée. Un système peut être dit autoréférent s'il constitue lui-même les éléments composant ses unités fonctionnelles «and runs reference to this self-constitution through all the relations among these elements, continuously reproducing its self-constitution in this way.»<sup>374</sup> Dans ce sens, les systèmes autoréférents sont clos, car leurs opérations sont strictement internes: elles caractérisent le système et n'en sortent jamais. C'est pour différencier cette forme d'autoréférence de l'auto-organisation que Maturana et Varela ont proposé le concept d'autoproduction, selon lequel la clôture du système ne réfère plus seulement au niveau de la formation et des changements structurels du système, comme c'était le cas avec l'auto-organisation, mais aussi à la constitution des éléments.

Est autoproducteur un système qui, en plus de produire et former ses structures (auto-organisation), produit ses propres éléments à partir de ses éléments, et ce quelle que soit la structure que forment ces éléments.<sup>375</sup> L'autoproduction ne présuppose pas que les opérations qui caractérisent le système lui sont exclusives. Dans l'environnement d'un système social, il y a d'autres systèmes sociaux, dans celui d'un système vivant, il y a d'autres systèmes vivants, etc. Toutefois, les opérations internes spécifiques du système ne peuvent servir à le lier à un autre

---

<sup>372</sup> Voir *Autoréférence* dans le glossaire.

<sup>373</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 33.

<sup>374</sup> Loc. cit.

<sup>375</sup> Id. 1987. "The Evolutionary Differentiation Between Society and Interaction." In ALEXANDER, J.C., GIESEN, B., MÜNCH, R. and N.J. SMELSER(Eds), *The Micro-Macro Link*. Berkeley. L.A., London: University of California Press, p. 113.

système de son environnement. Il est à noter que le cas du système social diffère quelque peu des autres. D'un côté, le système social de la société, qui englobe toutes les communications, ne retrouve aucune de ces dernières dans son environnement. D'un autre côté, les systèmes sociaux composant la société doivent au contraire faire face à un environnement intra-social qui utilise le même mode opérationnel, soit la communication. Par conséquent, ces systèmes doivent se différencier de leur environnement social en mettant en exergue la spécificité de leur mode d'opération «to be able to regulate which internal meaning-units enable the self-reproduction of the system and thus are repeatedly to be reproduced.»<sup>376</sup> C'est en prenant compte ce qui précède, que Luhmann formule la proposition selon laquelle l'autoproduction telle que conçue par Maturana et Varela pour les systèmes vivants n'est qu'une forme d'autoréférence et que ce mode de reproduction systémique est aussi utilisé par des systèmes non-vivants, notamment les systèmes sociaux.

*e) Des systèmes autoproducteurs non-vivants*

«Élaborée par les biologistes chiliens Humberto Maturana et Francisco Varela, la théorie de l'autopoïèse postule que les êtres vivants ont la particularité de reproduire de manière autoréférente les éléments qui les composent et de construire ainsi leur structure.» Ignacio IZUZQUIZA. 1990. «Niklas Luhmann ou la société sans hommes.» *Cahiers internationaux de sociologie* 89: 381.

Cette partie du cadre théorique de Luhmann est non seulement difficile à saisir mais elle est fort contestée. Importer des concepts d'une discipline à l'autre est déjà une tâche délicate, mais l'autoproduction semble être plus susceptible que n'importe quel autre de confondre même ses plus chauds partisans. C'est un concept abstrait, contesté dans son domaine d'application d'origine même, il remet en cause, dans le domaine sociologique, tout un corpus théorique et méthodologique depuis longtemps établi et il requiert des compétences interdisciplinaires et d'abstraction difficiles à acquérir. Comme cela a déjà été mentionné, Luhmann met de l'avant sa combinaison système social/autoproduction avec *Social Systems* en 1984. Deux ans plus tard, il devra clarifier sa nébuleuse innovation avec un article portant exclusivement sur l'application de l'autoproduction à sa théorie des systèmes sociaux.<sup>377</sup> D'abord, écrit-il, il est vrai

<sup>376</sup> Id. *Social Systems*, op. cit., p. 34.

<sup>377</sup> Id. «The Autopoiesis of Social Systems», op. cit.

que l'autoproduction a été inventée par Maturana et Varela pour définir la vie.<sup>378</sup> La première question qu'il faut se poser est donc si les systèmes sociaux sont des systèmes vivants? Si la réponse est positive, comme le supposent James G. Miller et Humberto Maturana, les systèmes sociaux sont sans conteste autoproducteurs. Mais alors, quels sont leurs éléments de base? Le système autoproducteur produisant de façon récursive ses propres éléments, si le système social est composé d'êtres humains et qu'il est un système vivant, faut-il en conclure que l'élément de base du système social est la cellule, le système immunitaire, le système neurophysiologique et les autres organismes incluent dans le corps humain? De toute évidence, l'autoproduction telle que conçue par Maturana et Varela n'est pas destinée à être directement utilisée au niveau de la théorie générale des systèmes, qui inclut les systèmes sociaux, les systèmes psychiques et même les machines (systèmes techniques).<sup>379</sup>

À ce niveau supérieur d'abstraction, celui de la théorie générale des systèmes, les systèmes vivants – qui comprennent les cellules, le cerveau, les organismes vivants – ne sont qu'un type de système. Or, si nous abstrayons le système vivant, écrit Luhmann, il faut aussi abstraire son mode de reproduction, c'est-à-dire l'autoproduction: «...if we abstract from life and define autopoiesis as a general form of system-building using self-referential closure, we would have to admit that there are non-living autopoietic system, different modes of autopoietic reproduction...»<sup>380</sup> Bref, Luhmann affirme qu'il y a des systèmes autoproducteurs non-vivants. Il faut donc une théorie générale de l'autoproduction, une théorie qui s'applique aux systèmes vivants et non-vivants. C'est pourquoi la typologie des systèmes de Luhmann divise les systèmes autoproducteurs en trois types: les systèmes vivants (cellules, cerveau, organismes), les systèmes psychiques (aussi appelés systèmes personnels ou systèmes conscients) et les systèmes sociaux (société, organisations, interactions).<sup>381</sup> L'approche de Luhmann est non-aristotélicienne: les systèmes sociaux et les systèmes psychiques ne sont pas des systèmes vivants, car alors que

---

<sup>378</sup> Ibid., p. 172.

<sup>379</sup> Loc. cit.

<sup>380</sup> Loc. cit.

<sup>381</sup> Il y a aussi les machines (systèmes techniques), mais Luhmann n'en traite jamais, à tout le moins dans ses textes traduits en anglais et en français à ce jour. Voir le Tableau 1 de l'Annexe.

l'organisation autopoïétique des systèmes vivants est basée sur la vie, celle des systèmes sociaux et des systèmes psychiques est basée sur le sens. Ces deux types de système de sens se distinguent en ce que le système psychique<sup>382</sup> reproduit le sens par le biais de la conscience, alors que le système social reproduit le sens par le biais de la communication.<sup>383</sup>

#### 4. La communication<sup>384</sup>

«La société, par conséquent, n'est pas composée d'hommes – le refus du sujet anthropologique, comme de toutes les notions qui lui sont liées telles que sujet humain, action, valeurs, etc., est radical – mais de communications. Une telle affirmation a scandalisé nombre de lecteurs de Luhmann qui estiment qu'ainsi il déprécie de manière absolue le sujet humain et abandonne toute considération anthropologique en sociologie.» Ignacio IZUZQUIZA. 1990. «Niklas Luhmann ou la société sans hommes.» *Cahiers internationaux de sociologie* 89: 385.

Un système auto-organisateur ne produit et éventuellement ne change que ses structures. Une structure est un agencement ordonné d'éléments plus ou moins fixé dans le temps et l'espace. Par exemple, dans le système politique, les partis politiques sont des structures, alors qu'une décision politique est un élément. Comme cela a été mentionné précédemment, non seulement le système autoproducteur produit et change ses structures, mais il produit récursivement les éléments qui le composent: «This is the decisive conceptual innovation. It adds a turbocharger to the already powerful engine of self-referential machines [...] Thus, everything which is used as a unit by the system is produced as a unit by the system itself.»<sup>385</sup> Un système autoproducteur produit ses éléments, ses processus, ses frontières, ses structures et son unité en tant que système (différence système/environnement).<sup>386</sup> Par conséquent, ce type de système, bien qu'il existe dans un environnement, n'échange ni intrant ni extrant opérationnel avec ce dernier. Et pour leur part, les systèmes sociaux utilisent les communications comme mode de reproduction autopoïétique, «which are recursively produced and reproduced by a network of communications and which cannot exist outside of such a

<sup>382</sup> Voir *Système psychique* dans le glossaire.

<sup>383</sup> Niklas LUHMANN. «The Autopoiesis of Social Systems», op. cit., p. 173.

<sup>384</sup> Voir *Communication* dans le glossaire.

<sup>385</sup> Niklas LUHMANN. «The Autopoiesis of Social Systems», op. cit., p. 174.

<sup>386</sup> Il est à noter que quand Luhmann affirme que le système constitue, crée ou produit les éléments qui le composent, il parle de l'unité de ces éléments et pas nécessairement de leurs composantes.

network.»<sup>387</sup> Les communications de Luhmann ne sont ni des unités vivantes, ni des unités conscientes, ni des actions. En fait, son concept de communication est probablement celui qui est le plus difficile à saisir. Il fait non seulement intervenir la théorie de la communication, mais la théorie des messages et celle de l'information. La communication telle que la conçoit Luhmann modifie en profondeur la façon dont la sociologie définit depuis toujours le système social et son élément de base, l'action. Selon Luhmann, une communication s'effectue en trois temps: il y a d'abord (a) sélection parmi un «horizon» de possibilité d'un contenu, d'un message à partir d'une réserve de sens auquel le système a accès (*Information*), il y a aussi (b) sélection d'un mode d'énoncé du message qui indique que ce dernier est bel et bien chargé de sens (*Mitteilung*) et il y a enfin (c) compréhension du message, qui peut être accepté ou refusé<sup>388</sup> (*Verstehen*).<sup>389</sup>

Cette sélection triple est bel et bien l'élément le plus fondamentalement social, car il implique au moins un émetteur (a et b) et un récepteur (c).<sup>390</sup> L'action (a et b) peut très bien faire partie d'une communication, mais elle ne peut en être une à elle seule. De plus, la communication, précise Luhmann, n'est pas produite par le langage<sup>391</sup> et elle n'est pas non plus le produit oral de la conscience; elle a une existence propre. La communication étant sociale, elle appartient au réseau récursif de communications du système social.<sup>392</sup> La triple sélection dont elle est le résultat est effectuée par ce réseau et le processus doit être reproduit à chaque nouvelle communication. Par conséquent, il n'y a aucune information dans l'environnement du

---

<sup>387</sup> Loc. cit.

<sup>388</sup> Communication ne signifie pas nécessairement consensus, affirme Luhmann. Le fait que le message doive être compris pour qu'il y ait communication ne signifie pas que le message doive être accepté; il peut tout aussi bien être refusé par le receveur et c'est là que réside l'improbabilité de la communication en premier lieu. Niklas LUHMANN. "The Autopoiesis of Social Systems", op. cit., p. 176.

<sup>389</sup> Ignacio IZUZQUIZA, op. cit., p. 384. En anglais, Luhmann traduit ces trois sélections par *information*, *utterance* et *understanding*. Niklas LUHMANN. "The Autopoiesis of Social Systems", op. cit., p. 174.

<sup>390</sup> D'aucuns diraient même qu'il faut aussi un tiers observant le processus pour que le message soit vraiment social. Pour un schéma de la communication, voir le Tableau 3 de l'Annexe.

<sup>391</sup> Voir *Médium de communication symboliquement généralisé* dans le glossaire.

<sup>392</sup> Étant donné que les communications se constituent en réseau, le principal enjeu du système sera la connectivité, c'est-à-dire le passage d'un élément événementiel (communication) à l'autre. Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 36.

système attendant d'être saisie, assimilée et «déchiffrée» par ce dernier.<sup>393</sup> Ce que nous appelons l'information est quelque chose que le système «dit» à propos de quelque chose, l'unité d'une information (le fait qu'elle soit considérée comme une information), relève du système et du système seul. L'information peut porter sur le système lui-même (autoréférence) ou sur son environnement (hétéro-référence). Si les communications forment un réseau récursif, c'est donc dire qu'un énoncé (message) ne peut être émis que par des structures communicationnelles existantes et il ne peut être compris (accepté ou refusé) que par de telles structures (ou processus). Les communications forment un réseau parce que la compréhension du message, qui fait de ce dernier une communication, fait à la fois partie de la communication en question et de la communication suivante, dont le message sera le refus ou l'acceptation de l'énoncé transmis par la communication précédente. Ainsi, une communication se réfère à la fois aux communications antécédentes et aux communications suivantes: «Automatically, the selection of further communication is either an acceptance or rejection of previous communication or a visible avoidance or adjournment of the issue.»<sup>394</sup> C'est pourquoi les émetteurs et les récepteurs de communications (ou plutôt des messages contenus dans les communications) ne sont pas des Sujets ou des acteurs, ce sont des éléments communicationnels agrégés en un réseau formant le système social.

Il faut aussi noter qu'au niveau des éléments, l'autoréférence signifie que leur connectivité s'effectue par référence les uns aux autres (par opposition à une référence à l'environnement).<sup>395</sup> Cependant, pour qu'il y ait connexion, il faut que les éléments aient une certaine similarité au niveau opérationnel. Il n'y en a aucune entre les machines, les systèmes chimiques, les systèmes vivants et les systèmes de sens. D'ailleurs, nous dit Luhmann, c'est la raison pour laquelle il n'y a pas de système général qui englobe tous ces systèmes.<sup>396</sup> Pour sa part, l'être humain, par introspection (auto-observation) se considère comme une unité. Mais en fait, il n'est pas un

---

<sup>393</sup> Id., «The Autopoiesis of Social Systems», op. cit., p. 175.

<sup>394</sup> Ibid., p. 176.

<sup>395</sup> Id., *Social Systems*, op. cit., p. 39.

<sup>396</sup> Ibid., p. 39-40.

seul type système, mais une juxtaposition de plusieurs systèmes complètement différents l'un de l'autre: un système vivant, un système chimique et un système psychique. Cette absence de similarité entre ces différents systèmes au niveau opérationnel explique pourquoi nous ne pouvons, par notre pensée – notre système psychique – observer nos processus physiques, chimiques et vivants qui s'effectuent pourtant dans ce que nous considérons comme partie de nous, notre corps physique. Il a fallu attendre une sophistication suffisante des machines pour savoir ce qui se passe dans notre propre corps, parce que ce dernier n'est pas accessible directement par la pensée.

Un autre aspect de l'autoproduction du système par la communication est qu'elle fait intervenir un facteur de temps. Pour la théorie des systèmes, comme pour l'ensemble des sciences d'ailleurs, le principe du chimiste français Antoine Laurent de Lavoisier demeure le fondement scientifique par excellence: «Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.» De fait, les systèmes sont très sensibles aux changements et quelle que soit notre définition du temps, elle lie irrémédiablement ce dernier au mouvement, à la transformation. D'ailleurs, la définition la plus commune du temps n'est-elle pas «la mesure du changement»? Pour le système complexe, le temps représente la contrainte de faire des sélections, de se complexifier, car, affirme Luhmann, si une infinité de temps était disponible pour chaque opération du système, ce dernier pourrait toutes les accomplir «avec le temps», reliant ainsi tous ses éléments les uns aux autres.<sup>397</sup> Le système ne se complexifierait jamais, il demeurerait un système simple. La sélection elle-même est donc une notion temporelle, non-spontanée, «insérée» dans le temps: «it [the selection] is imminent, is required, is performed, and finally is past.»<sup>398</sup>

Selon Luhmann, contrairement à la croyance générale, le temps ne signifie pas automatiquement irréversibilité pour le système.<sup>399</sup> Certains changements peuvent être renversés, mais plus souvent qu'autrement au prix de grandes concessions pour le système. Mais

---

<sup>397</sup> Ibid., p. 42.

<sup>398</sup> Loc. cit.

<sup>399</sup> Loc. cit.

si nous favorisons généralement la version irréversible du temps, c'est parce que nous nous inspirons du continuum spatio-temporel qui prévaut dans l'ordre macroscopique de la nature et qui lui est irréversible. Quand un système autoréférent prend une dimension temporelle, il établit dans ses processus opérationnels une différence passé/futur. Ainsi, l'évolution du système s'effectue par un passage constant de son présent dynamique («ongoing present») entre un passé et un futur. Le plus bel exemple de la dimension temporelle d'un système est probablement celle du système légal. Sa jurisprudence constitue à la fois le référent passé (décisions, jugements, arrêtés...) et les décisions, jugements et autres qui sont pris «présentement» le sont dans la perspective qu'ils seront aussitôt parties de la future jurisprudence. Le présent est donc une constante création d'un passé par le futur.

### 5. Les systèmes de sens<sup>400</sup>

«the... premise... that neither concepts nor the world can be treated simply as given. Such a premise would appear to lead to absurdities. But then absurd premises, in excluding nothing, do have the advantage of minimizing the chance of error.» Niklas LUHMANN. 1971(1990). «Meaning as Sociology's Basic Concept.» In Niklas LUHMANN, *Essays on Self-Reference*. NY: Columbia University Press, p. 21.

Le sens est le mode de reproduction particulier commun aux systèmes psychiques et sociaux. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons tendance à les confondre. Une autre raison de confusion est que le sens, contrairement au mode de reproduction des autres types de système, n'a pas de réalité physique tangible. Une communication ou une pensée n'a pas d'existence physique comme la cellule vivante ou la machine. Les communications et les pensées sont des éléments événementiels: «They occur at a point in time and then disappear. They may leave traces – memories, papers, films – but these are not the events themselves.»<sup>401</sup> Au début des années 1970, Luhmann croyait déjà que le sens devait être un concept de base de la sociologie. Sa vision constructiviste du monde l'amène à suggérer d'utiliser le sens comme concept permettant le mieux de décrire de quelle façon la communication et la conscience saisissent et réduisent la contingence du monde.<sup>402</sup> Mais d'abord, prescrit Luhmann, le sens

<sup>400</sup> Voir *Sens* dans le glossaire.

<sup>401</sup> John MINGERS. 1995. *Self-Producing Systems. Implications and Applications of Autopoiesis*. NY, London: Plenum Press, p. 144-145.

<sup>402</sup> Niklas LUHMANN. "Meaning as Sociology's Basic Concept", op. cit., p. 22.



doit être dé-subjectivé. Comme le démontre «L'épopée du Sujet et de l'observateur» du Chapitre II, le sens n'est pas l'apanage d'une conscience actualisant les structures intentionnelles de l'expérience. Cette conception du sens emprisonne ce dernier dans le Sujet, dans l'ego isolé.<sup>403</sup> Luhmann remonte en amont de cette impasse: le sens doit être défini sans référence obligatoire au concept de Sujet non plus qu'à celui de conscience. Nuance fondamentale, les consciences isolées ne sont pas des systèmes sociaux, mais elles partagent avec eux l'usage du sens. Néanmoins, les systèmes psychiques et sociaux ont évolué ensemble, ils sont les environnements l'un de l'autre et pas plus que les humains ne peuvent exister sans créer des systèmes sociaux ces derniers peuvent-ils exister sans la présence d'êtres humains (en tant que consciences individuelles) pour les générer.<sup>404</sup> En fait, c'est la co-évolution de ces deux types de système qui produit le sens. En effet, étant tous deux autoréférents, ils sont en mesure de distinguer leurs éléments internes (autoréférence) des éléments de leur environnement (hétéroréférence). Un système de sens est un système qui attribue une signification aux choses (actions, expériences...) qui l'entourent, de même qu'aux éléments qui le composent. À chaque sélection, le système doit référer à un réservoir contenant toutes les significations possibles. Ce réservoir, c'est le sens.

Le sens est étroitement lié à la complexité du système. En fait, affirme Luhmann, complexité et sens sont les deux faces d'une même médaille.<sup>405</sup> La complexité fait intervenir deux notions: la sélection et l'observation. Comme cela a été mentionné précédemment, la complexité force la sélection, c'est là son aspect opérationnel. D'un autre côté, un système qui distingue des unités, en commençant par la sienne propre, est un système qui observe, qui fait des distinctions. Ces relations que le système établit, sur quelle base les sélectionnera-t-il? Selon quels critères? Pour répondre, il faut d'abord prendre en compte que le système dont il est question ici doit être un système dynamique, c'est-à-dire que les éléments qui le composent

---

<sup>403</sup> Loc. cit.

<sup>404</sup> Id. *Social Systems*, op. cit., p. 59.

<sup>405</sup> Id. 1985(1986). «La complexité et le sens.» Dans IDATE et UNIVERSITÉ DES NATIONS UNIES(Éd.), *Science et pratique de la complexité: actes du colloque de Montpellier, mai 1984*. Paris: Documentation française, p. 121.

doivent être évanescents: ils doivent apparaître puis disparaître. C'est la raison pour laquelle le système doit faire face à la reproduction continue de ses éléments, ce qui le force à sélectionner ces derniers. Or, les systèmes psychiques et les systèmes sociaux sont des systèmes autoproducteurs composés d'éléments instables ou incertains (pensées et communications). Le sens s'appuie sur cette instabilité.<sup>406</sup> À chaque sélection, à chaque actualisation de sa réalité, le système doit considérer les significations possibles, puiser à même son réservoir de sens. Dans ce processus, la pensée et la communication remplissent la fonction de médium sémantique. Ils portent le sens, l'incarnent, l'actualisent. En résumé, les systèmes formés de communications et de pensées, les systèmes sociaux et les systèmes psychiques, sont littéralement une actualisation continue du sens, ce dernier étant une représentation de la complexité systémique.<sup>407</sup>

## 6. Morphologie des systèmes sociaux

«We normally do not admit non-living spirits as partners in communication. On the other hand, we accept completely unknown, never-seen strangers as persons. What can be symbolized as a person depends on: the societal system of communication...» Niklas LUHMANN. 1996. «Membership and Motives in Social Systems.» *Systems Research and Behavioral Science* 13(3): 344.

Pour reprendre l'énumération de la section *Des systèmes autoproducteurs non-vivants*, le modèle théorique de Luhmann contient quatre types de système autoréférent: les systèmes techniques (machines), les systèmes vivants, les systèmes psychiques et les systèmes sociaux.<sup>408</sup> Face à leur propre complexité et à celle de leur environnement, ces derniers, lorsqu'ils sont complexes, adoptent une stratégie de comportement sélectif, le sens: «...although the selection of one particular use or aspect of meaning does neutralize or even negate other possibilities for the moment, it does not simply eliminate them as such, as possibilities...»<sup>409</sup> Cependant, il est important de se rappeler que l'environnement d'un système autoproducteur ne détermine pas les états de ce dernier. L'environnement du système se manifeste à ce dernier sous forme de bruits, d'irritations, de perturbations qui peuvent amener le système à enclencher des efforts d'interprétation et ou non. Quoiqu'il arrive, il n'y a pas d'intrant (élément de base) de

<sup>406</sup> Ibid., p. 124.

<sup>407</sup> Ibid., p. 125.

<sup>408</sup> Id. *Social Systems*, op. cit., p. 2.

<sup>409</sup> Id., «Modern Systems and the Theory of Society», op. cit., p. 177.

l'environnement qui pénètre le système pour en déterminer d'une façon ou d'une autre les opérations.<sup>410</sup> Il est à noter que la société n'est pas le seul type de système social: «... there should be three branches of sociology: society and subsystems of society, organizational structures, and interactional ones.»<sup>411</sup> Un système social est une différence système/environnement qui utilise le sens pour distinguer ses éléments internes (communications) des éléments externes ou environnementaux. Si la société est le niveau le plus complexe que puisse atteindre un système social, parce qu'elle comprend l'ensemble de toutes les communications, les organisations<sup>412</sup> et les interactions ne sont pas moins fondamentales pour son bon fonctionnement.

Interactions simples, organisations et société sont donc les trois niveaux de complexité que peuvent atteindre les systèmes sociaux. Non seulement ces trois types de système différents en termes de niveaux de complexité, mais aussi dans leur degré de clôture opérationnelle.<sup>413</sup> Au niveau de ses opérations (les communications), la société est complètement fermée. Elle ne communique pas avec son environnement, puisqu'elle inclut toutes les communications. La société n'a pas d'environnement intra-social: «As soon as something is recognized as communication it is included in the system [society].»<sup>414</sup> C'est la raison pour laquelle Luhmann en vient à parler d'une seule société, qu'il qualifie de mondiale, au lieu de plusieurs sociétés. Cette société n'a rien à voir avec notre compréhension usuelle de ce qu'est une société. Elle n'a rien à voir avec des frontières nationales, une culture, une langue et/ou une religion commune ou l'idée de civilisation. Juste des communications. La société mondiale de Luhmann n'est pas non plus l'utopie politique d'une organisation supranationale dirigeant les destinées du monde, une sorte de super-ONU. C'est simplement un concept abstrait sans réalité physique qui inclut, répète Luhmann *ad nauseam*, l'ensemble des communications passées, présentes et

---

<sup>410</sup> Id., «The Evolutionary Differentiation Between Society and Interaction», op. cit., p. 113.

<sup>411</sup> Niklas Luhmann, cité dans Nico STEHR. 1982-83. "The Evolution of Meaning Systems: An Interview With Niklas Luhmann." *Theory, Culture and Society* 1(1): 37.

<sup>412</sup> Organisation est ici comprise au sens sociologique du terme et non au sens biologique de Maturana et Varela.

<sup>413</sup> Voir *Opération* dans le glossaire.

<sup>414</sup> Niklas LUHMANN. "The Evolutionary Differentiation Between Society and Interaction", op. cit., p. 114.

futures et exclut tout le reste. La société n'a pas de frontière sociale, elle est la frontière ultime entre ce qui est social et ce qui ne l'est pas. D'un autre côté, interactions et organisations – qui, puisqu'elles sont sociales, font partie de la société – doivent tenir compte des communications environnementales.<sup>415</sup> Les frontières entre les sous-systèmes fonctionnels ne peuvent en aucun cas être intégrées selon le modèle des frontières territoriales: le capitalisme ne se limite pas à un seul pays, pas plus que la démocratie ou la science. Ces derniers peuvent être limités par les contraintes que leur impose le système politique, par exemple, mais ils sont en eux-mêmes «sans frontières» (territoriales).<sup>416</sup> En résumé, c'est en partie à cause de l'absence de frontières territoriales de ses sous-systèmes fonctionnels que Luhmann qualifie la société de mondiale et en partie parce qu'elle contient toutes les communications (passées, présentes, futures, actuelles et potentielles): «The world-wide communicative system constitutes one world which includes all possibilities.»<sup>417</sup>

Un système social est une interaction s'il utilise la présence des interlocuteurs comme moyen de définition de ses frontières. Pour qu'il y ait interaction, il faut que les parties soient, d'une façon ou d'une autre, «en présence». Intermédiaire entre l'interaction et la société, l'organisation utilise plutôt le «membership» comme moyen de définir ses frontières. Ce qui la distingue des deux autres types de systèmes sociaux est qu'elle produit des communications sous forme de décisions.<sup>418</sup> L'organisation, affirme Luhmann, n'a rien à voir avec la rationalité, pas plus la sienne propre que celle de ses membres. Il est aussi à noter que lorsque Luhmann parle de personnes – comme parties à une interaction ou comme membres d'une organisation – c'est à titre de fictions: «A person can and will be treated as if it were a human being, and its identity helps to specify the ignorance a social system can afford with respect to bodily and

---

<sup>415</sup> Kenneth D. BAILEY. 1997. "The Autopoiesis of Social Systems: Assessing Luhmann's Theory of Self-Reference." *Systems Research and Behavioral Science* 14(2): 90.

<sup>416</sup> Niklas LUHMANN. 1982. "The World Society As a Social System." *International Journal of General Systems* 8(3): 132.

<sup>417</sup> Ibid., p. 133.

<sup>418</sup> Id. 1996. «Membership and Motives in Social Systems.» *Systems Research and Behavioral Science* 13(3): 345.

mental processes of the concrete individual.»<sup>419</sup> Ce que le système considère être une personne dépend de ses capacités structurelles sémantiques. Pour le système politique, est une personne, par exemple, un payeur de taxes et d'impôts. La personne se définit donc par les rôles qui lui sont attribués par les systèmes sociaux.<sup>420</sup> Dit autrement, le système social ne prend l'existence des individus en compte que dans la mesure où ils remplissent certains rôles que la capacité sémantique du système lui permet de traiter, c'est-à-dire qui alimente son autoproduction. Il est à noter que le fait que les organisations émettent des communications sous forme de décisions explique pourquoi elles ont besoin de membres: «Members become members by decision. Membership is a way to remember these decisions[...] From moment to moment the system has to reactualize its decision premises...»<sup>421</sup>

Cette division des systèmes sociaux en niveaux de complexité nous permet de comprendre un argument très important de Luhmann: il ne faut pas, déplore-t-il, que la sociologie réduise la société à un agrégat ou une suite d'interactions – comme tend à le faire l'interactionnisme symbolique – ou à un ensemble d'organisations – comme tend à le faire la théorie des organisations. La modernité a créé un niveau de complexité supérieur à ces derniers et qui les englobe tous, la société. Il est dès lors erroné de rapporter tous les événements sociaux aux interactions (souvent confondues avec les systèmes psychiques) ou aux organisations. Par exemple, les États (sans conteste des organisations) ne sont pas responsables de tout ce qui se produit dans le monde ou même sur leur territoire. De même, nous ne pouvons constamment établir un lien de causalité entre les événements sociaux et les actions humaines. Certains événements ne sont pas le fait direct d'actions humaines. Par exemple, quand une personne se voit dénier ses droits fondamentaux par l'activité d'une administration bureaucratique, il se peut que la cause ne soit pas l'abus de pouvoir de fonctionnaires ou tout autre cause directement reliée à une ou des personnes. Souvent, le simple fonctionnement de l'administration, «du

---

<sup>419</sup> Ibid., p. 343.

<sup>420</sup> Pour une remarque sur la similarité entre l'inclusion de Luhmann et la théorie classique des rôles, voir *Inclusion* dans le glossaire.

<sup>421</sup> Niklas LUHMANN. "Membership and Motives in Social Systems", op. cit., p. 345.

système», viole des droits pourtant fondamentaux parce qu'elle n'a tout simplement rien à faire de ces droits. L'administration, en tant qu'organisation, n'a qu'une finalité, celle de se perpétuer, de s'autoproduire. Tout le reste n'est que discours. Ce discours peut irriter ou perturber l'organisation administrative, mais c'est tout. Cela ne veut pas dire que nous ne pouvons rien changer dans l'administration bureaucratique. Cela veut dire que nous pouvons effectivement changer quelque chose dans la mesure où nous sommes conscients qu'il est certaines choses que nous ne pouvons changer, tout simplement parce qu'elles relèvent de quelque chose qui nous est extérieur en tant que système psychique complexe individuel: le système social.

### 7. Des interactions à la société: le rôle des média symboliques<sup>422</sup>

«... la communication est invraisemblable, et ce en dépit du fait que nous la pratiquons chaque jour, et que, sans elle, nous ne pourrions pas vivre...» Niklas LUHMANN. 1981 «L'invraisemblance de la communication.» *Revue internationale des Sciences sociales* 33(1): 137.

«Acts' meaning and intentions are formed in terms of symbolic systems.» Talcott PARSONS. 1966. *Societies. Evolutionary and Comparative Perspectives*. Englewood Cliffs(NJ): Prentice-Hall, p. 5.

Imaginons une famille, ou plutôt un ensemble de tribus et de clans dispersés sur un large territoire. Comment ce type de société peut-il en venir à former une société moderne basée sur la fonctionnalité de ses systèmes sociaux? Comment ces relations humaines réduites à leur plus simple expression se libèrent-elles de la contraintes des relations interactionnelles «face-à-face», ces interactions qui nécessitent absolument la mise en présence des interlocuteurs? Plus fondamentalement, comment la communication, impliquant au moins deux consciences complètement autonomes l'une par rapport à l'autre est-elle possible en premier lieu? Comment les premiers individus, descendants des singes, créations spontanées ou progénitures extra-planétaires, ont-ils réussi à se comprendre? D'abord, un constat: c'est tout à fait improbable, mais le fait demeure qu'ils ont fini par se comprendre. Tout aussi invraisemblable étaient les chances pour que le champ spatio-temporel de la communication

---

<sup>422</sup> Voir *Médium de communication symboliquement généralisé* dans le glossaire.

s'étende au-delà du système d'interaction.<sup>423</sup> Et pourtant, cela fut, puisque nous nous retrouvons aujourd'hui avec une société caractérisée par la différenciation fonctionnelle des systèmes sociaux. Pour expliquer cette extraordinaire occurrence de l'invraisemblable, Luhmann fait intervenir le concept de média. Sur le chemin de la compréhension (comme troisième aspect d'une communication), nous rencontrons un premier média, le langage. Instrument essentiel à la compréhension, ou à tout le moins à l'apparence de compréhension, dans une interaction face-à-face. Le rôle du langage est de permettre un accès ponctuel (non-planifié) à de nouvelles combinaisons de sens, mais puisque, selon Luhmann, le sens n'est pas un simple transfert d'informations mais une constante actualisation du sens partagé, le langage ne peut à lui seul créer le sens. Il a besoin de référer à des structures systémiques (psychiques ou sociales) qui sont en mesure d'établir des frontières de sens précises à l'intérieur de ce qui est linguistiquement possible.<sup>424</sup>

L'«élasticité» des interactions – la distance à laquelle se trouvent les interlocuteurs les uns des autres – augmente singulièrement avec un nouveau média, l'écriture. En fait, cette dernière annule la nécessité pour les interlocuteurs d'être physiquement en présence pour entrer en contact. Le passage de la communication strictement orale à la communication écrite est un moment crucial de l'évolution de la société: «The society is not built out of human bodies and minds. It is simply a network of communication. Therefore, ..., if codes change from oral to written communication, and, above all, if the capacities of reproduction and storage increase, new structures become possible, and necessary, to cope with new complexities.»<sup>425</sup> Pour résumer, l'extension spatio-temporelle des communications doit faire face à trois improbabilités qui se renforcent mutuellement: (1) comment un être humain peut-il comprendre ce qu'un autre veut dire étant donné l'isolement et l'individualité de leurs consciences respectives? (2) Comment une communication peut-elle atteindre des interlocuteurs autres que ceux en

---

<sup>423</sup> Niklas LUHMANN. 1981. «L'invraisemblance de la communication.» *Revue internationale des Sciences sociales* 33(1): 137.

<sup>424</sup> Id. "Meaning as Sociology's Basic Concept", op. cit., p. 51.

<sup>425</sup> Id. 1984(1990). "Modes of Communication and Society." In Niklas LUHMANN, *Essays on Self-Reference*, op. cit., p. 100.

présence ? Et (3) comment être sûr qu'une communication, même comprise, sera acceptée plutôt que refusée (succès de la communication)?<sup>426</sup> C'est pour expliquer que ces improbabilités sont, contre toutes attentes, «normales» – un nombre incalculable d'entre elles se produisent tous les jours – que Luhmann utilise le concept de médium, mais un concept de médium beaucoup plus large que celui que sous-tend l'expression «média de masse». Pourquoi? Parce que le langage oral règle en majeure partie le problème numéro un. L'écriture, incluant ce que nous appelons les média de masse, règle les problèmes numéro un et deux.

Reste le problème numéro trois. Malheureusement, la théorie de la communication s'arrête ici: le langage, l'écriture et les média de masse. Pourtant, il est un autre type de médium qui est fondamental puisqu'il résout le problème numéro trois (assurer le succès de la communication). Pour Luhmann, ces média sont «l'ensemble des dispositions permettant la transformation d'une communication invraisemblable en communication vraisemblable, et ce, pour chacun des trois grands problèmes déjà définis.»<sup>427</sup> À la suite des travaux de Parsons, on a parlé, pour définir ces média, de média d'échange, média d'interaction ou média de communication. Insatisfait de ces appellations imprécises, Luhmann suggère plutôt «média de communication symboliquement généralisé».<sup>428</sup> Ces média apparaissent seulement lorsque les problèmes un et deux sont réglés ou à tout le moins adressés. Pour n'en nommer que quelques-uns, font partie de ces média l'argent, le pouvoir et la vérité (scientifique). Ces média assurent le succès de la communication parce qu'ils sont cohérents et applicables à toutes les situations. C'est la raison pour laquelle ils sont dits «symboliquement généralisés»: étant universels, ils permettent de façonner le contenu informatif d'une communication pour les interlocuteurs présents et absents, assurant ainsi la compréhension et l'acceptation de la communication.

---

<sup>426</sup> Id. «L'invraisemblance de la communication», op. cit., p. 137-138.

<sup>427</sup> Ibid., p. 139.

<sup>428</sup> Traduction française de «symbolically generalized media». Ibid., p. 140.



## 8. Le code binaire sémantique<sup>429</sup>

«Un code, en effet, est alors un schéma binaire de différences qui permet d'ordonner l'information disponible pour un système, afin que s'établisse la communication spécifique.» Ignacio IZUZQUIZA. 1990. «Niklas Luhmann ou la société sans hommes.» *Cahiers internationaux de sociologie* 89: 385.

Quand un événement, par exemple un problème écologique, est thématiqué par un système social fonctionnel, Luhmann appelle ce phénomène la résonance (le problème écologique trouve résonance dans la communication, un système social émet une communication à son propos).<sup>430</sup> Pour ce faire, les systèmes fonctionnels les plus importants se dotent d'un code binaire propre à leur fonction spécifique: le code logique vrai/faux de la science, le code légal/illégal du système légal, le code gouvernement/opposition du système politique, etc. Le système social étant un système de sens, il doit attribuer des significations aux événements qu'il observe. Or, si tous les systèmes de sens puisent à même une réserve de sens commune, ils le font d'une façon propre à chacun. C'est ce à quoi sert le code sémantique. En fait, pour qu'un événement «fasse sens» pour le système, il doit être codé. Le système social fonctionne comme le système conscient, il utilise un code qui lui est propre pour interpréter – pour émettre des communications – sur les événements. Dans le cas des systèmes fonctionnels, ce code est binaire parce qu'il doit leur permettre d'établir en une seule opération si un événement fera l'objet de communications ou non. Le code sémantique est le mécanisme par lequel le système réduit la complexité.

Il faut se rappeler que l'environnement n'est que bruit incompréhensible pour le système. Si ce dernier doit faire sens d'un événement qui s'y produit, il a besoin d'un code à partir duquel l'interpréter. En résumé, le sens est une stratégie utilisant un code pour sélectionner l'information (interne) qui sera énoncée, tout cela afin de réduire le «bruit» de

---

<sup>429</sup> Voir *Code sémantique* dans le glossaire.

<sup>430</sup> Niklas LUHMANN. *Ecological Communication*, op. cit., p. 36. Dit autrement, la résonance signifie la manière par laquelle les systèmes réagissent à des événements qui se produisent dans leur environnement. À ce titre, selon Luhmann, la résonance d'un phénomène dans toute la société – chaque système fonctionnel émettant des communications à son propos – constitue un cas de réverbération exceptionnel. Kenneth D. BAILEY. "The Autopoiesis of Social Systems", op. cit., p.95.

l'environnement, d'en réduire la complexité.<sup>431</sup> En fait, la communication n'est possible que si, d'un côté, le sens est partagé par les interlocuteurs, que si les systèmes fonctionnent à partir d'une réserve commune de sens, alors que d'un autre côté chaque système dispose de son code sémantique propre.<sup>432</sup> Le code est lié au médium de communication du système. Si le code permet au système de déterminer quels événements «font sens» pour ce dernier, ce même sens est porté par un médium. Par exemple, dans le système politique, les événements sont thématiques par – ou «entrent» dans – le système selon le code gouvernement/opposition, mais le sens du refus ou de l'acceptation de l'événement est porté par le médium du pouvoir. Dit autrement, pour être compris par le système, un événement doit trouver écho dans le gouvernement ou l'opposition et pour être accepté (succès de la communication), il doit être traité par le système en termes de facteur potentiel de production de décisions collectivement obligatoires (fruit de l'exercice du pouvoir), c'est-à-dire en termes d'élément susceptible d'alimenter l'autoproduction du système.<sup>433</sup>

---

<sup>431</sup> Friedrich W. SIXEL. 1976. "The problem of sense: Habermas v. Luhmann". In John O'NEILL(Ed.), *On critical theory*. NY, London: Seabury Press and Heineman, p. 187.

<sup>432</sup> Niklas LUHMANN. «La complexité et le sens», op. cit., p.125.

<sup>433</sup> Voir *Décisions collectivement obligatoires* dans le glossaire.

## Chapitre IV

### Le sous-système social politique<sup>434</sup>

«FR[Frankfurter Rundschau]: Mais vous avez certainement des idées sur la façon dont une société doit fonctionner au mieux? L[Luhmann]: Non. Je trouve que notre société a à la fois plus de propriétés positives et plus de propriétés négatives que tout autre société antérieure. La société actuelle est donc à la fois meilleure et pire.» ERD, Rainer et Andrea MAIHOFER. 1989. «Entretien avec Niklas Luhmann.» *Droit et société* (11-12): 69-77.

#### A. Sommaire

De façon générale, ce chapitre aborde l'objet qui intéresse d'abord et avant tout la science politique, le système politique. L'analyse que Luhmann en fait est une application de son modèle théorique présenté au Chapitre III. Cependant, certains éléments du modèle n'ayant pas été présentés dans ce chapitre le seront dans celui-ci. Ce choix a été dicté par des raisons de clarté et de cohérence du texte. D'abord, le présent chapitre présente les liens existants et qui gagneraient à être développés entre la science politique, le modèle théorique de Luhmann et tout ce que ce dernier sous-tend. Ensuite, il présente les principaux éléments du système politique tel qu'analysé par Luhmann. Enfin, cette analyse est utilisée pour aborder des thèmes politiques contemporains. Ces thèmes ne sont pas nécessairement centraux pour Luhmann lui-même ou dans son analyse, mais ils font partie du paysage politique et sont donc d'une importance certaine pour la science politique elle-même. Il ne faut pas oublier que Luhmann n'est pas politologue, mais sociologue et que c'est à ce titre qu'il aborde le système politique. Ceci peut causer des malentendus basés sur des différences de langages ou d'approches. Ce chapitre vise donc aussi à désamorcer ce type de malentendu en mettant en parallèle le langage scientifique de la science politique et celui de la théorie des systèmes utilisée par Luhmann.

#### B. La société et le politique

«...[political theory that accompanied the creation of the modern state] is quickly absorbed by politics itself... It descends, so to say, from the heights of pure theory into the murky atmosphere of reality...» Niklas LUHMANN. 1990. *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, p. 25.

##### 1. Les changements structurels des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles

Il se produit de grands changements structurels dans l'Europe des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, notamment (a) la justification légale de la loi dans la pratique politico-juridique avec l'idée de constitution, (b) la formulation de l'idée de séparation des pouvoirs et (c) l'émergence de l'idée de vote démocratique et de durée limitée des mandats parlementaires et gouvernementaux.

---

<sup>434</sup> Chez Luhmann, «système politique» est toujours la formule raccourcie de «sous-système social politique.» Il en est de même pour les autres sous-systèmes sociaux fonctionnels de la société.

Rétrospectivement, nous pouvons dire que tous ces développements – et d'autres encore – mènent irrémédiablement à l'État-providence du 20<sup>e</sup> siècle. Mais à l'époque, l'image de la société aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles demeure fort imprécise, voire obscure.<sup>435</sup> C'est l'image d'une société en transition, d'une société dont les différentes fonctions se séparent graduellement, une société traditionnelle en transit vers la modernité. Dans le système politique, c'est avec la maturation de l'État-providence que l'image de la modernité deviendra plus claire, que toutes les conséquences de ces changements structurels apparaissent. Par exemple, c'est avec le développement de l'État-providence que les demandes d'aide des citoyens face à l'État deviennent (ou sont dorénavant perçues) comme des réclamations.<sup>436</sup> «And above all, this is when, viz., after the welfare state has become well established, that the recursive process starts in which the welfare state itself creates the circumstances and problems to which to react.»<sup>437</sup> La conclusion de Luhmann vis-à-vis du bagage théorique politique est qu'il a été principalement accumulé aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, alors que le principal enjeu de la société en modernisation était de se débarrasser de la domination de sa structure aristocratique.<sup>438</sup> Il est plus qu'évident que depuis lors les problèmes et les priorités ont changé ou disparu pour laisser place à de nouvelles préoccupations, ce qui rend ce bagage théorique pluriséculaire obsolète.

## 2. Différence et complexité systémiques

Comme les autres sous-systèmes sociaux, le système politique peut se décomposer différemment selon qu'il est abordé par différenciation systémique ou par complexité systémique. Dans la première perspective, le système politique est une différence système/environnement résultant de la différenciation interne de la société moderne. Il est le sous-système social qui, dans la société moderne, assume la fonction politique de cette dernière.<sup>439</sup> Selon la deuxième perspective, le système politique est composé de toutes les

---

<sup>435</sup> Niklas LUHMANN. 1990. «Political Theory in the Welfare State.» In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, London: Walter de Gruyter, p. 27.

<sup>436</sup> Loc. cit.

<sup>437</sup> Loc. cit.

<sup>438</sup> Ibid., p. 27-28.

<sup>439</sup> Cette définition peut paraître redondante, mais la fonction politique sera développée plus en détail dans une prochaine section.

communications de type politique qui composent la société, certaines de ces communications s'agrégeant pour former des structures elles aussi propres au système politique. Il est à noter que comparativement à ses nombreux écrits sur certains systèmes sociaux – notamment le système légal – les écrits de Luhmann sur le système politique sont plutôt rares. Il ne faut pas s'en étonner, puisque comme cela a été expliqué précédemment, il n'est pas politologue, mais juriste et sociologue. De plus, une bonne partie des articles de Luhmann portant sur le système politique date d'avant 1984, avant l'introduction du concept d'autoproduction dans son modèle. Par conséquent, les critiques de l'analyse du système politique de Luhmann, quand elles existent, sont encore plus confuses que celles portant sur son modèle théorique en général.

### 3. David Easton

Le principal, et un des seuls, politologue et théoricien des systèmes est David Easton. Dans les années 1960, il utilise la théorie des systèmes pour analyser le système politique. Le modèle d'Easton est principalement basé sur les travaux de Talcott Parsons et plus généralement sur les postulats de l'Âge de l'équilibre, l'Âge «pré-entropique» pourrait-on dire. Pas étonnant donc qu'il n'ait pas tenu la route très longtemps et qu'il soit rapidement (prématurément?) devenu un classique de la science politique enseigné dans les cours d'introduction. Ce modèle, c'est celui, bien connu, de la boîte noire. Pourtant, peut-être ne faudrait-il pas lui jeter trop vite la pierre. À l'époque, Easton fréquente Walter Buckley, le père du système adaptatif (concept précurseur du système ouvert), et consorts. Il est en contact avec les idées qui tournent autour du concept d'auto-organisation en plein essor. Comme cela a été présenté plutôt, les années 1960 sont des années fructueuses, mais confuses: l'auto-organisation, l'ouverture, la clôture opérationnelle, l'adaptation et l'autoproduction des systèmes doivent encore être distingués les uns des autres, ce qui se fera graduellement. Le modèle d'Easton est donc bien un produit des années 1960 et l'état des connaissances de l'époque lui permet tout de même de considérer dès le départ le système politique comme un système ouvert et adaptatif:

...I shall end by arguing that it is useful to interpret political life as a complex set of processes through which certain kinds of inputs are converted into the type of outputs we may call authoritative policies, decisions and implementing action [...]

We may begin by viewing political life as a system of behavior imbedded (sic) in an environment to the influences of which the political system itself is exposed and in turn reacts.<sup>440</sup>

De nos jours, le modèle d'Easton est bel et bien un classique de science politique. Puisqu'il est basé sur le concept d'auto-organisation tel que défini dans les années 1960, il ne distingue pas la fermeture opérationnelle du système de son ouverture cognitive. Étant donné qu'il confond opération (génération de nouveaux éléments constitutifs)<sup>441</sup> et cognition (génération de descriptions de la réalité)<sup>442</sup>, le modèle auto-organisationnel implique nécessairement qu'un système qui connaît son environnement échange des éléments avec lui. Avec ce modèle, la spécificité du système ne peut se fonder au niveau des éléments, puisqu'il prend pour hypothèse qu'il y a échange d'éléments opérationnels avec l'environnement. Dit autrement, avec ce modèle, l'identité du système, sa différence spécifique, ne peut donc être que symbolique, changeante, sujette à interprétation.

Le contraste entre le système ouvert d'Easton et un système autoproducteur est frappant. Dans le modèle de la boîte noire eastonnien, font partie de l'environnement intra-sociétal du système politique le système écologique, le système biologique, les systèmes de personnalité et les systèmes sociaux (système culturel, structure sociale, système économique, système démographique...), alors que son environnement extra-sociétal (appelé société internationale) est composé des systèmes politiques internationaux (ensembles des systèmes politiques particuliers, OTAN, ONU...), des systèmes écologiques internationaux et des systèmes sociaux internationaux. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y a beaucoup de sociétés dans le modèle d'Easton! En fait, chaque système politique, délimité par les frontières territoriales de son État national, est une société. Naturellement, observé à travers la loupe du modèle de Luhmann, le système politique d'Easton est tissé d'incohérences. Par exemple, le système biologique fait partie de l'environnement *intra*-sociétal du système politique. Est-ce

---

<sup>440</sup> David EASTON. 1965. *A System Analysis of Political Life*. NY: Wiley, p. 17.

<sup>441</sup> Voir *Opération* dans le glossaire.

<sup>442</sup> Heinz VON FOERSTER. 1981. "On Constructing A Reality." In Heinz VON FOERSTER, *Observing Systems*, op. cit., p. 295.

donc dire que nous pouvons interagir socialement avec les cellules et des organismes vivants comme la peau ou le foie? Bien que ce soit le fantasme des biologistes, qui auraient certes quelques questions à poser à leurs objets d'études, ce n'est pas encore possible. Nous devons donc prendre notre mal en patience et, en attendant cet apogée de la science microbiologique, placer les systèmes vivants en dehors de la sphère sociale. Une autre conception qui «distorsionne» le modèle d'Easton est typique de la science politique. La contredire vaut d'ailleurs d'acribes critiques à Luhmann, qui n'hésite pourtant pas à maintenir ses positions. Cette conception est celle qui place la politique au sommet ou au centre de la société et qui en fait, en quelque sorte, le pivot central de cette dernière. Cette conception est véhiculée depuis toujours par la politique elle-même et la science politique, l'ayant endossée, n'a pas révisé ce postulat depuis la Grèce antique. Les arguments de Luhmann quant à la société moderne sans centre ni sommet relèvent de la façon dont son modèle théorique utilise la théorie de l'évolution.

#### 4. L'évolution de la société

##### *a) Les phases pré-modernes*

Comme le principal intérêt de Luhmann est la modernité, il ne met que peu d'accent sur les niveaux antérieurs d'évolution de la société. D'ailleurs, les divisions évolutives pré-modernes de Luhmann ressemblent fort à celles de Durkheim. Il est aussi à noter qu'il considère qu'au cours de son évolution, la société s'est différenciée en un nombre restreint de formes. De plus, seulement quatre de ces formes auraient été, à un moment ou à un autre, prédominantes.<sup>443</sup> C'est-à-dire que selon Luhmann, ces différentes formes de différenciation ne s'excluent pas nécessairement l'une l'autre, bien qu'une seule forme prédomine à la fois. D'ailleurs c'est la forme de différenciation prédominante qui caractérise le système social de la société à chaque moment de son évolution.<sup>444</sup> Et c'est le passage de l'un à l'autre des modes de différenciation que Luhmann appelle l'évolution d'une société et qu'il aborde selon la perspective de différenciation systémique:

---

<sup>443</sup> Niklas LUHMANN. "The Paradox of System Differentiation", op. cit., p. 423.

<sup>444</sup> Ibid., p. 424.

...history can be observed as the transformation of one social type into another. A general progression from segmentary to stratified to functionally differentiated systems is recognizable in which an ordering on the model of center and periphery – especially in the formation of cities – enables the transition to advanced civilization, and, consequently, stratification, and then shapes the reality of these stratified societies into the modern period.<sup>445</sup>

L'évolution sociétale débute avec une différenciation par segmentation. Ces systèmes sociaux sont dits sociétés archaïques ou pré-civilisées et les sous-systèmes sociaux qui les composent, les segments, se caractérisent par leur autosuffisance les uns par rapport aux autres. Cette autosuffisance, affirme Luhmann, fait de ces segments – familles, clans, villages et tribus – des égaux, bien qu'ils interagissent entre eux.<sup>446</sup> Bien sûr, l'inégalité entre segments existe, certains segments disposant de plus de ressources que d'autres, mais elle n'a pas de fonction systématique en soi.<sup>447</sup> Ce qui importe, c'est que chaque segment assume toutes les fonctions sociétales par lui-même.


Figure 1: La société segmentaire<sup>448</sup>

À un certain point de l'évolution de la société, l'inégalité de ses systèmes sociaux acquiert une fonction systématique, c'est-à-dire que le fonctionnement de la société repose alors sur les relations asymétriques des systèmes entre eux. Ceci se produit lorsque les segments sociétaux se stratifient, lorsque, par exemple, un village ou une famille prend le pas sur les autres, domine les autres et stabilise cette domination pour un temps plus ou moins long.<sup>449</sup> Par conséquent, la principale différence entre les segments et les strates est que les segments sont autosuffisants les

<sup>445</sup> Ibid., p. 425.

<sup>446</sup> Loc. cit.

<sup>447</sup> John BEDNARZ Jr. 1990. "Translator's Introduction." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*, op. cit., p. 2.

<sup>448</sup> Niklas LUHMANN. "The Paradox of System Differentiation", op. cit, p. 429.

<sup>449</sup> Souvent, la stratification va de pair avec une distribution centre/périphérie.



uns par rapport aux autres, alors que les strates sont dépendantes les unes des autres. De plus, étant hiérarchisées, chaque strate est dominée par la strate supérieure. La stratification comme mode de différenciation est typique de la société traditionnelle, où les strates de la société se hiérarchisent sur la base des ressources dont elles disposent.<sup>450</sup> Enfin, si la croyance selon laquelle le système politique moderne occupe le sommet de la société persiste encore aujourd'hui, c'est en grande partie parce que dans la société traditionnelle, la fonction politique (qui n'était pas encore différenciée des autres fonctions sociétales) était assurée par la strate supérieure de la société, celle du monarque et de la haute noblesse.

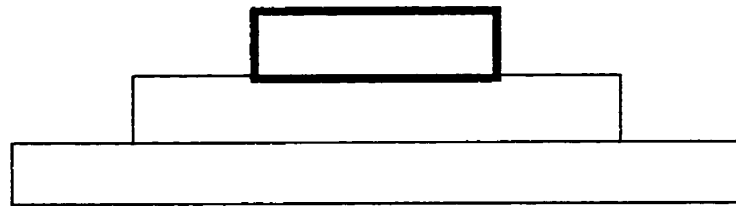


Figure 2: La société stratifiée<sup>451</sup>

### b) La modernité

«D'ailleurs, dans un fonctionnement systémique, où il n'y a pas de centre, il est de plus en plus difficile de trouver des élites qui se considèrent responsables de leurs actions. Au sein du système politique, on entend souvent les politiciens solliciter des votes en prétendant être de bons gestionnaires de l'économie, mais lorsque l'économie dégringole ils invoquent toujours les forces du marché hors de leur contrôle. C'est pareil ailleurs. Ceux qui dirigent les universités modifient la raison d'être de ces institutions non pas en fonction d'une vision de la mission de l'université dans le monde, mais en réaction aux pressions venant d'ailleurs, des contraintes du marché ou du gouvernement.» Stephen SCHECTER. 1995. «Luhmann et le politique: au-delà de l'incroyable.» *Société* 14: 55.

La modernité est la dernière forme de différenciation à apparaître au cours de l'évolution de la société. La société moderne est donc la plus variée, puisque bien que fonctionnelle, elle contient aussi certains systèmes sociaux qui s'organisent encore sous forme de strates ou de segments. D'un côté, Luhmann prétend que la cohabitation actuelle des autres types de formation sociétale avec la modernité est maintenue par l'activité même des systèmes fonctionnels qui composent cette dernière.<sup>452</sup> Par exemple, des raisons purement politiques

<sup>450</sup> John BEDNARZ Jr. 1990. "Translator's Introduction", op. cit., p. 2.

<sup>451</sup> Niklas LUHMANN. "The Paradox of System Differentiation", op. cit., p. 429.

<sup>452</sup> Id. *Ecological Communication*, op. cit., p. 85.

produisent la segmentation régionale de la société mondiale en États, une description de la société entre autres émise par le système politique. D'un autre côté, Luhmann semble sous-estimer la confusion que provoque cette cohabitation des différentes formes de différenciation sociétale dans l'analyse socio-politique. De fait, il est souvent perçu comme un analyste qui sous-estime des phénomènes sociaux qui, selon son modèle, sont typiques de la segmentation et de la stratification. C'est que si Luhmann concède que les différentes formes de différenciation ne sont pas exclusives, qu'elles cohabitent bien qu'une seule à la fois prédomine, il n'explore pas les conséquences de cette cohabitation dans ses analyses de la société contemporaine. Il est en quelque sorte victime de sa volonté de fournir une analyse moderne de la modernité et finit par oublier que la modernité, c'est aussi la tradition et la segmentation. Par exemple, les effets de la cohabitation de systèmes segmentaires et modernes, qui s'illustrent notamment par les modes de vie tribaux qui, soudainement, se heurtent aux envahissantes exigences capitalistes et démocratiques de la modernité, ne sont pas traitées. Pourtant, cette cohabitation est riche en potentiel analytique, notamment dans l'étude de la démocratie et de son futur, thème qui sera repris dans une section suivante.

Comme cela a déjà été mentionné, la modernité est le pivot central du modèle de Luhmann, puisque c'est d'abord et avant tout pour analyser la société moderne qu'il élabore ce modèle, parce que «...the characteristics of today's modernity are not those of yesterday and not those of tomorrow, and in this lies modernity.»<sup>453</sup> Son objectif est donc de produire une description des structures propres à la modernité, c'est-à-dire une description moderne des structures typiquement modernes de la société, description qui, provenant d'un modèle sociologique, émanerait donc du système scientifique. Mais quel est le critère de la modernité? Qu'est-ce qui fait que la modernité est ce qu'elle est et rien d'autre? La réponse, affirme Luhmann, ne se trouve pas dans le discours sur la modernité, mais dans ses structures,<sup>454</sup> dans

---

<sup>453</sup> Id. 1990. "Modernity in Contemporary Society." In Niklas LUHMANN, *Observations of Modernity*. Stanford(CA): Stanford University Press, p. 3.

<sup>454</sup> Ici encore, il faut bien distinguer la structure de l'organisation. Si les structures sont typiques de l'organisation d'un système – de la nature des relations qui peuvent s'établir entre ses éléments – elles sont tout de même contingentes, c'est-à-dire changeantes, dynamiques, en mouvement. Voir *Structure* dans le glossaire.

l'arrangement dynamique de ses éléments dans des formes plus ou moins stables qui n'existent qu'à ce dernier stade de son évolution. En considérant cette préoccupation de Luhmann à propos des structures caractéristiques de la modernité, il est plus aisé de comprendre pourquoi il s'est intéressé à la nouvelle théorie des systèmes, celle des années 1990, qui sait distinguer structure et organisation (dans le sens des biologistes chiliens Maturana et Varela). Et c'est parce que sa perspective est sociologique que Luhmann aborde l'étude des structures propres à la modernité par le biais d'un concept provenant de la tradition sociologique, la différenciation. Ne reste plus qu'à établir selon quel principe la société moderne se différencie. Dit autrement, il ne reste qu'à établir la façon propre à la modernité selon laquelle la société – l'ensemble des communications – se subdivise, s'organise en sous-systèmes sociaux. Ce principe, c'est la fonction.

Comme cela a été mentionné dans la section précédente, dans certains milieux européens, la prédominance de la tradition commence à être ébranlée quelque part à la fin du 18<sup>e</sup> siècle.<sup>455</sup> Les relations que les sous-systèmes de la société entretiennent entre eux changent graduellement de nature. De hiérarchiquement dépendants qu'ils étaient, ils deviennent interdépendants, c'est-à-dire à la fois autonomes – graduellement, chacun produira ses propres structures de même que ses propres éléments de base – et réciproquement dépendants – chacun étant unique, aucun ne peut se substituer à un autre. La transition prend place de plus en plus visiblement. Les éléments sociaux s'agencent de façon telle que les principales fonctions sociétales sont, les unes après les autres, prises en charge par un système social en particulier, qui en fait le fondement de son identité. Ce mouvement d'autonomisation est particulièrement visible dans le cas de la politique, de l'économie, de la science et du droit. Au niveau structurel, c'est donc la raison pour laquelle ces systèmes typiquement modernes sont dits fonctionnels: les éléments s'agencent de façon telle que les structures qui se créent relèvent toujours d'une seule fonction spécifique de la société. Enfin, ce qui caractérise la société moderne, c'est non seulement l'organisation fonctionnelle des sous-systèmes qui la composent, mais aussi le fait

---

<sup>455</sup> John BEDNARZ Jr. "Translator's Introduction", *op. cit.*, p. 2.

que chacun d'eux est irremplaçable, c'est-à-dire que le fonctionnement de chacun est d'égale importance pour l'existence de la société. C'est pourquoi la société est «décentralisée», elle est un système social global sans sous-système au sommet ni au centre.<sup>456</sup>

### *C. Morphologie du système politique*

Luhmann commence sa carrière scientifique par des publications portant sur l'administration publique et des politiques publiques.<sup>457</sup> Ses expériences et ses recherches en tant que juriste et fonctionnaire inspireront fortement la construction de sa théorie des systèmes sociaux et surtout son analyse du système politique moderne.

#### 1. Inclusion, fonction et performance

«The defining characteristic of welfare states is the realization of 'political inclusion'. 'Political inclusion' means the encompassing of the entire population in the performances of the political system, i.e. the 'encompassing of ever broader aspects of modes of living within the domain of political guarantees'.» BRANS, Marleen and Stefan ROSSBACH. 1997. "The Autopoiesis of Administrative Systems: Niklas Luhmann on Public Administration and Public Policy." *Public Administration* 75(3): 430.

L'État contemporain prend la forme d'un État-providence. En général, ce type d'État est perçu comme un fournisseur de bénéfices sociaux répartis dans les différentes classes de la population et qui doit trouver des sources constantes de revenus pour maintenir son statut de fournisseur.<sup>458</sup> Partant de la théorie des systèmes, Luhmann suggère d'aborder l'État-providence sous un angle différent, à l'aide du concept général d'inclusion: «The concept of inclusion means the encompassing of the entire population in the performances of the individual function systems. On the one hand, this concerns *access* to these [social] benefits [supplied by the welfare state] and, on the other, *dependence* of individual modes of living on them.»<sup>459</sup> L'inclusion comme telle concerne donc tous les systèmes fonctionnels modernes et c'est l'État-providence qui assure cette inclusion dans le système politique. Quand il s'agit d'inclusion, il faut bien distinguer performance et fonction. Chaque système entretient à la fois

<sup>456</sup> Niklas LUHMANN. "The Paradox of System Differentiation", op. cit., p. 431.

<sup>457</sup> Marleen BRANS and Stefan ROSSBACH. 1997. «The Autopoiesis of Administrative Systems: Niklas Luhmann on Public Administration and Public Policy.» *Public Administration* 75(3): 417.

<sup>458</sup> Niklas LUHMANN. «Political Theory in the Welfare State», op. cit., p. 34.

<sup>459</sup> Loc. cit.

des relations avec le tout<sup>460</sup> auquel il appartient et des relations avec les autres sous-systèmes de ce tout. Ainsi, la relation du système fonctionnel par rapport à la société s'incarne dans sa fonction spécifique, alors que ses relations avec les autres sous-systèmes fonctionnels peuvent être désignées comme des performances.<sup>461</sup> À l'égard de la société, la tâche du système politique, sa fonction spécifique, est de produire – de l'adoption à l'implantation – des décisions collectivement obligatoires («supplying the capacity to enforce collectively binding decisions»)<sup>462</sup>. Est obligatoire une décision qui restructure les attentes de ceux qui sont affectés et devient par le fait même la prémisse sur laquelle ils fondent leur comportement futur<sup>463</sup>: «[a] decision is binding whenever, and for whatever reasons, it succeeds in effectively restructuring the expectations of those affected and thus becomes the premise for their future behavior.»<sup>464</sup> Est collective la décision qui, par inclusion de type politique, s'applique à l'ensemble de la population. Ainsi, les performances politiques s'exercent à chaque fois que les autres sous-systèmes fonctionnels de la société requièrent des décisions politiques, qui, étant collectivement obligatoires, doivent être respectées par ceux qui appliquent les lois autant que par ceux qui réclament la prise de décision.<sup>465</sup>

L'inclusion politique s'est réalisée graduellement. D'abord, l'État établit sa «juridiction» («the secure protection of the law») sur son territoire.<sup>466</sup> Avec des frontières nationales, qui peuvent être plus ou moins fluctuantes, il dispose désormais d'une population. Ensuite, avec la taxation et l'applicabilité des lois (inclusion passive) à l'ensemble de la population du territoire, viennent les différents aspects de la participation de la population à la démocratie (inclusion

---

<sup>460</sup> Pour des raisons de clarté, l'expression «tout» est employée, mais elle réfère à la différence système/ environnement sociale première, celle qui distingue la société de son environnement non-social.

<sup>461</sup> Ibid., p. 73.

<sup>462</sup> Niklas LUHMANN. "Political Theory in the Welfare State", op. cit., p. 73.

<sup>463</sup> Marleen BRANS and Stefan ROSSBACH, op. cit., p. 427.

<sup>464</sup> Niklas LUHMANN. 1982. "Politics As a Social System." In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*, op. cit., p. 145.

<sup>465</sup> Id., "Political Theory in the Welfare State", op. cit., p. 74.

<sup>466</sup> Ibid., p. 36.

active), comme le mal nommé suffrage universel.<sup>467</sup> Mais avec la démocratie vient aussi la fin des objectifs limités de l'État: «The constantly expanding inclusion of the needs and interests of the population in the domain of possible political themes resulted from this [democracy].»<sup>468</sup> C'est ici que les «bénéfices» que l'on retire de l'État deviennent plutôt des réclamations. Au lieu de plaider pour des bénéfices qu'il se voit ou non accorder, le citoyen réclame et peut, ou non, être compensé. Il faut dire que l'inclusion telle que Luhmann l'entend est un principe ouvert, c'est-à-dire qu'il établit que toute la population est incluse dans les performances du système, c'est à tout le moins ce que postule le système.<sup>469</sup> Il y a pourtant un mur invisible entre le citoyen et le système politique, c'est le mur des types de systèmes. D'un côté, seul l'individu, système psychique, peut déterminer quels sont ses intérêts et lesquels il entend défendre ou réclamer auprès de l'État. D'un autre côté, attirer l'attention de la population et thématiser les intérêts revient au système politique, un système social autoproducteur: «Whatever can become politically relevant results from a connection with whatever already possesses political relevance. Whatever counts politically reproduces itself. And this occurs by encompassing and absorbing interests from the social environment of the political system.»<sup>470</sup> Ainsi, le système est à la fois fermé – ses opérations (décisions politiques) lui sont strictement internes – et ouvert à son environnement – il est susceptible de thématiser ce qui se produit à l'intérieur comme à l'extérieur de ses frontières systémiques.

## 2. Le code binaire politique

«Included in the differentiation of a specific system of communication is the fact that the system reproduces itself through the events that it itself produces. There is no other basis of its existence. Everything else is environment.»

Niklas LUHMANN. 1990. "The Theory of Political Opposition." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, p. 184.

<sup>467</sup> Pour Luhmann, un État basé sur la loi, un État de droit, réalise l'inclusion de façon passive. C'est l'introduction des principes démocratiques de l'État-providence qui amène une inclusion active de la population dans les performances du système.

<sup>468</sup> Loc. cit.

<sup>469</sup> Ibid., p. 39.

<sup>470</sup> Ibid., p. 40.

Le système politique, en tant que système autoproducteur, se doit de distinguer ce qui lui est interne (autoréférence) de ce qui lui est extérieur ou environnemental (hétéro-référence). De plus, il doit utiliser cette distinction pour assurer la récursivité de son réseau communicationnel. Pour ce faire, il doit disposer d'un code, d'une grille d'analyse sémantique des événements environnementaux qui lui soit propre. Dans les années 1970, Luhmann a proposé que pour le système politique, ce code soit progressif/conservateur, mais il s'avère que ce dernier ne s'applique qu'à une des subdivisions du système et qu'en plus, il ait plus ou moins cours de nos jours. Dans les années 1990, Luhmann revient sur les théories politiques, en particulier les théories de la démocratie, et introduit dans son modèle la théorie de l'opposition politique. Cette dernière, combinée avec la théorie des systèmes, nous rappelle qu'il ne faut pas se laisser leurrer par les auto-descriptions du système politique et prendre pour acquis qu'un État qui se déclare démocratique (manifestation nominaliste) l'est d'office: «The political system's descriptions of itself is one thing, the external description of it by science is another.»<sup>471</sup> Non pas qu'il y ait une perspective objective et une autre subjective, mais simplement que les descriptions varient selon la perspective (le système et ses communications spécifiques) à partir de laquelle elles sont émises. Et par conséquent, ce qui est vrai pour la politique peut ne pas l'être pour la science.

Dans la société moderne, qu'est-ce qui, vu de l'extérieur, fait en sorte que le système politique se préoccupe ou non d'un événement, d'un phénomène, d'un problème ou d'un intérêt quelconque? Bref, par quel mécanisme le système politique thématise-t-il les événements, produit-il des communications politiques? Ne serait-ce pas par celui d'opposition politique? Exprimé en termes de théorie des systèmes sociaux, ne serait-ce pas par le code gouvernement/opposition? Pour percevoir l'évolution de ce code dans le temps, Luhmann suggère que le système scientifique l'aborde à partir de la distinction tradition/modernité.<sup>472</sup> Dans la société traditionnelle, l'opposition politique ne dispose d'aucune légitimité. Celui qui

---

<sup>471</sup> Id. 1990. "The Theory of Political Opposition." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*, op. cit., p. 167.

<sup>472</sup> Ibid., p. 169.

s'oppose au seigneur ou au monarque ne possède aucune assise légale et se retrouve dans la position de rival, d'usurpateur ou de tyran. Le seigneur est toujours dans son bon droit, il est toujours du côté de la «loi», il est hiérarchiquement supérieur. Ici, le code légal/illégal se coule dans le moule du code politique. Ce n'est qu'avec l'avènement de l'État que la légalité de l'opposition politique peut devenir l'objet d'une décision, celle de l'État lui-même<sup>473</sup>: «From then on this decision was no longer defined ultimately as nature but as arbitrariness. And for the sake of peace arbitrariness was then permitted at only one place in the system: the top.»<sup>474</sup>

À partir de ce moment, le régime féodal cède graduellement le terrain à la monarchie absolue. La distinction qui prévaut est la distinction gouvernement(gouvernant)/gouvernés. Telle est l'auto-description de la société et c'est ainsi que fut alors codé le médium symboliquement généralisé du système politique: le pouvoir. À la question de savoir quelle est la contrepartie des gouvernants, la réponse est: les gouvernés. Exerce donc le pouvoir celui qui prend des décisions collectivement obligatoires. Les positions à partir desquelles cette prise de décisions est possible – les positions gouvernantes – sont établies hiérarchiquement, c'est-à-dire au sommet. Mais avec la transition vers la modernité, à cette distinction gouvernants/gouvernés se superpose graduellement une autre distinction, celle de gouvernement/opposition. C'est l'avènement de la démocratie. Pour que le système politique considère l'opposition politique comme contrepartie du gouvernement, il fallut la mise en place de structures organisationnelles, notamment la transformation des éphémères et volatiles factions politiques en partis politiques permanents. Selon Luhmann, depuis l'instauration du code gouvernement/opposition comme mode d'autoproduction du système politique, il est erroné de parler de domination *au niveau du système*.<sup>475</sup> Le système politique n'a plus de sommet au sens hiérarchique du terme: «...the political system has not been controlled by unity but by a difference, a top that is bifurcated.»<sup>476</sup>

---

<sup>473</sup> Ibid., p. 169-170.

<sup>474</sup> Ibid., p. 170.

<sup>475</sup> Voir *Domination* dans le glossaire.

<sup>476</sup> Niklas LUHMANN. "The Theory of Political Opposition", op. cit., p. 174.



Le schème du code est binaire, un côté servant de valeur et l'autre de contre-valeur «whose primary purpose is to make clear in communication that everything that happens in the system does so contingently and could always have been otherwise.»<sup>477</sup> Le code politique sert au système à thématiser les événements. Binaire, il exclut les tierces possibilités et c'est cela même qui permet au système de réduire la complexité de son l'environnement. Si le code du système fonctionnel était à plusieurs valeurs, chaque opération devrait accepter ou refuser la première distinction (gouvernement/opposition) avant d'aborder les autres valeurs pour lesquels le même processus d'acceptation/refus devrait être appliqué. De plus, il serait tout à fait possible que la première distinction soit rejetée avant de passer aux autres distinctions, ce qui ferait de cette communication une communication non-démocratique dans un système dont ce doit être la caractéristique distinctive. Par conséquent, le code binaire réalise l'identité du système en forçant tout ce qui le compose à se ranger d'un côté ou l'autre de la distinction, en établissant que seuls composent le système les éléments qui se rangent d'un côté ou de l'autre de la distinction. Tout est réduit à sa plus simple expression... politique. Par exemple, les partis politiques ne peuvent rester dans les «limbes», ils forment soit le gouvernement soit l'opposition, bien que cette situation ne soit pas fixe dans le temps.<sup>478</sup>

Et qu'en est-il des gouvernés? Ils sont désormais des électeurs et deviennent ainsi le public. Le public, c'est le tiers exclu de la dyade gouvernement/opposition. C'est en tant qu'exclu du système politique que le public s'y réinsère. Le public n'existe que dans l'illusion de la politique, son unité ne tient qu'au fait qu'il est tout ce qui n'est pas inclus dans la différence gouvernement/opposition et son omniprésence même est actualisée par le schème gouvernement/opposition. Tour à tour, le gouvernement et l'opposition invoquent l'invisible public. Nul ne l'a jamais vu, bien que tous l'invoquent, prétendent parler en son nom, prétendent le représenter. Mais le tiers exclu n'est pas complètement invisible. Les média de masse se chargent de lui fournir une présence bien tangible, une présence créée de toutes

---

<sup>477</sup> Loc. cit.

<sup>478</sup> Ibid., p. 178.

pièces: «They [the mass media] make the invisible visible when they push it back into invisibility. And they enable politics to worship the invisible God. From this point of view it is called "public opinion."»<sup>479</sup> En résumé, les systèmes autoproducteurs sont des systèmes observateurs. Ils connaissent par distinctions, la première de toutes étant celle qui les distingue de leur environnement.

Pour sa part, le système politique se distingue de son environnement en ce qu'il assume la fonction qui consiste à exercer le pouvoir (produire des décisions collectivement obligatoires) sur des événements thématiques selon le code binaire gouvernement/opposition. Mais ensuite, ces systèmes observateurs observent cet environnement en utilisant cette même distinction, qu'ils réintroduisent donc à l'intérieur d'eux-mêmes. Qu'arrive-t-il lorsque le système politique observe? Par exemple, supposons que le système politique, usant son code gouvernement/opposition, observe l'économie. Le cas est intéressant, car économie et politique semblent tellement enchevêtrées que nous parlons couramment de politique économique et d'économie politique pour décrire toutes sortes d'activités et de secteurs de la société. Pourtant, selon la théorie des systèmes sociaux de Luhmann, l'économie et la politique sont deux systèmes autonomes strictement différenciés. Le cas le plus flagrant de ce paradoxe est sans doute l'État-providence, qui est plus impliqué que jamais dans la direction de l'économie («steering the economy»). Il adopte des politiques économiques, régule les activités économiques des entreprises et des particuliers, s'occupe d'emploi et de non-emploi, etc. Et il prend la responsabilité des causes et conséquences de tous ces phénomènes. Pourtant, l'interprétation des résultats qu'il obtient dans ses interventions de nature économique est toujours controversée: succès ou échec, personne ne s'entend pour en attribuer la responsabilité aux mesures étatiques. La société est simplement trop complexe pour établir de tels liens causaux.

---

<sup>479</sup> Ibid., p. 179.

Luhmann suggère une explication à ce phénomène. D'abord, il faut se rappeler qu'un système autoproducteur est autonome, il ne peut donc diriger que lui-même. Si les tentatives répétées de l'État de diriger l'économie sont toujours plus ou moins un succès – l'échec lamentable de l'économie communiste planifiée en est un cas extrême – c'est parce que quelle que soit la façon dont la politique aborde l'économie (comparaisons régionales ou temporelles, programmes économiques, figures de non-emploi, hausse et baisse des banqueroutes, variation du P.I.B., etc.), sa première distinction est toujours gouvernement/opposition.<sup>480</sup> «One can then assume that politics needs and creates intervention in the economy as a constant source of stimulation and to be able to supply energy to the model of government/opposition that otherwise would stagnate or subsidize.»<sup>481</sup> Ceci signifie que du point de vue du système politique, celui du code gouvernement/opposition, il n'y a pas d'interventions réussies et ratées dans l'économie, il n'y a que des interventions qui alimentent le système, qui assurent son autoproduction. La seule et unique chose qui intéresse ce système politique, c'est d'assurer son autoproduction, de stimuler la production récurrente de décisions politiques et donc de toujours trouver de nouvelles sources de stimulation du processus décisionnel. Le système fonctionnel n'a pas d'autre rationalité que celle-là. Seul un observateur extérieur peut en venir à la conclusion que les interventions du système politique dans l'économie sont *économiquement* réussies ou ratées, critiquer les effets de ces interventions sur les particuliers et même faire appel au gouvernement ou à l'opposition pour réintroduire ce thème dans le système politique.<sup>482</sup> Les chevauchements que nous observons entre les différentes activités de la société ne peuvent se produire au niveau des systèmes fonctionnels, mais bien aux niveaux organisationnel (économie subventionnée, banque centrale...) et interactionnel.<sup>483</sup>

Enfin, il serait difficile d'aborder l'opposition politique sans aborder le conflit. D'aucuns ont accusé Luhmann d'avoir construit un modèle technocratique qui ne laisse aucune place au

---

<sup>480</sup> Ibid., p. 181.  
<sup>481</sup> Loc. cit.  
<sup>482</sup> Loc. cit.  
<sup>483</sup> Ibid., p. 185.

conflit. C'est le reproche éternel des théories du conflit à la théorie des systèmes. Et dans le modèle de Luhmann, non seulement les systèmes fonctionnels ressemblent-ils à des machines bien rodées et imperturbables, mais les acteurs semblent n'y avoir aucun rôle d'importance à jouer, puisqu'ils ne seraient même pas sociaux. Pourtant, le modèle de Luhmann est composé de systèmes dynamiques dont l'existence même repose sur le mouvement, dont le conflit est une source importante. De fait, les systèmes sociaux autoproducteurs étant des systèmes dynamiques, leur existence même, qui est leur seule finalité, leur seule rationalité, dépend de leur capacité à reproduire les communications. Or, la production de tels éléments, si elle s'effectue à l'intérieur du système lui-même, se nourrit littéralement des événements qui lui sont extérieurs, que le système thématise. Étant évanescents, tous les éléments du système, toutes les communications, doivent être suivis de la production d'autres éléments: «So reproduction is not replication, and the continuation of communication cannot reside in the fact that one repeats what was said. One has to add something to it or, what is simpler, say something against it. This is the reason why the system prefers conflict as a mode of communication and the model of government/opposition reproduces the positions necessary for this.»<sup>484</sup>

C'est même par le conflit que les messages sont assignés à l'opposition ou au gouvernement. Et chaque côté du code sait qu'il doit alors répliquer, «s'opposer» à son opposant, assignant ainsi les intérêts sociaux thématisés à l'opposition ou au gouvernement. Pour des questions de survie, le système politique est aussi passé maître dans l'art de créer ses propres conflits. En accord avec les médias de masse, il interpelle l'opinion publique sur des sujets ponctuels qu'il épuise rapidement (que des observateurs extérieurs considèrent qu'ils ne sont pas réglés n'a aucune importance pour la poursuite des activités du système) pour les remplacer par d'autres, à moins que les solutions qu'il a apportées à des problèmes passés ne resurgissent et ne soient thématisées sous forme de nouveaux problèmes. Étant donné l'aspect temporel du système (l'enjeu de l'alternance au pouvoir), cette auto-crédation de problèmes qui

---

<sup>484</sup> Ibid., p. 184.

apparaissent et disparaissent constamment – le thème de la santé et de la congestion des urgences des hôpitaux québécois en est un exemple frappant – se marie parfaitement au fait que le système ne peut prendre le temps d'attendre le succès à long terme de sa planification politique, puisque la nécessité d'assurer son autoproduction est constante.<sup>485</sup>

### 3. La triade politique

«Only when the application of power to power has been stretched across a large domain and yet remains guaranteed is it possible to build subsystems within the political system which, while operating under different and incompatible conditions, are still able to issue decision-making premises for each other and can thus be integrated.» Niklas LUHMANN. 1982. "Politics as a Social System." In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*. NY: Columbia University Press, p. 152.

#### a) *Public politique, partis politiques et gouvernement*<sup>486</sup>

«Le système politique, par les revendications qui sont posées, les positionnements qui s'ensuivent entre public, gouvernement et opposition, et les décisions qui en résultent, produit des événements qui permettent au système de se maintenir et de se reproduire.» Stephen SCHECTER. 1995. «Luhmann et le politique: au-delà de l'incroyable.» *Société* 14: 36.

Comme cela a déjà été mentionné, la société traditionnelle stratifiée produisait des institutions politiques de façon hiérarchique, selon une différence supérieurs/subordonnés ou dominants/dominés. De fait, il s'adapte particulièrement bien à la bureaucratie. «In this way the hierarchical system of stratification was translated into a command hierarchy of organization.»<sup>487</sup> Ainsi, le système politique peut être compris comme une succession de chaînes de commandement. Mais lorsque la société transite de la tradition vers la modernité, ce modèle binaire de commandement se transforme en triade. La distinction dyadique/triadique concerne la façon de traiter les communications disponibles dans le système. Dans une hiérarchie, toute structure peut être réduite au schème binaire en haut/en bas («above/below») et le traitement de la communication s'effectue tout naturellement selon un schéma de commande/obéissance. Dans la société moderne, cette structure hiérarchique n'est certes pas disparue, mais elle est intégrée dans la différenciation fonctionnelle interne du système politique, qui lui se divise en trois sous-systèmes. Chacun comprend, entre autres, des

<sup>485</sup> Ibid., p. 185.

<sup>486</sup> Voir *Gouvernement* dans le glossaire.

<sup>487</sup> Niklas LUHMANN. "Political Theory in the Welfare State", op. cit., p. 46.

hiérarchies de commande et d'autorité. Cependant, les sous-systèmes politiques eux-mêmes n'ont pas de relations hiérarchiques entre eux.<sup>488</sup> Cette différenciation triadique du système politique est provoquée, entre autres, par l'idée démocratique de séparation des pouvoirs.

Dit autrement, la différenciation interne du système politique constitue son organisation structurale, l'agencement des éléments (communications) qui le composent en structure, ce qui apporte un minimum de stabilité au système et lui permet d'augmenter ses performances sélectives.<sup>489</sup> Si le système politique émet des décisions collectivement obligatoires, sa différenciation triadique équivaut à une division interne du travail entre différents sous-systèmes. Chacun d'eux remplit donc une fonction particulière dont l'objectif est de fournir certaines prémisses au processus décisionnel. Chaque sous-système remplit son rôle dans ce processus, assumant que les deux autres font de même – et se déchargeant ainsi d'une partie de la responsabilité de la production communicationnelle sur eux. Et le résultat final est la production de décisions politiques. Pour revenir à la triade du système politique de Luhmann, elle est composée de la politique<sup>490</sup>, du gouvernement et du public.

La politique à laquelle réfère Luhmann en tant que sous-système du système politique est prise dans le sens très étroit de politique des partis en tant qu'organisations permanentes. Pour sa part, le public est qualifié de «politiquement pertinent» («politically relevant»), c'est-à-dire cette partie variable de la population qui fait sens pour le système, par exemple en votant et/ou payant des taxes.<sup>491</sup> Ce public est dit politique afin de le distinguer de la population en général. Enfin, le gouvernement<sup>492</sup> est conçu au sens large et inclut donc les mécanismes

<sup>488</sup> Ibid., p. 47.

<sup>489</sup> ID., "Politics As a Social System", op. cit., p. 152.

<sup>490</sup> Politique est la traduction de l'expression anglaise «politics». Pour éviter la confusion, ce sous-système sera dorénavant appelé «politique des partis», «politique partisane» ou simplement «partis politiques».

<sup>491</sup> Marleen BRANS and Stefan ROSSBACH, op. cit., p. 427.

<sup>492</sup> Ce sous-système est le plus difficile à cerner. C'est une sorte de fourre-tout qui contient tout ce qui n'est ni public ni politique des partis. Ainsi, Luhmann l'appelle l'administration bureaucratique alors que Marleen Brans et Stefan Rossbach l'appellent gouvernement. Quoi qu'il en soit, le contenu du sous-système étant toujours le même, pour des raisons de clarté, le terme gouvernement sera conservé. Toutefois, il ne faut pas confondre ce sous-système *gouvernemental* avec le code politique *gouvernement/opposition*. Ibid., p. 427 et Niklas LUHMANN, "Politics as A Social System", op. cit., p. 153.

législatifs et exécutifs, la bureaucratie gouvernementale «...and means thereby the totality of institutions that create binding decisions pursuant to political viewpoints and political mandate.»<sup>493</sup> De plus, ces trois sous-systèmes politiques doivent, dans leurs relations les uns avec les autres, faire sens de leur environnement respectif. Ainsi, lorsque le public politique et les partis politiques entrent en relation, la principale référence environnementale est l'«opinion publique». Lorsque les partis politiques et le gouvernement entrent en relation, leur référence environnementale est les postes politiques que fournit l'exercice du pouvoir. Enfin, lorsque le gouvernement et le public politique entrent en relation, leur référence environnementale est la loi. «It is through these reference points – public opinion, law and actual and potential office holders – that information about the environment is garnered and political relevance assessed.»<sup>494</sup>

Il est important de noter que ce que nous considérons comme la bureaucratie (gouvernementale) fait partie d'un type de système plus large dit système administratif, qui lui ne se limite pas au système politique.<sup>495</sup> Pour Luhmann, les systèmes administratifs sont des organisations et ils utilisent donc la notion de membership pour définir leurs frontières.<sup>496</sup> Les membres de la bureaucratie gouvernementale sont des fonctionnaires.<sup>497</sup> Ces membres ne font pas partie du système en tant qu'individus dans toute leur complexité, mais en ce que l'organisation perçoit les personnes présentes dans son environnement seulement en terme de membres/non-membres.<sup>498</sup> Dans ces organisations, nous retrouvons des interactions à chaque fois que des individus sont mis en présence. Toutefois, ces interactions sont plus ou moins éphémères et ne sont pas essentielles pour le système administratif, qui lui ne nécessite pas que ses membres soient en présence pour exister, seulement qu'ils soient membres (qu'ils soient

---

<sup>493</sup> Id. "Political Theory in the Welfare State", op. cit., p. 49. Aussi Marleen BRANS and Stefan ROSSBACH, op. cit., p. 427.

<sup>494</sup> Ibid., p. 428.

<sup>495</sup> Voir *Administration et Bureaucratie* dans le glossaire.

<sup>496</sup> Niklas LUHMANN. "Political Theory in the Welfare State", op. cit., p. 422.

<sup>497</sup> Luhmann parle des fonctionnaires («civil servants») et des (autres types d') employés de l'État («office-holders»).

<sup>498</sup> Loc. cit.

fonctionnaires ou employés de l'État dans le cas de la bureaucratie gouvernementale). Plus encore, le fait que la présence des membres ne soit pas nécessaire au fonctionnement de la bureaucratie lui permet de se complexifier bien davantage qu'une simple interaction qui disparaît avec ses participants immédiats.<sup>499</sup>

*b) Approfondissement*

«Le problème systémique devient: comment sélectionner parmi les multiples demandes?» Stephen SCHECTER. 1995. «Luhmann et le politique: au-delà de l'incroyable.» *Société* 14: 39.

En théorie politique et en administration publique, il est de coutume depuis plus d'un siècle d'établir une dichotomie entre politique («politics») et administration (au sens de bureaucratie), qui sont donc considérées comme mutuellement exclusives. Cette théorie propose une distinction entre les politiciens (ministres et législateurs) et les fonctionnaires. Dans le modèle tripartite de Luhmann, la politique partisane et le gouvernement font partie du système politique, logeant à la même enseigne les tâches gouvernementales (administratives) et partisans. Pourquoi? Parce que ces sous-systèmes produisent ou participent à la production de décisions collectivement obligatoires, de communications politiques.<sup>500</sup> D'un côté, la politique des partis sert de forum d'articulation et de généralisations des intérêts: «By building consensus and transforming preferences into demands, 'politics' is responsible for the legitimation of power.»<sup>501</sup> En effet, quel est l'objectif d'un parti impliqué dans la lutte politique gouvernement/opposition sinon l'acquisition et la conservation du pouvoir? D'un autre côté, pendant que les luttes des partis politiques s'occupent de ces prémisses décisionnelles, cela permet à la bureaucratie gouvernementale de mettre en place ses différents programmes, sachant que la légitimité des décisions qui sont appliquées « [is] taken care of elsewhere. The differentiation of politics and government as separate mechanisms serves to unburden administrative processes.»<sup>502</sup>

---

<sup>499</sup> Ibid., p. 423.

<sup>500</sup> Ibid., p. 428.

<sup>501</sup> Ibid., p. 429.

<sup>502</sup> Loc. cit.



La bureaucratie (et le gouvernement en général) traite l'information et émet des décisions selon sa structure programmatique, qui elle est constamment modifiée par des élections, des législations ou des décisions administratives. Littéralement, le gouvernement programme (met en programmes) les décisions politiques. La légitimité de l'implantation de ces décisions programmatiques est assurée par des phénomènes structurels telles que les élections et la formation d'un cabinet, qui assignent des positions de pouvoir aux politiciens et partis alors en mesure de prendre des décisions légitimes.<sup>503</sup> Avec la politique partisane et le gouvernement tels que conçus par Luhmann, il n'y a plus de nette dichotomie entre les fonctionnaires et les politiciens, entre «en haut» et «en bas», entre les buts et les moyens, entre la prise de décision et l'implantation (application) des décisions. Parce que tous ces éléments relèvent du processus décisionnel politique. Et c'est au fur et à mesure que la politique des partis et le gouvernement se différencient fonctionnellement l'un de l'autre qu'émerge un public politique: «No longer does the citizen, with his wants and his patience, stand as the subject of an undifferentiated authority. Instead, he occupies a number of special roles: taxpayer, proponent of resolutions, complainant, voter, writer of letters to the editor, supporter of interest groups, etc. [...] Hence, the exercise of influence comes to depend on behaviors conforming to these roles.»<sup>504</sup> En fait, le public politique est composé des publics propres aux partis politiques – par exemple en tant que source de votes – d'un côté et au gouvernement – par exemple en tant que payeurs de taxes et impôts – de l'autre. Ainsi, les frontières internes entre les sous-systèmes du système politique contribuent à fixer les frontières externes de ce dernier avec son environnement, parce qu'elles les spécifient et les stabilisent.<sup>505</sup> Le gouvernement se différencie par son organisation bureaucratique et gouvernementale, la politique se différencie par son organisation partisane et électorale et le public se différencie en ce qu'il correspond à certains rôles spécifiques propre à l'opinion publique.<sup>506</sup> Toutes ces différenciations internes contribuent à renforcer la sélectivité

---

<sup>503</sup> Loc cit.

<sup>504</sup> Id. "Politics as a Social System", op. cit., p. 154.

<sup>505</sup> Ibid., p. 155.

<sup>506</sup> Loc. cit.

du système politique, son identité (différencier ce qui est de ce qui n'est pas politique) et sa complexité.

*c) Retour sur le public et l'opinion publique*

«...c'est par la polarisation des positions que les revendications s'intègrent dans le système politique comme événements. Cette polarisation est le propre du code gouvernement/opposition et est renforcée par les mass media.» Stephen SCHECTER. 1995. «Luhmann et le politique: au-delà de l'incroyable.» *Société* 14: 40.

«Le remplacement d'un système politique dirigé centralement par le jeu de pouvoir entre gouvernement et opposition dépend de l'appel que les deux peuvent faire à l'opinion publique...» Stephen SCHECTER. 1995. «Luhmann et le politique: au-delà de l'incroyable.» *Société* 14: 40-41

En deux ou trois décennies, le concept de public, le «souverain invisible», et son bras exécutoire l'opinion publique ont pris énormément d'importance en politique et par résonance en science politique. Pourtant, la sémantique du public nous vient de loin, quelque part au 18<sup>e</sup> siècle. Aussi, l'idée que le monarque reflète ou représente les attentes du peuple est à la fois déterminée et obstruée par deux distinctions: la distinction légale entre public et privé et la distinction politique entre public et secret.<sup>507</sup> Ainsi, héritière de ces distinctions, l'opinion publique sera perçue comme le souverain «secret» – ou plutôt invisible – parce qu'entité publique composée d'individus privés. Cette sémantique renforce le concept idéalisé de l'individu, son importance en tant qu'individu «isolé», en tant que Sujet, dans la société et son rôle dans l'opinion publique – qui serait donc l'ensemble des opinions des individus.<sup>508</sup> C'est avec cette sémantique que l'ère de l'État moderne fera face à une des premières grandes réclamations sociales: la liberté de la presse. Cette liberté est réclamée au nom du public, de son droit de savoir et d'être informé. Dans une presse libérée, l'opinion publique, monstre de paille du public omniprésent, assumerait désormais la fonction de chien de garde ou d'arbitre du politique.

Le problème avec l'opinion publique, c'est que la sémantique qu'elle sous-tend suppose qu'elle incarne l'agrégat des opinions individuelles privées. Pour Luhmann, si la science

<sup>507</sup> Id. 1990. "Societal Complexity and Public Opinion." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*, op. cit., p. 203.

<sup>508</sup> Ibid., p. 204.

politique – ou une autre science sociale – est pour continuer à mesurer empiriquement l'opinion publique, dans la mesure où elle se soucie de la précision de ses mesures, elle va devoir reprendre le concept d'opinion publique et le reconstruire.<sup>509</sup> Pour sa part, il nous fournit une ébauche de cette reconstruction, basée sur son modèle théorique, en six points. (A) Le concept d'opinion publique réfère au système social de la société, pas à ce qui se passe dans les consciences individuelles des êtres humains, car les pensées ne sont pas directement accessibles au système social, elles font partie de son environnement: «Thus what is meant [by public opinion] is not what actual persons actually think, what they perceive, what attracts their attention or what they can remember.»<sup>510</sup> Cette affirmation même est, pour les sciences sociales dans leur ensemble – et surtout pour la science politique empirique, la sociologie ou les sciences de la communication – une hérésie. Il y a un très long chemin à parcourir d'ici au jour où quelqu'un parviendra à convaincre un scientifique empirique que l'opinion n'est pas la somme d'opinions individuelles et qu'en plus, elle ne concerne même pas ce que les personnes pensent.

Mais Luhmann insiste, l'opinion publique est une affaire de société, une affaire de réseau communicationnel qui ne force en aucune façon la participation individuelle, l'inclusion involontaire de ses opinions dans l'opinion publique. C'est-à-dire que quel que soit ce que nous lisons ou non, ce que nous voyons et entendons à la télévision ou à la radio ou non, «whatever one chooses remains at one's discretion without having this intrude on the ideas about public opinion.»<sup>511</sup> (B) Bien que les consciences individuelles et les systèmes sociaux soient deux types distincts de système, la communication ne peut s'effectuer que par un continu «couplage» des systèmes sociaux et psychiques.<sup>512</sup> (C) La communication étant la création continue d'une réalité émergente, celle de la société, qui réside dans la production récursive de communications, cette dernière peut avoir des effets contraignants («binding effects») sur les systèmes conscients individuels, de la même façon que ceux-ci peuvent irriter ou perturber la

---

<sup>509</sup> Ibid., p. 205.

<sup>510</sup> Ibid., p. 206.

<sup>511</sup> Loc. cit.

<sup>512</sup> Ibid., p. 207.

société.<sup>513</sup> (D) Partant d'A, B, et C, qui reposent en fait sur les principes de sa théorie des systèmes sociaux, Luhmann comprend l'opinion publique comme un phénomène qui se crée et se dissout dans le processus communicationnel.<sup>514</sup> L'opinion publique n'est pas individuelle, elle est sociale. Elle concerne donc la société et les systèmes sociaux qui la composent. (E) L'opinion publique n'a donc rien à voir avec la rationalité et n'est pas non plus la manifestation d'une psychologie «de masse».<sup>515</sup> (F) Enfin, dans le cas des médias de masse, c'est la presse écrite, télévisée et virtuelle qui, en tant que médium, donne forme à l'opinion publique: «The press and broadcasting give form to this medium [public opinion]. They transfer nothing.»<sup>516</sup>

Mais la forme que prend l'opinion publique et qui lui est donnée par les médias de masse n'est pas fixe. Elle dépend des distinctions qui sont utilisées dans son processus de formation: des distinctions de temps, de quantité et de positions dans les conflits.<sup>517</sup> D'abord, la structure temporelle de l'opinion publique fait en sorte que cette dernière «carbure» à la discontinuité. Son fonctionnement même repose sur le renouvellement constant des événements thématiques. D'un autre côté, une certaine stabilité peut s'installer, par exemple par l'apparition de secteurs de nouvelles (sport, politique, finance...) à l'intérieur desquels les événements se renouvellent. Aussi, certains événements plus spectaculaires que d'autres ont de bonnes chances d'être réactualisés (terrorisme, drogues...). «On the whole this presents a jumbled picture that, nonetheless, can be reduced to a unified principle: to the necessity of discontinuity, movement, temporal rhythmization.»<sup>518</sup> Au-delà de la temporalisation des événements thématiques dans l'opinion publique, il y a aussi leur quantification: «Like the temporal distinction of before/after, it is a form of difference, a two-sided form of more or less. And like time, quantity possesses a clarity that rests on the fact that there are only these two sides.»<sup>519</sup>

---

<sup>513</sup> Loc. cit.

<sup>514</sup> Ibid., p. 208.

<sup>515</sup> Ibid., p. 209.

<sup>516</sup> Ibid., p. 210.

<sup>517</sup> Ibid., p. 211.

<sup>518</sup> Ibid., p. 212.

<sup>519</sup> Loc. cit.

Le fait est que la quantification des événements dévoile des distinctions qui seraient autrement invisibles, ce qui fait littéralement exploser le besoin d'action, de prise de décisions. La quantification marque l'imagination. Par exemple, que serait la crise des services de santé publics sans le chiffrage des délais d'attente, du nombre de patients ou du budget alloué à la santé? Que serait l'éternel enjeu du chômage, toujours trop élevé, sans son inévitable corollaire quantitatif, le taux de chômage? Que serait l'enjeu de la hausse du coût de la vie sans sa quantification en termes de prix, d'indice du coût de la vie, d'indexation des salaires? Et ainsi de suite. De plus, il y a les combinaisons statistiques temps-quantité (comparaison d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre...) qui foisonnent dans nos nouvelles quotidiennes. Dans la mesure où les quantités sont thématiques dans l'opinion publique, elles sont traitées comme des faits. Mais, insiste Luhmann, seulement dans ce cas précis, seulement si le médium de l'opinion publique prend la forme de quantités ces dernières font-elles partie du réseau récursif de communications de la société.<sup>520</sup>

Après la temporalisation et la quantification des événements, l'opinion publique prend une troisième forme, la conflictualisation. Temporaliser consiste à déterminer un «avant» et un «après», quantifier consiste à déterminer un «plus» et un «moins» et conflictualiser consiste à déterminer un «pour» et un «contre». La différence conflictuelle est donc elle aussi binaire, bien qu'il soit entendu qu'il y ait des positions mitoyennes (indécis et autres). Les enjeux politiques sont particulièrement sensibles à la conflictualisation, probablement à cause de la structure binaire du système, où les partis sont déjà, par définition, en opposition. Il n'y a qu'à voir. Rien n'embête ni n'obsède plus un politicien que les indécis. Il ne vient à l'esprit de personne que quelqu'un puisse véritablement ne pas avoir d'opinion sur un sujet – n'être ni pour ni contre. Tout est question de persuasion, de force de conviction et de toute façon, de tout moyen disponible pour gagner la bataille politique en cours en convertissant les indécis et les «pas de réponse». En fait, l'autoproduction du système politique dépend de l'opinion publique, de la capacité des sous-systèmes gouvernemental et partisan d'y faire appel, d'attirer son attention.

---

<sup>520</sup> Ibid, p. 214.

Encore une fois, il n'est pas question ici d'un agrégat d'opinions individuelles, mais d'un médium par lequel les sujets politiques sont thématés. Ceci fait de la relation système politique/opinion publique quelque chose de tout à fait particulier. Et Luhmann fait appel à la théorie de l'observation de second ordre pour affirmer que la politique s'aperçoit dans les thèmes de l'opinion publique et même que ce miroir reflète à la fois moins et plus que le seul système politique: «Thus the mirror of public opinion, just like the system of market prices [for the economic system], makes possible an *observation of observers*. As a social system the political system, accordingly, uses public opinion to make itself capable of *observing itself*...»<sup>521</sup>

#### 4. Territoire et globalisation

«The fact that something "comes from outside" does not explain how this has to be managed.» Niklas LUHMANN. 1982. "Territorial Borders as System Boundaries." In STRASSOLDO, Raimondo and Giovanni DELLI ZOTTI(Eds), *Cooperation and Conflict in Border Areas*. Milano: Angeli, p. 241.

«At the end of the 20th century we have to learn this lesson. In vain we try to use the leftover vocabularies of a tradition whose ambition was to define the unity, or even the essence, of the social. Our problem is to define difference and to mark off a space in which we can observe the emergence of order and disorder.» Niklas LUHMANN. 1997. "Globalization or World Society: How to Conceive of Modern Society?" *International Review of Sociology* 7(1): 69.

##### a) *Les frontières territoriales*

«The sharpness concerning space does not correspond to theoretical sharpness.» Niklas LUHMANN. 1982. "Territorial Borders as System Boundaries." In STRASSOLDO, Raimondo and Giovanni DELLI ZOTTI(Eds), *Cooperation and Conflict in Border Areas*. Milano: Angeli, p. 235.

«Boundaries do not only separate, they also link.» Niklas LUHMANN. 1982. "Territorial Borders as System Boundaries." In STRASSOLDO, Raimondo and Giovanni DELLI ZOTTI(Eds), *Cooperation and Conflict in Border Areas*. Milano: Angeli, p. 236.

Généralement, nous appelons société ce qui correspond à la population d'un territoire donné sous la gouverne d'un État central donné. De cette définition découle la croyance que la société mondiale serait l'ensemble de ces États «sociétaux». Luhmann conteste cette vision eastonienne du monde. Il est vrai, concède-t-il, que les frontières territoriales peuvent être établies de façon très satisfaisante, délimitant très précisément quel pays est d'un côté de la

<sup>521</sup> Ibid., p. 216.

frontière et quel pays est de l'autre côté.<sup>522</sup> Mais ceci n'est que l'aspect géographique du problème. Or, ce qui peut être très clair (ou non) géographiquement ne l'est pas automatiquement pour le social en général et la politique en particulier. La précision géographique d'une frontière n'en établit pas la signification politique, scientifique et sociale. Ce qui manque, déplore Luhmann, c'est un lien théorique entre les travaux sur les frontières territoriales des historiens et ethnographes et les travaux sur les frontières systémiques des théoriciens des systèmes. La science politique est extrêmement bien placée pour établir ce lien, ayant déjà commencé en qualifiant les frontières étatiques de frontières géopolitiques. Selon Luhmann, c'est le fait même d'avoir des frontières qui permet au système de «prendre conscience» qu'un environnement l'entoure, qu'il est à la fois séparé et lié à ce dernier. Séparé parce que la frontière système/environnement réduit les points de contact direct entre les deux et lié parce que cette séparation même force le système à établir des protocoles et des stratégies de contact avec son environnement.<sup>523</sup>

C'est donc la fonction de la frontière d'induire une distinction, la distinction système/environnement.<sup>524</sup> De plus, comme cela a été mentionné plus haut, les frontières du système mettent en exergue deux types de relations que ce dernier entretient; les relations système/environnement et les relations inter-système (relations entre le système et un ou plusieurs autres systèmes de son environnement). Et comme les frontières appartiennent au système, pas de frontières, pas de système et pas de système, pas d'environnement (non pas tout ce qui existe dans le monde, mais tout ce qui n'est pas ce système ne peut être environnemental pour un système si ce dernier ne s'en est pas différencié). Il en découle que l'environnement n'est pas une unité systémique, capable d'expérience ou d'action, ce que sous-tend une vision eastonienne du monde.<sup>525</sup> Un environnement donné est tout ce que n'est pas un système

---

<sup>522</sup> Id. 1982. "Territorial Borders as System Boundaries." In STRASSOLDO, Raimondo and Giovanni DELLI ZOTTI(Eds), *Cooperation and Conflict in Border Areas*. Milano: Angeli, p. 235.

<sup>523</sup> Ibid., p. 236.

<sup>524</sup> Loc. cit. C'est le «draw a distinction» de Spencer Brown traduit en théorie des systèmes sociaux: «tracer une frontière».

<sup>525</sup> Loc. cit.

donné: «The environment is the world which limits the system itself.»<sup>526</sup> Par conséquent, un système ne peut être perçu que comme faisant partie d'un environnement que par un autre système, qui considère tout ce qui n'est pas lui-même comme lui étant environnemental.

En résumé, les frontières assument deux fonctions: elles servent à différencier le système de son environnement et elles sont un moyen d'établir des relations avec les autres systèmes présents dans cet environnement.<sup>527</sup> Cette conception du rôle des frontières rejoint une importante argumentation épistémologique de Luhmann. La réalité existe, mais elle est propre à chaque système. Chacun ayant un environnement différent (puisque chaque système est différent des autres en ce qu'il s'est différencié de façon différente, créant ainsi un environnement dont le contenu lui est propre) et, de plus, chacun considérant cet environnement à partir d'une perspective qui lui est propre. Nulle part dans la société ou ailleurs dans le monde l'environnement peut-il être saisi dans son entièreté, d'un point de vue extérieur objectif. La science observe son environnement intra-social et extra-social (l'environnement non-scientifique) à partir de sélections, de médias, de structures qui lui sont propres, le système économique fait de même, chaque système psychique fait de même et ainsi de suite. Il se peut que la composition d'environnements se chevauche. Par exemple, il y a un système économique dans l'environnement du système politique et dans celui du système scientifique, mais c'est à la fois le même système économique et un système différent. Nous pouvons dire que le système économique est ce qu'il est, mais il est «reflété» différemment selon que l'observateur est le système politique, le système scientifique, le système économique lui-même (qui s'auto-observe) ou un autre. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il était si improbable qu'émergent des communications, c'est-à-dire que les systèmes de sens s'entendent de façon minimale dans leur description de la société. Seul le partage du sens (et la composition du système dans le cas des systèmes sociaux) permet une telle compréhension minimale.

---

<sup>526</sup> Loc. cit.

<sup>527</sup> Loc. cit.



Pour revenir aux frontières territoriales, elles ont permis la montée des États modernes et vice versa. Dans la société traditionnelle, l'établissement de frontières territoriales se fonde d'abord sur la stratification de la société et sa différenciation en centres et périphéries.<sup>528</sup> Dans une société stratifiée centre/périphérie, vivent de l'autre côté de la frontière les étrangers, les barbares, les non-croyants, les primitifs...: «It was enough to classify them as "environment", because not much came from them...»<sup>529</sup> Ainsi, les deux fonctions de la frontière telles que décrites plus haut sont plus ou moins prononcées, puisque (a) le système à partir duquel est établi l'environnement est instable et changeant, dû en partie à la volatilité des frontières territoriales délimitant les sociétés et (b) une telle société entretient peu ou pas de relations inter-systémiques et considère que son environnement n'est qu'un vaste espace peuplé de barbares.<sup>530</sup> Mais la modernité change ces conditions. Les frontières territoriales deviennent graduellement des frontières étatiques, régulées par un État central.<sup>531</sup> Avec le temps, l'environnement des systèmes sociaux se complexifie, il devient plus qu'un ensemble indistinct, inconnu et incertain: il est composé d'autres systèmes.

La modernité apporte un autre changement structurel extrêmement important. Avec une différenciation fonctionnelle des systèmes sociaux, les frontières ne peuvent assumer la double fonction de réguler les relations du système avec son environnement et les relations du système avec les autres systèmes de son environnement: «Today we cannot expect that differences between system and environment and relations among different systems converge in one single system-boundary.»<sup>532</sup> L'argument de Luhmann est qu'il faut se demander jusqu'à quel point le système doit reposer sur ses frontières pour réguler les contacts avec son environnement et les systèmes de son environnement. Il ne faut pas oublier qu'un système est une différence système/environnement et que système et environnement sont séparés par une frontière. Par conséquent, lorsque l'environnement du système se complexifie, la seule frontière

---

<sup>528</sup> Ibid., p. 237.

<sup>529</sup> Ibid., p. 238.

<sup>530</sup> Loc. cit.

<sup>531</sup> Ibid., p. 238-239.

<sup>532</sup> Ibid., p. 239.

qui le sépare de cet environnement ne suffit plus pour réguler l'analyse que le système fait de cet environnement. Par exemple, pour le système politique, de considérer que tout ce qui n'est pas politique ne fait pas partie du système, fonction assumée par sa différence système/ environnement d'origine, est trop simplificateur pour traiter les relations complexes de ce système avec les autres systèmes fonctionnels de la société moderne. Il en est de même des frontières territoriales.

Pour Luhmann, nous pouvons établir comme règle générale qu'avec la modernité, les frontières territoriales ne limitent plus les sociétés tout entières, mais seulement le système politique: « Territorial borders have the task of differentiating the world society into segmentary political functional system, that is: in equal states.»<sup>533</sup> En fait, pour l'instant, la différenciation segmentaire interne du système politique (ou régionalisation étatique) rend possibles certains accomplissements politiques majeurs comme la démocratie. Mais plus la société se fonctionnalise, plus les frontières étatiques perdent leur signification, ou plutôt leur capacité à générer des mondes sémantiquement fermés. Cela est notamment dû au fait que le système politique moderne est le seul à fonctionner avec des frontières territoriales. Son environnement est fait de systèmes (économique, scientifique, religieux...) pour lesquels ce concept est tout à fait étranger, si ce n'est les perturbations occasionnées par le système politique lui-même qui tente constamment de leur imposer un comportement régionalisé ou «national» (économies nationales, religions d'Etat...).

Mais les choses changent. Les liens familiaux traversent les frontières, ne serait-ce que grâce à la mobilité des travailleurs, l'argent, qu'il soit en dollars, en yen ou en pesos, est le même partout, les interdépendances économiques fleurissent plus rapidement que nous pouvons les dénombrer et le problème scientifique de la vie dans l'espace est le même à Moscou et à Houston. « Borders affect those functional sectors only to the extent to which politics can affect them and to which they cannot organize their own ways-out. Therefore, the increased

functional significance of borders is counter-balanced by a decline in their importance in everyday experiential world.»<sup>534</sup> En résumé, dans une société fonctionnellement différenciée, l'environnement de chacun des sous-systèmes sociaux devient d'une telle complexité que les seules frontières territoriales ne suffisent plus pour réguler les relations de chaque système avec les autres systèmes de leur environnement. D'ailleurs, l'obsolescence progressive des frontières territoriales n'est pas sans causer des remous sociaux. Des contre-mouvements voient fréquemment le jour, particulièrement dans le système politique lui-même, où des groupes et organisations partent à la recherche d'une identité régionale et étatique quelconque – souvent alimentée par un nationalisme plus ou moins exacerbé. Plusieurs se languissent d'un monde plus étroit, plus fragmenté, plus intelligible. Et la méthode privilégiée semble être le renforcement ou le renouvellement de la valeur symbolique de certaines frontières territoriales. Enfin, conclut Luhmann, il ne faudrait tout de même pas sous-estimer la valeur de ces frontières. Elles jouent encore un rôle dans les relations inter-systémiques de plusieurs secteurs fonctionnels de la société. Seulement, il ne faut pas non plus surestimer leurs capacités ou oublier qu'elles sont propres au système politique.

### b) *Société mondiale et globalisation*

«International, indeed, no longer refers to a relation between two (or more) nations but to the political and the economic problems of the global system. And last but not least, science is not differentiated into regional, ethnic or cultural sciences but into disciplines and research fields.» Niklas LUHMANN. 1997. "Globalization or World Society: How to Conceive of Modern Society?" *International Review of Sociology* 7(1): 67.

«Apparently, society reacts to itself, but what do we mean by society? What do we do with the everyday knowledge that we take for granted? How can we conceptualize it? What do these facts indicate? Is the global system a society, or is it a system of societies, as Parsons would have it?» Niklas LUHMANN. 1997. "Globalization or World Society: How to Conceive of Modern Society?" *International Review of Sociology* 7(1): 67.

Que dire à propos de la globalisation? Cette idée fait fureur en sciences sociales, en politique et en économie. Tout le monde en est fier, bien que sa signification soit de plus en plus difficile à saisir. La principale cause est que pour savoir ce qu'est la globalisation, il faudrait d'abord savoir qu'est-ce qui se globalise et par rapport à quoi. Bref, il faut d'abord établir un point de référence, un point de comparaison. Et la théorie des systèmes sociaux nous offre ce

point sur un plateau d'argent: la société moderne avec la différenciation fonctionnelle de ses principaux systèmes sociaux. Globalisation, mondialisation et internationalisation sont toutes des expressions qui réfèrent à la même idée, qui, quelle qu'elle soit, est à l'opposé de la fragmentation, de la régionalisation, des frontières. Ceci établi, prétendent certains qui associent inévitablement frontières territoriales avec Etat – en plus de confondre système politique et société – la fin des Etats-nationaux est proche. Il est vrai que nous sommes tous les jours exposés, et même surexposés, aux preuves que la globalisation existe bel et bien: la volatilité des marchés financiers, la convertibilité de l'argent, les programmes de recherche des disciplines scientifiques, les répercussions sur la communauté internationale de micro- et macro-événements en Ex-Yougoslavie, en Somalie, en Afrique du Sud ou ailleurs, les problèmes universels de la gestion des innovations technologiques, l'apparition de fondamentalismes en tout genre, etc.<sup>535</sup> Tous ces événements simultanés sont beaucoup plus que des problèmes inter-étatiques. Par résonance, ils sont thématiques en surabondance dans plusieurs systèmes fonctionnels, notamment les systèmes politique, économique et scientifique.<sup>536</sup>

Cependant, même notre très fructueux 20<sup>e</sup> siècle ne nous a pas apporté le bonheur promis par les humanistes non plus que la solidarité durkheimienne. S'ils sont toujours des aspirations, ils ne montrent toujours pas de signe de réalisation à l'échelle globale. Pour Luhmann, nous devons affronter la réalité pour ce qu'elle est: réaliste. Il faut éviter de raviver des utopies de communauté ou de société civile, de raviver des vieux noms et des vieux rêves, parce que cela ne mène qu'à des déceptions et réduit l'étendue des possibilités de la politique, accapare son attention sur des problèmes dont la solution est complètement hors de sa portée. Toujours selon Luhmann, notre principal problème est que nous nous obstinons à considérer les phénomènes sociaux à travers les lunettes de la stratification traditionnelle:

---

<sup>535</sup> Id. 1997. "Globalization or World Society: How to Conceive of Modern Society?" *International Review of Sociology* 7(1): 67.  
<sup>536</sup> Loc. cit.

If we look at the huge masses of starving people, deprived of all necessities for a decent human life, without access to any of the function systems, or if we consider all the human bodies, struggling to survive the next day, neither 'exploitation' nor 'suppression' – terms that refer again to stratification – are adequate descriptions. It is only by habit and by ideological distortion that we use these terms.<sup>537</sup>

Ces phénomènes ne doivent plus être observés et traités par le prisme hiérarchique de l'exploitation ou la suppression – dont l'unique porte de sortie serait la révolution – mais par celui d'inclusion/exclusion des systèmes fonctionnels de la société moderne. L'accès aux systèmes fonctionnels est ce qui inclut ou exclut un individu de la société.

A accès à un système fonctionnel un individu qui remplit les rôles par lesquels ce système prend en compte l'existence de systèmes psychiques dans son environnement. Par exemple, celui qui ne peut obtenir de certificat de naissance a de la difficulté à se faire reconnaître par le système politique – entre autres en tant qu'électeur – ou celui qui ne possède pas une éducation supérieure a de la difficulté à se faire reconnaître par le système économique – notamment comme travailleur – et ainsi de suite. De plus, l'exclusion d'un système provoque souvent plusieurs autres exclusions<sup>538</sup> et l'exemple le plus frappant est probablement celui de la pauvreté, qui cause toutes sortes d'exclusions: exclusion du système économique, du système d'éducation, du système légal, etc. C'est pourquoi Luhmann affirme que l'inclusion des systèmes fonctionnels est paradoxale. D'un côté, chaque système fonctionnel moderne présuppose l'inclusion de toute la population, mais dans les faits, seuls les individus qui répondent aux critères sémantiques du système y ont accès, se font reconnaître par lui. Le fait est que chaque système ne pourra jamais être assez complexe pour prendre en compte toute la complexité de chaque individu. Il ne peut que considérer un aspect de cette individualité, qui prend la forme de rôles, celle que lui permet de «comprendre» son code particulier.

Selon Luhmann, les caractéristiques de la société contemporaine, que nous parlions de globalisation ou d'autre chose, ne font que rendre plus pressant le besoin que nous avons de

---

<sup>537</sup> Ibid., p. 70.

<sup>538</sup> Loc. cit.

revenir au concept de société, de le redéfinir. Et ceci passe par la notion de frontières, par le fait que la société ne doit pas être vue comme une sorte d'État idéal ou idéalisé, mais comme une frontière entre le social et le reste du monde, le non-social.<sup>539</sup> Et quand la frontière sociale est stabilisée, elle permet au système d'opérer à l'intérieur de lui-même, de se différencier à l'interne, chaque opération contribuant au renforcement de la distinction système/ environnement d'origine.<sup>540</sup> Par conséquent, le système autoréférent devient son propre produit: la société est le produit de la société et la modernité fait de la société un système global. Mise à part la frontière d'origine, celle qui distingue le social du reste du monde (physique et psychique) et qui est reproduite à chaque production d'une communication, toutes les autres frontières – internes au système sociétal – peuvent donc être contestées, réorganisées ou annihilées, y compris les frontières territoriales. Et elles le sont: «All internal boundaries depend upon the self-organization of subsystems and no longer on an 'origin' in history or on the nature or logic of the encompassing system.»<sup>541</sup>

Enfin, Luhmann utilise une autre illustration pour démontrer la faible capacité des frontières territoriales pour définir et réguler les relations inter-systémiques. D'abord, la différenciation entre le système psychique et le système social, dans l'utilisation du langage par exemple, est assez simple. Le fait même d'utiliser le langage requiert du locuteur qu'il distingue la chose qu'il décrit du mot qu'il utilise pour l'exprimer. Et la question de savoir si le mot en question fera partie d'un élément social ou non sera résolue par son insertion ou non dans un complexe communicationnel. Dans les termes de Luhmann, la distinction pensée/ communication réfère à la frontière externe de la société, celle qui s'établit entre ce qui est social et ce qui ne l'est pas. Mais toutes les frontières n'ont pas cette qualité opérationnelle d'établir d'office à quel système appartient tel ou tel élément. Et l'exemple le plus frappant est celui des frontières territoriales: «They are political conventions, relevant for the segmentary

---

<sup>539</sup> Ibid., p. 71.

<sup>540</sup> Luhmann, se basant sur les travaux de George Spencer Brown et Heinz von Foerster, appelle cette différenciation interne une réintroduction («re-entry») de la différence système/environnement à l'intérieur du système. Id. "Observing Re-Entries", op. cit., p. 485.

<sup>541</sup> Id. "Globalization or World Society?", op. cit., p. 71.

differentiation of the political subsystem of the global society. They designate places to show passports and, occasionally, generate reasons for war. It does not make any sense to say that they separate societies.»<sup>542</sup> Autrement dit, une frontière territoriale ne peut pas distinguer le social (d'un côté de la frontière) du non-social (de l'autre côté de la frontière), ne peut pas distinguer le gouvernement (d'un côté de la frontière) de l'opposition (de l'autre côté de la frontière), etc. Bref, la frontière territoriale ne peut remplir aucune des principales fonctions de la société moderne. C'est pourquoi Luhmann affirme que la question de savoir si la société est globale ou non ne relève pas de ses multiples frontières internes, mais de sa frontière externe, c'est-à-dire de sa distinction système/environnement d'origine, celle qui distingue tout ce qui est social de ce qui ne l'est pas. Par conséquent, conclut Luhmann, c'est parce que la société comprend l'ensemble de toutes les communications agrégées en réseau récursif de production communicationnelle qu'elle est globale. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas la segmentation ou la stratification interne de certains des sous-systèmes fonctionnels qui la composent, comme le système politique. À partir de cette analyse, nous pouvons donc dire que les discours contemporains sur l'abolition des frontières, la mondialisation et autres globalisations sont des descriptions émises par la société, principalement par les systèmes politique, économique et scientifique, pour décrire le processus ré-organisationnel auquel procèdent certains des sous-systèmes qui la composent.

#### *D. Thèmes et enjeux politiques*

##### **1. La politisation des conflits**

Selon Luhmann, il est vrai que la science politique a commencé à considérer la politique, le gouvernement, l'État et les autres institutions politiques comme un «système» politique depuis Easton, mais elle s'est arrêtée là. Elle n'a pas su profiter des développements subséquents de la GST, de la cybernétique, de la sociologie des systèmes sociaux, de la sociologie des organisations, de la théorie des systèmes psychologiques et d'autres encore.<sup>543</sup>

---

<sup>542</sup> Ibid., p. 72.

<sup>543</sup> Id. "Politics As a Social System", op. cit., p. 138-139.

Une des principales objections à la façon dont Luhmann considère le système politique porte sur l'autonomie de ce dernier. Luhmann parle du système politique comme d'un système autoréférent, autoproducteur et, ce qui semble frapper l'imagination de plusieurs, autonome. Pourtant, il ne veut surtout pas dire que le système est isolé ou autosuffisant. Au contraire. L'autonomie du système, c'est sa capacité indépendante de toute contrainte extérieure de produire les éléments – leur unité – qui le composent et de choisir de quelle façon et par quelles procédures cela s'effectuera: «Autonomy... refers to the degree of freedom with which the selective criteria of the system can regulate the relations between system and environment.»<sup>544</sup>

Ceci signifie qu'un système politique autonome est en mesure d'établir par lui-même les critères selon lesquels il émet des décisions (collectivement obligatoires). Mais il ne faut pas confondre les niveaux ou, comme dirait Luhmann, il ne faut pas réduire la société à n'être qu'un immense système interactionnel ou organisationnel. C'est pourquoi il ne faut pas confondre l'«influence» des systèmes les uns sur les autres avec une «dépendance» des systèmes les uns par rapport aux autres. Par exemple, le politicien a toute liberté, «fonctionnellement parlant», de participer à la production de décisions politiques. D'un autre côté, il est fort possible que sa participation soit influencée par toutes sortes de facteurs (groupes religieux, pressions économiques...), à commencer par ses propres opinions (système psychique). Mais ces influences s'incarnent dans des systèmes sociaux interactionnels ou organisationnels et elles ne peuvent que «perturber» ou «irriter» le système. Jamais elles ne le déterminent. Dans un système politique moderne, le politicien n'a pas besoin d'obtenir la permission d'un quelconque groupe, soit-il religieux, économique ou autre, pour voter des lois, bien que le contenu des lois puisse être influencé par des interventions extérieures.<sup>545</sup> Cependant, la légitimité du processus décisionnel est strictement politique. C'est d'ailleurs pour cela que Luhmann répète inlassablement que les principaux systèmes fonctionnels de la société sont différenciés et autonomes: ils n'ont pas besoin les uns des autres au niveau opérationnel, au niveau de la

---

<sup>544</sup> Ibid., p. 142.

<sup>545</sup> Cette logique s'applique aussi au fonctionnaire qui plante les lois ou, pour dépersonnaliser l'argumentation, au processus de production de communications politiques.



production des communications. Pour revenir au système politique, sa légitimité provient donc du système politique lui-même (principes de représentation partisane et parlementaire, processus électoral, procédure d'adoption et de sanction des lois, établissement des programmes d'application des lois...) et y retourne. Bref, elle reste à l'intérieur du système politique. C'est pourquoi nous pouvons dire que ce dernier s'auto-légitime: la conformité et la justification des communications politiques émises par le système reposent sur des structures et processus eux-mêmes politiques.

En résumé, le long processus d'autonomisation du système politique, que la science politique observe depuis plusieurs siècles, correspond à ce que Luhmann appelle la différenciation fonctionnelle du système politique. C'est par son processus de différenciation ou d'autonomisation que le système se met dans la position où il peut produire des décisions sans devoir en répondre devant un système, une structure ou quelque autre entité qui lui soit extérieure. Par conséquent, plus il s'autonomise, plus augmente sa capacité à produire des décisions collectivement obligatoires. Paradoxalement, plus la société moderne se complexifie, plus les sous-systèmes sociaux se différencient et plus le besoin d'intégration se fait sentir d'un côté, alors que de l'autre, plus il est improbable qu'une solution durable à ce besoin moderne soit apportée, puisqu'elle remettrait en cause le fondement même de la modernité, soit la différenciation fonctionnelle de la société. L'enjeu de l'intégration sociale se fait pourtant sentir dans toutes les sphères d'activités, mais les problèmes qui émergent dans la modernité ne peuvent pas ou ne peuvent plus être réglés par référence à une vérité absolue (religion), à des convictions communes (nationalisme), à des échanges (économie pré-moderne) ou à une sympathie mutuelle (type de collaboration limité aux petits groupes). Il semble qu'il faille des décisions collectivement obligatoires. Un exemple: comment notre société pourrait-elle fonctionner si le respect des feux de circulation ne relevait que du bon vouloir et du savoir-vivre des conducteurs? Serions-nous plus en sécurité si «Dieu» pourvoyait à la circulation? Non. Il faut une réglementation qui s'applique à tous et accompagnée de pénalités lorsqu'elle n'est pas respectée. Et quand les autres systèmes fonctionnels modernes nécessitent des décisions qui

s'appliquent à tous, c'est-à-dire autant à ceux qui votent les lois qu'à ceux qui en sont l'objet, ils s'adressent au système politique.

La société moderne ne peut plus compter sur la loyauté (combiné à la force physique), non plus qu'à des convictions idéologiques ou la promesse de gains économiques pour faire face à la pléthore de motifs plus ou moins incompatibles (quand il y en a) qui guident les actions des uns et des autres: «This means that the political system must guarantee the acceptance of still undetermined and undefined decisions – in other words, *the legitimacy of legality.*»<sup>546</sup> La production de décisions collectivement obligatoires décrit la fonction du système politique au niveau concret des interactions. À un niveau beaucoup plus abstrait, cette fonction se formule comme la génération de pouvoir, c'est-à-dire d'un médium de communication symboliquement généralisé qui permet aux décisions d'être transmises, d'être effectivement obligatoires.<sup>547</sup> Luhmann reprend Max Weber et Norbert Elias pour spécifier que c'est au moyen de la monopolisation de l'utilisation de la violence physique que le système politique a d'abord assis son (ou le) pouvoir en le différenciant des autres média symboliques. Cependant, il ne faudrait pas penser que Luhmann suggère que le pouvoir soit présent dans le seul système politique. Seulement, il n'y a que dans le système politique que le pouvoir devient un médium symbolique permettant d'émettre des décisions collectivement obligatoires.<sup>548</sup>

Le système politique moderne doit faire face à un environnement de plus en plus complexe. Pour conserver sa stabilité (sa différenciation, qui fait de lui un système autonome), il doit donc maintenir sa propre complexité, afin de faire face à celle qui l'entoure: «By complexity, I mean the totality of possible events – the complexity of the world is all the possible events in the world, the complexity of a system is all the possible events compatible with the structure of the system.»<sup>549</sup> Et qui dit complexité interne pour le système dit aussi de

---

<sup>546</sup> Ibid., p. 146.

<sup>547</sup> Ibid., p. 147.

<sup>548</sup> Loc. cit.

<sup>549</sup> Loc. cit.

plus en plus de place faite aux conflits, aux dissensions, aux alternatives et aux possibilités. C'est la raison pour laquelle le système doit toujours demeurer, jusqu'à un certain point, indéterminé, contradictoire, vague. Il doit laisser la place au mouvement. Et même ainsi, les critiques constantes dont font l'objet les institutions politiques modernes qui doivent composer avec les conflits sociaux – conservatisme bureaucratique, dogmatisme des idéologies, manque de sensibilité politique des partis politiques de masse, décadence (ou déchéance) d'une véritable opposition parlementaire – nous prouvent que la complexité croissante de leur environnement est très difficile à suivre pour les structures politiques. Ainsi, la capacité du système politique d'absorber les conflits – d'en faire des questions de décisions politiques – doit augmenter au fur et à mesure que la société se complexifie et laisse elle-même plus de place au conflit: «...conflicts can be taken into the system and legitimated only if the complexity of contradictory demands can be channeled toward decisions.»<sup>550</sup>

## 2. Digression sur le pouvoir

«He who is active in politics strives for power either as a means in serving other aims, ideal or egoistic, or as 'power for power's sake'...» Max WEBER. 1946(1958). "Politics as a Vocation." In GERTH, Hans H. and Charles W. MILLS(Eds), *From Max Weber: Essays in Sociology*. NY: Oxford University Press, p. 78.

«Le politique, quand il n'est pas trivialement confondu avec la politique, est défini à partir de notions aussi confuses que celles de pouvoir, de société globale, de domination légitime ou de violence. Le système est pour sa part confondu avec l'institution, l'ordre, ou l'ensemble d'éléments. Et le système politique, que composent ces deux agrégats confus, est assimilé au régime ou à l'État ou au «sous-système de contrôle d'une société globale».» Jean-Louis VULLIERME. 1989. *Le concept de système politique*. Paris: PUF, p. 51.

Le pouvoir. Un concept central pour la théorie et la pratique politiques. Selon Luhmann, la théorie politique classique – et Robert Dahl à sa tête – a tendance à aborder le pouvoir de façon causale. Elle conçoit ce dernier comme une cause (une habileté) produisant un effet (faire agir les autres d'une façon qu'ils n'auraient pas choisie de leur propre volonté): «Power is the possibility of having one's own decision select alternatives or reduce complexity for others.»<sup>551</sup> Cette conception hiérarchique – typique des chaînes de commande qui vont du haut vers le bas – du pouvoir voile l'aspect réciproque de ce type de relation. Le pouvoir est vu

---

<sup>550</sup> Ibid., p. 149.

<sup>551</sup> Ibid., p. 150.

comme une possession qui peut être gagnée ou perdue dans un jeu à somme nulle.<sup>552</sup> Luhmann, en bon théoricien des systèmes, pense davantage le pouvoir politique en termes de sélectivité (du système): «Power exists whenever a decision-maker chooses one specific possibility from among many and when this selection is in turn accepted by others as a premise for their own decision making – even though it obviously is based on a selective decision.»<sup>553</sup> L'«acceptation» de la décision par les tiers est basée sur le fait qu'il y a d'autres alternatives à cette dernière en cas de refus, notamment l'utilisation de la force physique (cas extrême), le retrait de partenaires lors d'un effort collectif, la perte de membres de l'organisation, le discrédit des individus qui refusent la décision et la surcharge de complexité, d'incertitude et de responsabilité.<sup>554</sup> Non seulement le pouvoir politique est-il un processus sélectif, mais il agit comme agent de réduction de la complexité environnementale pour le système social dans son ensemble, du moins en principe.

Toujours selon Luhmann, dans un système politique complexe, le pouvoir doit demeurer réflexif: il doit toujours être possible de l'appliquer à lui-même, même aux plus hauts niveaux hiérarchiques. Ainsi, plus le système est complexe, plus la pression est forte sur la capacité de sélection du système (réduction de la complexité environnementale), plus l'ensemble du processus décisionnel devient circulaire: «In all fully developed political systems, the relative power of one position must be able to influence the relative power of others...»<sup>555</sup> La circularité du pouvoir politique est liée à la différenciation interne du système politique. Si le pouvoir doit être réflexif, c'est parce que la production de décisions politiques n'est plus centralisée, mais divisée entre les partis politiques, le public et le gouvernement, chacun fournissant aux autres les prémisses nécessaires à cette production: «The power of such a complex system, however, can only be actualized if each powerholder accepts decision premises set by others, and subordinates himself to the power of others.»<sup>556</sup> C'est ce que Luhmann veut dire quand il parle

---

<sup>552</sup> Ibid., p. 150-151.

<sup>553</sup> Ibid., p. 151.

<sup>554</sup> Loc. cit.

<sup>555</sup> Ibid., p. 152.

<sup>556</sup> Ibid., p. 156.

du pouvoir qui s'applique au pouvoir et des sous-systèmes politiques qui fonctionnent sur une base égalitaire plutôt que hiérarchique: il faut que les postes politiques en mesure de produire des décisions soient soumises au pouvoir les unes des autres, acceptent les prémisses fournies par les autres parties du système politique. Par exemple, on imagine mal comment un système politique démocratique pourrait fonctionner si les fonctionnaires (gouvernement) n'acceptaient pas de respecter le résultat des élections (politique partisane).

Bref, le pouvoir, cette capacité de produire des décisions politiques, est littéralement fragmenté entre les sous-systèmes politiques, dont aucun, faut-il le rappeler, ne domine les autres. Ici encore, les idées de Luhmann portent à confusion. Selon lui, cette circularité (ou réflexivité) du pouvoir ne peut s'établir que si le système politique et les rôles politiques sont bien différenciés du reste de la société, «only if the role a person performs in this system has not yet been immobilized by his consideration of the other roles he performs elsewhere.» Pourtant, protestent certains, il est tout à fait évident que les fonctionnaires et les politiciens qui remplissent ces rôles subissent toutes sortes d'influences, en plus de leurs propres idées. Encore une fois, Luhmann répond qu'il ne faut pas confondre les niveaux. L'avertissement contre la confusion des rôles dont il parle origine de celle que veut éviter Weber avec sa classe de fonctionnaires professionnels, qui font de leur occupation bureaucratique une profession. Ces bureaucrates professionnels ne sont pas à la fois prêtres, scientifiques, parents ou enseignants: dans l'exercice de leurs fonctions, ils sont fonctionnaires. C'est pourquoi Luhmann affirme que quelles que soient les perturbations de l'environnement (intra-sociales ou psychiques), les rôles politiques, au niveau fonctionnel, continuent à être remplis de façon autonome.<sup>557</sup>

---

<sup>557</sup> Loc. cit.

### 3. Le concept politique no. 1: l'État

«Si ce nouveau paradoxe consiste à dire que les solutions créent les problèmes parce que les problèmes créent les solutions, le temps devient la variable critique; ce qui peut aussi signifier que «l'économie» (c'est-à-dire le gain) de temps et le fait d'éviter momentanément de prendre des décisions, constituent désormais les caractéristiques de la politique. En conséquence, le souverain n'est pas celui qui a la compétence et le pouvoir de prendre des décisions définitives, mais celui qui a la possibilité d'esquiver les situations qui l'obligent à prendre telle ou telle décision, et à user de son pouvoir.» Niklas LUHMANN. 1985. «"État" du système politique.» *Traverses* (33-34): 190.

#### a) *L'État ou l'image simplifiée du politique*

Dans les théories politiques, la sémantique de l'État repose soit sur son appartenance au système politique, soit sur une distinction entre l'État et la société – ce qui sous-tend que l'État existe en-dehors de la société.<sup>558</sup> Légalement, cette dernière distinction fait de l'État une personne juridique, un acteur collectif à part entière. Mais pour les sciences sociales, l'État n'est au mieux qu'une fiction légale. Il appert que l'État, quoique nous fassions, est un concept très flou et nous l'associons ou le confondons tour à tour avec la politique, le système politique, la bureaucratie et le gouvernement. D'un autre côté, si les réseaux scolaire et hospitalier, par exemple, font partie de l'État, en seraient exclus les partis politiques, les groupes d'intérêts et les mouvements sociaux. Pour Luhmann, ces conceptions imprécises de l'État justifient que nous nous attardions à évaluer l'«état» du système politique.<sup>559</sup> Pour lui, le système politique est beaucoup plus pratique que l'État comme concept analytique, car il met en exergue la différenciation dont la fonction politique fait l'objet dans la société moderne. Pour comprendre où se situe l'État dans la théorie de Luhmann, il faut revenir aux principes de son modèle. D'abord, le système autoproducteur est système parce qu'il se distingue de son environnement sur la base d'une différence (politique, économique, consciente...) qui lui est propre. Ensuite, à chaque fois que le système social produit une communication, qu'il construit l'unité de cette communication, il a besoin de la différence qui le distingue de son environnement. En fait, chacune des communications (éléments) qui le composent, parce qu'elle est typiquement sienne, établit son identité, reproduit la différence système/environnement du système.

---

<sup>558</sup> Niklas LUHMANN. 1985. «"État" du système politique.» *Traverses* (33-34): 185.

<sup>559</sup> Loc. cit.

Se rajoute à tout ceci l'observation. Le système social est un système observateur, parce qu'il est une entité qui distingue des unités dans son environnement – il «tire» des distinctions. C'est ainsi que le système politique distingue un système scientifique, un système économique, des systèmes psychiques, etc., dans son environnement. Et à chaque fois qu'il produit une communication à propos de ces systèmes environnementaux, cette dernière, parce qu'elle lui est spécifique, reproduit sa différence système/environnement du système. Cependant, observer est une opération. Elle doit être effectuée. Et seule une unité qui fonctionne comme une unité est en mesure d'effectuer une opération. Bref, seul un système peut observer. Et pour ce faire, le système doit être «conscient» de lui-même, de la même façon que nous devons être «conscients» de notre existence, savoir que nous sommes quelqu'un, pour pouvoir penser (un autre type d'opération). Autrement dit, un système qui observe doit disposer d'une image de lui-même. Par définition, cette représentation interne est simplifiée, car le système ne pourrait réintroduire à l'intérieur de lui-même une représentation qui le décrirait parfaitement, puisque cela reviendrait à se ré-inclure à l'intérieur de lui-même. C'est d'autant plus flagrant dans le cas de l'auto-observation, alors que le système doit à la fois «être conscient» de son unité et faire des distinctions à l'intérieur de lui-même. Exiger une représentation non-simplifiée du système équivaldrait, par exemple, à exiger d'une personne que l'idée qu'elle se fait d'elle-même inclut à tout moment tous ses traits de caractères, tous les détails de son apparence physique, toutes ses opinions, etc., dans une seule image. D'où la nécessité de ce que Luhmann appelle des processus auto-simplifiants: un peu comme le «moi» du système psychique, l'État est l'image simplifiée du système politique.

En fait, c'est le système politique qui s'auto-décrit comme État. Cela facilite grandement l'autoproduction, car est ainsi qualifié de politique tout ce qui se rattache à l'État. En résumé, Luhmann nous suggère que dans la société moderne, l'État soit abordé par la science comme la façon dont le système politique s'auto-décrit.<sup>560</sup> Dit autrement, l'État assume

---

<sup>560</sup> Ibid., p. 186.

cette fonction qui consiste, pour le système politique, à se décrire de façon simplifiée.<sup>561</sup> Si le système pouvait saisir toute sa complexité, la réintroduire à l'intérieur de lui-même, il deviendrait beaucoup plus complexe du fait même qu'il contiendrait cette description, ce qui mènerait rapidement à une surcharge du système. C'est d'ailleurs pour cette raison que les opérations mêmes du système sont structurées de manière telle qu'elles fonctionnent de façon réductrice.<sup>562</sup> C'est donc la complexité qui force la sélection (la réduction de la complexité) même dans le cas de la thématization de la complexité (du système) elle-même. C'est la raison pour laquelle toute auto-description et auto-observation repose sur des auto-simplifications.<sup>563</sup> C'est donc dire, conclut Luhmann, que l'État n'est pas un système.

### b) *L'État constitutionnel*

«L'État constitutionnel est si bien parvenu à neutraliser le pouvoir que les hommes commencèrent à remarquer les contraintes économiques bien plus que les contraintes politiques.» Giovanni SARTORI. 1957(1973). *Théorie de la démocratie*. Paris: Armand Colin, p. 294.

«L'État constitutionnel, au lieu d'être le moment où on a fait passer le pouvoir politique sous le contrôle du droit, représente l'inauguration d'un processus par lequel le système légal et le système politique s'autonomisent...» Stephen SCHECTER. 1995. «Luhmann et le politique: au-delà de l'incroyable.» *Société* 14: 48.

Dans l'analyse du système politique de Luhmann, l'État n'est pas un sous-système de ce dernier, pas plus qu'il ne se réduit à une fiction légale, personne collective qui prendrait des décisions: «C'est le système politique réintroduit dans ce même système politique, en tant que point de référence pour l'action politique.»<sup>564</sup> C'est avec cette définition de l'État que Luhmann aborde la question historique du passage de ce qu'il appelle l'État constitutionnel à l'État-providence. Selon lui l'évolution de la société, et principalement son passage de la tradition à la modernité comme mode dominant de différenciation, amène les systèmes sociaux à mettre en relation (a) la différenciation croissante de la société, (b) la complexité accrue des systèmes différenciés et (c) le besoin de procédés auto-simplifiants leur permettant de s'utiliser comme instance de leurs propres opérations. Le processus débute lorsque les appareils politiques du

<sup>561</sup> Loc. cit.

<sup>562</sup> Id. 1990. "State and Politics: Towards a Semantics of the Self-Description of Political Systems." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*, op. cit., p. 117.

<sup>563</sup> Ibid., p. 118.

<sup>564</sup> Id. «"État" du système politique», op. cit., p. 186.



Moyen Âge se dotent de territoires délimités par des frontières. Vus de l'extérieur, ils semblent se bureaucratiser, mais il y a beaucoup plus que cela. Graduellement, la fonction politique se différencie de la fonction économique et de la fonction religieuse. Et l'État, personnifié par le monarque, est reconnu comme représentant de l'unité du système politique.<sup>565</sup> L'identité de ce dernier est encore en symbiose avec celle du prince, car les intérêts généraux du premier ne sont pas encore distingués des intérêts privés du second. Au 18<sup>e</sup> siècle, les problèmes de complexité des théories politiques sont tels que le concept d'État est littéralement reformulé. C'est désormais un terme ayant son propre objet, qui désigne «l'unité de la multiplicité des objectifs et des activités politiques.»<sup>566</sup> Désormais, le monarque n'est plus l'État, il en est le premier serviteur. Mais comme l'État s'accompagne toujours de la notion de société civile – société politique ou *politeia* – la vie politique est entendue dans un sens très large. La fonction politique n'est pas encore complètement différenciée des autres grandes fonctions sociétales. C'est au 19<sup>e</sup> siècle que nous en venons à considérer qu'est politique tout ce qui a trait à l'État.<sup>567</sup> Et cet État, c'est l'État moderne.

Mais Luhmann ne se satisfait pas de cette analyse. Pour faire l'état de l'État, il faut observer le contexte de son évolution historique, pas seulement conceptuelle. Dans le domaine des auto-descriptions, l'État moderne introduit une sémantique toute nouvelle. Jusqu'à maintenant, ces auto-descriptions ont toujours référé à la société tout entière. Mais voilà que l'État auto-décrit le seul système politique, qui lui se définit en se démarquant de la société.<sup>568</sup> Ces changements sémantiques ouvrent la voie à la première forme d'État moderne, l'État constitutionnel. De par sa constitution, l'État auto-limite son propre pouvoir souverain, il devient une entité distincte. La constitution, c'est la carte d'identité de l'État. Avec l'État constitutionnel comme point de référence, le système politique est pour la première fois en mesure de distinguer de façon autonome ce qui lui est interne (autoréférence) de ce qui lui est

---

<sup>565</sup> Ibid., p. 187.

<sup>566</sup> Loc. cit.

<sup>567</sup> Loc. cit.

<sup>568</sup> Ibid., p. 188.

extérieur (hétéro-référence): «Un système qui utilise la réintroduction, est capable de s'observer et de se décrire lui-même. Il peut traiter l'information, en prenant comme référent ce qui le différencie de son environnement.»<sup>569</sup> En résumé, l'État constitutionnel représente une période de l'existence du système politique moderne où ce dernier n'est pas encore complètement différencié du système légal; il a encore besoin d'une légitimation légale plutôt que politique pour justifier (légitimer) son activité.

### c) L'État-providence

«But formed as the welfare state, the political system is involved in a reference to society that it itself cannot regulate any longer. Like a swarm of locusts it is forced to end its flight because its glucose (money) is exhausted.»

Niklas LUHMANN. 1990. "State and Politics: Towards a Semantics of the Self-Description of Political Systems." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, p. 151-152.

«If one were to characterize the welfare state in the briefest possible way, then one could speak of the excessive burden that politics places on the state.» Niklas LUHMANN. 1990. "State and Politics: Towards a Semantics of the Self-Description of Political Systems." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, p. 144.

Quelque part au 20<sup>e</sup> siècle, l'État constitutionnel devient l'État-providence. Cela ne signifie pas, nous assure Luhmann, que l'État perde son caractère constitutionnel ou même qu'il pourrait s'en passer, mais bien qu'il ne peut plus faire face aux problèmes qui émergent armé des seuls principes de sa constitution. Et quand l'État-providence – perçu comme le résultat historique des activités de régulation sociale toujours plus prononcées de l'État – se décrit comme un État en crise, ce n'est qu'une description superficielle. C'est l'éternel cercle vicieux des solutions-problèmes. Combien de problèmes défrayant actuellement la manchette sont le résultat pur et simple de décisions politiques antérieures? Combien d'«effets secondaires» de programmes mis en place de bonne foi sont réintroduits dans le système sous forme de nouveaux problèmes que l'on charge l'État de régler... encore une fois? Pour en rajouter, nous nous laissons influencer par les auto-descriptions du système politique et nous finissons par confondre la politique et l'État, providence ou non. Et Luhmann répète que c'est la théorie des systèmes sociaux qui nous permet le mieux de différencier ces deux phénomènes

---

<sup>569</sup> Ibid., p. 189.

inextricablement imbriqués. D'un côté, la politique (au sens de système politique) est la fonction qui produit des décisions collectivement obligatoires pour la société, alors que l'État est l'auto-description du système politique: «Politics is not determined as *state* but *in reference to the state*. The political is always, but not exclusively, oriented towards the state.»<sup>570</sup> Quant à l'État-providence, c'est de toute évidence l'État le plus surchargé qui ait jamais existé. Ceci est plus que probablement dû au fait que la politique crée elle-même les événements qui la mettront ultérieurement dans des situations plus problématiques encore.<sup>571</sup> Comme l'État est une auto-description du système politique, c'est ce que l'État-providence décrit: la différenciation de la fonction politique, la complexification du système politique, la différenciation interne de ce dernier, de même que son autoréférence.

Il faut aussi ajouter que l'État-providence, c'est l'incarnation du phénomène de l'inclusion dans le système politique. Et si cette inclusion, que postule le système, rencontre des ratés dans la pratique courante, ces ratés constituent autant de prétextes pour le système pour s'auto-reproduire. Le malheur des uns faisant le bonheur de l'autre, le fait que l'inclusion (accès au système) éprouve des difficultés ne constitue qu'autant de sources d'autoproduction pour le système, autant de problèmes à ne pas régler en y apportant des solutions. Avec un État-providence aussi surchargé, la bureaucratie explose. Comme cela a été mentionné précédemment, Luhmann considère que la bureaucratie est une relation «écologique» entre le sous-système du gouvernement et celui du public. La bureaucratie fournit une partie des prémisses sur lesquelles repose la production de décisions politiques. Par exemple, les politiciens abordent toujours les thèmes politiques en assumant qu'il y aura une bureaucratie, un bras exécutif attendant à leurs promesses (si elles deviennent un jour exécutoires). Or, dans l'État-providence, les promesses se multiplient de façon exponentielle. Luhmann va jusqu'à dire que les centres de pouvoir sont de véritables parasites de la bureaucratie: «They profit (with their politics – especially with their politics of promises) from the fact that bureaucracy exists as a

---

<sup>570</sup> Id. "State and Politics", op. cit., p. 123.

<sup>571</sup> Ibid., p. 144.

dominant structure.»<sup>572</sup> Mais les relations bureaucratiques demeurent des relations «écologiques», des relations système/environnement. La bureaucratie fait partie du sous-système gouvernemental, alors que les promesses au sous-système public par le sous-système partisan.

Par conséquent, il n'y a pas de domination bureaucratique, pas plus qu'il n'y a de domination sur la bureaucratie ou au moyen de la bureaucratie. «There is only the bureaucratized system/environnement relations and its parasites. This can ultimately end up in an enormous, centrally uncontrollable system of supply and authorization that is then called the "state".»<sup>573</sup> La bureaucratie ne fait qu'apporter de l'eau à l'énorme moulin étatique. Et puisqu'elle n'est pas le seul fournisseur, l'expérience nous enseigne que réduire – ou tenter de réduire – l'envergure de la bureaucratie (ses ressources humaines, budgétaires ou matérielles) n'endigues même pas l'afflux dirigé vers l'État. La dynamique inclusive du système politique moderne et démocratique y pourvoit. La logique du marché du système économique ne fonctionne pas dans le système politique: ce n'est pas parce que l'offre diminue que la demande fait de même, loin de là. Et au fur et à mesure que s'étend l'inclusion – ou plutôt les possibilités d'inclusion, où encore le prise de conscience que les possibilités d'inclusion ne correspondent pas à la pratique – les demandes adressées à l'État – c'est-à-dire des problèmes qui lui sont soumis dans l'attente qu'il les règle par des décisions collectivement obligatoires – augmentent en quantité et en qualité: «Aspiration levels rise and one finally expects performances from the "state" that, technically, cannot be produced through political means at all...»<sup>574</sup> Paradoxalement, l'État, débordé, cherche désespérément un moyen d'endiguer ce flot croissant auto-amplifié. Sa solution? Politiquement, elle reste jusqu'à maintenant, introuvable. Pour l'heure, l'inhibition vient, entre autres, de la limitation des ressources financières.<sup>575</sup> Mais cela ne fait qu'inhiber pour un temps les mécanismes auto-amplificateurs du système politique et

---

<sup>572</sup> Ibid., p. 147.

<sup>573</sup> Loc. cit.

<sup>574</sup> Ibid., p. 148.

<sup>575</sup> Ibid., p. 149.

aussitôt qu'une petite marge de manœuvre se présente, elle catalyse la reprise de l'augmentation effrénée des demandes. C'est le cycle des déficits/surplus budgétaires qui succèdent à la culture de la dette.

#### 4. Idées politiques: participation et légitimation

«But the noisy dramatization of the problem of legitimacy made sense only when one saw the possibility of creating legitimacy – above all, through better participation.» Nilsas LUHMANN, 1990. "Participation and Legitimation: The Ideas and the Experiences." In Nilsas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY, p. 220.

«...Luhmann argued that in a complex modern society, legitimacy is produced by "correct procedures" which, because of the complexity of bureaucratized society, make for public acceptance of the decisions of public agencies regardless of the motives or persons involved.» Peter H. MERKL, 1977. "Trends in German Political Science: A Review Essay." *The American Political Science Review* 71(3): 1100.

La participation et la légitimation sont deux idées politiques qui ont fait beaucoup de chemin en science politique depuis trente ans. Mais si la génération 1968 a laissé des traces dans les organisations actuelles, leurs principes directeurs ont perdu de leur efficacité.<sup>576</sup> Et les nostalgiques se plaignent des changements survenus et parlent de post-modernité, «as if the future holds the possibility of nothing of importance.»<sup>577</sup> Pour Luhmann, de toute évidence les individus sont plus individualistes qu'on ne l'avait cru, car après 30 ans d'appel à la participation, ils ne semblent toujours pas intéressés à leur émancipation, s'ils l'ont jamais été, et toujours davantage intéressés à eux-mêmes. Des constatations similaires peuvent être faites à propos de la légitimité. Légitimité telle qu'entendue ici réfère à la justification de l'exercice du pouvoir. Et dans le processus de création et de stabilisation du régime démocratique, il semble bien que la légitimité repose, à première vue, sur la participation de la population, ce qui assure la représentativité des élus. Luhmann reste perplexe devant le fait qu'il semble entendu, en politique comme en science politique, qu'une plus grande participation mène à un accord (dans le sens de consensus) plus grand, plutôt qu'au désaccord et surtout aux désappointements.<sup>578</sup>

<sup>576</sup> Nilsas LUHMANN, 1990. "Participation and Legitimation: The Ideas and the Experiences." In Nilsas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*, op. cit., p. 219.  
<sup>577</sup> Loc. cit.  
<sup>578</sup> Ibid., p. 220.

À l'origine, la participation signifie «faire partie d'un tout». <sup>579</sup> La participation politique signifierait donc que les participants font partie du système politique. Il a déjà été mentionné que la théorie des systèmes sociaux de Luhmann établit que les changements structurels que subit la société qui passe à la modernité rend cette idée obsolète. La société étant divisée en sous-systèmes fonctionnels purement sociaux, aucun être humain n'en fait partie dans sa plénitude, mais tous devraient, en principe, avoir accès à tous les systèmes fonctionnels. <sup>580</sup> Tous doivent pouvoir utiliser l'argent pour acquérir des biens – et ainsi être considérés comme «propriétaires» par le système économique – tous doivent pouvoir exercer leur droit de vote – et ainsi être considérés comme électeurs par le système politique – et ainsi de suite. <sup>581</sup> Par conséquent, comment une partie qui n'est pas, en fait, une partie du tout pourrait représenter le tout? Comment la légitimité des élus pourrait-elle reposer sur le fait que ces derniers «représentent» les idées des électeurs dans le système politique (idée usuelle d'opinion publique), si ces mêmes opinions ne font pas partie de la société en premier lieu? Cette remise en question de ces conceptions de la participation et de la légitimité ne diminue en rien l'importance du scrutin dans le processus démocratique. Seulement, la participation n'assied la légitimité du pouvoir que dans le discours politique des politiciens en mal de vote. D'ailleurs, l'idée politique de légitimité présuppose la présence de structures sociétales stratifiées. Luhmann est assez cynique quant à l'appel à la légitimité (ou représentativité) telle qu'invoquée par les politiciens depuis les années 1960: «The more recent discussion of the sixties and seventies shows quite clearly that this label of legitimacy is really used only as a pretext for debates concerning the popularity of government and political rhetoric.» <sup>582</sup> Selon Luhmann, le rappel inapproprié de la légitimité et de la participation des limbes médiévales et leur modernisation est un échec. Ce qui, toujours selon lui, ne détruit en rien les espoirs de démocratie et de stabilisation des régimes démocratiques, non plus que les chances de chacun de faire valoir ses intérêts dans le

---

<sup>579</sup> Loc. cit.

<sup>580</sup> Ibid., p. 221.

<sup>581</sup> De toute évidence, l'inclusion n'est pas aussi complète dans les faits, ceci n'étant que les postulats de départ des systèmes fonctionnels.

<sup>582</sup> Ibid., p. 222.

système politique moderne. D'ailleurs, remplacer ces deux concepts historiques par une prise en compte des changements structurels amenés par la modernité ne peut se faire que graduellement. Ce que Luhmann remet en cause, c'est la pertinence des concepts de légitimité et de participation, pas les processus politiques qu'ils décrivent.

Pourtant, participation et légitimité sont des thèmes populaires en politiques. Selon Luhmann, ceci s'explique par le fait que l'appel constant des politiciens à la participation et à la légitimité, qui s'incarne dans l'appel à des valeurs morales de toutes sortes, réduit l'apparence complexe des phénomènes: «...it is easier to communicate about values than about realities.»<sup>583</sup> Ainsi, pour prendre le pouvoir, les partis politiques se lancent dans des promesses folles soutenues par une rhétorique des valeurs de type judéo-chrétien tous azimuts (bon gouvernement, moralité, qualités personnelles des représentants...). De deux choses l'une: d'abord, les électeurs finissent par aller voter pour des personnalités plutôt que pour des programmes (les deux étant plus souvent qu'autrement confondus) et ensuite, les promesses simplificatrices préélectorales ne pouvant être tenues, elles entraînent des déceptions post-électorales qui réduisent la sacro-sainte participation ultérieure des électeurs.<sup>584</sup> C'est le cercle vicieux de la dépolitisation. «The effect is clear: a lofty, self-satisfied, moralism in daily political discourse and the germination of an aversion to the entire "system."»<sup>585</sup> Pourtant, la participation compte énormément pour le système politique. Pas en ce qu'elle est supposée fournir des élus «représentatifs» de la population, mais parce que le fonctionnement du système politique repose sur l'inclusion de toute la population, notamment par l'exercice du statut d'électeur. Il est à noter que Luhmann prévoit que son interprétation des implications de l'utilisation de la participation et de la légitimité comme enjeu politique sera critiquée. En effet, ceux qui considèrent la légitimité et la participation comme des thèmes politiques fondamentaux vont préférer chercher la cause de l'échec de ces dernières dans les circonstances sociales de leur application plutôt que dans l'adéquation des concepts qui les décrivent.

---

<sup>583</sup> Ibid., p. 225.

<sup>584</sup> Loc. cit.

<sup>585</sup> Loc. cit.

Enfin, dans les faits, Luhmann constate que la participation/légitimation comme thème politique est de plus en plus remplacée par d'autres thèmes, qui eux sont bel et bien modernes.<sup>586</sup> La plupart de ces thèmes sont reliés à l'État-providence et à la façon, par exemple, dont la société moderne est exposée aux dangers écologiques: «...the new themes are more explosive than the old ones. They lead to paradoxes that destroy the old postulates like participation and guidance from values which one had used to acquire legitimacy.»<sup>587</sup> Il est en effet paradoxal que la structure de la société moderne (sa rationalité économique, la rationalité scientifique...) même crée un environnement physique qui la mette en danger (d'où l'expression de menace écologique). Il est tout aussi paradoxal que l'État-providence crée des problèmes du fait même qu'il règle des problèmes, qu'il puisse seulement solutionner les problèmes dans la mesure où il les crée. Pour Luhmann, il est clair que de tels thèmes, quelle que soit notre position à leur propos, ne peuvent être réglés par plus de participation ou en déplorant que la société ne tienne plus compte des valeurs morales sur lesquelles elle prétendait reposer.<sup>588</sup>

## *E. La politique en perspective*

### 1. À propos des politiciens

«... if moral invectives were accurate and damaging then the political stage would long ago have been emptied. This peculiar phenomenon is particularly noticeable during election campaigns.» Niklas LUHMANN. 1994. "Politicians, Honesty and the Higher Amorality of Politics." *Theory, Culture & Society* 11(2): 32.

«...two lions set upon each other with such ferocity that at the end there was nothing left apart from their tails. But who would be interested in choosing between two tails?» Niklas LUHMANN. 1994. "Politicians, Honesty and the Higher Amorality of Politics." *Theory, Culture & Society* 11(2): 32.

«People are inclined to moralize because the moral contrast of good/bad gives them the opportunity to place themselves on the side of the angels...» Niklas LUHMANN. 1994. "Politicians, Honesty and the Higher Amorality of Politics." *Theory, Culture & Society* 11(2): 35.

Cette section vise à répondre à une des critiques formulée à l'endroit de la théorie des systèmes. On reproche à cette dernière non seulement de ne pas laisser de place aux individus, d'ignorer leur existence et leur importance, mais d'être incapable de rendre compte et d'analyser

<sup>586</sup> Ibid., p. 227.

<sup>587</sup> Loc. cit.

<sup>588</sup> Ibid., p. 227-228.



les acteurs. De l'extérieur, la théorie des systèmes est vue comme un appareil analytique qui fait de l'être humain une machine. Cette critique s'applique aussi à l'analyse systémique du système politique, qui minimiserait l'influence des acteurs sur le système. Analyser la politique à partir d'une théorie des systèmes signifierait que nous abandonnons notre capacité à aborder des thèmes qui concernent les actions des individus. Or, la théorie des systèmes sociaux de Luhmann ne fait rien de tel. Elle permet aussi ce type d'analyse, c'est seulement la perspective, la façon d'aborder et d'expliquer le phénomène qui diffère. Et comme les politiciens seraient les principaux acteurs du système, il est nécessaire de confronter cette approche avec celle que nous permet de faire le modèle de Luhmann.

Les politiciens doivent-ils être honnêtes? Question importante s'il en est. Elle a d'ailleurs récemment défrayé la chronique québécoise et même canadienne avec l'essai choc d'André Pratte, *Syndrome de Pinocchio*.<sup>589</sup> Mais pour Luhmann, la question ne doit pas être «les politiciens doivent-ils être honnêtes?», elle ne doit même pas être «les politiciens peuvent-ils être honnêtes?». Ce serait plutôt «l'honnêteté a-t-elle quoi que ce soit à voir avec la politique?»<sup>590</sup> Le fait est que les preux chevaliers et les moralistes de tout acabit qui s'aventurent à associer honnêteté et politique se retrouvent avec d'embêtantes questions sur les bras comme «tous les politiciens doivent-ils toujours dire la vérité?» Ou «tous les politiciens doivent-ils dire la vérité mais pas toujours (et alors, comment décider quand ils doivent dire la vérité et quand ils doivent la cacher et mentir)?» Ou encore «certains politiciens devraient-ils toujours dire la vérité et d'autres non (mais alors comment décider lesquels)?» Et si nous croyions encore au Père Noël et décidions que les politiciens devraient toujours dire la vérité, nous nous retrouverions avec une classe de politiciens éthiquement supérieure au reste de la population, puisque les membres de cette dernière ne sont certes pas constamment honnêtes! Autant dire que nous aurions encore des politiciens, mais plus de politique.

---

<sup>589</sup> André PRATTE. 1997. *Syndrome de Pinocchio: Essai sur le mensonge en politique*. Montréal: Boréal.

<sup>590</sup> Niklas LUHMANN. 1994. "Politicians, Honesty and the Higher Amoralty of Politics." *Theory, Culture & Society* 11(2): 25.

Généralement, l'honnêteté de nos politiciens contemporains est plus souvent qu'autrement liée au phénomène bien actuel du supposé désintérêt de la population à l'égard de la politique en général, la fameuse dépolitisation. Nous nous empressons de faire un lien de cause à effet: le désintérêt que manifeste la population à l'égard de la politique est dû au fait que les gens sont déçus de la classe politique, notamment à cause de son manque flagrant d'honnêteté, et ce malgré les dénégations vertueuses des accusés. Pourtant, un peu d'histoire ne nous ferait pas de mal. L'honnêteté des politiciens comme thème et enjeu politiques remonte au 16<sup>e</sup> siècle de Machiavel. Il prend toute son importance en lien avec un animal politique à sang froid bien particulier, la raison d'État.<sup>591</sup> Pour que la question même de la moralité soit posée en politique, les débats doivent reposer sur certains postulats: (a) l'être humain possède une habileté intrinsèque à poser des jugements moraux, le problème social n'étant pas l'existence de moralité en politique, mais un problème qui se situe à l'intérieur même de cette moralité politique et de son application, (b) ce problème est de savoir comment agir moralement alors que certains ne le font pas, (c) les règles morales générales ne s'appliquent pas à toutes les circonstances, car il y a des intérêts supérieurs en jeu (le bien commun, l'intérêt général, la raison d'État) qui justifient l'«exception à la règle», (d) il faut prendre en considération la sensibilité des autres, ce qui signifie que «toute vérité n'est pas bonne à dire» et (e) il y a une différence fondamentale entre simuler (volontairement chercher à tromper les gens) et dissimuler (ce n'est pas mentir, c'est cacher une partie de la vérité).<sup>592</sup> De toutes ces considérations, une constatation s'impose: il semblerait bien que la moralité elle-même requière, et ce particulièrement en politique, des actes immoraux.

Naturellement, Luhmann nous présente une explication de ces débats d'un autre temps sur la moralité politique, qui a quelque chose à voir avec la transition de la tradition à la modernité. Selon lui, toutes ces discussions reposent, en sociologie et en science politique à tout le moins, sur l'analyse sémantique d'une société qui, en plein processus de différenciation

---

<sup>591</sup> Ibid., p. 26.

<sup>592</sup> Ibid., p. 26-27.

fonctionnelle, est encore décrite comme une union civile ainsi qu'une action sociale décrite comme étant bonne ou mauvaise. Mais aujourd'hui, ces enjeux sont obsolètes: «To refer back to them evokes the sense of something that is no longer achievable and leads to the problem of how to orient ourselves in their absence when it comes to morality in politics.»<sup>593</sup> La société moderne est plutôt aux prises avec son haut degré de différenciation interne, ses dynamiques, tout aussi internes, et la dépendance mutuelle des grands systèmes fonctionnels (politique, économie, science, droit positif, éducation, santé, religion et famille).

La valeur morale (ou non) de ces fonctions est un enjeu qui appartient au Moyen Âge. Différenciées les unes des autres, ces fonctions ont aujourd'hui leurs valeurs – au sens mathématique binaire du terme – propres, qu'elles intègrent dans un code (propriété/non-propriété, vrai/faux, gouvernement/opposition...) qui n'ont rien à voir avec le bien et le mal. En effet, comment le système politique, par exemple, pourrait-il établir, au niveau fonctionnel, ce qui est politique et ce qui ne l'est pas sur la base de ce qui est bien et ce qui est mal? Ou comment le système économique pourrait-il distinguer la propriété de la non-propriété (posséder ou ne pas posséder) sur la base de ce qui est bien ou mal? Ou encore, on imagine mal un médecin contemporain déterminer si un patient est malade ou bien-portant sur la seule base de ses bonnes ou mauvaises actions. On imagine tout aussi mal un parti politique se considérant comme moralement supérieur parce que les résultats des élections lui permettent de former le nouveau gouvernement. Et ainsi de suite. Les codes fonctionnels n'ont rien à faire du bien et du mal et si la moralité ressort dans les débats politiques, il faut en chercher les fondations à un autre niveau, celui des organisations (luttres partisans) et celui des interactions (querelles personnelles sur la place publique). C'est donc dire que les valeurs non-morales, ou plutôt amoraux, des systèmes fonctionnels n'empêchent nullement les autres instances sémantiques de se réclamer du code moral. Et c'est à ce titre que Luhmann parle de l'éthique comme d'une théorie académique concernant la justification des jugements moraux.<sup>594</sup>

---

<sup>593</sup> Ibid., p. 28.

<sup>594</sup> Ibid., p. 30.

Mais, puisque les politiciens s'obstinent à faire du champ politique un terrain de lutte personnelle et à se débattre avec de cruelles questions morales sur la place publique, il est intéressant de regarder les conséquences qu'a cette utilisation du code moral sur la vie politique. En fait, Luhmann insiste, l'absence totale d'honnêteté en politique, ou, pour être plus diplomate, son manque complet d'à-propos, s'étale directement devant nos yeux. Et le problème qu'une bonne partie de la population semble avoir – c'est ce que les sondages persistent à nous signaler – avec ce comportement outrageux n'a rien à voir avec une naïveté morale ou, à l'autre bout du spectre, avec un cynisme absolu de la part de ses membres. C'est plutôt basé sur un phénomène curieux, héritage mixte de judéo-christianisme et de relents des postulats d'un autre âge sur la raison d'État qui vaut la peine d'être cité au complet:

It appears that politicians act on the basis of the – more or less justified, but ultimately unprovable – delusion that voters decide on the basis of moral criteria. This stands in open contradiction to a basic postulate of democratic political systems, that is that voters should be in a position to choose between a governing and an oppositional party in elections. This calls for the choice to be morally open-ended. Each party, in order to present itself as democratic, has to accept the democratic credentials of the other parties. The point would be, in conditions of equal moral opportunity, to present one's own programme as politically better...<sup>595</sup>

En d'autres termes, si les électeurs font face un système politique carburant à la morale, ils se voient contraints de choisir entre bons et mauvais partis. Quel genre de démocratie serait-ce que cela? Qui voterait pour un parti qui prétend lui-même être mauvais – quel que soit le sens attribué à ce terme – pour la population? L'alternance au pouvoir, si fondamentale pour la démocratie, serait alors gravement mise en péril. Le fait est, corrige Luhmann, que les élections ne sont pas des jugements moraux et ne doivent pas être perçues comme tels, ce sont des tests d'accomplissement politique. Qu'un électeur vote pour un candidat pour des raisons morales relève des opinions personnelles de cet électeur, de son système psychique, ce qui est beaucoup trop complexe pour être pris en compte par le système politique. Le fondement des préférences électorales de chacun des électeurs est donc complètement non-pertinent, puisque inaccessible,

---

<sup>595</sup> Ibid., p. 32.

pour le système politique. Ce qui est crucial pour ce dernier, c'est que sa fonction exige qu'il prenne pour acquis que les électeurs votent pour les candidats de leur choix sur la base du jugement politique qu'ils sont en mesure de porter sur les uns et les autres grâce à l'alternance au pouvoir des différents partis.

Une autre remarque de Luhmann sur la moralité en politique est qu'il se peut fort bien que les appels moraux frénétiques des partis politiques soient aussi la conséquence d'un phénomène hors de leur contrôle: les limites du système politique. Étant donné ces limites – en partie dues aux interdépendances du système avec l'économie mondiale, les menaces écologiques et autres phénomènes de son environnement – la différence entre les programmes des différents partis s'amenuisent, parce que la marge de manœuvre du futur gouvernement est, dans certains secteurs plus que dans d'autres, plus ou moins étroite.<sup>596</sup> Et alors, promettre de faire «de son mieux dans les limites du possible» risque de ne pas être suffisant pour se faire élire: «bouts of moral shadow-boxing may serve to maintain the impression that voters do [still] have a choice – be it only one between good and bad political forces.»<sup>597</sup> Mise à part cette forme de recours moral pour parti politique en détresse, la politique ne peut être réduite à la morale, la lutte politique n'étant pas une lutte du bien contre le mal. Mais il y a autre chose, un autre aspect de la relation entre politique et moralité. Le fait est que bien que nous ne voulions pas que la politique soit réduite à une simple affaire de morale, nous ne voulons pas non plus que nos politiques soient immorales, si tant est que nous puissions déterminer ce que signifie «être immoral». Mais ce genre de «moralité» que nous aimions de nos politiciens n'a rien à voir avec l'honnêteté non plus. Ce serait plutôt quelque chose comme une «moralité de l'équité politique» («morality of political fairness»)<sup>598</sup>. Selon cette «morale» bien politique, par exemple, personne n'est autorisé à assassiner son voisin pour forcer l'alternance au pouvoir. Cela s'appelle un coup d'État et quelles que soient les circonstances, ce ne sera jamais un acte démocratique. Ou encore, autre exemple, aucune raison passée, présente ou future ne pourra jamais justifier

---

<sup>596</sup> Ibid., p. 32-33.  
<sup>597</sup> Ibid., p. 33.  
<sup>598</sup> Loc. cit.

l'assassinat de pans entiers d'une population. Cela s'appelle un génocide et rien ne peut en faire autre chose qu'un crime contre l'humanité. Si nous abstrayons ces exemples de leur contexte, nous pourrions dire que notre moralité de l'équité politique est en rapport avec le respect volontaire des règles démocratiques. Il faut être «sport», comme le veut l'expression anglaise et métaphoriquement, nul n'a droit aux stéroïdes pour gagner le combat. Autrement dit, la moralité politique, c'est que la politique est amoral, c'est qu'il ne faut pas mélanger les deux, ni réduire l'une à l'autre. C'est ce que Luhmann appelle «the higher amorality of politics».

Mais revenons aux politiciens, car si le cas du système politique au niveau fonctionnel est réglé, reste celui des individus qui y font carrière. Quand le contrôle moral prend la forme de scandales, les médias de masse deviennent autant de Némésis. Les aventures extraconjugales de Bill Clinton ont fait grand bruit aux États-Unis – et par ricochet partout dans le monde. Mais toutes les Monica Lewinsky de la Terre ne deviennent pas des vedettes de l'écran. Tout dépend, entre autres, du fonctionnement des médias d'un endroit à l'autre, de la façon dont la politique partisane et les médias font appel au public et la façon dont ces derniers incarnent l'opinion publique. Cet aspect des scandales est personnel. Il concerne les individus en particulier. Il y a aussi le scandale organisationnel, celui de la corruption. Dans ces cas, c'est le code politique lui-même qui est attaqué: «Here, scandals serve to bring to the fore how greatly the system is dependent in decisive issues on the voluntary observance of the [political] code and on trust.»<sup>599</sup> Cependant, souligne Luhmann, le scandale demeure une question de forme, pas de contenu. Tout ce que sait le politicien «corrompu», c'est qu'il ne doit pas se faire prendre. Ce qu'il doit faire ou ne doit pas faire pour ne pas se faire prendre n'est pas défini à l'avance, c'est une question de temps et d'espace. Et quand le scandale éclate, qu'il soit personnel ou organisationnel, les médias personnalisent l'enjeu, identifient un bouc émissaire, qui, attaqué personnellement et non collectivement, meurt de sa belle mort sur l'autel, afin que le reste du troupeau continue à pacager en toute quiétude.

---

<sup>599</sup> Ibid., p. 35.

Un des grands désavantages du scandale en tant que forme politique est qu'il met l'accent sur les individus – que ce soit des scandales personnels ou la corruption – et cela ne fait que confirmer la surestimation de l'importance des individus (en tant que personnes individuelles) dans le système politique.<sup>600</sup> De plus, il y a aussi certaines particularités pour le moins scandaleuses du système politique qui ne peuvent prendre la forme de scandales. Ils sont dévoilés, mais ne provoquent que résignation et apathie. C'est le cas, par exemple, de l'augmentation des cas graves de mauvaise planification budgétaire de la part des autorités publiques ou des incidents écologiques majeurs.<sup>601</sup> Dans ce type de cas, le système en entier est critiqué, les «responsables» – ou boucs émissaires – sont jugés sur la place publique, mais l'impression demeure que nul ne peut changer «le système», que la bureaucratie est un réseau social qui fonctionne de telle sorte que son principal but est de s'assurer que rien n'arrive même si quelque chose arrive.<sup>602</sup> Pour Luhmann, ces constatations confirment que le système politique ne peut être jugé sur des bases morales, seulement sur des bases politiques. Quoi qu'il en soit, seul le système politique est en mesure de décider quand, comment et pourquoi une quelconque forme de moralité peut s'appliquer dans certains cas de figure: «It appears that the political system, and the same might apply to other functional systems, establishes itself the extent and the form in which it allows morality to become relevant.»<sup>603</sup>

## 2. Un futur pour la démocratie?

«The more possibilities the future holds, the greater the concern. And this, now, is true especially for democracy, because democracy is, if anything at all, an immense field of possibilities of future choice.» Niklas LUHMANN. 1990. "The Future of Democracy." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, p. 231.

«...le terme de «démocratie» est trompeur quand on l'applique à ce qu'il prétend désigner.» Giovanni SARTORI. 1957(1973). *Théorie de la démocratie*. Paris: Armand Colin, p. 3.

«La dictature, c'est "ferme ta gueule", et la démocratie, c'est "cause toujours".» Woody ALLEN.

<sup>600</sup> Loc. cit.

<sup>601</sup> Loc. cit.

<sup>602</sup> Loc. cit.

<sup>603</sup> Loc. cit.

La démocratie. Un des thèmes politiques contemporains les plus riches pour le système politique et pour l'analyse scientifique. Son histoire, son évolution, son futur, ses institutions, ses fondateurs, ses ennemis, tout est sujet à analyse, à discussion, à observation. La démocratie est tout simplement un incontournable politique. Un futur dinosaure. Bien que la science politique ne se soit jamais tellement préoccupée de théorie des systèmes, il est pourtant des découvertes de cette dernière qui se juxtaposent de façon surprenante aux analyses politiques. C'est ainsi que dans les années 1950, Giovanni Sartori écrit un ouvrage sur la démocratie. Il y parle peu de système, politique ou autre. Et pourtant, ses conclusions rejoignent admirablement certaines affirmations de Luhmann. Les deux auteurs, chacun dans ses termes propres, affirment avec force qu'il ne faut pas adhérer aveuglément aux descriptions des régions segmentaires du système politique. Ce n'est pas parce qu'un État, un régime politique ou les dirigeants au pouvoir se disent démocratiques, même preuves formelles à l'appui, qu'ils le sont pour autant.<sup>604</sup> C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Sartori distingue les idées des faits démocratiques, afin, dit-il, de ne pas se laisser hypnotiser par le mot «démocratie». Dans le langage systémique de Luhmann, cela revient à dire que le système scientifique ne peut avoir directement accès au système politique, il ne peut que l'observer. Pour décrire ce dernier, et ce bien que tous deux soient des systèmes de sens, il se doit d'établir ses propres critères. Il n'est donc pas surprenant que la science et la politique ne s'entendent jamais sur ce qui est démocratique et ce qui ne l'est pas: leurs perspectives ne sont pas et ne seront jamais les mêmes. Ce contre quoi veulent se prévenir les deux auteurs, c'est les désillusions de la démocratie. Parce que si nous adoptons le langage de la politique, si nous considérons la démocratie en termes de liberté, d'émancipation de la tutelle sociétale, de répression politique, religieuse, sociale ou sexuelle, de paix et autres félicités, il ne faudra pas se surprendre d'être amèrement déçus.<sup>605</sup>

---

<sup>604</sup> Giovanni SARTORI. 1957(1973). *Théorie de la démocratie*. Paris: Armand Colin, p. 9. Niklas LUHMANN. "The Theory of Political Opposition", op. cit., p. 167.

<sup>605</sup> Id. 1990. "The Future of Democracy." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*, op. cit., p. 231.



Bref, Luhmann et Sartori, pour ne nommer qu'eux, cherchent à différencier les manifestations nominalistes des manifestations structurelles<sup>606</sup> de la démocratie.

Ce qui est au cœur des analyses de Luhmann et de Sartori, c'est l'importance absolument fondamentale d'une véritablement opposition politique, une alternative possible et récurrente au gouvernement en place. Sartori et Robert A. Dahl appellent ce «noyau dur» polyarchie,<sup>607</sup> alors que Luhmann parle de code gouvernement/opposition. Alors que depuis plus de trente ans, Sartori qualifie nos démocraties d'apocryphes,<sup>608</sup> Luhmann, lui, s'intéresse non seulement au présent, mais au futur de la démocratie. Et pour parler du futur de quelque chose, il faut définir cette chose. Pour ce faire, comme Sartori, Luhmann commence par déterminer ce que la démocratie *n'est pas*. La démocratie n'est pas le pouvoir – ou la domination – du peuple, pour le peuple et par le peuple, ou autre slogan similaire. L'utilisation du pouvoir pour «annuler» le pouvoir est tout simplement un non-sens.<sup>609</sup> La démocratie n'est pas non plus un principe selon lequel les décisions doivent être prises de façon telle que tous puissent participer au processus, «[f]or this would mean that all decisions could be resolved into decisions about decisions. The result would be a never ending increase of decisional burdens, a gigantic tele-demo-bureaucratization...»<sup>610</sup> En lieux et places, Luhmann suggère une définition systémique: «Instead of this, I propose to understand democracy as the *bifurcation of the top...* of the differentiated political system by the distinction of government and opposition. In the terminology of systems-theory, one can also speak of the *coding of the political system...* according to the *difference of government and opposition.*»<sup>611</sup> Cette bifurcation n'est pas possible dans une société stratifiée, puisque étant organisée hiérarchiquement, la strate supérieure

---

<sup>606</sup> Les manifestations nominalistes de la démocratie réfèrent au discours politique, celui des dirigeants qui considèrent et déclarent leur régime démocratique. Les manifestations structurelles se rapportent à l'analyse scientifique qui établit les types d'agencement des éléments des systèmes formant des structures propres à la démocratie.

<sup>607</sup> Giovanni SARTORI, op. cit., p. 97 et 106; Robert A. DAHL. 1971. *Polyarchy. Participation and Opposition*. New Haven and London: Yale University Press, p. 7-8.

<sup>608</sup> Giovanni SARTORI, op. cit., p. 104.

<sup>609</sup> Niklas LUHMANN. "The Future of Democracy", op. cit., p. 232.

<sup>610</sup> Loc. cit.

<sup>611</sup> Loc. cit.

domine les autres et représente le tout. Quand cette strate supérieure et l'organisation hiérarchique dominante de la société traditionnelle bifurquent, c'est-à-dire quand les principales fonctions sociétales se différencient les unes des autres, le politique perd sa faculté de représenter le tout, car le tout se retrouve sans centre ni sommet.<sup>612</sup>

Il faut mentionner les valeurs du code binaire démocratique, «gouvernement» et «opposition», ne déterminent pas ce qu'est chacune de ces valeurs. Exprimé autrement, le fait de dire que le noyau du système politique est le code gouvernement/opposition ne nous dit rien sur ce qu'est ou fait le gouvernement non plus que l'opposition. En fait, il faut distinguer deux niveaux dans l'analyse des structures systémiques: (a) le codage et (b) la détermination des conditions du bien-fondé des opérations, c'est-à-dire l'adoption flexible d'un *programme*.<sup>613</sup> Coder et programmer sont donc deux activités différentes. Ceci est plus clair dans le système politique que dans n'importe quel autre système fonctionnel. Le gouvernement et l'opposition adoptent chacun un programme – dit programme politique ou, en temps d'élection, plate-forme – qui leur permet, pour un temps et un espace donnés, de se définir. Les programmes ne sont pas fixes, puisqu'il y a alternance au pouvoir. C'est la même chose dans les autres systèmes fonctionnels. Par exemple, le système scientifique fonctionne selon le code vrai/faux. Mais le fait de fonctionner ainsi n'établit pas d'office les critères de vérité. Établir que ce qui est scientifique est soit vrai soit faux ne nous dit pas comment savoir si une chose précise est vraie ou fautive. Pour ce faire, il faut établir des programmes de recherche qui permettront de tester théoriquement ou empiriquement les propositions et les hypothèses. Luhmann note aussi que la relation entre la valeur et la contre-valeur du système fonctionnel est à la fois symétrique et asymétrique. Pour reprendre l'exemple du système scientifique, les programmes de recherche tendent à établir la vérité de leurs hypothèses, non leur fausseté, bien que ce dernier résultat soit lui aussi considéré comme un apport de connaissances. Dans le système politique, la relation gouvernement-opposition est symétrique en ce que l'un est toujours la contrepartie de

---

<sup>612</sup> Ibid., p. 233.

<sup>613</sup> Id. *Ecological Communication*, op. cit., p. 45.

l'autre et asymétrique en ce que l'exercice du pouvoir, la production de décisions politiques, prérogative du gouvernement, demeure l'objectif ultime.<sup>614</sup> Tout cet échafaudage démocratique donc, que ce soit chez Luhmann, chez Sartori ou chez d'autres encore, repose sur l'alternance au pouvoir, sur l'existence d'une véritable opposition politique, «the possibility that governing and opposition parties will switch places in the next election.»<sup>615</sup> Bref, sur la bifurcation du système politique. Et tant que le système est bifurqué, nous pouvons conjecturer sur les futurs possibles de la démocratie.

Luhmann aborde aussi la question du futur de la démocratie sous l'angle de l'amoralité politique. Premièrement, le code gouvernement/opposition, qui stipule qu'est politiquement pertinent ce qui attire l'attention du gouvernement ou de l'opposition, garantit une grande ouverture quant aux événements et aux informations thématiques. Mais d'un autre côté, des structures organisationnelles se forment sur la base du fonctionnement binaire du système, ce qui réduit les possibilités futures de ce dernier et fixe les attentes et les pratiques politiques. Luhmann appelle ce phénomène inévitable des systèmes autoproducteurs l'auto-désponsantéification.<sup>616</sup> Et pour éviter la sclérose et l'immobilisme ou même le retour en force du conservatisme, il faut réintroduire du désordre dans ces systèmes «hypernéguentropisés», hyperbureaucratisés, hyperorganisés. Deuxièmement, le code gouvernement/opposition repose sur l'alternance effective des partis au pouvoir, mais une difficulté se présente si nous utilisons ce codage différentiel pour traiter les questions politiques, si nous assumons automatiquement que d'élire un parti plutôt qu'un autre revient automatiquement à faire un choix programmatique, à choisir entre des programmes différents. Selon Luhmann, cette assumption ne fonctionne que si les partis en opposition fonctionnent eux aussi selon un code binaire, le code partisan conservateur/progressif par exemple. Dans ce cas, si le programme d'un parti est conservateur, tout ce qui n'est pas conservateur étant progressif, le programme de l'autre parti

---

<sup>614</sup> Id. "The Future of Democracy", op. cit., p. 233.

<sup>615</sup> Loc. cit.

<sup>616</sup> Ibid., p. 235.

est libéral. Ainsi, voter pour un parti équivaut à voter pour un programme et voter pour un autre parti équivaut à voter pour le programme opposé.

De toute évidence, la politique partisane des régimes démocratiques ne fonctionne pas ou ne fonctionne plus de cette façon. Nous ne pouvons pas nous fier, par exemple, à un code binaire partisan, qui avait pourtant pris de l'ampleur depuis la Deuxième Guerre mondiale, celui du plus/moins d'État-providence (de programmes sociaux, d'interventions de l'État...). En fait, ce sont les partis politiques eux-mêmes qui se sont sortis de cette dichotomie gauche/droite. Pourquoi? Parce que cette attitude «tout-ou-rien» est risquée, parce qu'elle divise trop rigidelement les intentions de vote, réduisant ainsi les chances de convaincre les électeurs. Pour se faire élire, pour convaincre le plus grand nombre d'électeurs, il faut que ces derniers soient en mesure d'être convaincus. Par conséquent, si les partis qui se font face dans la lutte pour l'exercice du pouvoir sont l'antithèse l'un de l'autre, il est peu probable que les partisans d'un parti se convertissent aux positions de l'autre parti. La mobilité électorale est très réduite, la marge de manœuvre des partis est à son minimum. Ils doivent donc se nuancer, «adoucir» leur approche, afin de rencontrer les préférences du plus large éventail du spectre politique électoral. Et plus ce processus s'amplifie, plus les programmes politiques, à force de vouloir tout englober à grand coup de généralités, plus ils perdent de leur identité en tant qu'élément servant à distinguer les partis les uns des autres:

They [the political parties] present their programs as if they were like the water of Contrexeville: good for the kidneys, blood, liver, circulation, lungs and everything else. And it is well know [sic] how "tasty" this water is. Austerities or even the willingness to say what one *cannot* do occur, if at all, not on the level of programs but – as a result of a kind of power failure of the party-internal leadership selection – in the form of persons.<sup>617</sup>

Troisièmement, cette attitude à l'égard des capacités du système et des supposées vertus «holistiques» des programmes de parti transforme les débats sur les programmes des partis en controverses portant sur les personnalités politiques et leurs qualités ou absence de qualités

---

<sup>617</sup> Loc. cit.

morales. Le tout à coup de *diktats de politically correct*. Au lieu de discuter des ressources budgétaires insuffisantes pour financer tels ou tels programmes, ce qui n'est point agréable, il est vrai, pour un député ou un parti au pouvoir en mal d'élections, on péroré sur la moralité, la décence, la respectabilité, l'éducation, le savoir-vivre ou les manières plus ou moins appropriées des uns et des autres. «But people really do not want to know this.»<sup>618</sup> Que dire de plus? Les faits et gestes des politiciens devraient être ceux qui concernent les sections politiques des quotidiens, non la section variétés des journaux à potins et autres feuilles de chou. Pas parce que les politiciens sont au-dessus du reste de la population. Mais il y a des lois et des règlements pour s'occuper de leurs comportements personnels. Qui se soucie de savoir si son mécanicien a une maîtresse ou a des préférences sexuelles marginales, du moment que la voiture est réparée? Certains diront qu'il en est différemment des politiciens, qui ont une vie publique. Ici encore, nous prenons pour postulats les discours moralisateurs de ces derniers. Quoi de plus public qu'un agent d'information dans un grand centre commercial? Pourtant, nous n'exigeons pas de lui qu'il nous énumère ses faits et gestes en dehors des heures de travail, nous voulons simplement savoir où se trouve la boutique de téléphones cellulaires la plus proche.

Mais peut-être est-ce l'aura particulière du pouvoir. Ceux et celles qui le détiennent imposent généralement une forme de respect, ou à tout le moins de circonspection, autour d'eux. Ils sont en mesure de modifier nos comportements. Si nous pouvons les choisir, nous les préférerons donc irréprochables, espérant qu'ils n'abusent pas de leur accès au pouvoir. Malheureusement, ou heureusement, les invectives moralisatrices qui fusent en politique n'ont rien à voir, ou si peu, avec les véritables opinions et comportements de ceux qui les énoncent, non plus que de ceux à qui ils sont destinés. Tout est question d'apparence, le reste n'est que jugements de valeur gratuits. Sartori a même émis le commentaire suivant à ce sujet: «...comme l'a dit Machiavel lui-même, même les paternosters sont des remparts utiles pour un Etat.»<sup>619</sup> Pour toutes ces raisons, Luhmann affirme que si la démocratie comme incarnation de

<sup>618</sup> Ibid., p. 237.

<sup>619</sup> Giovanni SARTORI, op. cit., p. 28.

la modernité du système politique doit avoir un futur, il faut que les débats politiques prennent place à un niveau supérieur d'amoralité:

...democracy needs a different [from the 'reason of state'] style of higher amorality – the renunciation of the moralizing of political antagonism. Neither the government nor the opposition should entangle the model of government/opposition in a moral scheme in the sense that one side (our's) is the only good and respectable one, while the other side acts immorally and reprehensibly.<sup>620</sup>

Cette attitude, qui consiste à fusionner le code politique et le code moral met en danger le cœur de la démocratie et l'idée même d'alternance au pouvoir, puisqu'elle suggère qu'accorder son vote à l'opposant politique, signifie littéralement signer un pacte avec le diable. Le meilleur exemple, parce qu'il est extrême, est la chasse aux sorcières communistes du sénateur américain Joseph McCarthy. Dans un système démocratique, chaque parti doit absolument considérer ses congénères comme dignes d'être élus, à tout le moins sur le plan procédural,<sup>621</sup> ce que nie la persécution d'un parti par un autre – surtout si ce dernier est au pouvoir – ou encore pire, son abolition.

---

<sup>620</sup> Niklas LUHMANN. "The Future of Democracy", op. cit., p. 237.

<sup>621</sup> Ibid., p. 238.

## Conclusion générale

«Dans le cas d'un mot tel que démocratie, il n'est pas de définition sur laquelle l'accord se fasse ; de plus, toute tentative d'en élaborer une rencontre de toutes parts des résistances[...]. Ceux qui défendent un régime, quel qu'il soit, le proclament démocratique et craignent de devoir cesser d'employer le mot démocratie dès lors qu'il n'admettrait plus qu'une seule définition.» Traduit de l'anglais. George ORWELL. 1946(1957). "Politics and the English Language." In George ORWELL, *Selected Essays*. Harmondsworth(England), Baltimore: Penguin Books, p. 149.

The specialist "knows" very well his own tiny corner of the universe; he is radically ignorant of all the rest. José ORTEGA Y GASSET. 1932. *The Revolt of the Masses*. NY, London: W.W. Norton Company, p. 111.

### A. Bilan

Faire le bilan, c'est-à-dire rendre compte de l'état et du fonctionnement de la théorie des systèmes sociaux de Niklas Luhmann est une tâche délicate et fort complexe. C'est qu'il est dans la nature même des théories macrosociologiques universelles comme celle qu'il nous propose de prêter un large flanc aux commentaires, tant positifs que négatifs, aux critiques en tout genre, aux analyses plus ou moins profondes, aux louanges sans réserve et aux condamnations sans procès. D'un côté, cet universalisme théorique du modèle de Luhmann peut donc être porté au passif de son bilan. Dans cette perspective, nous lui reprocherons alors son étendue et son abstraction comme étant sources de complication et de confusion. D'un autre côté, cette caractéristique peut aussi être portée à l'actif du bilan. Selon cette perspective, sera alors mis en exergue la principale préoccupation de Luhmann: ne rien laisser dans l'ombre, couvrir de son schème conceptuel absolument tout le champ social. Pour apprécier la complexité impressionnante que cette préoccupation génère, il faut considérer celle-ci comme un effort conceptuel d'exhaustivité et de cohérence. En fait, ce que propose Niklas Luhmann, c'est plus qu'un modèle ou une théorie, c'est une vision, une conception socio-scientifique, complexe et contemporaine de la société moderne. Et puisque cette société est elle-même tellement complexe et changeante, Luhmann prend sur lui de nous proposer une vision dont l'abstraction soit telle qu'elle minimise autant que possible l'effet réducteur que produit toute observation (même celles effectuées par le biais d'une vision globale).

L'autre caractéristique de la théorie des systèmes sociaux de Niklas Luhmann, qu'il ne faudrait pas sous-estimer, est qu'elle relève de la nouvelle théorie des systèmes, celle des années

1990. Cette nouvelle théorie, surtout celle des systèmes sociaux, a retenu les leçons de celle des années 1940-1970. En fait, la nouvelle théorie des systèmes sociaux est la version modernisée de la théorie des systèmes, celle qui prend pleinement compte des conséquences de la modernité. C'est pourquoi elle privilégie des concepts comme le changement, le mouvement, les systèmes dynamiques, l'entropie et le conflit et qu'elle laisse place aux innovations interdisciplinaires. Évidemment, la complexité d'une telle théorie n'a d'égale que celle du monde qu'elle décrit. Par le fait même, avec le modèle de Luhmann, la complexité n'est pas une option, c'est un facteur intrinsèquement lié à la modernité. Pour ce qui est de l'analyse du système politique en tant que telle, celle de Luhmann est certainement incomplète à ce jour. De toute évidence, elle gagnerait à être développée, modifiée et adaptée. Mais cette nécessité, dont font l'objet tous les outils d'analyse scientifiques, est bien loin de signifier que cette analyse est inadéquate. Elle est simplement en friche. D'un côté, la structure conceptuelle est déjà en place, le modèle théorique assurant un cadre à la fois stable et dynamique autour duquel l'analyse du politique peut se déployer. D'un autre côté, cette analyse politique a aussi sa contribution à apporter au modèle général. Elle n'a pas à être une simple application mécanique de ce modèle. De fait, les échanges entre le modèle et ses innombrables applications sont interdépendants, réciproques et dynamiques. C'est la raison pour laquelle la longue expérience de la science politique face aux thèmes politiques recèle un précieux potentiel contributeur pour l'analyse systémique luhmannienne. Et vice versa. Il ne reste qu'à traduire cette expérience en «langage systémique» et à laisser la dynamique complétive des deux approches se mettre en place et faire son œuvre. Cet objectif fait d'ailleurs déjà l'objet d'un projet présenté dans la prochaine section.



## *B. Nouvelle perspective: Mesurer la démocratie*

### 1. Origine du projet

De Giovanni Sartori à Robert A. Dahl<sup>622</sup>, la science politique moderne a toujours cherché à «mesurer» la démocratie, à établir les critères qui permettraient de distinguer les manifestations nominalistes des manifestations structurelles de la démocratie. D'un côté, il y a le discours, le monde des apparences, et de l'autre, il y a les phénomènes structurels réels. Le défi est de fabriquer un outil d'analyse qui permette de distinguer et d'identifier les deux. Or, pour mesurer une chose, il faut la nommer, en l'occurrence la démocratie. Ensuite, pour mesurer une chose, il faut la définir. Cette étape est plus délicate. Idéalement, la définition d'une chose doit nous permettre de différencier cette dernière de tout le reste. Concrètement, notre définition de la démocratie doit nous permettre de la distinguer de tous les autres phénomènes, similaires ou complètement différents (incluant les apparences de démocratie). De plus, la seule définition de la démocratie ne sera pas suffisante, car il faudra qu'elle serve à établir des critères d'identification des phénomènes démocratiques. Exprimé autrement, c'est à partir de la définition de la démocratie que nous devons être en mesure d'établir les caractéristiques de ce phénomène, celles qui lui sont propres et celles qu'elle partage avec d'autres éléments sociaux. Ainsi, nous éviterons de nous laisser leurrer par les apparences, par les manifestations nominalistes de la démocratie. À ce titre, la nouvelle théorie des systèmes apporte une perspective innovatrice, justement parce qu'elle fonctionne à partir de la différence comme mode de création et d'existence des systèmes. Formulée en termes de théorie des systèmes, la question devient donc de savoir comment nous pouvons détecter, parmi les systèmes sociaux régionaux segmentaires que sont les États contemporains ceux qui se caractérisent par leur fonctionnement démocratique.

Mesurer la démocratie à partir de la théorie des systèmes sociaux de Niklas Luhmann serait une suite logique au Chapitre IV. Il s'agit là d'un vaste projet, dont je voudrais résumer

---

<sup>622</sup> Les principales références pour Robert A. Dahl sont 1956. *A preface to Democratic Theory*. Chicago and London: University of Chicago Press and Polity Press et *Polyarchy. Participation and Opposition*, op. cit.

ici quelques-uns des paramètres. Pour établir ces derniers, j'ai œuvré à titre de déléguée aux enquêtes sur le ministère de l'Éducation du Québec ainsi qu'à titre de consultante en relations internationales auprès du Protecteur du citoyen du Québec. Ce stage, autorisé par le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche (Fonds FCAR), a permis de collecter des informations ponctuelles directes sur le fonctionnement du système politique en général et sur les systèmes administratifs en particulier. C'est de ce stage, et en collaboration avec le Protecteur du citoyen du Québec, qu'a émergé un projet de mesure de la démocratie. Ses sources sont donc à la fois académiques et professionnelles, puisqu'il combine origines et fondations théoriques avec des applications pratiques. L'objet général de ce projet est d'établir les variables pertinentes à la mesure de la démocratie et de démontrer la nécessité de l'existence et de l'efficacité des organismes de défense des droits de l'Homme, dont les ombudsmans, comme indice démocratique, comme indicateur de la présence d'une structure segmentaire étatique démocratique. Dans cette perspective, distinguer les manifestations nominalistes des manifestations structurelles de la démocratie correspond à l'objectif plus large de Luhmann de distinguer, à l'aide de son modèle théorique, les manifestations nominalistes des manifestations structurelles de la société moderne.

## 2. Une application du modèle théorique de Niklas Luhmann

### *a) En amont et en aval de la définition du phénomène démocratique*

Le parcours conceptuel et pratique de la démocratie est pour le moins stupéfiant. La démocratie telle que nous croyons la connaître aujourd'hui est une combinaison ponctuelle et improbable de hasards, de coïncidences, d'imprévus, d'accidents, d'aléas et d'impondérables. Et il est fort probable que son futur sera tout aussi aléatoirement déterminé. Malgré cette incertitude, la démocratie représente, dans notre monde moderne, un point d'ancrage, un point de comparaison, une façon de situer la vie socio-politique dans le temps et l'espace. Et plus cette vie se complexifie, plus notre besoin d'un point de référence fiable se fait sentir. Toutefois, ce besoin de stabilité ne signifie pas que ce point de référence doit être immobile et statique. En fait, il ne doit pas l'être, puisqu'il réfère à un phénomène dynamique. Il doit plutôt, tout en restant lui-même – en conservant son identité – être en mesure de suivre (identifier, analyser,

interpréter, expliquer) les mouvements de la société en général et de la politique en particulier. C'est un exercice contraignant auquel se prête magnifiquement bien le concept de démocratie. Mais cette même qualité semble aussi être son talon d'Achille. À force de l'adapter, dans la théorie comme dans la pratique, à toutes les situations et à toutes les interprétations, nous perdons de vue l'identité de la démocratie, la différence système/ environnement sur laquelle elle est basée, ce qui la distingue de tous ses semblables, soient-ils des concepts ou des régimes politiques. C'est pourquoi, si nous voulons utiliser la démocratie comme point de référence conceptuel et pratique du système politique, il nous faut aller (a) en amont de sa définition en l'insérant dans un modèle théorique universel de société et (b) en aval de sa définition en construisant un instrument nous permettant de mesurer le phénomène, quelles que soient les circonstances particulières dans lesquelles il prenne place.

Du fait même de son caractère complexe, nécessaire pour traduire le monde complexe qui l'entoure, la démocratie moderne est un véritable paradoxe: plus nous l'utilisons, moins nous savons ce à quoi elle réfère. En science comme en politique, nous en usons et nous en abusons. D'un côté, les discours affirment que les processus de démocratisation sillonnent la planète comme jamais auparavant, mais d'un autre, des régimes dictatoriaux notoires se prétendent démocratiques – et sont considérés tels par la communauté internationale, et ce pour des raisons plus ou moins politiques, alors qu'ils ne font qu'en présenter les apparences extérieures. Et nous les écoutons d'une oreille complaisante, nous nous laissons leurrer, volontairement ou non, par ces illusions du discours. Pourtant, nous savons parfaitement que même les démocraties de la première heure, comme d'ailleurs les régimes en voie de démocratisation, croulent sous le poids de leur administration bureaucratique et camouflent sous un couvert rationnel et vertueux la dénégation parfois systématique des libertés et des droits les plus fondamentaux. Que dire donc de ces régimes dont les apparences démocratiques ne trompent personne? Du côté formel, celui des documents et cérémonies officiels, le citoyen n'a jamais joui d'autant de droits et libertés, alors que du côté pratique, il n'a jamais eu autant de difficultés à les exercer. Ceci devrait nous amener à nous questionner sur certains de nos postulats à propos de ce qu'est et de ce que n'est pas une démocratie.

Du côté théorique (scientifique), toutes ces perturbations nominalistes rencontrées par les démocraties – en tant que réalités structurelles modernes – sont difficilement identifiées de façon durable dans nos définitions et nos modèles. Et si elles le sont, c'est en tant que dysfonctions, qu'éléments extérieurs à la démocratie que nous devrions chercher à contrer. Du côté pratique (politique), pourquoi la démocratie? Depuis 50 ans, une quantité infinie de raisons ont été suggérées pour expliquer pourquoi le modèle politique démocratique devrait prévaloir et, de fait, prévaut plus que tout autre modèle de régime politique contemporain – si nous tenons compte des manifestations nominalistes et structurelles du phénomène. D'aucuns ont accusé la démocratie et la pression pour la démocratisation des régimes politiques d'être un signe de l'hégémonie occidentale, d'autres d'être le chantre du capitalisme sauvage et ainsi de suite. Pourtant, c'est probablement Guy Hermet qui se rapproche le plus de la vérité scientifique de la démocratie: quelle que soit la raison pour laquelle elle ne cesse, malgré tout, de s'étendre, c'est parce qu'à tout prendre, c'est le moins mauvais des régimes. Quels que soient ses défauts, la démocratie est le seul et unique régime politique dans lequel quelques droits et libertés finissent par être réellement exercés par les citoyens, même si c'est au prix d'efforts constants et de batailles continues.<sup>623</sup> En fait, c'est cet avènement tout à fait improbable et paradoxal de la démocratie moderne dans la pratique qui met la théorie face au triple défi de définir le phénomène, de l'insérer dans un modèle global de société et de construire un instrument pour le mesurer.

*b) Une synthèse de la théorie des systèmes sociaux de Niklas Luhmann*

Comme cela a déjà été mentionné, Luhmann affirme pour la société en général ce qui a été déploré plus haut à propos des modèles théoriques servant à décrire la démocratie, c'est-à-dire qu'ils sont obsolètes et donc inappropriés quand il s'agit d'analyser des phénomènes modernes contemporains. Voici un schéma du modèle théorique:

---

<sup>623</sup> Ce paragraphe est en grande partie basé sur des recherches effectuées dans le cadre de la rédaction d'un document interne, *Mesurer la démocratie: quel instrument? L'indice démocratique*, remis au Protecteur du citoyen du Québec, le 20 février 2000.

*Systèmes autoréférents: systèmes psychiques, systèmes vivants, **systèmes sociaux***

*Composition des systèmes autoréférents: pensées, cellules, **communications***

*Niveau de complexité des systèmes sociaux: interaction, organisation, **société***

*Principaux modes de différenciation de la société: segmentaire, stratifié, **fonctionnel***

*Fonctions sociétales modernes: économique, artistique, scientifique, légale, **politique***

*Différenciation interne du système politique: public, politique partisane, gouvernement*

Selon Luhmann, il est une catégorie de système qui englobe trois types de phénomène qui sont rarement mis à la fois en liaison et distinguer l'un de l'autre: la pensée, la vie et la socialité. Pour lui, ces trois phénomènes se reproduisent – dans le sens d'assurer la pérennité de son existence dans le temps et l'espace – selon un mode commun dit autoproduction. Un système autoproducteur est un système qui s'assure lui-même et à l'intérieur de lui-même de la production des éléments et des structures qui le composent. Par conséquent, les opérations qui effectuent l'autoproduction du système lui sont internes. Elles ne peuvent en aucun cas provenir de l'extérieur. Ainsi, le cerveau, un système vivant, est composé de liens neurologiques. Quoi qu'il arrive, ces liens ne s'établissent qu'entre les neurones de même cerveau. La production des liens neurologiques est assurée par le cerveau, par le réseau récursif de ses opérations internes. Il en est de même des systèmes sociaux, affirme Luhmann. Par conséquent, l'autoproduction n'est pas exclusive au maintien de la vie, la différence étant qu'un système social est composé de communications plutôt que de cellules.

### *c) Variables et indices de la démocratie*

Les deux recherches dont ce projet est le fruit ont, indépendamment l'une de l'autre, abouti à la formulation de deux définitions de la démocratie. D'un côté, une première recherche portant sur la citoyenneté et la démocratie a été effectuée de l'automne 1997 à l'été 1998, principalement sous la direction de M. Jacques Zylberberg, alors qu'une seconde recherche portant sur le modèle théorique de Niklas Luhmann a été effectuée de l'été 1997 à l'été 2000,

principalement sous la direction de M. Carol Levasseur.<sup>624</sup> La première recherche conclut qu'une démocratie est une polyarchie électorale libérale. La seconde recherche conclut que la démocratie est le codage du système politique selon la différence gouvernement/ opposition. L'objectif de la recherche consisterait donc à refondre ces deux définitions en une seule et à établir, à partir de cette dernière, les variables et indices permettant de mesurer la démocratie. En terminant, voici une liste préliminaire des variables et indices identifiés à ce jour:

---

<sup>624</sup> La première recherche est composée de cinq textes: *De l'illusion de la citoyenneté homogène à l'illusion de la citoyenneté multiculturelle* (Automne 1997), *Démocratie: le mot fétiche, le mot pastiche* (Hiver 1998), *The Democratic Struggle. Citizenship Within and Against the Modern State* (Été 1998), *Mesurer la démocratie. Document de travail* (Automne 1999, pour le Protecteur du citoyen du Québec) et *Qu'est-ce qu'un ombudsman?* (Automne 1999, pour le Protecteur du citoyen du Québec). La seconde recherche est composée de six textes: *L'État-providence dans un système politique autoréférent* (Été 1997), *Habermas: insertion d'une théorie des systèmes dans une théorie de l'action* (Automne 1997, pour Luc Langlois, département de Philosophie de l'Université Laval), *La théorie des systèmes sociaux de Niklas Luhmann. Un approfondissement* (Hiver 1998), *L'épistémologie face au paradoxe et à la complexité* (Hiver 1998, pour Yvan Simonis, département d'Anthropologie de l'Université Laval), *Les observations de Niklas Luhmann sur la modernité. Une perspective néo-fonctionnaliste systémique* (Automne 1999, pour Daniel Mercure, département de Sociologie de l'Université Laval) et le présent mémoire, *La théorie des systèmes sociaux de Niklas Luhmann* (sous la direction de Carol Levasseur et Jacques Zylberberg).

## I Variable polyarchique

### A. *Indices politico-juridiques classiques*

#### 1. SOUVERAINETÉ POPULAIRE

- a) Souveraineté sise dans la population, ce qui sous-tend la présence de représentants de cette population dans les instances de pouvoir.
- b) La représentation de la population s'établit par un processus électoral stable.

##### (1) *Élections régulières*

(a) Régularité garantie juridiquement (dans la constitution, dans une loi organique ou par les us et coutumes [«common law»]).

(b) Régularité «courte» (scrutin environ aux deux à sept ans)

##### (2) *Élections compétitives*

(a) Absence de cumul individuel (et même collectif) des memberships partisans.

(b) Présence de critiques mutuelles publiques et de débats inter-partisans publics sur le contenu et la forme des plates-formes électorales et des programmes électoraux des différents partis, incluant le parti au pouvoir.

(c) Présence de critiques publiques des activités du parti au pouvoir pendant son mandat par les particuliers et les collectivités, incluant les partis d'opposition.

(d) Alternance effective des partis au pouvoir (transfert des charges ministérielles aux membres du nouveau parti au pouvoir, changement de conseillers dans les cabinets...).

#### 2. ÉTAT DE DROIT

a) Primauté du droit.

b) Présence d'une constitution ou d'un mécanisme («common law») qui en remplit la fonction, afin de fonder en droit l'existence et le fonctionnement des structures et institutions étatiques.

c) Dans la constitution ou ce qui en tient lieu, reconnaissance des libertés et droits fondamentaux, notamment par le biais de l'adjonction d'une charte des droits et libertés à la constitution.

d) Responsabilité du respect des lois et des sanctions en cas de non-respect des lois. Imputabilité des organismes chargés d'appliquer les lois relevant de leurs compétences quant à la surveillance du respect de ces lois par tous ceux, incluant eux-mêmes, qui sont assujettis à ces lois.

#### 3. STRUCTURES POLITIQUE PLURALISTES

a) Séparation des pouvoirs

(1) *Séparation horizontale: exécutif/législatif/judiciaire.*

(a) Présence de structures distinctes et autonomes pour chaque pouvoir, notamment des cours de justice (incluant une cour suprême), une fonction publique professionnelle et une assemblée des représentants (Parlement).

(b) Contrôles et contrepoids mutuels des pouvoirs les uns par rapport aux autres (compétence de la cour suprême sur l'interprétation de la constitution, discrétion du parlement quant à l'application des décisions de la cour [par l'amendement législatif], pouvoir de nomination de l'exécutif sur le judiciaire...).

(2) *Séparation verticale: présence de paliers de gouvernement (fédéral, provincial, régional, municipal, etc.).*

b) Structures partisanes autonomes

(1) *Bipartisme ou multipartisme.*

(2) *Régulation par la loi du financement des partis et des élections.*

(3) *Financement partisan indépendant d'un parti à l'autre (le financement d'un parti ne doit sous aucune considération dépendre d'un autre parti).*

B. *Indices économiques (à développer)*

## II Variable démocratique (à développer)

A. *Indice législatif: opposition parlementaire efficace (code gouvernement/opposition)*

B. *Indices des droits de l'Homme*

1. RESPECT DE LA LIBERTÉ POLITIQUE

2. MÉCANISMES EFFICACES D'OPPOSITION À LA MACHINE ÉTATIQUE

a) Variété et qualité des recours individuels et collectifs d'opposition des citoyens face à l'État et à ses structures. Ces moyens d'opposition peuvent être externes (groupes d'intérêts, tribunaux judiciaires...) ou internes (bureaux de plaintes, instances de révision et de dérogation...) à l'État.

b) Existence d'organismes non-gouvernementaux de défense des droits et libertés.

(1) *Commissions des droits de l'Homme*

(2) *Ombudsmans de première et de seconde générations*

c) Efficacité des organismes de défense des droits et libertés

C. *Indices médiatiques*

1. RESPECT DE LA LIBERTÉ DE PRESSE

2. COMPÉTENCES JOURNALISTIQUES



## Bibliographie

### A. *Ouvrages écrits*

- \*ALEXANDER, Jeffrey C., GIESEN, Bernhard, MÜNCH, Richard, and Neil J. SMELSER(Eds.). 1987. *The Micro-Macro link*. Berkeley, L.A., London: University of California Press.
- \*ALEXANDER, Jeffrey C. and Paul COLOMY(Eds). 1990. *Differentiation of Theory and Social Change: Comparative and Historical Perspectives*. NY: Columbia University Press.
- \*ANHEIER, Helmut K. 1992. "German Sociology at the Crossroads." *Contemporary Sociology* 21(5): 676-678.
- ARATO, Andrew. 1994. "Civil Society and Political Theory in the Work of Luhmann and Beyond." *New German Critique* (61): 129-142.
- ARNAUD, André-Jean.
- \*1988(et al., Éd.). *Dictionnaire encyclopédique de théorie et de sociologie du droit*. Paris: Librairie générale de droit et de jurisprudence
  - 1989. «Le Droit, un ensemble peu convivial.» *Droit et société* (11-12): 79-94.
- \*ARON, Raymond. 1967(1986). *Les étapes de la pensée sociologique*. Paris: Gallimard.
- ARVIDSSON, Adam. 1996. "From Housewife to Person: Luhmannian Systems Theory and the Semantics of Authenticity in Advertising." *Recherches sociologiques* 27(2): p. 99-114.
- \*ASHBY, William Ross. 1962. "Principles of the Self-Organizing System." In VON FOERSTER, Heinz and George W. ZOPF(Eds.), *Principles of Self-Organization. Transactions of the University of Illinois Symposium on Self-Organization*. NY: Pergamon Press, pp. 255-76.
- ATLAN, Henri.
- \*1979. *Entre le cristal et la fumée. Essai sur l'organisation du vivant*. Paris: Seuil.
  - \*1981. "Hierarchical Self-Organization in Living Systems. Noise and Meaning." In Milan ZELENY(Ed.), *Autopoiesis. A Theory of Living Organization*. NY, Oxford: North Holland.

BAILEY, Kenneth.

- \*1984. "Beyond functionalism: Towards a Nonequilibrium Analysis of Complex Social Systems." *The British Journal of Sociology* 35(1): 1-18.
- \*1994. *Sociology and the New Systems Theory*. NY: SUNY Press.
- \*1997. "The Autopoiesis of Social Systems: Assessing Luhmann's Theory of Self-Reference." *Systems Research and Behavioral Science* 14(2): 83-100.

BALANDIER, Georges. 1988. *Le désordre. Éloge du mouvement*. Paris: Fayard.

BARBER, B. (Ed.). 1970. *L.J. Henderson on the Social System*. Chicago: University of Chicago Press.

BARBESINO, Paolo and Salvino A. SALVAGGIO.

- 1996. "Bibliographie complète de Niklas Luhmann. Mise à jour au 31 janvier 1996." *Recherches sociologiques* 27(2): 115-133.
- 1996. «La sociologie de Niklas Luhmann.» *Recherches sociologiques* 27(2): 25-57.

BAREL, Yves.

- \*1975. *Le double bind*. Grenoble: IPEPS-CNRS.
- \*1979. *Le paradoxe et le système. Essai sur le fantastique social*. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble.

BATES, Frederick L. 1994. "Sociology and the New Systems Theory, Book Review." *Rural Sociology* 59(4): 759-760.

\*BATESON, Gregory. 1972. *Steps to an Ecology of Mind*. NY: Ballantine Books.

BAUSCH, Kenneth C. 1997. "The Habermas/Luhmann Debate and Subsequent Habermasian Perspectives on Systems Theory." *Systems Research and Behavioral Science* 14(2): 315-330.

BEDNARZ, John, Jr.

- 1984. "Complexity and Intersubjectivity: Towards the Theory of Niklas Luhmann." *Human Studies* 7(1): 55-69.
- 1984. "Functional Method and Phenomenology: The View of Niklas Luhmann." *Human Studies* 7(3-4): 343-362.

- 1987. "Soziale Systeme, Book Review." *Contemporary Sociology* 16(3): 443-444.
- \*1990. "Translator's Introduction." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, London: Walter de Gruyter.

BELLAVANCE, Guy. 1991. «Compte rendu: "Amour comme passion: de la codification de l'intimité" et "Ecological Communication" de N. Luhmann.» *Philosophiques* 18(2): 177-180.

\*BENSELER, Frank. 1980. "On the History of Systems Thinking in Sociology." In BENSELER, Frank, HEJL, Peter M. and Wolfram K. KÖCK (Eds), *Autopoiesis, Communication and Society: The Theory of Autopoietic System in the Social Sciences*. Frankfurt, NY: Campus Verlag, pp. 33-43.

\*BENSELER, Frank, HEJL, Peter M. and Wolfram K. KÖCK (Eds). 1980. *Autopoiesis, Communication and Society: The Theory of Autopoietic System in the Social Sciences*. Frankfurt, NY: Campus Verlag.

\*BERGER, Peter and Thomas LUCKMANN. 1980(1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris: Méridiens Klincksieck.

BLEICHER, Josef. 1982-1983. "System and Meaning: Comments on the Work of Niklas Luhmann." *Theory, Culture & Society* 1(1): 49-52.

BOHN, C. 1998. "Le double paradigme dans les théories de la différenciation sociale: La différenciation." *Sociétés* (61): 13-18.

\*BOUDON, Raymond. 1979. *La logique du social*. Paris: Hachette.

BOULDING, Kenneth. 1968. "General System Theory, the Skeleton of a Science." In Walter BUCKLEY (Ed.), *Modern Systems Research For the Behavioral Scientist*. Chicago: Aldine.

BOURG, Dominique (Éd.). 1993. *La Nature en politique, ou l'enjeu philosophique de l'écologie*. Paris: L'Harmattan et Association Descartes.

\*BRANS, Marleen and Stefan ROSSBACH. 1997. "The Autopoiesis of Administrative Systems: Niklas Luhmann on Public Administration and Public Policy." *Public Administration* 75(3): 417-39.

BUCKLEY, Walter.

- \*1967. *Sociology and Modern Systems Theory*. Englewood Cliffs(NJ): Prentice Hall.
- 1968(Ed.). *Modern Systems Research for the Behavioral Scientist*. Chicago: Aldine Publishing Company.
- 1978. "Social Systems Evolution and Sociobiology." In Georg J. KLIR (Ed.), *Applied General Systems Research: Recent Developments and Trends*. NY: Plenum Press, pp. 687-93.

CANNON, Walter B.

- \*1929. "Organization for Physiological Homeostasis." *Physiological Reviews* 9: 1-131.
- 1932. *The Wisdom of the Body*. NY: Norton.

CASTELLANO, L. 1987. "Niklas Luhmann's Political Theory." *International Review of Sociology* 23(2): p. 3-32.

CHALAND, Karine. 1994. «La théorie des systèmes et son application en sociologie de la famille.» *Société* (43): 57-64.

CHRISTODOULIDIS, E. A. 1991. "A Case for Reflexive Politics: Challenging Luhmann's Account of the Political System." *Economy and Society* 20(4): 380-401.

CLAM, Jean-Joseph. 1997. *Droit et société dans la sociologie de Niklas Luhmann: fondés en contingence*. Paris: PUF.

\*CLAUSIUS, Rudolf Emmanuel. 1879. *The Mechanical Theory of Heat*. London: Macmillan.

\*COLLINS, Randall. 1985(1994). *Four Sociological Traditions*. NY, Oxford: Oxford University Press.

\*COLLINS, Randall and Michael MAKOWSKY. 1972(1998). *The Discovery of Society*. Boston: McGraw Hill.

\*COSER, Lewis. 1971(1977). *Masters of Sociological Thought. Ideas in Historical and Social Context*. NY, London: Harcourt Brace Jovanovich.

CURTIS, C.P., Jr. 1934. *An Introduction to Pareto*. NY: Knopf.

DAHL, Robert A.

- \*1956. *A Preface to Democratic Theory*. Chicago and London: Chicago University Press.
- 1965(1966). *L'avenir de l'opposition dans les démocraties*. Paris: S.É.D.É.I.S.
- \*1971. *Polyarchy. Participation and Opposition*. New Haven and London: Yale University Press.

\*DE BEAUVOIR, Simone. 1981. *La cérémonie des adieux suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre*. Paris: Gallimard.

DE BERG, Henk.

- \*1995. "A Systems Theoretical Perspective on Communication." *Poetics Today* 16(4): 707-736.
- 1995. "Select Annotated Bibliography to Luhmann's Systems Theory and Its Applications in Literary Studies." *Poetics Today* 16(4): 737-741.

DEFLEM, M. 1998. "The Boundaries of Abortion Law: Systems Theory from Parsons to Luhmann and Habermas." *Social forces* 76(3): 775-818.

\*DESCARTES, René. 1637(1981). *Discours de la méthode*. Paris: Nathan.

DE TOCQUEVILLE, Alexis. 1835-1840(1981). *De la démocratie en Amérique*. Deux tomes. Paris: Garnier-Flammarion.

DEUTSCH, Karl Wolfgang. 1966. *The Nerves of Government; Models of Political Communication and Control*. New York: Free Press.

\*DE WILDE, P. and Charles A. MAY (Eds.). 1984. *Links for the Future: Science, Systems & Services for Communications: Proceedings of the International Conference on Communications - ICC '84, Amsterdam, the Netherlands, May 14-17, 1984*. Tome 1 (2 volumes). Amsterdam, NY: North Holland.

DUMOUCHEL, Paul et Jean-Pierre DUPUY (Éd.). 1983. *L'auto-organisation. De la physique au politique*. Paris: Seuil.

\*DUPRAT, Gérard (dir.). 1990. *Connaissance du politique*. Paris: PUF.

DUPUY, Jean-Pierre.

- 1982. *Ordres et Désordres. Enquête sur un nouveau paradigme*. Paris: Seuil.
- \*1994(1999). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte / Poche.

DURKHEIM, Émile.

- \*1893(1994). *De la division du travail social*. Paris: Quadrige/PUF.
- \*1895(1981). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris: Quadrige/PUF.

EASTON, David.

- \*1965. *A Systems Analysis of Political Life*. NY: Wiley.
- 1968. "A Systems Analysis of Political Life." In Walter BUCKLEY (Ed.), *Modern Systems Research for the Behavioral Scientist: a Sourcebook*. Chicago: Aldine Publication, pp. 428-436.
- 1990. *The Analysis of Political Structure*. NY, London: Routledge.

\*ELIAS, Norbert. 1970(1978). *What is Sociology?* NY: Columbia University Press.

\*ERD, Rainer et Andrea MAIHOFER. 1989. «Entretien avec Niklas Luhmann.» *Droit et société* (11-12): 69-77.

ERTLER, Klaus-Dieter.

- 1991. «Compte rendu du livre "Amour comme passion: de la codification de l'intimité" de Niklas Luhmann.» *Spirale* (106): 10.
- 1994. "La théorie des systèmes luhmannienne: un nouveau paradigme en sciences sociales?" *Philosophiques* 21(1): p. 3-17.

ESPOSITO, Elena. 1996. "From Self-Reference to Autology: How to Operationalize a Circular Approach." *Social Science Information* 35(2): 269-281.

FLOOD, Robert L. 1990. *Liberating Systems Theory*. NY, London: Plenum Press.

FORRESTER, Jay Wright. 1968. *Principles of Systems*. Cambridge (Mass.): Productivity Press.

\*FREUND, Julien. 1992. *D'Auguste Comte à Max Weber*. Paris: Economica.

FUCHS, Stephan. 1997. "Social Systems, Book Review." *Contemporary Sociology* 26(1): 117-118.

- GAMBETTA, Diego (Ed.). 1988. *Trust: Making and breaking cooperative relations*. Oxford, NY: Blackwell.
- \*GANS, Herbert J. (Ed.). 1990. *Sociology in America*. Newbury Park, London, New Delhi: Sage.
- GARCIA AMADO, Juan Antonio. 1989. «Introduction à l'œuvre de Niklas Luhmann.» *Droit et société* (11-12): 15-51.
- GERSTEIN, Dean R. 1979. "The Coming Renaissance of Functional Sociology." *Contemporary Sociology* 8(2): 204-211.
- \*GERTH, Hans H. and Charles W. MILLS. 1946(1958). "The Man and His Work." Max WEBER, *From Max Weber: Essays in Sociology*. NY: Oxford University Press.
- GESSNER, Wolkmar et Armin HÖLAND. 1989. «Orientations théoriques de la sociologie du droit empirique en République fédérale.» *Droit et société* (11-12): 133-156.
- GEYER, Felix and Johannes VAN DER ZOUWEN.
- 1986. "Glossary." In VAN DER ZOUWEN, Johannes and Felix GEYER (Eds), *Sociocybernetic Paradoxes: Observation, Control and Evolution of Self-Steering Systems*. London: Sage, pp. 215-219.
  - 1986. "Preface." In VAN DER ZOUWEN, Johannes and Felix GEYER (Eds), *Sociocybernetic Paradoxes: Observation, Control and Evolution of Self-Steering Systems*. London: Sage, pp. vii-viii.
  - \*1986(Eds). *Sociocybernetic Paradoxes: Observation, Control and Evolution of Self-Steering Systems*. London: Sage
- \*GIACOBBI, Michèle et Jean-Pierre ROUX. 1990. *Initiation à la sociologie. Les grands thèmes, la méthode, les grands sociologues*. Paris: Hatier.
- \*GOFFMAN, Erving. 1959. *The Presentation of Self in Everyday Life*. Garden City(NY): Doubleday.
- GOULDNER, A.W. 1970. *The Coming Crisis of Western Sociology*. NY: Basic Books.
- GRAS, Alain. 1990. «Quelques mots clés de la sociologie de Niklas Luhmann.» *Cahiers internationaux de sociologie* 89: 391-396.

- \*GRUMBREHT, Hans Ulrich and Ludwig K. PFEIFFER (Eds). 1994. *Materialities of Communication*. Stanford(CA): Stanford University Press.
- \*GRUNDMANN, Reiner. 1990. *Luhmann Conservative, Luhmann Progressive*. Florence: European University Institute Working Paper.
- \*GUBA, E.G. and L.S. LINCOLN. 1989. *Fourth Generation Evaluation*. London: Sage.
- GUEST, Avery M. 1995. "Sociology and the New Systems Theory, Book Review." *Contemporary Sociology* 24(1): 138-139.
- GURVITCH, Georges.
- \*1958. «Brève Esquisse de l'Histoire de la Sociologie.» Dans Georges GURVITCH et al. (dir.), *Traité de sociologie*. Tome 1. Paris: PUF.
  - \*1958. «Objet et Méthode de la sociologie.» Dans Georges GURVITCH et al. (dir.), *Traité de sociologie*. Tome 1. Paris: PUF.
  - \*1958 (et al., dir.). *Traité de sociologie*. 2 tomes. Paris: PUF.
- HABERMAS, Jürgen. 1987. *The Philosophical Discourse of Modernity*. Cambridge(MA): MIT Press.
- \*HABERMAS, Jürgen and Niklas LUHMANN. 1971. *Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie - Was leistet die Systemforschung?* Frankfurt: Suhrkamp.
- HAFERKAMP, Hans and Neil J. SMELSER (Eds.). 1992. *Social Change and Modernity*. Berkeley, L.A.: University of California Press.
- HAHN, Alois. 1994. «Introduction à la sociologie de Niklas Luhmann.» *Société* (43): 17-27.
- HAYIM, Gila J. 1994. "Postmodern Tendencies in the Sociology of Luhmann: The Self-Thematization of Modernity." *Human Studies* 17(3): 307-324.
- \*HAYOZ, Nicolas. 1991. «Société, politique et État dans la perspective de la sociologie systémique de Niklas Luhmann.» *Études et Recherches* (25).
- HEELAS, Paul, LASH, Scott and Paul MORRIS(Eds). 1996. *Detraditionalization. Critical Reflections on Authority and Identity*. Cambridge(Mass.): Blackwell.
- HEJL, Peter, M. 1980. "The Problem of Scientific Description of Society." In BENSELER, Frank, HEJL, Peter M. and Wolfram K. KÖCK (Eds), *Autopoiesis, Communication and*



- Society: The Theory of Autopoietic System in the Social Sciences*. Frankfurt, NY: Campus Verlag, pp. 147-161.
- HELLER, Thomas, SOSNA, Morton and David E. WELLBERY(Eds). 1986. *Reconstructing Individualism: Autonomy, Individuality, and the Self in Western Thought*. Stanford(CA): Stanford Universtiy Press.
- HENDERSON, Laurence J.
- \*1928. *Blood*. New Haven: Yale University Press.
  - \*1935. *Pareto's General Sociology: A Physiologist's Interpretation*. Cambridge(Mass.): Harvard University Press.
- HOFSTEDE, Geert and M. S. KASSEM(Eds). 1976. *European Contributions to Organization Theory*. Assen, Amsterdam: Van Gorcum.
- HOLUB, Robert. 1994. "Luhmann's Progeny: Systems Theory and Literary Studies in the Post-Wall Era." *New German Critique* (61): 143-159.
- HORNOSTY, Jennie. 1991. "Political Theory in the Welfare State, Book Review." *Canadian Journal of Sociology* 16(1): 104-105.
- \*HORNUNG, Bernd R. 1999. "In Memoriam: Niklas Luhmann 1927-1998." *International Sociological Association Bulletin* 78-79: 24-26.
- \*IDATE et UNIVERSITÉ DES NATIONS UNIES (Éds.). 1986. *Science et pratique de la complexité: actes du colloque de Montpellier, mai 1984*. Paris: Documentation française.
- \*IZUZQUIZA, Ignacio. 1990. «Niklas Luhmann ou la société sans hommes.» *Cahiers internationaux de sociologie* 89: 377-387.
- JACOBY, Daniel. 1998. *Le Protecteur du citoyen*. Trois-Pistoles : Éditions Trois-Pistoles.
- JESSOP, Bob. 1987. *Economy, State and Law in Autopoietic Theory*. Colchester(Essex): University of Essex Press.
- KENNEALY, Peter. 1988. "Talking about Autopoiesis – Order From Noise?" In Gunther TEUBNER (Ed.), *Autopoietic Law: A New Approach to Law and Society*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, pp. 349-68.

- KIESERLING, André and Georg KRÜCKEN. 1996. "La science de la société: Questions à Niklas Luhmann." *Recherches sociologiques* 27(2): 5-23.
- KING, Michael and Anton SCHUTZ. 1994. "The Ambitious Modesty of Niklas Luhmann." *Journal of Law and Society* 21(3): 261-287.
- KLIR, Georg J. (Ed.). 1978. *Applied General Systems Research: Recent Developments and Trends*. NY: Plenum Press.
- KNODT, Eva. 1994. "Toward a Non-Foundationalist Epistemology: The Habermas/Luhmann Controversy Revisited." *New German Critique* (61): 77-100.
- \*KNORR-CETINA, Karin and Aaron V. CICOUREL (Eds). 1981. *Advances in Social Theory and Methodology: Toward an Integration of Micro- and Macro-Sociologies*. Boston, London, Henley: Routledge and Kegan Paul.
- KÖCK, Wolfram K. 1980. "Autopoiesis and Communication." In BENSELER, Frank, HEJL, Peter M. and Wolfram K. KÖCK (Eds), *Autopoiesis, Communication and Society: The Theory of Autopoietic System in the Social Sciences*. Frankfurt, NY: Campus Verlag, pp. 87-113.
- KOYRÉ, Alexandre. 1947. *Épiménide le menteur (ensemble et catégorie)*. Paris: Hermann et Cie.
- \*KRIPPENDORF, Klaus (Ed.). 1979. *Communication and Control in Society*. NY, London, Paris: Gordon and Breach Science.
- \*KROHN, Wolfgang, KUPPERS, Günter and Helga NOWOTNY(Eds). 1990. *Selforganization: Portrait of a Scientific Revolution*. Dordrecht, Boston, London: Kluwer.
- LASZLO, Ervin Chabrol.
- 1972. *The Systems View of the World; The Natural Philosophy of the New Developments in the Sciences*. NY: Braziller.
  - 1972. *Systems, Structures, and Experience*. NY: Gordon and Breach
  - 1973(Ed.). *The World System: Models, Norms, Applications*. NY: Braziller.
- \*LECLERCQ, Claude. 1994(1998). *Sociologie politique*. Paris: Economica.
- LEFEBVRE, Henri. 1966(1974). *Sociologie de Marx*. Paris: Presses universitaires de France.

- \*LE PETIT ROBERT. 1991. *Dictionnaire Le Petit Robert*. Montréal: Les Dictionnaires Robert-Canada.
- LEVASSEUR, Carol. 2000. «Globalisation et complexité: la société en réseaux dans la perspective de la théorie communicationnelle des systèmes sociaux de Niklas Luhmann.» *Communication dans le cadre du congrès de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française*. Atelier: «Théories complexes, théories de la complexité.» (Inédit).
- \*LEVY, Marion Joseph, Jr. 1966. *Modernization and the Structure of Societies; A Setting for International Affairs*. Princeton(NJ): Princeton University Press.
- LEYDESDORF, Loet.
- 1993. "Structure"/"Action" Contingencies and the Model of Parallel Distributed Processing." *Journal for the Theory of Social Behaviour* 23(1): 47-77.
  - 1996. "Luhmann's Sociological Theory: Its Operationalization and Future Perspectives". *Social Science Information* 35(2): 283-306.
- LILIENFELD, Robert. 1978. *The Rise of Systems Theory. An Ideological Analysis*. NY, Chichester, Brisbane, Toronto: Wiley.
- \*LINSTONE, Harold A. and W. H. CLIVE SIMMONDS(Eds). 1977. *Futures Research: New Directions*. London: Addison-Wesley.
- LOPREATO, Joseph. 1971. "The Concept of Equilibrium: Sociological Tantalizer." In TURK, H. and R.L. SIMPSON(Eds), *Institutions and Social Exchange: The Sociologies of Talcott Parsons and George Homans*. NY: Bobbs-Merrill.
- \*LOTKA, Alfred J. 1925. *Elements of Mathematical Biology*. NY: Dover.
- LUGAN, Jean-Claude.
- 1983. *Analyse des systèmes sociaux*. Toulouse: Privat.
  - \*1993. *La systémique sociale*. Paris: PUF.
- LUHMANN, Niklas.
- \*1964(1982). "Ends, Domination and System. Fundamental Concepts and Premises in the Work of Max Weber." In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*. NY: Columbia University Press.

- 1968(1979). *Trust and Power*. Chicester, NY: Wiley.
- \*1971(1990). "Meaning as Sociology's Basic Concept." In Niklas LUHMANN, *Essays on Self-Reference*. NY: Columbia University Press.
- \*1972(1985). *A Sociological Theory of Law*. London: Routledge & Kegan Paul.
- 1975. "The Legal Profession: Comments on the Situation in the Federal Republic of Germany." *The Judicial Review* 20: 116-132.
- 1976. "A General Theory of Organized Social Systems." In HOFSTEDE, Geert and M. S. KASSEM(Eds), *European Contributions to Organization Theory*. Assen, Amsterdam: Van Gorcum, pp. 96-113.
- 1976. "The Future Cannot Begin: Temporal Structures in Modern Society". *Social Research* 43(1): 130-152.
- 1976. "Generalized Media and the Problem of Contingency." In LOUBSER, Jan J., BAUM Rainer C., EFFRAT, Andrew and Victor Meyer LIDZ(Eds), *Explorations in General Theory in Social Sciences: Essays in Honor of Talcott Parsons*. Tome 2. NY: Free Press, pp. 507-32.
- 1977. "Differentiation of Society." *Canadian Journal of Sociology* 2(1): 29-53.
- 1977(1984). *Religious Dogmatics and the Evolution of Societies*. NY, Toronto: Edwin Mellen Press.
- 1978. "Temporalization of Complexity." In GEYER, Felix and Johannes VAN DER ZOUWEN(Eds), *Sociocybernetics: An Actor-Oriented Social Systems Approach*. Tome 2. Leiden, Boston: Nijhoff Social Sciences Division, pp. 195-111.
- 1980. "The Actor and the System: The Constraints of Collective Action, Book Review". *Organization Studies* 1(2): 193-195.
- \*1981. "Communication About Law in Interaction Systems." In KNORR-CETINA, Karin and Aaron V. CICOUREL(Eds), *Advances in Social Theory and Methodology: Toward an Integration of Micro- and Macro-Sociologies*. Boston, London, Henley: Routledge and Kegan Paul, pp. 234-56.

- \*1981. "The Improbability of Communication." *International Social Science Journal* 33(1): 122-132. Version française: 1981. «L'in vraisemblance de la communication.» *Revue internationale des Sciences sociales* 33(1): 136-147.
- \*1981. «Remarques préliminaires en vue d'une théorie des systèmes sociaux.» *Critique* 37(413): 995-1014.
- \*1982. *The Differentiation of Society*. NY: Columbia University Press.
- \*1982. "Durkheim on Morality and Labor." In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*. NY: Columbia University Press.
- 1982. *Love as passion*. Cambridge: Polity Press.
- 1982. "The Political Code "Progressive" and "Conservative." In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*. NY: Columbia University Press.
- \*1982. "Politics as a Social System." In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*. NY: Columbia University Press, pp. 138-165.
- \*1982. "The Self-Thematization of Society." In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*. NY: Columbia University Press.
- \*1982. "Territorial Borders as System Boundaries." In STRASSOLDO, Raimondo and Giovanni DELLI ZOTTI(Eds), *Cooperation and Conflict in Border Areas*. Milano: Angeli, pp. 235-244.
- \*1982. "The World Society as a Social System." *International Journal of General Systems* 8(3): 131-138.
- \*1983. "Insistence on Systems Theory: Perspectives from Germany – An Essay." *Social Forces* 61(4): 987-998.
- \*1983(1988). "The Unity of the Legal System". In Gunther TEUBNER(Ed.), *Autopoietic Law: A New Approach to Law and Society*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, pp. 12-35.
- 1984. "The Differentiation of Advances in Knowledge." In STEHR, Nico and Volker MEJA(Eds), *Society and Knowledge: Contemporary Perspectives on the Sociology of Knowledge*. New Brunswick (USA), London: Transaction Books, pp. 103-48.

- \*1984. "Modes of Communication and Society." In DE WILDE, P. and Charles A. MAY(Eds), *Links for the Future: Science, Systems & Services for Communications: Proceedings of the International Conference on Communications - ICC '84, Amsterdam, the Netherlands, May 14-17, 1984*. Tome 1 (2 volumes). Amsterdam, NY: North Holland, pp. XXXIV-XXXVII. Réédité en 1990 dans *Essays on Self-Reference*. NY: Columbia University Press.
- 1984. "The Self-Description of Society: Crisis Fashion and Sociological Theory." *International Journal of Comparative Sociology* 25(1-2): 59-72.
- 1984(1986). "The Self-Reproduction of Law and its Limits." In Gunther TEUBNER(Ed.), *Dilemmas of Law in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter.
- \*1984(1995). *Social Systems*. Stanford(CA): Stanford University Press.
- 1984(1985). "The Work of Art and the Self-Reproduction of Art." *Thesis Eleven* 12: 4-27.
- \*1985. "Complexity and Meaning." In UNITED NATIONS UNIVERSITY(Ed.), *The Science and Praxis of Complexity*. Tokyo: United Nations University Press, pp. 99-104. Version française: 1986. «La complexité et le sens.» Dans IDATE et UNIVERSITÉ DES NATIONS UNIES(Éd.), *Science et pratique de la complexité: actes du colloque de Montpellier, mai 1984*. Paris: Documentation française, pp. 121-126.
- \*1985. «"État" du système politique.» *Traverses* (33-34): 185-191.
- 1985. "Religion and Ultimate Paradox: A Symposium on Aspects of the Sociology of Niklas Luhmann." *Sociological Analysis* 46(1): 1-36.
- 1985. "Society, Meaning, Religion - Based on Self-Reference." *Sociological Analysis* 46(1): 5-20.
- 1985(1992)"Some Problems with Reflexive Law." In Gunther TEUBNER(Ed.), *State, Law, Economy as Autopoietic Systems: Regulation and Autonomy in a New Perspective*. Milano: Giuffrè, pp. 389-415.

- \*1986. "The Autopoiesis of Social Systems." In GEYER, Felix and Johannes VAN DER ZOUWEN(Eds), *Sociocybernetic Paradoxes: Observation, Control and Evolution of Self-Steering Systems*. London: Sage, pp. 172-192.
- 1986. *Closure and Openness: On Reality in the World of Law*. Florence: European University Institute Working Paper 86/234, pp. 1-29. Also in Gunther TEUBNER(Ed.). 1988. *Autopoietic Law: A New Approach to Law and Society*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, pp. 335-348.
- \*1986(1989). *Ecological Communication. Can Modern Society Adapt Itself to the Exposure to Ecological Dangers ?* Chicago and Cambridge: University of Chicago Press and Polity Press.
- 1986. "The Individuality of the Individual: Historical Meanings and Contemporary Problems." In HELLER, Thomas, SOSNA, Morton and David E. WELLBERY(Eds), *Reconsturcting Individualism: Autonomy, Individuality, and the Self in Western Thought*. Stanford(CA): Stanford Universtiy Press, pp. 313-325.
- 1986(1987). "The Medium of Art." *Thesis Eleven* (18-19): 101-113.
- \*1986. "The Theory of Social Systems and its Epistmology: Reply to Danilo Zolo's Critical Comments." *Philosophy of the Social Sciences* 16(1): 129-34.
- \*1987. "The Evolutionary Differentiation Between Society and Interaction." In ALEXANDER, Jeffrey C., GIESEN, Bernhard, MÜNCH, Richard, and Neil J. SMELSER(Eds), *The Micro-Macro link*. Berkeley, L.A., London: University of California Press, pp. 112-131.
- \*1987. "Modern Systems and the Theory of Society." In MEJA, Volker, MISGELD, Dieter, and Nico STEHR(Eds), *Modern German Sociology*. NY: Columbia University Press, pp. 171-86.
- 1987. "The Morality of Risk and the Risk of Morality." *International Review of Sociology* 3: 87-101.
- 1987. "The Representation of Society Within Society." *Current Sociology* 35(2): 101-108.

- 1987(1988). "Tautology and Paradox in the Self-Description of Modern Society." *Sociological Theory* 6: 21-37. Reedited in Niklas LUHMAN N. 1990. *Essays on Self-Reference*. NY: Columbia University Press, pp. 123-141.
- 1988. "Familiarity, Confidence, Trust: Problems and Alternatives." In Diego GAMBETTA(Ed.), *Trust: Making and breaking cooperative relations*. Oxford, NY: Blackwell, pp. 94-107.
- \*1988. «Fonction.» Dans André-Jean ARNAUD et al.(Éd.), *Dictionnaire encyclopédique de théorie et de sociologie du droit*. Paris: Librairie générale de droit et de jurisprudence, pp. 160-161.
- 1988. "Observing and Describing Complexity." In Karl VAKK(Ed.), *Complexities of the Human Environment: A Cultural and Technological Perspective*. Wien: Europa Verlag, pp. 251-256.
- 1988. "The Sociological Approach of Territorial Rights and Practices." In: *European Yearbook in the Sociology of Law* 1, pp. 23-42.
- \*1988. "The Third Question: The Creative Use of Paradoxes in Law and Legal History." *Journal of Law and Society* 15: 153-165. En français: 1993. «La troisième question: de l'usage créatif des paradoxes dans le droit et dans l'histoire du droit.» *Philosophie, sociologie, droit* 24(12): 25-43.
- 1989. "Basic Concepts of the Theory of Autopoietic Systems." *Systemic Studies. Systemic therapy: A European Perspective* 1: 79-104.
- \*1989. "Law as a Social System." *Northwestern University Law Review* 83(1-2): 136-150. Version française: 1989. «Le droit comme système social.» *Droit et société* (11-12): 53-66.
- 1989. "Speaking and Silence." *New German Critique* (61): 25-37.
- \*1990. "The Cognitive Programm of Constructivism and a Reality that Remains Unknown." In KROHN, Wolfgang, KUPPERS, Günter and Helga NOWOTNY(Eds), *Selforganization: Portrait of a Scientific Revolution*. Dordrecht, Boston, London: Kluwer, pp. 64-85.



- \*1990. «Développements récents en théorie des systèmes.» Dans Gérard DUPRAT(dir.), *Connaissance du politique*. Paris: PUF, pp. 281-93.
- \*1990. *Essays on Self-Reference*. NY: Columbia University Press.
- \*1990. "The Future of Democracy." *Thesis Eleven* (26): 46-53. Also published in 1990. In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, pp. 231-239.
- \*1990. "General Theory and American Sociology." In Herbert J. GANS(Ed.), *Sociology in America*. Newbury Park, London, New Delhi: Sage.
- 1990(1991). "The Modern in Modern Societies." In Wolfgang ZAPF (Ed.), *The Modernization of Modern Societies: Proceedings of the 25<sup>th</sup> German Sociological Convention in Frankfurt am Main 1990*. Frankfurt, NY: Campus Verlag.
- 1990(1994). "The Modernity of Science." *New German Critique* (61): 9-23.
- 1990(1991). "Paradigm Lost: On the Ethical Reflection of Morality." *Thesis Eleven* (29): 82-94.
- \*1990. "The Paradox of System Differentiation and the Evolution of Society." In ALEXANDER, Jeffrey C. and Paul COLOMY(Eds), *Differentiation of Theory and Social Change: Comparative and Historical Perspectives*. NY: Columbia University Press, pp. 409-440.
- \*1990. "Participation and Legitimation: The Ideas and the Experiences." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, pp. 219-230.
- \*1990. *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter.
- \*1990. "Political Theory in the Welfare State." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, pp. 21-115.
- \*1990. "Societal Complexity and Public Opinion." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, pp. 203-217.

- \*1990. "State and Politics: Towards a Semantics of the Self-Description of Political Systems." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter, pp. 117-154.
- 1990. "Sthenography." *Stanford Literature Review* 7(1-2): 133-139.
- 1990. "Technology, Environment and Social Risk: A Systems Perspective." *Industrial Crises Quarterly* 4(3): 223-231.
- \*1990. "The Theory of Political Opposition." In Niklas LUHMANN, *Political Theory in the Welfare State*. Berlin, NY: Walter de Gruyter.
- \*1991. «Communication et action.» *Réseaux* 50: 131-156.
- 1991. (1993). *Risk: A Sociological Theory*. NY: Walter de Gruyter.
- 1991. "The Concept of Society." *Thesis Eleven* (31): 67-80.
- 1992(1998). "Contingency as Modern Society's Defining Attribute." In Niklas LUHMANN, *Observations on Modernity*. Stanford(CA): Stanford University Press, pp. 44-62.
- 1992(1998). "Describing the Future." In Niklas LUHMANN, *Observations on Modernity*. Stanford(CA): Stanford University Press, pp. 63-74.
- 1992. "The Direction of Evolution." In HAFERKAMP, Hans and Neil J. SMELSER(Eds), *Social Change and Modernity*. Berkeley, L.A.: University of California Press, pp. 279-293.
- 1992(1998). "The Ecology of Ignorance." In Niklas LUHMANN, *Observations on Modernity*. Stanford(CA): Stanford University Press, pp. 75-112.
- 1992. "The Form of Writing." *Stanford Literature Review* 9(1): 25-42.
- \*1992(1998). "Modernity in Contemporary Society." In Niklas LUHMANN, *Observations on Modernity*. Stanford (CA): Stanford University Press, pp. 1-21.
- \*1992(1998). *Observations on Modernity*. Stanford (CA): Stanford University Press.
- 1992. "Operational Closure and Structural Coupling: The Differentiation of the Legal System." *Cardozo Law Review* 13: 1419-1441.

- 1992. "Societal Complexity." In György SZELL(Ed.), *Concise Encyclopedia of Participation and Co-management*. Berlin, pp. 793-806.
- 1992. "What is Communication?" *Communication Theory* 2(3): 251-259.
- 1993. "The Code of the Moral." *Cardozo Law Review* 14: 995-1009.
- 1993. "Deconstruction as Second-Order Observing." *New Literary History* 24(4): 763-782.
- 1993. "Le droit, l'histoire du droit et le recours au paradoxe." *Le débat* (74): 96-106.
- 1993. "Ecological Communication: Coping with the Unknown." *Systems Practice* 6(6): 527-539. Also in Joanna TSIVOCOUCO(Ed.). 1993. *A Challenge for Systems Thinking: The Aegean Seminar, Athen*. Samos(Grece): International Society for Systems, pp. 25-36.
- 1993. "European Rationality." In ROBINSON, Gillian and John RUNDELL(Eds), *Rethinking Imagination: Culture and Creativity*. NY, London: Routledge, pp. 65-83. Also published in Niklas LUHMANN. 1992(1998). *Observations on Modernity*. Stanford(CA): Stanford University Press, pp. 22-43.
- \*1993. "Observing Re-Entries." *Graduate Faculty Philosophy Journal* 16(2): 485-498.
- \*1993(1994). "Politicians, Honesty and the Higher Amoralty of Politics." *Theory, Culture & Society* 11(2): 25-36.
- 1993. «La société face à l'environnement: une intégration possible? Dans Dominique BOURG(Éd.), *La Nature en politique, ou l'enjeu philosophique de l'écologie*. Paris: L'Harmattan et Association Descartes, pp. 73-85. Also published in 1995. *Thesis Eleven* (43): 28-47.
- 1993(1994). "What Is the Case?" and "What Lies Behind It?" The Two Sociologies and the Theory of Society." *Sociological Theory* 12(2): 126-152.
- \*1994. "How Can the Mind Participate in Communication?" In GRUMBREHT, Hans Ulrich and K. Ludwig PFEIFFER(Eds), *Materialities of Communication*. Stanford (CA): Stanford University Press, pp. 371-387.
- \*1994. «La malice du sujet et la question de l'homme.» *Société* (43): 3-15.

- 1995. "Legal Argumentation: An Analysis of its Form." *Modern Law Review* 58(3): 285-298.
- \*1995. "The Paradox of Observing Systems." *Cultural Critique* (31): 37-55.
- 1995. "Why Does society Describe Itself as Postmodern?" *Cultural Critique* (30): 171-186.
- 1995. "Why Systems Theory?" *Cybernetics and Human Knowing* 3(2): 3-10.
- 1996. "A Redescription of "Romantic Art." *Modern Language Notes* 111(3): 506-522.
- 1996. "Complexity, Structural Contingencies and Value Conflicts." In HEELAS, Paul, LASH, Scott and Paul MORRIS(Eds), *Detraditionalization. Critical Reflections on Authority and Identity*. Cambridge(Mass.): Blackwell, pp. 59-71.
- \*1996. "Membership and Motives in Social Systems." *Systems Research and Behavioral Science* 13(3): 341-348.
- 1996. "On the Scientific Context of the Concept of Communication". *Social Science Information* 35(2): 257-267.
- \*1996. "The Sociology of the Moral and Ethics." *International Sociology* 11(1): 27-36.
- 1997. «Capitalisme et utopie.» *Archives de philosophie du droit* 41: 483-492.
- 1997. "The Control of Intransparency." *Systems Research and Behavioral Science* 14(2): 359-371.
- \*1997. "Globalization or World Society: How to Conceive of Modern Society?" *International Review of Sociology* 7(1): 67-79.
- 1997. "Limits of Steering." *Theory, Culture & Society* 14(1): 41-57.
- 1998. «La société comme différence.» *Sociétés* (61): 19-37.

\*MARTIN, Patrice et Patrick SAVIDAN. 1994. *La culture de la dette*. Montréal: Boréal.

MATURANA, Humberto.

- \*1970. "The Biology of Cognition." *Biological Computer Laboratory Research Report* Q.O. Urbana(Ill.): University of Illinois Press.
- 1970. "Neurophysiology of Cognition." In P. GARVIN(Ed.), *Cognition: A Multiple View*. NY: Spartan Books, pp. 3-23.

- 1974. «Stratégies cognitives.» Dans MORIN, Edgar et Massimo PIATELLI-PALMARINI(Éd.), *L'unité de l'homme. Invariants biologiques et universaux culturels*. Paris: Seuil, pp. 418-42.
- \*1978. "Biology of Language: The Epistemology of Reality." In MILLER G. and E. LENNEBERG(Eds), *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*. NY: Academic Press, pp. 27-63.
- \*1980. "Man and Society." In BENSELER, Frank, HEJL, Peter M. and Wolfram K. KÖCK(Eds), *Autopoiesis, Communication and Society: The Theory of Autopoietic System in the Social Sciences*. Frankfurt, NY: Campus Verlag, pp. 11-31.
- \*1981. "Autopoiesis." In Milan ZELENY(Ed.), *Autopoiesis. A Theory of Living Organization*. NY, Oxford: North Holland, pp. 21-33.
- 1990. "Science and Daily Life: The Ontology of Scientific Explanations." In KROHN, Wolfgang, KUPPERS, Günter and Helga NOWOTNY(Eds), *Selforganization: Portrait of a Scientific Revolution*. Dordrecht, Boston, London: Kluwer, pp. 12-35.

MATURANA, Humberto R. and Francisco J. VARELA. 1975. *Autopoietic Systems: A Characterization of Living Organization*. Urbana(Ill.): Illinois University Press.

\*MATURANA, Humberto R., VARELA Francisco J. and R. URIBE. 1974. "Autopoiesis: The Organization of Living Systems, its Characterization and A Model." *Biosystems* 5(4): 187-196.

McCARTHY, Thomas. 1985. "Complexity and Democracy, or The Seductions of Systems Theory." *New German Critique* (35): 27-53.

\*McCULLOCH, Warren and Walter PITTS. 1943. "A Logical Calculus of the Ideas Immanent in Nervous Activity." *Bulletin of Mathematical Biophysics* 5: 115-133.

MEJA, Volker, MISGELD, Dieter and Nico STEHR. 1987. "Introduction: The Social and Intellectual Organization of German Sociology Since 1945." In MEJA, Volker, MISGELD, Dieter and Nico STEHR(Eds), *Modern German Sociology*. NY: Columbia University Press, pp. 1-30.

- \*MEJA, Volker, MISGELD, Dieter and Nico STEHR(Eds). 1987. *Modern German Sociology*. NY: Columbia University Press.
- \*MERKL, Peter H. 1977. "Trends in German Political Science: A Review Essay." *The American Political Science Review* 71(3): 1097-1108.
- MERTON, Robert K. 1949. *Social Theory and Social Structure*. Glencoe(Ill.): Free Press.
- \*MILLER G. and E. LENNEBERG(Eds). 1978. *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*. NY: Academic Press.
- \*MILLER, James Grier. 1978. *Living Systems*. NY: McGraw-Hill.
- \*MILLER, James Grier and Jessie L. MILLER. 1992. "Greater Than the Sum of its Parts I. Subsystems which Process Both Matter-Energy and Information." *Behavioral Science* 37: 159-180.
- MILLER, Max. 1994. "Intersystemic Discourse and Co-ordinated Dissent: A Critique of Luhmann's Concept of Ecological Communication." *Theory, Culture & Society* 11(2): 101-121.
- MINGERS, Jonh.
- 1989. "An Introduction to Autopoiesis - Implications and Applications." *Systems Practice* 2(2): 159-180.
  - \*1995. *Self-Producing Systems: Implications and Applications of Autopoiesis*. NY, London: Plenum Press.
- MINNEMA, Lourens. 1998. «La religion comme système de sens. Introduction à la sociologie de la religion de Niklas Luhmann.» *Social Compass* 45(2): 279-296.
- MOHAN, Raj P. and Don MARTINDALE(Eds). 1975. *Handbook of Contemporary Developments in World Sociology*. Westport(CT), London: Greenwood Press.
- MORIN, Edgar. 1986. «Sur la définition de la complexité.» Dans IDATE et UNIVERSITÉ DES NATIONS UNIES (Éd.), *Science et pratique de la complexité: actes du colloque de Montpellier, mai 1984*. Paris: Documentation française.
- MORIN, Edgar et Massimo PIATELLI-PALMARINI(Éd.). 1974. *L'unité de l'homme. Invariants biologiques et universaux culturels*. Paris: Seuil.

MÜLLER, Harro. 1994. "Luhmann's Systems Theory as a Theory of Modernity." *New German Critique* (61): 39-54.

MURPHY, John W.

- \*1982. "Talcott Parsons and Niklas Luhmann: Two Versions of the Social Systems." *International Review of Modern Sociology* 12(2): 291-301.
- 1984. "Niklas Luhmann and His View of the Social Function." *Human Studies* 7(1): 23-38.
- 1987. "Niklas Luhmann: His Contribution to the Sociology of Religion." *International Sociology* 2(2): 205-213.

NECKEL, Sighard and Jürgen WOLF. 1994. "The Fascination of Amorality: Luhmann's Theory of Morality and its Resonances among German Intellectuals." *Theory, Culture & Society* 11(2): 69-99.

\*NISBETH, Robert A. 1993(1996). *The Sociological Tradition*. New Brunswick(US), London: Transaction Publishers.

\*O'NEILL, John(Ed.). 1976. *On Critical Theory*. NY: Seabury Press

\*ORTEGA Y GASSET, José. 1932. *The Revolt of the Masses*. NY, London: W.W. Norton Company.

ORWELL, George.

- \*1946(1957). "Politics and the English Language." In George ORWELL, *Selected Essays*. Harmondsworth(England), Baltimore: Penguin Books.
- \*1949. *Nineteen Eighty-Four, A Novel*. London: Secker & Warburg.

\*PARETO, Vilfredo. 1935. *The Mind and Society*. Volume 4. NY: Harcourt Brace.

PARSONS, Talcott.

- \*1937. *The Structure of Social Action*. New York and London: McGraw-Hill.
- \*1966. *Societies. Evolutionary and Comparative Perspectives*. Englewood Cliffs(NJ): Prentice-Hall.
- \*1971. *The System of Modern Societies*. Englewood Cliffs(NJ): Prentice Hall. Version française: 1973. *Le système des sociétés modernes*. Paris: Dunod.

- \*PARSONS, Talcott and Edward A. SHILS. 1951(1962). *Toward a General Theory of Action*. NY: Harper & Row.
- PATERSON, John. 1997. "An Introduction to Luhmann." *Theory, Culture & Society* 14(1): 37-39.
- \*PIAGET, Jean. 1958. *Six Psychological Studies by Jean Piaget*. NY: Vintage Books.
- PODAK, Klaus. 1986. "Without Subject, Without Reason: Reflections on Niklas Luhmann's Social Systems." *Thesis Eleven* (13): 54-66.
- \*POE, Edgar Allan. 1841(1994). *Double meurtre sur la rue Morgue suivi de Le mystère de Marie Roget*. Paris: Flammarion.
- POGGI, Gianfranco. 1985. *Niklas Luhmann on The Welfare State and its Law*. EUI Working Papers 157. Florence: European University Institute.
- \*POINCARÉ, Henri. 1908. *Science et méthode*. Paris: Flammarion.
- POKOL, Béla. 1991. *Complex Society. One of the Possible Luhmannite Theories of Sociology*. Budapest: Co-ordination Office for Higher Education.
- POTTAGE, A. 1998. "Power as an Art of Contingency: Luhmann, Deleuze, Foucault." *Economy and Society* 27(1): 1-27.
- POURTOIS, Hervé. 1993. «Le système juridique comme système social. Le débat Habermas-Luhmann.» *Philosophie, sociologie, droit* 24(12): 5-24.
- \*PRATTE, Alain. 1997. *Syndrome de Pinocchio: Essai sur le mensonge en politique*. Montréal: Boréal.
- PRIGOGINE, Ilya.
- \*1955. *Introduction to Thermodynamics of Irreversible Processes*. Springfield(Ill.): Charles C. Thomas.
  - 1962. *Non-Equilibrium Statistical Mechanics*. NY: Interscience Publishers.
- \*PROBST, Gilbert J.B. 1987(1984). *Organiser par l'auto-organisation*. Paris: Éditions d'Organisation.
- PROVOST, Wallace H. Jr.



- 1985. "Contingency and Complexity in the Social Theory of Niklas Luhmann." *International Journal of General Systems* 11(4).
- 1989. "Complex Organization and Niklas Luhmann's Sociology of Law." *International Journal of General Systems* 15(2).

RAISER, Thomas. 1989. «Les relations entre la sociologie du droit et les sciences juridiques.» *Droit et société* (11-12): 117-131.

RASCH, William.

- 1991. "Theories of Complexity, Complexities of Theory: Habermas, Luhmann, and the Study of Social Systems." *German Studies Review* (14): 65-83.
- 1994. "In Search of the Lyotard Archipelago, or: How to Live with Paradox and Learn to Like it." *New German Critique* (61): 55-75.
- 1997. "Locating the Political: Schmitt, Mouffe, Luhmann, and the Possibility of Pluralism." *International Review of Sociology / Revue Internationale de Sociologie* 7(1): 103-115.

RASCH, William and Eva M. KNODT. 1994. "Systems Theory and the System of Theory." *New German Critique* (61): 3-7.

ROBINSON, Gillian and John RUNDELL(Eds). 1993. *Rethinking Imagination: Culture and Creativity*. NY, London: Routledge.

\*ROSENBLUETH, Arturo, WIENER, Norbert and Julian BIGELOW. 1943. "Behavior, Purpose and Teleology." *Philosophy of Science* 10(1).

ROSENFELD, Michel. 1991. *Autopoiesis and Justice: A Critique of Luhmann's Conception of Law*. Toronto: University of Toronto (Faculty of Law).

ROSSBACH, Stefan. 1996. "Gnosis, Science, and Mysticism: A History on Self-referential Theory Designs." *Social Science Information* 35(2): 233-255.

ROTTLEUTHNER, Hubert.

- \*1989. "A Purified Sociology of Law: Niklas Luhmann on the Autonomy of the Legal System." *Law & Society Review* 23(5): 779-797.
- 1989. «La sociologie du droit en Allemagne.» *Droit et société* (11-12): 97-116.

RUDOLF, Florence.

- 1994. «Niklas Luhmann: une théorie de la vie adaptée à la société.» *Société* (43): 29-41.
- 1998. «Différenciation fonctionnelle et sociologie chez Niklas Luhmann.» *Sociétés* (61): 81-95.

RUSSET, C.E. 1966. *The Concept of Equilibrium in American Social Thought*. New Haven: Yale University Press.

SALVAGGIO, Salvino A.

- 1992. "Machiavelli à Bielefeld: Italie extrême et système décomposé." *Vice versa* (36): 16-18.
- \*1996. «Avant propos: Das Luhmann der Gesellschaft. De la fin de l'*authorship* au recyclage cognitif.» *Recherches sociologiques* 27(2): 1-4.

\*SAMÉDY, Jean-Baptiste Mario. 1997. *Introduction à la sociologie. Interaction entre l'idéal et le matériel*. NY, Toronto, Ottawa: Legas.

\*SARTORI, Giovanni. 1957(1973). *Théorie de la démocratie*. Paris: Armand Colin.

\*SAUL, John Ralston. 1995. *Unconscious Civilization*. NY, London: Free Press.

SCHECTER, Stephen.

- \*1995. «Luhmann et le politique: au-delà de l'incroyable.» *Société* (14): 35-65.
- 1997. "Culture and Politics in Luhmann's Reading of Contemporary Society." *International Review of Sociology* 7(1): 117-126.

SCHWANITZ, Dietrich.

- 1987. "Systems Theory and Environment Theory." In KOELB, Clayton and Virgil LOCKE(Eds), *The Current in Criticism: Essays on the Present and Future of Literary Theory*. West Lafayette(Indiana): Purdue University Press, pp. 265-294.
- 1996. "Systems Theory and the Difference Between Communication and Consciousness: An Introduction to a Problem and Its Context." *Modern Language Notes* 111(3): 488-505.

- SCIULLI, David. 1994. "An Interview with Niklas Luhmann." *Theory, Culture & Society* 11(2): 37-68.
- \*SEGAL, Lynn. 1986(1990). *Le rêve de la réalité*. Paris: Seuil.
- \*SIMON, Pierre-Jean. 1991(1997). *Histoire de la sociologie*. Paris: PUF.
- SITHCOMBE, A.L. 1968. *Constructing Social Theory*. NY: Harcourt, Brace, Jovanovich.
- \*SIMMEL, Georg. 1971. "Excursus on How Society is Possible." In Georg SIMMEL, *On Individuality and Social Forms*. Chicago: University of Chicago Press.
- SIXEL, Friedrich, W.
- \*1976. "The Problem of Sense: Habermas v. Luhmann." In John O'NEILL(Ed.), *On Critical Theory*. NY: Seabury Press, pp. 184-204.
  - 1983. "Beyond Good and Evil? A Study of Luhmann's Sociology of Morals." *Theory, Culture & Society* 2(1): 35-47.
- SKINNER, Quentin. 1982. "Theory of Society or Social Technology; Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie, Book Review." *N Y Review of Books* 29(15): 35-38.
- SMULLYAN, Raymond. 1988. *Forever Undecided. A Puzzle Guide to Gödel*. Oxford: Oxford University Press.
- \*SPENCER, Herbert. 1864(1892). *First Principles*. NY: Appleton.
- \*SPENCER BROWN, George. 1969. *Laws of Form*. London: George Allen & Unwin.
- STAHELI, Urs. 1997. "Exorcising the "Popular" Seriously: Luhmann's Concept of Semantics." *International Review of Sociology* 7(1): 127-145.
- \*STEHR, Nico. 1982-1983. "The Evolution of Meaning Systems: An Interview with Niklas Luhmann." *Theory, Culture & Society* 1(1): 33-48.
- STEHR, Nico and Volker MEJA(Eds). 1984. *Society and Knowledge: Contemporary Perspectives on the Sociology of Knowledge*. New Brunswick (USA), London: Transaction Books
- \*STRASSOLDO, Raimondo and Giovanni DELLI ZOTTI(Eds). 1982. *Cooperation and Conflict in Border Areas*. Milano: Angeli.

- STREETER, Calvin L. 1992. "Redundancy in Organizational Systems." *Social Service Review* 66(1): 97-111.
- TASCHWER, Klaus. 1996. "Science as System vs. Science as Practice: Luhmann's Sociology of Science and Recent Approaches in Science and Technology Studies (STS) - A Fragmentary Confrontation". *Social Science Information* 35(2): 215-232.
- \*TEUBNER, Gunther(Ed.). 1988. *Autopoietic Law: A New Approach to Law and Society*. Berlin, NY: Walter de Gruyter.
- THYSSEN, Ole.
- 1995. "Interview with Professor Niklas Luhmann, Oslo, April, 2, 1995." *Cybernetics and Human Knowing* 3(2).
  - 1995. "Some Basic Notions in the Systems Theory of Niklas Luhmann". *Cybernetics and Human Knowing* 3(2).
- TÖNNIES, Ferdinand.
- \*1887(1944). *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*. Paris: PUF.
  - \*1887(1977). *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*. Paris: Retz/CEPL.
- \*ULRICH, Hans and Gilbert J. B. PROBST(Eds). 1984. *Self-Organization and Management of Social Systems: Insights, Promises, Doubts, and Questions*. Berlin, NY, Heidelberg, Tokyo: Springer-Verlag.
- \*UNIVERSITÉ LAVAL. 1997. *Supplément au manuel «Logique et expression de la pensée» pour le cours Principes de Logique 1 (PHI-16149)*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- VAK, Karl(Ed.). 1988. *Complexities of the Human Environment: A Cultural and Technological Perspective*. Wien: Europa Verlag.
- VARELA, Francisco J.
- 1978. "On Being Autonomous: The Lessons of Natural History of Systems Theory." In Georg J. KLIR(Ed.), *Applied General Systems Research: Recent Developments and Trends*. NY: Plenum Press, pp. 77-84.

- 1981. "Describing the Logic of the Living. The Adequacy and Limitations of the Idea of Autopoiesis." Milan ZELENY(Ed.), *Autopoiesis. A Theory of Living Organizations*. NY, Oxford: North Holland.
- \*1981. "Introduction. The Ages of Heinz von Foerster." In Heinz VON FOERSTER(Ed.), *Observing Systems*. Seaside(CA): Intersystems Publications, pp. xi-xvi.
- \*1984. "Two Principles of Self-Organization." In ULRICH, Hans and Gilbert J. B. PROBST(Eds), *Self-Organization and Management of Social Systems: Insights, Promises, Doubts, and Questions*. Berlin, NY, Heidelberg, Tokyo: Springer-Verlag, pp. 25-32.
- 1989. *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant (Principle of Biological Autonomy)*. Paris: Seuil.

VERNANT, Denis. 1993. *La philosophie mathématique de Bertrand Russell*. Paris: Librairie philosophique J. Vrin.

\*VIAN, Boris. 1946(1963). *L'écume des jours*. Paris: J.-J. Pauvert.

VON BERTALANFFY, Ludwig.

- \*1956. "General System Theory." *General Systems* 7: 1-20.
- \*1968. *General System Theory*. NY: George Braziller.

\*VON DANIKEN, Erik. 1968(1969). *Présence des extra-terrestres*. Paris: Robert Laffont.

\*VON FOERSTER, Heinz

- 1960. "On Self-Organizing Systems and Their Environments." In YOVITS, Marshall C. and Scott CAMERON(Eds), *Self-Organizing Systems. Proceedings of an Interdisciplinary Conference*. NY, Oxford, London, Paris: Pergamon Press, pp. 31-50.
- 1974. «Notes pour une épistémologie des objets vivants.» Dans MORIN, Edgar et Massimo PIATELLI-PALMARINI(Éd.), *L'unité de l'homme. Invariants biologiques et universaux culturels*. Paris: Seuil, pp. 401-17.
- \*1977. "The Curious Behavior of Complex Systems: Lessons from Biology." In LINSTONE, Harold A. and W. H. CLIVE SIMMONDS(Eds), *Futures Research:*

*New Directions*. London, Amsterdam, Don Mills (Ont.), Sydney, Tokyo: Addison-Wesley, pp. 104-113.

- \*1979. "Cybernetics of Cybernetics." In Klaus KRIPPENDORF(Ed.), *Communication and Control in Society*. NY, London and Paris: Gordon and Breach Science, pp. 5-8.
- \*1981. "On Constructing a Reality." In Heinz VON FOERSTER(Ed.), *Observing Systems*. Seaside(CA): Intersystems Publications, pp. 288-309.
- \*1981(Ed.). *Observing Systems*. Seaside(CA): Intersystems Publications.

\*VON FOERSTER, Heinz and George W. ZOPF(Eds). 1962. *Principles of Self-Organization. Transactions of the University of Illinois Symposium on Self-Organization*. NY: Pergamon Press.

\*VULLIERME, Jean-Louis. 1989. *Le concept de système politique*. Paris: PUF.

WAGNER, Gerhard. 1997. "The End of Luhmann's Social Systems Theory." *Philosophy of the Social Sciences* 27(4): 387-409.

WATIER, Patrick. 1994. «À propos de quelques thèmes de la sociologie de Niklas Luhmann.» *Société* (43): 43-55.

WEBER, Max.

- \*1946(1958). "Science as a Vocation." In Max WEBER, *From Max Weber: Essays in Sociology*. NY: Oxford University Press.
- \*1946(1958). *From Max Weber: Essays in Sociology*. Introduction and translation by GERTH, Hans H. and Charles W. MILLS. NY: Oxford University Press.
- \*1947(1968). *Max Weber: The Theory of Social and Economic Organization*. Translated by A.M. HENDERSON and Talcott PARSONS. NY: Free Press. London: Collier-Macmillan.
- \*1949. *The Methodology of the Social Sciences*. Translated and edited by Edward A. SHILS and Henry A. FINCH. NY: Free Press.
- \*1956, 1967(1971). *Économie et société*. Paris: Plon.
- 1968. *Economy and Society*. Three volumes. Edited by Guenther ROTH and Claus WITTICH. NY: Bedminster Press.

- \*1992. *Essais sur la théorie de la science*. Paris: Plon.
- WEST CHURCHMAN, C. 1977. "A Philosophy for Complexity." In LINSTONE, Harold A. and W. H. CLIVE SIMMONDS(Eds), *Futures Research: New Directions*. London, Amsterdam, Don Mills(Ont.), Sydney, Tokyo: Addison-Wesley, pp. 82-90.
- WIENER, Norbert.
- \*1954. "Cybernetics in History." In Norbert WIENER, *The Human Use of Human Beings*. Garden City(NY): Doubleday Anchor.
  - 1950(1968). "Cybernetics in History." In Walter BUCKLEY(Ed.), *Modern Systems Research for the Behavioral Scientist: a Sourcebook*. Chicago: Aldine Publication, pp. 31-36.
  - \*1961. *Cybernetics. Or, Control and Communication in the Animal and the Machine*. Cambridge(Mass.): MIT Press.
- WILDEN, Anthony. 1972. *System and Structure: Essays in Communication and Exchange*. London: Tavistock.
- \*WIRTH, Louis. 1926. "Topical Summaries of Current Literature: Modern German Conceptions of Sociology." *American Journal of Sociology* 32(3): 461-470.
- WOLFE, Alan. 1992. "Sociological Theory in the Absence of People: The Limits of Luhmann's Systems Theory." *Cardozo Law Review* 3: 1729-1744.
- WOLFE, Cary. 1994. "Making Contingency Safe for Liberalism: The Pragmatics of Epistemology in Rorty and Luhmann." *New German Critique* (61): 101-127.
- WORMELL, C.P. 1958. "On the Paradoxes of Self-Reference." *Mind* 67: 267-71.
- YOVITS, Marshall C. and Scott CAMERON(Eds). *Self-Organizing Systems. Proceedings of an Interdisciplinary Conference*. NY, Oxford, London, Paris: Pergamon Press
- ZAPF, Wolfgang(Ed.). 1990(1991). *The Modernization of Modern Societies: Proceedings of the 25<sup>th</sup> German Sociological Convention in Frankfurt am Main 1990*. Frankfurt, NY: Campus Verlag.
- \*ZELENY, Milan(Ed.). 1981. *Autopoiesis. A Theory of Living Organization*. NY, Oxford: North Holland.

- \*ZOLO, Danilo. 1986. "Function, Meaning, Complexity: The Epistemological Premises of Niklas Luhmann's 'Sociological Enlightenment'." *Philosophy of the Social Sciences* 16(1): 115-27.
- \*ZYLBERBERG, Jacques. 1993. «Les structures dissipatives du politique: la démocratie en mal d'État.» Dans Jacques ZYLBERBERG(Éd.), *La démocratie dans tous ses États*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- \*ZYLBERBERG, Jacques(Dir.). 1986. *Masses et postmodernité*. Québec et Paris: Presses de l'Université Laval et Méridiens Klincksieck.

### *B. Ouvrages virtuels*

- \*AMERICAN SOCIETY FOR CYBERNETICS. 1996(1999). *Definition of Cybernetics*.  
[gwis.circ.gwu.edu/~asc/cyber\\_definition.html](http://gwis.circ.gwu.edu/~asc/cyber_definition.html)
- \*AMERICAN SOCIETY FOR CYBERNETICS. 1996(1999). *The Origins of Cybernetics*.  
[gwis.circ.gwu.edu/~asc/cyber\\_definition.html](http://gwis.circ.gwu.edu/~asc/cyber_definition.html)
- \*BANATHY, B.H. 1999. *The Evolution of Systems Inquiry Part 1*.  
[www.iss.org/primer/003evsys.htm](http://www.iss.org/primer/003evsys.htm)
- \*BRAUCKMANN, Sabine. 1999. *Ludwig von Bertalanffy (1901-1972)*.  
[www.iss.org/lumLVB.htm](http://www.iss.org/lumLVB.htm)
- \*DE ROSNAY, J. 1996. *History of Cybernetics and Systems Science*.  
[pespmc1.vub.ac.be/CYBSHIST.html](http://pespmc1.vub.ac.be/CYBSHIST.html)
- HEYLIGHEN, F. 1996. *Classic Publications on Complex, Evolving Systems*.  
[pespmc1.vub.ac.be/EVOCOPUB.html](http://pespmc1.vub.ac.be/EVOCOPUB.html)
- HEYLIGHEN, F. 1996. *Cybernetics and Systems Societies*.  
[pespmc1.vub.ac.be/SOCIETIES.html](http://pespmc1.vub.ac.be/SOCIETIES.html)
- HEYLIGHEN, F. 1996. *Cybernetics and Systems Thinkers*.  
[pespmc1.vub.ac.be/CSTHINK.html](http://pespmc1.vub.ac.be/CSTHINK.html)
- \*ISA. 1998. *Books of the Century*. [www.ucm.es/info/isa/books/books10.htm](http://www.ucm.es/info/isa/books/books10.htm)
- \*ISA. 2000. *Research Committee on Sociocybernetics (RC51)*. [www.ucm.es/info/isa/rc51.htm](http://www.ucm.es/info/isa/rc51.htm)
- \*ISSS. 2000. *Introducing the ISSS*. [www.iss.org/draft.htm](http://www.iss.org/draft.htm)



JOSLYN, C. 1996. *Basic Books on Cybernetics and Systems Science*.

[pespmc1.vub.ac.be/CSBOOKS.html](http://pespmc1.vub.ac.be/CSBOOKS.html)

JOSLYN, C. 1996. *Cybernetics and Systems Science Compendia*.

[pespmc1.vub.ac.be/CYBSCOMP.html](http://pespmc1.vub.ac.be/CYBSCOMP.html)

JOSLYN, C. and F. HEYLIGHEN. 1996. *Basic Papers on Cybernetics and Systems Science*.

[pespmc1.vub.ac.be/CSPAPER.html](http://pespmc1.vub.ac.be/CSPAPER.html)

JOSLYN, C. and F. HEYLIGHEN. 1996. *Cybernetics and Systems Journals*.

[pespmc1.vub.ac.be/JOURNALS.html](http://pespmc1.vub.ac.be/JOURNALS.html)

\*MANDEL, Tom. 1999. *History and Systems*. [www.iss.org/primer/005hiss.htm](http://www.iss.org/primer/005hiss.htm)

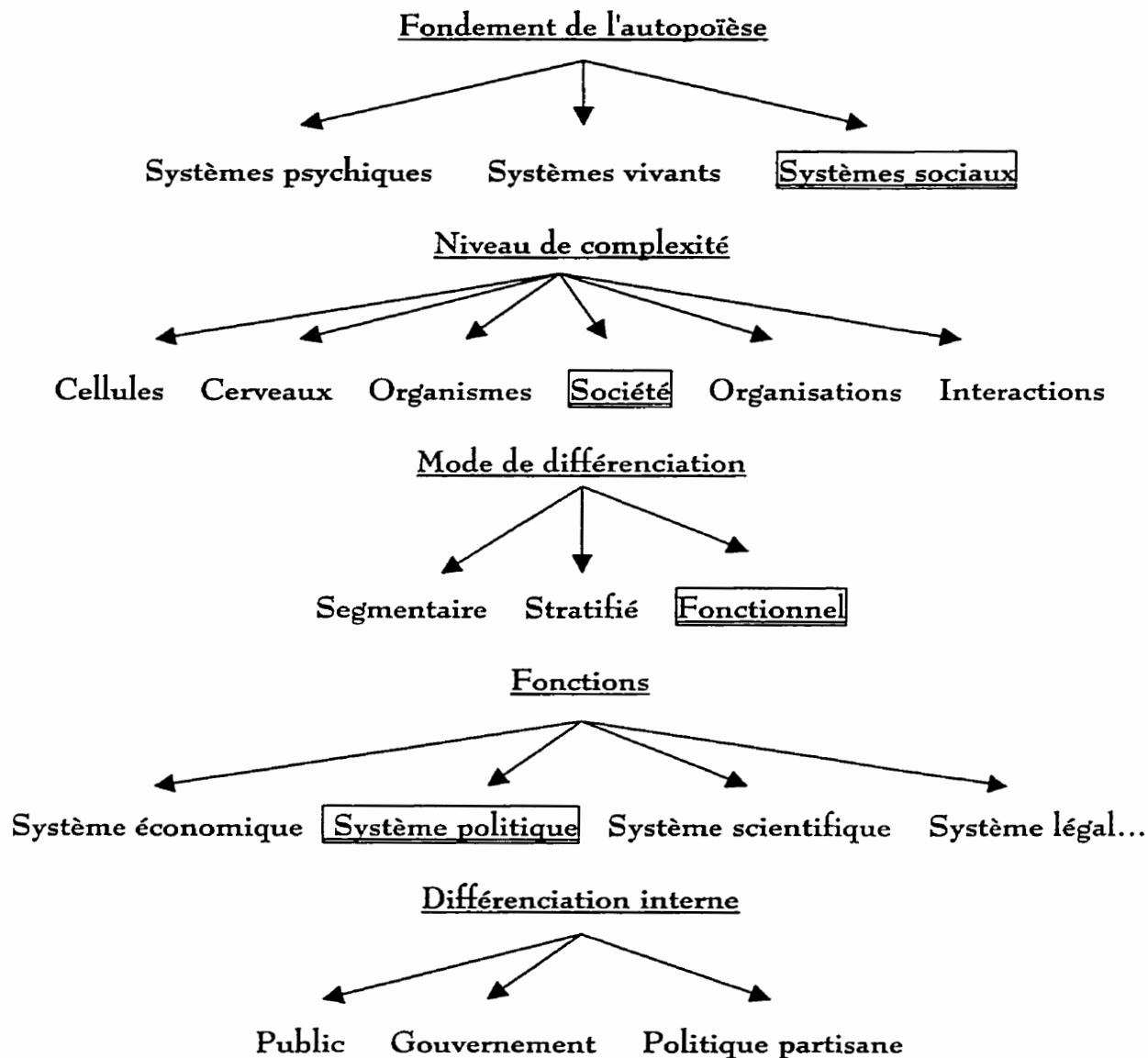
MCADAMS, Mindy. 1995. *Wiener: Ideas*. [www.well.com/user/mmcadams/wiener.html](http://www.well.com/user/mmcadams/wiener.html)

\*THYSSEN, Ole. 1995. *Cybernetics and Human Knowing* 3(2).

[www.bakery.demon.co.uk/C&HK/vol3/v3-2nl.htm](http://www.bakery.demon.co.uk/C&HK/vol3/v3-2nl.htm)

## Annexes

### A. Tableau 1: Différenciation des systèmes autoréférents<sup>625</sup>



<sup>625</sup> Ce tableau est une version modifiée d'un tableau créé et utilisé en annexe de *Proposition de recherche; Le système politique selon la théorie des systèmes sociaux de Niklas Luhmann*, remis le 17 mars 1999 dans le cadre du cours de deuxième cycle *Méthodologie de la recherche* (POL-61763) du Département de Science politique de l'Université Laval. Ce tableau était en partie basé sur des schémas présentés par Luhmann lui-même. Voir Niklas LUHMANN. 1986. "The Autopoiesis of Social Systems", op. cit., p. 173; Id. *Social Systems*, op. cit., p. 2.

B. Tableau 2: *La société moderne et son environnement*<sup>626</sup>

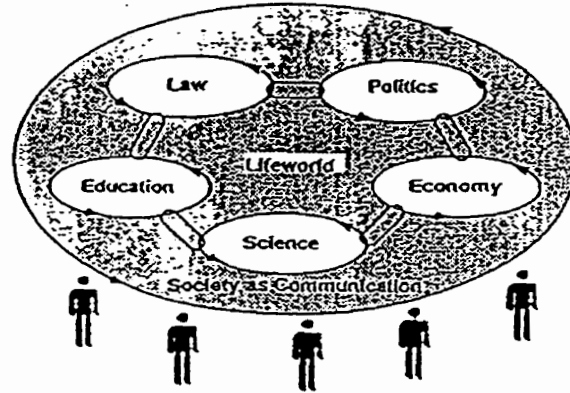


FIGURE 8.6. The Differentiated Society and Its Environment.

---

<sup>626</sup> John MINGERS. *Self-Producing Systems*, op. cit., p. 146.

C. Tableau 3: Le processus dynamique de la communication<sup>627</sup>

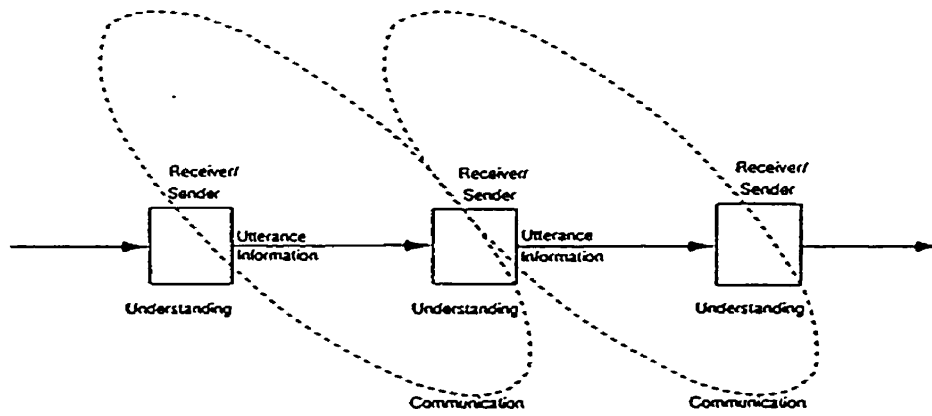


FIGURE 8.5. Communication as an Ongoing Process: Synthesis of Utterance, Information, and Understanding.

<sup>627</sup> Ibid., p. 145.

## D. Glossaire<sup>628</sup>

### 1. Action<sup>629</sup>

Ce terme s'est vu octroyer, selon les auteurs et les époques, les définitions les plus variées. Dans le cadre du présent texte, deux de ces définitions sont retenues: celle de Weber et celle de Luhmann. Pour la définition de Weber, voir la sous-section *Action sociale*. Pour sa part, en mai 1991, Luhmann écrit que le concept d'action est très étroitement lié à celui de Sujet. D'abord, il se demande si le concept «action» inclut les conséquences de l'action. Pour répondre à cette question, il retrace l'origine sémantique du «Sujet». C'est à la fin du 18<sup>e</sup> siècle que les Lumières détachent l'être humain de la nature en le considérant comme un Sujet.<sup>630</sup> Le Sujet, conscient de lui-même («Je pense, donc je suis») est un observateur de ses propres observations.<sup>631</sup> Il est autoréférent, il est en mesure de différencier la référence à soi de la référence aux autres, l'autoréférence de l'hétéro-référence. Un Sujet est un Sujet dans la mesure où il se distingue, par une opération de sa conscience individuelle, de son environnement, de tout ce qui n'est pas lui. Cependant, avec la mise en place graduelle de la modernité, cette conception du Sujet comme entité autoréférente finit par montrer des signes de faiblesse, dans la mesure où la théorie des systèmes découvre graduellement d'autres entités systémiques autoréférentes: la cellule, le système nerveux, les organismes vivants et les systèmes sociaux.<sup>632</sup> Doit-on appeler tous ces systèmes des Sujets? Certes non, puisque ce concept renvoie strictement à celui de conscience humaine.

---

<sup>628</sup> Cette section ne prétend pas fournir des définitions absolues, mais bien d'établir la signification que prennent les différents termes et concepts dans le présent texte. Souvent, les définitions sont celles que Luhmann utilise pour des termes qui sont généralement utilisés dans un tout autre sens. De plus, certaines définitions ne sont en fait que des compléments d'informations, les termes ayant déjà été définis dans le texte.

<sup>629</sup> Définition en grande partie basée sur Niklas LUHMANN. 1984(1995). "Instead of a Preface to the English Edition: On the Concepts 'Subject' and 'Action'." In Niklas LUHMANN, *Social Systems*, op. cit., pp. xxxvii-xliv.

<sup>630</sup> Ibid., p. xxxix.

<sup>631</sup> Loc. cit.

<sup>632</sup> Loc. cit.

C'est la sociologie de la connaissance du 19<sup>e</sup> siècle qui affirme que la société moderne est composée de Sujets. Surgit alors le problème dit husserlien: il ne peut y avoir d'intersubjectivité sur la base du Sujet.<sup>633</sup> C'est aussi le problème du solipsisme: «...every subject conceives of itself as the condition for the constitution of all the others, those others could be subjects, but not real, so to speak.»<sup>634</sup> En effet, comment un Sujet qui ne peut être sûr que de la réalité de sa propre conscience peut-il être certains que les autres Sujets ne sont pas le fruit de son imagination ou de sa construction (solipsisme). Et si ces derniers sont réels, comment une conscience (ou un cerveau), qui n'a de contact qu'avec elle-même, pourrait-elle entrer en contact avec une ou plusieurs autres consciences? Malgré ces questions épistémologiques importantes, la sociologie et les sociologues (durkheimiens, phénoménologues sociaux, théoriciens de l'action, etc.) ont agi comme si le problème n'existait pas. Luhmann explique pourtant l'incomplétude du concept de Sujet: ce dernier fut créé pendant une période transitoire, celle du passage d'une société traditionnelle stratifiée à une société moderne fonctionnelle. Les changements en cours ne permettaient donc pas à une théorie, sociologique, politique ou autre, de la société de disposer d'instruments adéquats pour décrire cette nouvelle société.

Même aujourd'hui, la sociologie ne réussit toujours pas à produire une théorie générale de la société, malgré que l'incertitude du futur affecte le présent sous la forme du risque, ce qui rend ce type de théorie d'autant plus nécessaire.<sup>635</sup> Luhmann plaide que la sociologie ne peut réduire les grands phénomènes sociaux contemporains – volatilité des investissements internationaux, conséquences démographiques de la médecine moderne, dépendance de la circulation de l'information face à des média de masse hautement sélectifs... – aux Sujets. Bien sûr, les êtres humains agissent, mais dans la mesure où ils le font toujours dans des situations données, comment déterminer si l'action posée est attribuable à l'individu ou à la situation?<sup>636</sup>

---

<sup>633</sup> Ibid., p. xli.

<sup>634</sup> Ibid., p. xl.

<sup>635</sup> Ibid., p. xlii.

<sup>636</sup> Ibid., p. xliii.

Pour répondre à cette question, il ne faut pas regarder du côté de l'acteur qui agit, mais du côté du processus d'attribution. Et l'attribution se fait par l'observateur, pas par l'acteur observé ni par la situation. Ce qui est important, la seule chose que nous pouvons savoir, ce n'est pas si l'action posée est attribuable à l'individu ou à la situation, mais bien si les observateurs (dont l'individu qui pose l'action peut faire partie) de l'action l'attribuent à l'individu ou à la situation. Enfin, voici la définition formelle que Luhmann donne de l'action: «Actions are artifacts of processes of attribution, the results of observing observers...., which emerge when a system operates recursively on the level of second-order observation.»<sup>637</sup>

## 2. Action sociale

Ce concept a été élaboré par Weber et est largement utilisé – implicitement ou explicitement – par les théoriciens de l'action, dont le plus éminent est Talcott Parsons.<sup>638</sup> La définition que Weber donne de l'action démontre qu'il est parfaitement conscient du problème fondamental que présente ce concept lorsqu'il est utilisé comme unité sociologique de base: l'action n'est pas nécessairement sociale. C'est la raison, évidente, pour laquelle Weber prend soin de préciser qu'il parle d'actions sociales, ce qui inclut donc les conséquences de l'action dans le concept d'action (sociale) lui-même. De fait, (a) l'action constitue tout comportement humain auquel l'acteur attache un sens. Ainsi, un réflexe physique provoqué par un stimulus environnemental n'est pas une action. Toutefois, le fait de lire, une activité sans conséquence directe sur tout autre que l'acteur, mais à laquelle ce dernier attache un sens particulier (s'instruire, se divertir...), est une action et (b) est social tout comportement qui répond à la définition donnée en (a) et qui, de par le sens même que l'acteur attache à l'action qu'il pose, prend en compte le comportement des autres (acteurs) et s'oriente en conséquence.<sup>639</sup>

---

<sup>637</sup> Ibid., p. xlv.

<sup>638</sup> À cause de son «orientation systémique» de fin de carrière, beaucoup d'analystes considèrent Parsons comme un théoricien des systèmes. Pour les fins du présent texte, Parsons sera pourtant considéré comme fondamentalement orienté vers l'action, puisque même lorsqu'il aborde les systèmes, il les considère comme fondamentalement composés d'actions.

<sup>639</sup> Max WEBER. *Max Weber: The Theory of Social and Economic Organization*, op. cit., p. 88.

### 3. Administration

Luhmann utilise «administration» dans un sens tout à fait particulier. Pour Weber, l'administration bureaucratique est la manifestation typique de l'autorité légale-rationnelle.<sup>640</sup> Les schèmes d'analyse de Weber sont moyens-fins (action) et commande-obéissance (organisations). Une action est rationnelle dans la mesure où elle adopte les moyens appropriés pour atteindre ses fins et une organisation est hiérarchique dans la mesure où la chaîne de commandement part du haut vers le bas et que les actions effectuées par le bas sont orientées en fonction des fins du haut. C'est à partir des travaux empiriques d'Elton Mayo que Luhmann remet en question ce modèle: les comportements déviants aux normes – par exemple les fins de fonctionnaires orientant les actions de hauts-fonctionnaires dans un ministère plutôt que le contraire – à l'intérieur d'une même organisation sont non seulement acceptés, mais ils sont nécessaires au maintien de l'organisation. Pour Luhmann, l'administration, ou plutôt les systèmes administratifs, sont des organisations et suivent le mode de fonctionnement de ce type de système.<sup>641</sup> Cependant, dans le système politique, l'administration prend une signification toute particulière et réfère au gouvernement.<sup>642</sup>

### 4. Auto-organisation

Telle que formulée dans les années 1960 lors de trois grands symposiums, l'auto-organisation réfère à la structure d'un système.<sup>643</sup> Ce sont d'abord les physiciens, les ingénieurs et les biologistes qui se questionnèrent sur ce qu'est une organisation (au sens où l'entendit ultérieurement le concept d'auto-organisation) et introduisirent dans leur questionnement les notions d'ouverture et de fermeture des systèmes. C'est ainsi qu'ils en vinrent à la conclusion qu'un système s'auto-organise dans la mesure où il est opérationnellement clos,<sup>644</sup> ce qui lui permet de déterminer sans intervention extérieure quelles structures lui permettront de

---

<sup>640</sup> Marleen BRANS and Stefan ROSSBACH, *op. cit.*, p. 419.

<sup>641</sup> Voir *Organisation*.

<sup>642</sup> Voir *Gouvernement*.

<sup>643</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>644</sup> La clôture opérationnelle sera abordée plus loin, mais le meilleur exemple de système clos demeure le cerveau: ce dernier est opérationnellement clos parce que ses opérations, les synapses, ne s'effectuent qu'à l'intérieur de lui-même et déterminent d'ailleurs les limites du cerveau. Là où s'arrêtent les synapses, là s'arrête le cerveau.



maintenir son identité, c'est-à-dire son organisation (relations nécessaires entre éléments afin de définir le système).<sup>645</sup> C'est ce qui fait dire à Francisco J. Varela que les systèmes auto-organisateurs ont des «eigenbehaviors» ou auto-comportements.<sup>646</sup> Ce sont les recherches des sciences naturelles sur l'auto-organisation qui pavent la voie à la théorie des systèmes autoréférents.<sup>647</sup> Cependant, il ne faut jamais oublier que l'auto-organisation ne concerne que les structures du système: «Self-organization, however, always means the capacity of systems to change their own structures on the basis of their own experience with their environment.»<sup>648</sup>

### 5. Autoproduction / autopoïèse<sup>649</sup>

Autoproduction est un terme composé d'*auto*, qui signifie «soi», et *poiesis*, qui signifie «production» ou «création». Dans les années 1970, les biologistes chiliens Francisco J. Varela et Humberto R. Maturana travaillent sur la question fondamentale de la biologie: qu'est-ce que la vie? Qu'est qui distingue un organisme vivant d'un objet qui ne l'est pas?<sup>650</sup> Pour répondre à cette question, les deux biologistes établissent d'abord que l'unité fondamentale de la vie, c'est la cellule, car cette dernière est la plus petite unité biologique à présenter toutes les caractéristiques d'une unité individuelle autonome.<sup>651</sup> Ensuite, ils remarquent que tout ce qui est dit à propos de la cellule – son code génétique, les messages émis par les rubans d'ADN, etc. – est dit par des observateurs qui sont extérieurs à l'entité décrite. Par conséquent, concluent-ils, les notions de code, de message et d'information génétiques ne jouent pas un rôle causal dans la reproduction de la vie.<sup>652</sup> Elles font partie des descriptions des observateurs. Ces derniers sont en mesure de percevoir l'entité (ici la cellule) et l'environnement dans lequel

---

<sup>645</sup> Francisco J. VARELA. 1984. "Two Principles of Self-Organization." In ULRICH, Hans and Gilbert J. B. PROBST (Eds), *Self-Organization and Management of Social Systems: Insights, Promises, Doubts, and Questions*. Berlin, NY, Heidelberg, Tokyo: Springer-Verlag, p. 25-27.

<sup>646</sup> Ibid., p. 25.

<sup>647</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 8.

<sup>648</sup> Id. 1983(1988). "The Unity of the Legal System". In Gunther TEUBNER (Ed.), *Autopoietic Law: A New Approach to Law and Society*, op. cit., p. 14.

<sup>649</sup> «Autoproduction» et «autopoïèse» sont deux façons identiques de traduire le processus découvert par Maturana et Varela. En anglais les termes *autopoiesis* et *self-production* sont alternativement utilisés.

<sup>650</sup> John MINGERS. *Self-Producing Systems*, op. cit., p. 9.

<sup>651</sup> Ibid., p. 10.

<sup>652</sup> Francisco J. VARELA. 1981. "Describing the logic of the living. The Adequacy and Limitations of the Idea of Autopoiesis". In Milan ZELENY(Ed.), *Autopoiesis*, op. cit., p. 41.

l'entité observée évolue, ce que la cellule n'est pas en mesure de faire (ou ne fait pas selon la même perspective), puisqu'elle est «à l'intérieur d'elle-même» et ne peut en sortir.<sup>653</sup> Ainsi, lorsque nous identifions les fonctions remplies par les différentes parties de la cellule (pour expliquer le fondement et le fonctionnement de la vie), nous parlons en observateurs – nous ne pouvons parler autrement.<sup>654</sup> Pour Maturana et Varela, la vie n'a pas d'explication téléologique, pas de causalité finale. La vie n'a pas de fonction ni de but. Un organisme est vivant ou il ne l'est pas. C'est tout ce qu'il y a à en dire. Il faut donc un concept en mesure d'expliquer la vie sans faire intervenir d'explication téléologique. Ce concept, c'est l'autoproduction. Il explique la production et la reproduction de la vie, c'est-à-dire son maintien dans le temps.

La biologie classique veut que la vie se caractérise par la reproduction biologique, ce qui restreint le groupe «systèmes vivants» aux animaux (êtres humains inclus) et aux plantes. À ce titre, les cellules et les organes corporels ne sont pas vivants. Que sont-ils donc alors? Morts? Non-vivants? Refusant cette vision réductionniste de la biologie, Varela et Maturana affirment que la vie est partout où une entité maintient son existence par processus autopoïétique et c'est à la suite des travaux des années 1970 que Maturana en vient à formuler la définition biologique du système autoproducteur:

A dynamic system that is defined as a composite unity as a network of productions of components that (a) through their interactions recursively regenerate the network of productions that produced them, and (b) realize this network as a unity in the space in which they exist by constituting and specifying their boundaries as surfaces of cleavage from the background through their preferential interactions within the network, is an autopoietic system.<sup>655</sup>

Pour les deux biologistes, une unité est vivante si elle répond à deux critères: (a) les éléments qui la composent sont produits de façon récursive par les éléments qui la composent (idée

---

<sup>653</sup> D'où le principe qu'en tire von Foerster: «... we have a blind spot. But this blind spot is not simply that we do not see ; rather we do not see that we do not see.» Heinz VON FOERSTER. 1977. "The Curious Behavior of Complex Systems: Lessons from Biology." In LINSTONE, Harold A. and W. H. CLIVE SIMMONDS(Eds), *Futures Research: New Directions*. London: Addison-Wesley, p. 104.

<sup>654</sup> John MINGERS. *Self-Producing Systems*, op. cit., p. 10-11.

<sup>655</sup> Humberto R. MATURANA. 1980. "Man and Society." In BENSELER, Frank, HEJL, Peter M. and Wolfram K. KÖCK(Eds), op. cit., p. 29.

d'auto-engendrement) et (b) cette production s'effectue à l'intérieur des limites de l'unité autopoïétique, qui sont elles-mêmes créées par l'autoproduction du système et servent à distinguer ce dernier de son environnement. C'est de cette définition biologique que Luhmann tire une définition plus large, car, dit-il, l'autoproduction est un exemple d'un phénomène générique, celui de l'autoréférence.<sup>656</sup> Ainsi, l'autoproduction telle que Luhmann l'entend: «...refers to systems that reproduce all the elementary components out of which they arise by means of a network of these elements themselves and in this way distinguish themselves from an environment – whether this takes the form of life, consciousness or (in the case of social systems) communication. Autopoiesis is the mode of reproduction of these systems.»<sup>657</sup> Enfin, Luhmann distingue clairement les systèmes simplement auto-organisés des systèmes autoproducteurs: «Autopoietic systems are not only self-organizing systems, able to form and change their own structure; they also produce their own elementary units, which the system treats as undecomposable...»<sup>658</sup>

## 6. Autoréférence

Généralement, la définition de l'autoréférence se limite à indiquer qu'une entité autoréférente, par exemple un système, réfère à elle-même pour chacune de ses opérations.<sup>659</sup> Cette définition est tautologique et donc peu utile. Tous semblent prendre pour acquis ce que signifie le terme «référence» comme tel, d'où l'incomplétude de celle d'autoréférence. C'est probablement en partie ce qui explique la confusion que les analystes, même les plus perspicaces, font entre l'autoréférence et l'autoproduction. «Auto» signifie soi, ou rapport à soi, et Luhmann nous dit que «référence» est une opération composée de la distinction et de l'indication des éléments.<sup>660</sup> À moins d'être familier avec les travaux mathématiques de George Spencer Brown, cette définition ne veut pas dire grand chose. Pourtant, il est possible de

---

<sup>656</sup> Kenneth D. BAILEY. 1997. "The Autopoiesis of Social Systems", op. cit., p. 143.

<sup>657</sup> Niklas Luhmann. *Ecological Communication*, op. cit., p. 143.

<sup>658</sup> Id. "The Evolutionary Differentiation between Society and Interaction", op. cit., p. 113.

<sup>659</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 86; Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 437.

<sup>660</sup> Loc. cit.

présenter sa signification plus simplement. «Référence» relève du latin *referre*, qui signifie «se rapporter à». <sup>661</sup> Faire une référence, se référer à quelque chose, c'est situer quelque chose par rapport à quelque chose d'autre. L'autoréférence consiste donc à se situer, à se localiser et à s'identifier par rapport à soi-même et l'hétéro-référence consiste à se situer par rapport à son environnement, à ce qui n'est pas «soi». Dans la théorie des systèmes, ceci implique qu'un système autoréférent est en mesure de se situer par rapport à lui-même dans chacune de ses observations; il est littéralement «conscient» d'être lui-même, d'être distinct de son environnement. Dans la tradition des Lumières nous avons réservé cette capacité d'autoréférence à la conscience du Sujet, <sup>662</sup> alors que voici la définition complète de l'autoréférence que nous propose Luhmann:

[Self-reference d]esignates every operation that refers to something beyond itself and through this back to itself. Pure self-reference that does not take this detour through what is external to itself would amount to a tautology. Real operations or systems depend on an 'unfolding' or de-tautologization of this tautology because only then can they grasp that they are possible in a real environment only in a restricted way, non-arbitrary way. <sup>663</sup>

## 7. Biologie

Discipline scientifique qui étudie la vie. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la biologie et la sociologie sont, et ont toujours été, étroitement liées. En fait, Auguste Comte voulait baptiser sa nouvelle science de la société la «physique sociale», établissant d'ores et déjà les tendances organicistes de la future science de la société. <sup>664</sup> S'il est le premier à parler de la société comme d'un système social, c'est parce qu'il voit cette dernière comme un analogon du corps humain, comme un organisme «vivant». C'est d'ailleurs par le biais de la notion de système que Comte identifie les différences entre les organismes vivants tels que définis par la biologie et les sociétés: l'organisme (ou système) vivant biologique dispose de limites physiques, alors que l'organisme (ou système) vivant social dispose plutôt de limites spirituelles comme le

---

<sup>661</sup> LE PETIT ROBERT, *op. cit.*, p. 1637.

<sup>662</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, *op. cit.*, p. 437.

<sup>663</sup> Id. *Ecological Communications*, *op. cit.*, p. 145.

<sup>664</sup> Lewis A. COSER. 1971(1977). *Masters of Sociological Thought. Ideas in Historical and Social Context*. NY and London: Harcourt Brace Jovanovich, p. 3.

langage et surtout la religion.<sup>665</sup> Pour Comte, les sciences sont hiérarchiques: «Each science in this series depends for its emergence on the prior developments of its predecessors in a hierarchy marked by the law of increasing complexity and decreasing generality.»<sup>666</sup> Dans cette hiérarchie, au sommet de laquelle se trouve la sociologie, la biologie est la discipline qui la précède immédiatement et en est donc la plus proche. Ceci ne veut pas dire que la sociologie et la biologie «collaborent» nécessairement et volontairement, mais que depuis le tout début, elles puisent aux mêmes sources leurs méthodes, leurs concepts, leurs théories. Il ne faut donc pas s'étonner que cette connexion se soit manifestée, plus ou moins sporadiquement il est vrai, depuis près de deux siècles. Il est d'ailleurs à noter que ces liens entre la biologie et la sociologie ne sont jamais aussi évidents qu'à l'intérieur de la théorie des systèmes - et particulièrement de la théorie des systèmes sociaux - notamment cette section de la théorie des systèmes qui considèrent les systèmes sociaux comme des systèmes vivants, comme dans la théorie des systèmes vivants de James Grier Miller.<sup>667</sup>

## 8. Bureaucratie

Luhmann traite assez peu de la bureaucratie, même dans ses ouvrages ou recueils d'articles portant directement sur le système politique. Lorsqu'il en parle, il adopte l'approche classique selon laquelle l'État-providence, devant faire face à de plus en plus de réclamations, se décharge d'une partie de la responsabilité de donner des réponses à ces réclamations sur la bureaucratie.<sup>668</sup> Luhmann insiste: les bureaucraties sont des organisations et il faut bien les distinguer des sous-systèmes sociaux fonctionnels qui composent la société. Aussi imposante et tentaculaire soit-elle, la bureaucratie n'est pas le système politique non plus qu'un sous-système du système politique à elle seule. En ce qui concerne le système politique en particulier, la bureaucratie fait partie du gouvernement – une des trois sous-divisions fonctionnelles du système politique – qui est composé de la totalité des institutions qui produisent des décisions

---

<sup>665</sup> Ibid., p. 10-11.

<sup>666</sup> Ibid., p. 9.

<sup>667</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 167.

<sup>668</sup> Niklas LUHMANN. «Political Theory in the Welfare State», op. cit., p. 88.

collectivement obligatoires,<sup>669</sup> la bureaucratie (le bras exécutoire du gouvernement) étant l'une de ces institutions.<sup>670</sup>

## 9. Cellule

La cellule est extrêmement importante pour toute théorie des systèmes car elle représente l'élément systémique dont les caractéristiques sont les plus facilement identifiables par les observateurs. Il n'est donc pas surprenant que ce soit la biologie qui l'ait identifiée comme le premier système autoproducteur. Déjà, en 1974, Varela, Maturana et Uribe établissaient les six points permettant d'identifier une cellule autoproductrice: (1) l'unité doit avoir des limites («boundaries»), (2) l'unité doit avoir des éléments constitutifs, (3) les propriétés des composantes de base (éléments constitutifs) de l'unité doivent permettre à ces dernières de satisfaire à certaines relations, lesquelles déterminent les interactions et transformations des composantes de base, (4) les composantes qui constituent les limites de l'unité le font par le biais d'interactions et de relations entre elles-mêmes, (5) les composantes qui constituent les limites de l'unité sont produites par les interactions et relations entre les composantes et (6) les autres composantes sont aussi produites par les composantes de l'unité.<sup>671</sup>

## 10. Cerveau

Les études sur le cerveau et le système nerveux ont généré toute une gamme de théories de la cognition. Le cerveau, dit von Foerster, fonctionne toujours en tant que totalité.<sup>672</sup> C'est-à-dire que si une partie est inopérante pour une quelconque raison, d'autres parties se chargeront d'assurer la continuité du fonctionnement du tout. À cela, les neurophysiologistes qui étudient les phénomènes et fonctions du système nerveux ajoutent que le cerveau est immensément plus sensible à ses propres structures internes qu'à ses organes sensoriels

---

<sup>669</sup> Ibid., p.48.

<sup>670</sup> Pour complément d'information, voir *Système administratif et Gouvernement*.

<sup>671</sup> H. Maturana, F. Varela, U. Uribe. 1974. "Autopoiesis: The organization of living systems, its characterization and a model." *Biosystems* 5(4): 192-193. Cité dans John Mingers. 1995. *Self-Producing Systems*, op. cit., p. 17.

<sup>672</sup> Lynn Segal, op. cit., p. 61.

(«sensory/effector surfaces»), ces derniers lui étant extérieurs.<sup>673</sup> Luhmann prend acte du fait que le cerveau est incapable de maintenir un contact avec le monde extérieur au niveau de ses opérations (liens neurologiques appelés synapses).<sup>674</sup> Le système nerveux est tout de même relié aux récepteurs sensoriels que sont les cinq sens. Les études sur ces récepteurs ont mené, en 1860, à la formulation du principe de Johannes Mueller, que Lynn Segal a traduit en langage contemporain: «Quel que soit le stimulus avec lequel on excite un récepteur sensoriel particulier... il produira toujours une sensation spécifique à ce récepteur. Nos récepteurs sensoriels encodent seulement la quantité de stimulation qu'ils reçoivent, non pas ce qui cause la stimulation [...] Il s'agit là du principe d'encodage indifférencié.»<sup>675</sup> Ce principe peut paraître obscur, mais il est pourtant d'une évidence frappante. Par exemple, nous avons un épiderme qui détecte, jusqu'à un certain point, les variations d'énergie thermique de l'environnement, ou plus simplement le chaud et le froid. Qu'une variation thermique soit causée par une modification de la température ambiante, une brûlure ou tout autre cause, notre épiderme ne transmet qu'une seule information: augmentation de la chaleur de l'environnement corporel. Notre épiderme code de façon indifférenciée les variations thermiques pour la simple et bonne raison que sa structure ne lui permet rien d'autre. Par conséquent, c'est la structure interne du système qui détermine la réaction ou l'absence de réaction face à un événement externe *et non l'environnement qui force les structures à s'adapter*. Nos globes oculaires ne décodent pas les rayons infrarouges parce que nos cellules sensibles ne disposent pas d'une structure interne qui leur permettrait de le faire. Tout se passe à l'intérieur du système et non à l'extérieur, comme le suppose, par exemple, la croyance en l'adaptabilité des systèmes vivants à leur environnement. Par conséquent, questionne von Foerster, «[p]ourquoi notre expérience du monde est-elle si riche si nos récepteurs encodent seulement la quantité de stimulation qu'ils reçoivent, et non la nature du stimulus qui les excite?»<sup>676</sup> C'est ce genre de questionnement qui pousse les

---

<sup>673</sup> John MINGERS. *Self-Producing Systems*, op. cit., p. 13.

<sup>674</sup> Niklas LUHMANN. 1990. "The Cognitive Programm of Constructivism and a Reality that Remains Unknown." In KROHN, Wolfgang, KUPPERS, Günter and Helga NOWOTNY(Eds), *Selforganization: Portrait of a Scientific Revolution*. Dordrecht, Boston, London: Kluwer, p. 64.

<sup>675</sup> Lynn SEGAL, op. cit., p. 43.

<sup>676</sup> *Ibid.*, p. 64.

biologistes vers l'épistémologie, car ils entrent dès lors dans le domaine de la cognition, dont les théories chevauchent les sciences naturelles et les sciences sociales et humaines. Et leurs recherches les ont menés à s'intéresser, en empruntant une voie tout à fait différente de celle de la philosophie, aux notions d'observation et d'observateur.

### 11. Catégorie sociologique

Les exemples les plus courants de catégories sociologiques sont la communauté et la société. Dans la tradition philosophique aristotélicienne, une catégorie est une des dix formes que peut prendre une chose particulière dans la réalité.<sup>677</sup> Une catégorie serait donc une «classe dans laquelle on range les objets de même nature.»<sup>678</sup> Une catégorie sociologique est donc une unité d'analyse dans laquelle des phénomènes particuliers sont rangés. Par exemple, dépendamment de la façon dont ils sont organisés, des rapports sociaux peuvent prendre la forme d'interactions, d'organisations, de communautés, de sociétés, etc., selon la définition que nous donnons à ces catégories.

### 12. Classiques

Pour Luhmann, la sociologie contemporaine est beaucoup trop préoccupée de ses auteurs classiques et élève ces derniers au rang de référence obligatoire pour toute théorie ou méthodologie qui se respecte, sans plus s'inquiéter de l'importance de l'originalité, de l'innovation et surtout de l'imagination, qui est pourtant la matrice de la science.<sup>679</sup> «The classical authors are classical because they are classical authors... Reliance on illustrious names and specialization in them can then be proclaimed as theoretical research.»<sup>680</sup> C'est cette insistance de la sociologie contemporaine sur ses classiques qui, en partie du moins, entraîne cette dernière dans une crise théorique, puisque sont classiques les auteurs sociologiques qui ont analysé la société des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, et même de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, et non la

---

<sup>677</sup> UNIVERSITÉ LAVAL. 1997. *Supplément au manuel «Logique et expression de la pensée» pour le cours Principes de Logique 1 (PHI-16140)*. Québec: Presses de l'Université Laval, p. S.5/163.

<sup>678</sup> LE PETIT ROBERT, op. cit., p. 266.

<sup>679</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. xlvi.

<sup>680</sup> Loc. cit.



société de la fin du 20<sup>e</sup> siècle.<sup>681</sup> Et c'est cette obstination de certaines disciplines scientifiques, telles la sociologie et la science politique, à ériger leurs auteurs classiques respectifs au niveau d'étalon de mesure de la scientificité qui tue ou du moins ralentit grandement l'invention de modèles théoriques et empiriques qui, au lieu de nier ou de contester la modernité, la reconnaissent et l'étudient.

### 13. Clôture opérationnelle

Voir *Opération*.

### 14. Code sémantique

Code: «Système de symboles destiné à représenter et à transmettre une information» ou «Tout système rigoureux de relations structurées entre signes et ensembles de signes.»<sup>682</sup> Les systèmes fonctionnels de la société, étant des systèmes de sens, utilisent un code sémantique binaire pour rehausser la sélectivité de leurs opérations. Un code binaire est donc un schème qualitatif et asymétrique qui «discrimine» les perturbations provenant de l'environnement.<sup>683</sup>

### 15. Communauté

Luhmann fait très peu mention de ce concept. En sociologie, c'est Tönnies qui élève le concept de société au rang de catégorie. La communauté est utilisée dans ce mémoire parce qu'elle est mise en contraste par rapport à la société. Alors que la communauté, une idée dont la formulation moderne est «perdue quelque part entre la révolution industrielle et la fin de la première guerre (sic) mondiale»<sup>684</sup>, est une manifestation du regret pour un passé fait d'une sécurisante proximité entre les individus en interactions simples, la société moderne a un caractère artificiel et impersonnel. De toute façon, pour Luhmann, la communauté (*Gemeinschaft*), dans la mesure où elle signifie la fusion partielle des systèmes personnels et sociaux, est un mythe que nous devons reléguer au niveau des auto-descriptions produites par

---

<sup>681</sup> Id. 1990. "General Theory and American Sociology." In Herbert J. GANS (Ed.), *Sociology in America*. Newbury Park, London, New Delhi: Sage, p. 254.

<sup>682</sup> LE PETIT ROBERT, op. cit., p. 330.

<sup>683</sup> Marleen BRANS and Stefan ROSSBACH, op. cit., p. 425.

<sup>684</sup> Jacques ZYLBERBERG. 1986. «Macroscopie et microscopie des masses.» Dans Jacques ZYLBERBERG (Dir.), *Masses et postmodernité*. Québec et Paris : Presses de l'Université Laval et Méridiens Klincksieck, p. 24-25.

différents systèmes sociaux.<sup>685</sup> Cette fusion partielle, c'est ce que nous appelons la conscience collective, ou, dans notre société étatisée à outrance, la conscience nationale. Pour exister, cette conscience doit être le résultat d'une fusion des consciences individuelles en une entité collective qui est dès lors à la fois la somme et plus que la somme des consciences individuelles qui la composent. Comme le démontrent les récentes théories de la cognition, aucun lien n'est possible entre deux consciences. Au niveau physique, les synapses (liens neurologiques) ne se produisent qu'à l'intérieur d'un seul et même cerveau, de même que les pensées (liens conscients) au niveau spirituel. Une seule conclusion s'impose, la conscience collective ou nationale... n'existe que dans le discours politique et scientifique.

### 16. Communication

Bien qu'il s'inspire de plusieurs théories de la communication, Luhmann utilise une définition toute personnelle de ce qu'est une communication. D'abord, il affirme qu'elle est l'élément de base des systèmes sociaux, contrairement aux théories de l'action ou des systèmes vivants, par exemple, qui prétendent respectivement que les systèmes sociaux sont composés d'actions sociales ou d'êtres humains en tant qu'organismes vivants. Pour le système social tel que l'entend Luhmann, c'est la communication qui constitue l'élément de base. Un tel élément est insécable pour le tout qu'il compose dans la mesure où il est simple, homogène et isotrope dans toutes ses parties.<sup>686</sup> Cette insécabilité signifie que le système ne peut se constituer qu'en inter-reliant les éléments de base qui le composent, en agissant sur les relations qu'ils ont entre eux.<sup>687</sup> Un système ne peut diviser ses éléments de base; il ne peut avoir accès à leur structure interne. Toutefois, cette structure interne peut être observée et décrite par un observateur externe. C'est ce qui permet d'ailleurs à Luhmann de disséquer la communication en une triple sélection. Ainsi, une communication est une synthèse d'un triple processus de sélection: (1) sélection de l'information, (2) sélection de la façon de l'«exprimer» (*Mitteilung*) et la compréhension (*Verstehen*).

---

<sup>685</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 220.

<sup>686</sup> Yves BAREL. *Le paradoxe et le système*, op. cit., p. 150.

<sup>687</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 22.

Luhmann lui-même n'est pas toujours très clair sur son modèle de communication. C'est plutôt Henk De Berg<sup>688</sup> qui en fait la meilleure présentation. Ainsi, l'information est le contenu de la communication – ce que nous appelons généralement le message – qui résulte de la distinction que fait l'émetteur entre ce dont il parle et tout le reste. *Mitteilung* est le concept le plus difficile à saisir, en partie parce qu'il n'existe aucune traduction anglaise ou française précise de ce terme. Il réfère à la forme que le message contenu dans un énoncé prend. Il est à noter qu'information et *mitteilung*, c'est-à-dire le contenu et le contenant, doivent absolument être distincts (ou distingués) l'un de l'autre pour qu'une communication puisse prendre place: «Communication emerges when the information content and the reason why the utterance has been uttered are distinguished, told apart.»<sup>689</sup> *Mitteilung*, c'est ce qui fait que ce qui est émis est un message, que ce qui est émis signifie quelque chose. Par exemple, échapper un verre par accident n'est pas une communication en soi, car il n'y a pas de différenciation entre l'information que ce geste fournit et la façon dont il est posé. Par contre, échapper son verre intentionnellement dans le but d'éclabousser quelqu'un est une tentative de communication. Information: je veux éclabousser quelqu'un. *Mitteilung*: je fracasse mon verre sur le parquet. Cette séquence information-*mitteilung* deviendra une communication seulement si une relation sélective de sens, la compréhension, est établie par le récepteur, c'est-à-dire l'éclaboussé.

Si le récepteur ne «comprend» pas le geste de l'émetteur, s'il n'interprète pas ce mouvement comme contenant un message, si le message ne fait pas sens pour lui, il n'y a pas de communication. Il y a émission, mais il n'y a pas réception. C'est ce que Luhmann reproche au concept d'action: elle est émission, elle ne tient pas directement compte de la réception. Seule la communication telle qu'il la définit inclut émetteur et récepteur dans une même cellule conceptuelle. Un individu seul ne peut pas et ne pourra jamais communiquer. Les êtres humains ne communiquent pas, parce qu'ils ne peuvent être à la fois émetteur et récepteur

---

<sup>688</sup> Henk DE BERG. 1995. "A Systems Theoretical Perspective on Communication." *Poetics Today* 16(4): 713-715.

<sup>689</sup> *Ibid.*, p. 714.

d'une communication. C'est d'ailleurs pourquoi Luhmann affirme que la société n'est pas composée d'êtres humains, parce que ces derniers ne sont pas sociaux, mais individuels. Est donc social tout système qui s'établit lorsqu'un message est émis et reçu, lorsqu'une communication est produite. Par conséquent, les communications ne sont pas limitées aux émissions et réceptions humaines, car les messages peuvent être émis et reçus par tous les types de systèmes sociaux, sauf la société, qui elle est la somme de toutes les communications. Pour résumer, le modèle triadique de communication de Luhmann est production de sens en ce que la communication doit obligatoirement sélectionner son contenu sémantique (information), sa direction communicative (*mitteilung*) et l'interprétation de ce contenu (compréhension).<sup>690</sup>

Malgré toutes ces explications, la communication telle que définie par Luhmann est toujours un concept fort difficile à saisir, c'est pourquoi il faut tenter de trouver des comparaisons plausibles. Une des meilleures est un exemple que nous fournit la N.A.S.A. américaine. Aujourd'hui, ceux qui hier étaient décriés par la communauté scientifique officielle se voient offrir des locaux et des instruments sophistiqués afin de nous amener la preuve que hors de tout doute possible, nous ne sommes pas seuls dans l'univers. Et comment apporter cette preuve? De toute évidence, nous ne pouvons pour l'instant nous rendre sur place. Ne nous reste que cette bonne vieille communication. Bien qu'équipés de la technologie dernier cri, les scientifiques doivent faire face, comme nos ancêtres plus ou moins lointains, aux trois invraisemblances de la communication: comment se faire comprendre, comment communiquer à distance et comment assurer le succès de la communication? Réponse au problème numéro un et trois: comme nous n'avons aucune idée du langage qu'utilisent ces hypothétiques habitants de l'univers, nous cherchons dans le langage mathématique et biologique de base une sorte de langue universelle. Réponse au problème numéro deux: en fait, il y a plusieurs réponses, les ondes hertziennes, les signaux lumineux, les lasers... Le principal problème demeure de savoir comment les messages envoyés à partir de notre réserve de sens trouvera écho quelque part dans le cosmos, comment les «bruits» que nous émettons seront interprétés

---

<sup>690</sup> Ibid., p. 726.

(compris) comme d'authentiques messages? L'autre façon de procéder est de chercher des messages qui nous seraient adressés et seraient donc déjà présents dans notre environnement spatial. Ne nous reste qu'à les *décoder*. Déjà des scientifiques ont cru déceler, parmi certains «bruits» de l'espace, un *ordre*, une formulation organisée qui pourrait bien être une émission de messages extraterrestres qui n'attend qu'à être décodée, qu'à être comprise. Le fait est que jusqu'à maintenant, si émissions extraterrestres il y a, c'est notre capacité de compréhension de cette émission qui fait défaut et qui fait en sorte qu'aucune communication au sens de Luhmann n'a été établie.<sup>691</sup>

### 17. Complexité

«...we will call an interconnected collection of elements "complex" when, because of immanent constraints [internal complexity of elements] in the elements' connective capacity, it is no longer possible at any moment to connect every element with every other element.» Niklas LUHMANN. 1984(1995). *Social Systems*. Stanford(CA): Stanford University Press, p. 24.

Ce concept est largement utilisé par Luhmann. Selon sa perspective, la complexité est étroitement liée aux concepts de système et d'environnement. Un système étant composé d'éléments de base, il devient complexe lorsque la structure interne de ses éléments ne leur permet plus d'entretenir des relations avec chacun d'entre eux. Les éléments doivent donc sélectionner les autres éléments avec lesquels ils établissent des relations.<sup>692</sup> C'est pourquoi complexité signifie sélection «forcée».<sup>693</sup> Ainsi, l'environnement est plus complexe que le système qui s'en différencie, car le système manque de la variété nécessaire («Law of requisite variety» de William R. Ashby) pour réagir à tous les événements qui se produisent dans son environnement; chaque élément du système ne peut établir de relation avec chaque élément de l'environnement du système. Ici encore, le système est donc confronté à la sélection, celle des événements environnementaux aux sujet desquels il va réagir et émettre des messages (communiquer).

---

<sup>691</sup> Voir par exemple le cas de CTA-102, qui a créé tout un émoi dans la communauté scientifique au tout début des années 1960. Erik VON DANIKEN. 1968(1969). *Présence des extra-terrestres*. Paris: Robert Laffont, pp. 173-176.

<sup>692</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 24.

<sup>693</sup> *Ibid.*, p. 25.

## 18. Connaissance

Pour «connaître» les choses dites universelles, notre intelligence doit être en mesure d'abstraire les choses particulières. La logique considère que l'intelligence humaine fonctionne selon trois opérations: (1) la saisie et la définition des choses, (2) la composition ou la division (dans le temps et l'espace) des objets simples de la pensée et (3) le raisonnement.<sup>694</sup> C'est lors de la première opération que l'intelligence humaine crée des objets de pensée universels à partir de choses particulières. Par conséquent, l'intelligence a cette capacité unique de connaître des choses particulières universellement, c'est-à-dire, par exemple, de détecter chez Fido, qui est une «chose» particulière, des caractéristiques qu'il partage avec d'autres choses particulières, ce qui nous permet de rattacher la chose particulière «Fido» à l'ensemble générique (chose universelle) «chien». C'est ce qui fait dire à Luhmann que la généralisation, cette capacité de rattacher des choses particulières à un ensemble universel, est une condition essentielle de l'apprentissage, qui est un processus d'acquisition de connaissances. Pour lui, la connaissance est donc la régulatrice des processus d'apprentissage.<sup>695</sup> Au niveau social, la communication telle qu'il la définit – une compréhension sémantique mutuelle entre un émetteur et un récepteur complètement séparés l'un de l'autre – est hautement improbable. Seule la connaissance et ses processus de cognition universelle permet de stabiliser les attentes des émetteurs et récepteurs les uns par rapport aux autres (afin qu'ils «se comprennent»), puisque c'est elle qui structure les possibilités d'apprentissage des systèmes de sens (les systèmes psychiques et sociaux). En résumé, la capacité de généraliser du particulier à l'universel s'acquiert par apprentissage, ce dernier étant limité par la connaissance, qui elle établit que sont réelles les choses qui possèdent des caractéristiques spécifiques à partir desquelles sont créées des choses universelles dans les pensées et les communications.<sup>696</sup>

---

<sup>694</sup> UNIVERSITÉ LAVAL, op. cit., p. S.2/7.

<sup>695</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 328.

<sup>696</sup> Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, op. cit., p. 7-8.

## 19. Constructivisme

Pour Luhmann, le constructivisme aborde la question de la connaissance à travers le prisme de la distinction système/environnement.<sup>697</sup> Selon lui, le constructivisme, qui déontologise la réalité, ne nie pas la réalité, mais bien la pertinence épistémologique de la représentation ontologique de la réalité.<sup>698</sup> Pourquoi la réalité serait-elle constituée de ce qui est (par opposition à ce qui n'est pas)? Pourquoi utiliser cette différence particulière qui prend pourtant pour postulat que les choses *sont* indépendamment de l'observateur? Le doute systématique si cher à nos prétentions scientifiques n'exige-t-il pas de toute façon que nous questionnions sans cesse la réalité de nos observations. Et si nous considérons que tant les systèmes psychiques que les systèmes sociaux sont autopoïétiques, cela signifie qu'ils n'ont pas de contact opérationnel avec leur environnement qui leur permettrait d'établir la réalité des événements et des choses, de les connaître «par l'intérieur». Si un système, le cerveau par exemple, est opérationnellement clos, la connaissance n'est possible qu'en tant qu'opération interne du système. C'est pourquoi le constructivisme affirme que nos expériences – et en science nos théories et expérimentations – sont des construits. Le système ne peut connaître son environnement que par observation et les observations, étant des opérations propres à un système, demeurent toujours à l'intérieur dudit système: «Vous êtes dans votre petite boîte; vous n'en sortirez pas et je ne vous y rejoindrai pas: même si l'on m'enterre à côté de vous, de vos cendres à mes restes il n'y aura aucun passage.»<sup>699</sup> Enfin, selon les constructivistes, leur paradigme cognitif existe depuis plusieurs centaines d'années, mais ce n'est que tout récemment qu'il a commencé à être remarqué, pris au sérieux et même considéré comme le potentiel successeur logique – mais non l'héritier – de notre tradition scientifique positiviste du 18<sup>e</sup> siècle.<sup>700</sup>

---

<sup>697</sup> Niklas LUHMANN. "The Cognitive Programm of Constructivism", op. cit., p. 66.

<sup>698</sup> Ibid., p. 67.

<sup>699</sup> Simone DE BEAUVOIR. 1981. *La cérémonie des adieux suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre*. Paris: Gallimard, p. 13.

<sup>700</sup> E.G. GUBA and L.S. LINCOLN, op. cit., p. 83-84.

## 20. Contingence

Contingence est un terme dérivé du latin *contingere*, qui signifie «arriver par hasard». En tant que qualificatif, contingent est l'opposé de ce qui est nécessaire. Un événement contingent peut se produire ou non; il est soumis au hasard. Si le monde est contingent, c'est donc dire que les événements qui s'y produisent effectivement auraient pu être autres et que tout ce qui se produira l'instant suivant n'est que l'actualisation d'une possibilité parmi une infinité d'autres possibilités.

## 21. Cybernétique

C'est en 1948 que Norbert Wiener publie *Cybernetics*. Le mot, qu'il dérive du grec *kubernētēs* («steersman» ou gouverne), est tout nouveau, mais l'idée qu'il sous-tend circule depuis longtemps. C'est la raison pour laquelle, deux ans plus tard, Wiener cherchera à la retracer dans l'histoire.<sup>701</sup> La thèse qu'il défend est que la société «... can only be understood through a study of the messages and the communication facilities which belong to it...»<sup>702</sup> Il est évident que le modèle systémique de Luhmann emprunte beaucoup aux théories cybernétiques. Cependant, la cybernétique telle que conçue par Wiener insère la communication dans une dyade dont l'autre pôle est le contrôle. Pour Wiener, le contrôle concerne le retour de la communication par le récepteur et la façon dont l'émetteur initial peut établir par ce retour si son ordre a été obéi.<sup>703</sup> L'étude des communications parsème l'histoire des sciences: Fermat, Huygens, Leibniz et Newton sont tous des physiciens qui se sont intéressés de près au concept et à ses applications pratiques. C'est une des raisons pour laquelle la cybernétique s'est préoccupée de l'entropie, un phénomène thermodynamique à la base de la physique moderne. La cybernétique en est venue à la conclusion que si l'entropie est la mesure de la désorganisation et du désordre, l'information véhiculée dans les messages est une mesure de

---

<sup>701</sup> Norbert WIENER. 1950(1954). "Cybernetics in History." In Norbert WIENER, *The Human Use of Human Beings*. Garden City (NY): Doubleday Anchor.

<sup>702</sup> Norbert WIENER. 1950(1961). *Cybernetics. Or, Control and Communication in the Animal and the Machine*. Cambridge(Mass.): MIT Press, p. 31.

<sup>703</sup> Loc. cit.



l'organisation et de l'ordre.<sup>704</sup> L'émission de messages, la communication, serait donc une forme mise en ordre du monde.<sup>705</sup>

## 22. Décisions collectivement obligatoires

Une décision est un jugement (avis, décret, arrêt, sentence, verdict, loi, règlement ou règle) qui apporte une solution (dénouement) à un problème ou une conclusion à un point litigieux. Cette décision est obligatoire lorsqu'elle réussit à restructurer les attentes de ceux qu'elle affecte, devenant ainsi une prémisse inévitable sur laquelle sera fondé leur comportement ultérieur. Luhmann qualifie les décisions obligatoires du système politique de collectives parce que ce dernier est le seul à être en mesure de soumettre toute la population à ses décisions, si telle est la portée que doit avoir la décision. Aucun autre système, fonctionnel ou organisationnel, ne peut prendre des décisions ayant une telle portée.

## 23. Désenchantement

Thème principalement développé par Max Weber, le désenchantement du monde est caractéristique de la modernité, «de notre temps» dit Weber.<sup>706</sup> Il survient, selon lui, lorsque se heurtent («clash») le savoir empirico-scientifique et la religion (avec son système de croyances enchantées et transcendantes). Contrairement à ce qui est généralement prétendu, le désenchantement du monde est un processus qui est loin d'être terminé. De plus, rien ne garantit qu'au lieu de progresser jusqu'à son accomplissement final, il ne régressera pas. Les résistances aux explications désenchantées que fournit la science sont immenses, particulièrement chez les intellectuels, qui continuent pourtant de prendre pour postulat qu'ils sont de véritables scientifiques sans pousser jusqu'au bout les conséquences d'une telle affirmation.

## 24. Désintégration

*Voir Intégration.*

---

<sup>704</sup> Ibid., p. 33.

<sup>705</sup> Ibid., p. 36.

<sup>706</sup> Max WEBER. "Science as a vocation", op. cit., p. 155.

## 25. Désordre

Voir *Ordre*.

## 26. Différence

Luhmann utilise la différence dans un sens très particulier qui n'a rien à voir avec les idéologies de la différence contemporaines qui affirment, par exemple, qu'il y a des différences fondamentales et intrinsèques entre les hommes et les femmes, entre les blancs et les gens de couleur (noirs, asiatiques, «autochtones» et autres inventions racistes), etc. Ces idéologies de la différence enferment les citoyens dans des catégories dont les limites sont floues, changeantes et dont les critères d'appartenance font l'objet de jeux de pouvoir constants sur la scène politique et administrative. La différence telle que Luhmann l'utilise trouve son origine en mathématique, non pas parce qu'elle réfère à l'opération «faire une différence» qui consiste à soustraire un nombre d'un autre, mais par le sens qui lui attribue celui qui a développé cette notion, le mathématicien, George Spencer Brown.<sup>707</sup>

## 27. Différenciation

Processus par lequel une unité – un système – se prend elle-même comme arrière-plan («background» ou environnement) pour se diviser en sous-unités. Et ces sous-unités, ces sous-systèmes, constituent l'environnement immédiat les unes des autres. De plus, une fois qu'un système se différencie de son environnement, il est en mesure de faire la distinction entre son environnement et l'environnement des autres systèmes. S'il est le seul à ne pas faire partie de son environnement, le système différencié fait toutefois partie de l'environnement des autres systèmes. Ainsi, un système donné opère deux types de différenciation: une différenciation interne, dite systémique, et une différenciation externe, dite environnementale. Par exemple, le système politique se différencie à l'interne entre le public, l'administration et la politique et à l'externe, dans la mesure où il identifie d'autres systèmes dans son environnement, tels les systèmes vivants et les autres sous-systèmes sociaux. Enfin, toutes les formes de différenciation

---

<sup>707</sup> Voir *Différenciation et Distinction*.

du système contribuent à renforcer l'identité du système, c'est-à-dire la différence système/environnement première, celle qui le distingue de son environnement.

### 28. Dilemme spencérien

Selon le second principe de thermodynamique, l'équilibre signifie la désintégration plutôt que l'intégration du système. C'est que dans un système, l'équilibre est atteint quand l'entropie est à son maximum, quand le désordre du système le désorganise à un point tel que ce dernier ne se distingue plus de son environnement.<sup>708</sup> Comment, dans ces conditions, prétendre que le système de la société est en équilibre lorsqu'il est ordonné? Ordre et équilibre sont des opposés. Comment affirmer que le désordre déséquilibre le système de la société, qui cherche alors à contrebalancer l'élément perturbateur pour ramener l'ordre et rétablir l'équilibre sociétal? C'est le dilemme spencérien. Parsons tente d'y répondre en définissant l'équilibre en terme d'ordre, mais cela se fait au prix d'une stricte dichotomie entre les disciplines scientifiques naturelles et sociales.<sup>709</sup> C'est que le dilemme spencérien s'explique par le fait que ceux qui l'ont rencontré sont principalement des physiciens, comme Vilfredo Pareto par exemple. Par conséquent, ils appliquent les concepts physiques au social: l'équilibre reste l'équilibre, que ce soit celui d'un système physique ou d'un système social. C'est donc dire que le seul moyen d'éviter le dilemme spencérien est de prétendre que les lois qui régissent le monde physique ne sont pas les mêmes que celles qui régissent le monde social et qu'un système fonctionne différemment selon qu'il a une existence matérielle ou abstraite (conceptuelle). C'est au prix de cette dichotomie des disciplines scientifiques naturelles et sociales que les sociologues des systèmes suivant Parsons ont pu continuer à prétendre qu'ordre et équilibre sont la finalité des sociétés modernes.

### 29. Distinction

L'utilisation que Luhmann fait du concept de distinction est très largement inspirée des lois de la forme formulées par George Spencer Brown. Ce dernier établit la façon dont les mathématiques créent et choisissent les unités avec lesquelles elles travaillent, par exemple les

---

<sup>708</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 148.

<sup>709</sup> Loc cit.

chiffres arabes. Or, il appert que ce que Spencer Brown identifie comme étant l'opération fondamentale de création d'une unité, la distinction, ne s'applique pas seulement aux mathématiques; elle est universelle. La première affirmation de Spencer Brown est: «Draw a distinction.»<sup>710</sup> Une distinction est tracée «... by arranging a boundary with separate sides so that a point on one side cannot reach the other side without crossing the boundary [...] Once a distinction is drawn, that spaces, states or contents on each side, being distinct, can be indicated.»<sup>711</sup> Présentée en ces termes, l'opération de distinction peut paraître obscure. Pourtant, c'est l'opération de cognition de base de l'intelligence humaine, celle que nous effectuons avec une telle constance que nous ne la remarquons jamais. Toute chose à laquelle nous référons a d'abord été l'objet d'une distinction opérée par notre intelligence. Par exemple, Félix Leclerc a dit «Une pomme, c'est une fleur qui a connu l'amour.» Cette phrase est le résultat de plusieurs distinctions. Ainsi, de tout ce qu'il observe et ce qu'il connaît, Félix Leclerc trace une distinction délimitant l'objet «pomme». En tirant cette distinction, il marque un espace qui était non-marqué; il distingue la pomme de tout le reste, de son environnement. D'ailleurs, le signe de l'opération de distinction est  $\neg$ . À gauche est l'espace marqué et à droite est tout le reste.

Associée à une théorie des systèmes, la distinction est un concept extrêmement fructueux. D'abord, la distinction est une opération effectuée par un observateur, un système observateur. En tant qu'opération interne du système, la distinction permet à ce dernier de se distinguer lui-même de son environnement, c'est-à-dire d'établir les limites à l'intérieur desquelles s'effectuent ses opérations: système  $\neg$  environnement. Dans la philosophie du Sujet, ce processus ressemble à une prise de conscience de son identité, du fait d'être une unité à part entière. Par la suite, le système observateur est en mesure, par l'observation de son environnement, d'y identifier d'autres unités dont il trace les limites à l'extérieur desquelles se trouve l'environnement propre à ces unités. Par conséquent, c'est par des opérations successives

---

<sup>710</sup> George SPENCER BROWN, op. cit., p. 3.

<sup>711</sup> Ibid., p. 1.

de distinction qu'un système «réalise» que si tout ce qui est à l'extérieur de ses limites fait partie de son environnement, il fait lui-même partie de l'environnement d'autres unités systémiques qui lui sont extérieures. C'est ce que von Foerster appelle l'observation de second ordre: un système observateur observe d'autres systèmes qui sont aussi des systèmes observateurs, ce qui signifie qu'un système observateur observe des observations. Autrement dit, le système observateur observe les distinctions à partir desquelles les autres systèmes observent.

### 30. Distorsion systémique

Expression utilisée par Yves Barel dans *Le double bind*,<sup>712</sup> qui se traduit plus ou moins par «double contrainte». Bien que cette expression sous-tende une idée riche en conséquences pour la théorie des systèmes, Barel ne la développe que brièvement. Selon lui, l'être humain fonctionne comme un système autonome, c'est-à-dire que sa conduite et la base informationnelle sur laquelle elle s'appuie sont élaborées à partir de l'appareillage sensoriel et nerveux indépendant de chaque individu. Cette conduite et les informations sur lesquelles elle se base introduisent donc une distorsion systémique dans le comportement de l'acteur face au monde.<sup>713</sup> Sans la nommer et l'identifier comme telle, Barel parle de l'autoproduction, que le concept de distorsion systémique aide à illustrer au niveau des systèmes psychiques. La distorsion systémique – l'acteur se percevant, consciemment ou non, comme une unité de type systémique face au monde – fournit à la conscience individuelle une version simplifiée d'elle-même et du monde qui l'entoure. La distorsion systémique, c'est un schème de pensée, une façon de voir les choses qui permet à celui qui pense de mettre en ordre ses pensées, ses observations et son auto-observation.

### 31. Division du travail social

C'est un des thèmes centraux d'Émile Durkheim, selon lequel le travail devant être accompli socialement est divisé, c'est-à-dire que le travail social se subdivise en différentes tâches, chacune étant assumée par une classe ou un groupe particulier de la société. La division

---

<sup>712</sup> Yves BAREL. 1975. *Le double bind*. Grenoble: IPEPS-CNRS.

<sup>713</sup> *Ibid.*, p. 24.

du travail de Durkheim s'inspire de celle d'Adam Smith.<sup>714</sup> C'est la raison pour laquelle sa première tâche sera de généraliser le concept de division du travail, de l'étendre du secteur économique pour lequel il a été formulé à l'ensemble de la société.<sup>715</sup> Cette généralisation prend en compte la solidarité et la moralité auxquelles Durkheim corréle la division du travail.<sup>716</sup> Cette dernière est un produit de l'évolution sociétale: «Society has developed from a segmented pattern, based on the equality of all segments, to social systems based on high degree of professional specialization.»<sup>717</sup> Enfin, il est à noter que les théories marxistes mettent fortement l'accent sur la capacité de l'argent à remplacer les interactions moralement obligatoires par des interactions typiquement économiques au sein des organisations ou des mécanismes de prix.<sup>718</sup>

### 32. Domination

Thème central chez Max Weber. La domination est d'abord vu comme le processus par lequel une classe sociale contrôle une ou plusieurs autres classes (a) en possédant les moyens de production et (b) en conservant cette situation en l'état par le biais de l'instrument d'exercice du pouvoir que constitue l'État. Pour Marx, le caractère bourgeois de la société moderne – le fait que les moyens de production soient possédés par la classe bourgeoise – est l'indication que cette classe domine la société.<sup>719</sup> À ce titre, Luhmann retient une importante leçon de Marx: «... his denial of any spirituality external to society (for instance, a transcendental consciousness) that explains and clarifies society to itself.»<sup>720</sup> Pour Weber aussi, l'État est un appareil de domination: «... the state is a relation of men dominating men...»<sup>721</sup> et «...the modern state is a compulsory association which organizes domination.»<sup>722</sup> Chez cet auteur

---

<sup>714</sup> Niklas LUHMANN. "Durkheim on Morality and the Division of Labor", op. cit., p. 5.

<sup>715</sup> Ibid., p. 6.

<sup>716</sup> Ibid., p. 7.

<sup>717</sup> Ibid., p. 15.

<sup>718</sup> Ibid., p. 16.

<sup>719</sup> Id. 1982. "The Self-Thematization of Society". In Niklas LUHMANN, *The Differentiation of Society*, op. cit., p. 341.

<sup>720</sup> Loc. cit.

<sup>721</sup> Max WEBER. *From Max Weber*, op. cit., p. 78.

<sup>722</sup> Ibid., p. 82.

classique, la domination s'effectue au niveau systémique plutôt qu'au niveau individuel.<sup>723</sup> À ce titre, la rationalité consiste à adopter des moyens appropriés pour atteindre ses fins. Au niveau systémique, comme les fins sont plutôt changeantes et variables, la domination devient le moyen pour atteindre ces fins, quelles qu'elles soient.<sup>724</sup> Cependant, si la domination est un moyen systémique, elle peut aussi être exercée au niveau individuel: «A person who exercises domination has the opportunity to make his ends the ends of others.»<sup>725</sup> Chez Weber, la légitimité de la domination est fonction du degré d'acceptation de cette dernière, qui prend dès lors trois formes idéales-typiques: traditionnelle, charismatique et rationnelle.<sup>726</sup> Luhmann ne conteste pas ces schémas wébériens moyens/fins (niveau individuel) et commande/obéissance (niveau organisationnel) en tant que tels, mais plutôt leur centralité dans une théorie des organisations, ainsi que le fait Weber en faisant de l'orientation moyens-fins une loi structurelle des systèmes sociaux.<sup>727</sup>

### 33.Droit

Voir *Liberté*.

### 34.Droit positif

Voir *Système légal*.

### 35.Dualisme

Généralement appelé dualisme cartésien, le dualisme est la position épistémologique selon laquelle la relation entre le sujet et l'objet est une relation d'exclusion plutôt que d'inclusion ou de construction. L'objet existe indépendamment de la volonté du sujet – il est donc réel – et peut ainsi être connu objectivement du Sujet s'il adopte la méthode cognitive appropriée.

---

<sup>723</sup> Niklas LUHMANN. "Ends, Domination, and System", op. cit., p. 22.

<sup>724</sup> Ibid., p. 23.

<sup>725</sup> Loc. cit.

<sup>726</sup> Loc. cit.

<sup>727</sup> Ibid., p. 24-25.

### 36.Église

Instance de pouvoir relevant du système religieux, qui, avec la modernité, se différencie organisationnellement de l'État, mais dont les membres remplissent aussi certains rôles dans les instances de pouvoir politiques. D'ailleurs, selon Luhmann, l'Église serait au système religieux ce que l'État est au système politique; un référent interne à partir duquel peut être évalué ce qui interne au système de ce qui lui est extérieur.

### 37.Élément

Luhmann proteste contre l'idée traditionnelle selon laquelle les éléments, composants de base du système, ont un caractère substantiel et ontologique.<sup>728</sup> Pour lui, l'unité d'un élément n'est pas donnée d'avance, «the element is constituted as a unity only by the system that enlists it as an element to use it in relations.»<sup>729</sup> Un élément est ce qui, pour un système donné, fonctionne comme unité de base insécable pour le système. Par exemple, l'unité de base du système vivant est la cellule. Pour le système, la cellule ne peut être décomposée en ses parties (ne pas confondre avec la division cellulaire ou mitose). Ceci n'empêche pas un observateur extérieur, ou le système lui-même, de voir que l'unité est composite. Seulement, le système n'a accès sous aucune considération aux composantes de cette unité.

### 38.Entropie

Degré de désordre dans un système. L'entropie maximum – l'équilibre – est donc la distribution aléatoire ou uniforme où tous les cas possibles sont également probables. La néguentropie, l'opposé de l'entropie, est un concept qui fut d'abord utilisé par Ilya Prigogine dans la thermodynamique non-équilibrée. Selon cette perspective, dans un système ouvert, la néguentropie (entropie négative ou ordre) peut être produite par l'importation à l'intérieur du système d'énergie, de matière ou d'information provenant de son environnement.<sup>730</sup> Cette notion devient extrêmement fructueuse lorsqu'elle est utilisée dans le cadre d'une théorie des systèmes autoproducteurs: bien qu'opérationnellement clos, un système autoproducteur est en

---

<sup>728</sup> Id. *Social Systems*, op. cit., p. 21.

<sup>729</sup> Ibid., p. 22.

<sup>730</sup> Kenneth D. BAILEY. *Sociology and the New Systems Theory*, op. cit., p. 123.



mesure de stimuler ses opérations – et donc d'augmenter sa complexité interne, sa structure interne, son ordre – en observant les événements qui se produisent dans son environnement et en consacrant certaines de ses opérations internes au codage de ces événements.<sup>731</sup>

### 39. Environnement

Le terme environnement tel qu'utilisé par Luhmann n'a absolument rien à voir avec la nature (ou l'environnement) telle que conçue par les écologistes et autres environnementalistes. Pour Luhmann, l'environnement est tout ce qui n'est pas le système. Par conséquent, la composition de l'environnement n'est pas statique, mais dynamique, elle dépend de la perspective systémique de départ. Par exemple, l'environnement du système politique est de deux ordres: intra-sociétal – les autres sous-systèmes sociaux de la société – et extra-sociétal – les machines, les systèmes vivants et les systèmes psychiques. Autre exemple, si nous prenons la perspective du système légal, la composition de l'environnement change et le système politique en fait maintenant partie. Cette logique système/environnement s'applique à tous les systèmes, qu'ils soient techniques, vivants, sociaux ou psychiques.

### 40. Épistémologie

L'épistémologie est cette branche de la philosophie qui se préoccupe de l'origine, la nature et les limites de la connaissance humaine. La question épistémologique centrale est: «Comment pouvons-nous être sûrs que nous savons ce que nous savons?» Ou encore: «What is the relationship of the knower to the known (or the knowable)?»<sup>732</sup> Luhmann affirme dans le dernier chapitre de *Social Systems* que son modèle théorique a d'importantes conséquences épistémologiques. Luhmann considère l'épistémologie comme une description que le système scientifique, dont les éléments de base sont les connaissances, formule à propos de ses propres opérations.<sup>733</sup>

### 41. Équilibre

Voir *Ordre*.

---

<sup>731</sup> Voir *Ordre et Intégration*.

<sup>732</sup> E.G. GUBA and L.S. LINCOLN, op. cit., p. 83.

<sup>733</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 478.

#### 42. Gouvernement

Au cours du processus qui mène la société de la différenciation stratifiée à la différenciation fonctionnelle, le système politique connaît lui aussi une différenciation interne, se divisant ainsi entre le public politiquement actif («politically relevant public»), le gouvernement (le législatif, les composantes gouvernementales et bureaucratiques de l'exécutif...) et la politique des partis.<sup>734</sup> La théorie de l'administration publique a très longtemps pris pour acquise la dichotomie et exclusion mutuelle de la politique et de l'administration. Pour Luhmann, des professions comme celles de politiciens et celles d'administrateurs publics relèvent du système politique, mais de différentes sections fonctionnelles de ce dernier. Il est à noter que Luhmann ne prétend pas que les hiérarchies de commande «à la Weber» ont disparu du système politique, mais bien que les chaînes de commandement ont été complètement assimilées dans la différenciation tripartite du système politique et par conséquent, que ces chaînes ne sont plus le mode organisationnel prépondérant de ce système.<sup>735</sup> Enfin, voici la définition formelle du gouvernement selon Luhmann: «... the totality of institutions that create binding decisions pursuant to political viewpoints and political mandate.»<sup>736</sup>

#### 43. Hétéro-référence

Hétéro-référence est un néologisme. «Hétéro» vient du grec *heteros*, qui signifie «autre». En théorie des systèmes, hétéro-référence est le terme qui exprime la référence à ce qui n'est pas soi, à ce qui est extérieur à soi, la référence externe, par opposition à la référence à soi, la référence interne (ou autoréférence).<sup>737</sup>

#### 44. Inclusion

Le concept d'inclusion de Luhmann ressemble fort, au niveau des systèmes fonctionnels, à la théorie classique des rôles, au niveau des systèmes interactionnels. En effet, de

---

<sup>734</sup> Id. «Political Theory in the Welfare State», op. cit., p. 47; Marleen BRANS and Stefan ROSSBACH, op. cit., p. 427.

<sup>735</sup> Niklas LUHMANN. «Political Theory in the Welfare State», op. cit., p. 47.

<sup>736</sup> Ibid., p. 48.

<sup>737</sup> Pour la signification de référence, voir *Autoréférence*.

la même façon que Luhmann affirme que pour inclure toute la population dans ses performances le système social fonctionnel doit réduire la complexité des individus de cette population en ne les prenant en compte que dans la mesure où ils remplissent certains rôles, la théorie classique des rôles suggère que les individus définissent peu les rôles qu'ils jouent dans les interactions sociales. Étant insérés dans des relations sociales, ils doivent moduler leur comportement pour tenir compte des attentes des autres. D'ailleurs, Luhmann lui-même affirme que les systèmes sociaux, des interactions à la société, se créent en tant que systèmes d'attentes mutuelles.<sup>738</sup>

#### 45. Intégration

Physiologiquement, l'intégration signifie la coordination des activités de plusieurs organes, nécessaires à un fonctionnement harmonieux.<sup>739</sup> Au niveau plus abstrait des systèmes sociaux, l'intégration signifie aussi la coordination, la mise en ordre, l'organisation des éléments sociaux. Ceci signifie qu'un système désintégré n'existe pas, car un système est justement la mise en ordre de certains éléments de base afin que s'effectue une différenciation entre le système et son environnement.<sup>740</sup>

#### 46. Langage

Voir *Médium de communication symboliquement généralisé*.

#### 47. Liberté

Libertés et droits doivent être distingués l'un de l'autre. Théoriquement, un droit est une franchise que l'État concède à un individu ou à un groupe.<sup>741</sup> Un droit est exercé avec la «bénédition» de l'État. On exige même de ce dernier qu'il protège certains droits. Paradoxalement, l'État devient alors juge et partie. Il est celui qui évalue l'adéquation de la concession et du retrait de la franchise. Il en est autrement, théoriquement toujours, des

---

<sup>738</sup> Pour la théorie classique des rôles, voir Erving GOFFMAN. 1959. *The Presentation of the Self in Everyday Life*. Garden City(NY): Doubleday; Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, op. cit.

<sup>739</sup> LE PETIT ROBERT, op. cit., p. 1016.

<sup>740</sup> Voir *Ordre*.

<sup>741</sup> Jacques ZYLBERBERG. 1993. «Les structures dissipatives du politique: la démocratie en mal d'État.» Dans Jacques ZYLBERBERG(Éd.), *La démocratie dans tous ses États*. Québec: Presses de l'Université Laval, p. 7

libertés, qui sont des sphères d'autonomie exercées, contrôlées et établies par ses titulaires *malgré* l'État et sa nature totalitaire. La différence entre droits et libertés semble donc plutôt théorique que pratique, mais la nuance est importante. D'un côté, les libertés sont des refoulements du souverain, alors que d'un autre côté, les droits sont des harnachements du souverain. Dans la pratique, la nature totalitaire de l'État bureaucratique moderne semble indiquer qu'il n'existe pas de liberté, seulement des droits. Même les sphères d'autonomie les plus fondamentales, comme la liberté d'expression ou de réunion, sont des franchises qu'il faut contraindre chaque État à concéder. Il est d'ailleurs indicatif de voir que dans la *Déclaration universelle des droits de l'homme*, jouir de libertés est un droit – droit à la liberté d'expression, droit à la liberté de conscience, droit à la liberté d'opinion, droit à la liberté de réunion...

#### 48. Médium de communication symboliquement généralisé

«A language is not merely an aggregation of symbols which have been used in the past; it is a system of symbols which have meaning relative to a code.» Talcott PARSONS. 1966. *Societies. Evolutionary and Comparative Perspectives*. Englewood Cliffs(NJ): Prentice-Hall, p. 20.

«Les systèmes sociaux disposent de symboles aptes à définir l'appartenance ou la non-appartenance de telle ou telle interaction à leur mode d'expérience. Les symboles s'érigent ainsi en règles généralisées d'interprétation et d'attribution de signification.» Citation libre. Gilbert J.B. PROBST. 1987(1984). *Organiser par l'auto-organisation*. Paris: Éditions d'Organisation, p. 120.

Médium: support de diffusion massive de l'information.<sup>742</sup> Symbole: ce qui représente autre chose en vertu d'une correspondance.<sup>743</sup> Généralisé: qui s'étend et/ou s'applique à l'ensemble des individus membres d'une espèce donnée.<sup>744</sup> Médium de communication symboliquement généralisé: support d'actualisation sémantique massive qui attribue une signification générique standardisée à l'ensemble des événements thématiques par un système social donné (et donc à l'information que ce système génère à propos de ces événements). Selon Luhmann, le langage est un médium qui se distingue d'abord par l'utilisation de signes.<sup>745</sup> C'est donc par l'utilisation de signes communs qu'alter et ego peuvent assumer la compréhension de

---

<sup>742</sup> LE PETIT ROBERT, op. cit., p. 1173.

<sup>743</sup> Ibid., p. 1903.

<sup>744</sup> Ibid., p. 858-859.

<sup>745</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 160.

la part de leur interlocuteur. Mais le langage a des limites fonctionnelles; le sens lui-même n'est pas un signe et l'utilisation du langage peut ne résulter qu'en une apparence de compréhension; le langage ne peut garantir quelle sélection de signes assurera le succès de la communication, c'est-à-dire non seulement la compréhension du message émis, mais son acceptation.<sup>746</sup> Au fur et à mesure que se développe le langage, le besoin d'assurer le succès de la communication amène donc le développement parallèle de l'écriture, de l'impression et de la diffusion électronique: «In comparison with oral transmission, which is bound to interaction and individual memory, this greatly extends, and at the same time constrains, which communication can serve as the basis for further communication.»<sup>747</sup> C'est le développement de telles techniques de diffusion ou dissémination qui permet l'apparition de média de communication symboliquement généralisés.

Ces média, qui adressent le problème particulier du succès de la communication, sont dits «symboliquement généralisés» («symbolically generalized») parce qu'ils réfèrent qu'à un champ limité et standardisé du sens (le pouvoir, la loi, l'argent...) qui attribue la même signification, au niveau général, aux divers événements qu'ils interprètent. Nous pourrions donc aussi les appeler des symboles sémantiques à valeur générale. En fait, affirme Luhmann, ces média servent à protéger les systèmes sociaux des abus auxquels peut mener le langage.<sup>748</sup> En effet, le sens actualisé par le langage, et plus que tout le langage oral, est à la merci des circonstances, des contextes de l'interaction en cours. Nest-il pas souvent très difficile pour un tiers de comprendre *a posteriori* la signification d'une conversation passée dont il était absent? C'est parce que le langage donne lieu à de continuelles combinaisons et recombinaisons de sens, afin que les interlocuteurs trouvent un terrain d'entente – dans le sens d'une compréhension mutuelle (ce qui ne signifie pas automatiquement le consensus). Avec l'écriture, l'enjeu se complexifie: comment s'assurer qu'un interlocuteur que l'émetteur risque de ne jamais rencontrer comprendra le message qui est transmis dans le texte écrit? Et quand les média de

---

<sup>746</sup> Loc. cit.

<sup>747</sup> Ibid., p. 161.

<sup>748</sup> Niklas LUHMANN. "Modes of Communication and Society", op. cit., p. 103.

diffusion s'étendent, la question devient même de savoir comment s'assurer que le message sera non seulement compris, mais accepté, c'est-à-dire utilisé comme base pour les communications à venir? La réponse des systèmes fonctionnels modernes est d'utiliser un médium de communication symbolique dont la valeur soit générale. Et pour qu'elle soit générale, cette valeur doit être réduite à sa plus simple expression, c'est à dire qu'elle doit permettre l'effectivité du code binaire du système.

#### 49. Néguentropie

Voir *Entropie*.

#### 50. Observation

L'observation telle que l'entend Luhmann ne requiert l'intervention de la conscience humaine que dans les systèmes psychiques. Les autres systèmes autoréférents (les systèmes sociaux) utilisent tout simplement un autre mode d'observation, c'est-à-dire une façon d'introduire leur différence système/environnement en eux-mêmes.<sup>749</sup> Voici la définition de l'observation qu'utilise Luhmann: «[Observation i]s defined on the level of abstraction of the concept of autopoiesis. It designates the unity of an operation that makes a distinction in order to indicate one or the other side of this distinction. Its mode of operation can, again, be life, consciousness or communication.»<sup>750</sup>

#### 51. Observation de second ordre

Voir *Observation et Distinction*.

#### 52. Opération

Opération: «Processus de nature déterminée qui, à partir d'éléments connus, permet d'en engendrer un nouveau.»<sup>751</sup> Les opérations sont le processus par lequel la reproduction du système s'effectue. Dans un système autoproducteur, ce processus est clos, c'est-à-dire que les opérations se produisent par le biais du réseau récursif d'éléments du système. Au niveau opérationnel – au niveau de la reproduction du système, de la création et de la recréation des

---

<sup>749</sup> Id. *Social Systems*, op. cit., p. 36-37.

<sup>750</sup> Id. *Ecological Communication*, op. cit., p. 144.

<sup>751</sup> LE PETIT ROBERT, op. cit., p. 1312.

éléments du système – le système autoproducteur est donc clos; les éléments, soient-ils des cellules, des pensées ou des communications, sont et restent à l'intérieur du système. Francisco J. Varela appelle ce phénomène clôture opérationnelle. Un système est opérationnellement clos si les opérations qui lui permettent de se reproduire lui sont internes (si les éléments et processus impliqués se trouvent dans le système même) et il est autoproducteur non seulement si les opérations lui sont internes, mais si les éléments qui les effectuent le sont aussi.

### 53.Ordre

«L'ordre est perçu, par nous, en termes de régularité et d'attribution. Il permet de configurer les choses, de les assembler, de trouver son chemin, d'éprouver une consistance et une continuité, de réduire l'insécurité, de faciliter ou de procéder à des réglages de comportements.» Gilbert J.B. PROBST. 1987(1984). *Organiser par l'auto-organisation*. Paris: Éditions d'Organisation, p. 13.

L'ordre dans un système réfère à ces relations qui s'établissent entre les éléments du système et qui imposent une contrainte sur les arrangements des connections inter-élémentaires possibles du système.<sup>752</sup> Ce sont ces contraintes même qui font de ce système un système, car si les relations sont complètement aléatoires, il n'y aurait pas de différence système/environnement. Étant donné ce qu'est l'ordre, un système complètement désordonné se désintègre, puisqu'il n'y a plus aucune contrainte imposée aux éléments qui le composent; le système se fond dans son environnement, les éléments le composant se dispersent ou disparaissent d'une façon quelconque. De plus, il faut dire que l'ordre ne peut être tel que pour le système lui-même. Il se peut fort bien qu'un observateur extérieur, dépendamment de la perspective (différence système/environnement) qu'il utilise pour observer, ne perçoive pas du tout cet ordre. Ordre, désordre, intégration et désintégration sont donc des concepts très liés. Et un cinquième vient se rajouter, c'est l'équilibre. Longtemps, les sciences ont pris pour acquis qu'un système en équilibre est un système qui maintient un certain ordre entre les relations de ses éléments. Mais Clausius a changé tout cela en découvrant que la seule façon d'atteindre l'équilibre pour un système est de se désintégrer. Dit autrement, si nous utilisons la mesure du

---

<sup>752</sup> Heinz VON FOERSTER. 1960. "On Self-Organizing Systems and Their Environments." In YOVITS, Marshall and Scott CAMERON(Eds), *Self-Organizing Systems. Proceedings of an Interdisciplinary Conference*. NY: Pergamon Press, p. 37.

désordre, l'entropie, cela signifie qu'elle est à son niveau maximum seulement dans un système qui, en l'absence de contraintes sur les relations qui lient les éléments qui le forment, se désagrège dans son environnement. De façon générale, l'équilibre renvoyait plutôt à l'idée de système statique ou au repos, dont aucune force, interne ou externe, ne vient modifier les états pendant un laps de temps donné. Et lorsqu'une perturbation survient, on croyait que le système tentait de rétablir l'état d'équilibre (état de repos ou *statu quo*) initial. Or, la découverte du second principe de thermodynamique établit que cet état d'équilibre ne peut se produire que dans un système désintégré, car *il est dans la nature même du système d'être dynamique*, c'est-à-dire de constamment et perpétuellement modifier ses états (arrangements, ponctuels ou plus permanents, des éléments). Pas de modification continue des états (création de nouveaux éléments, de nouvelles structures, de nouveaux processus, établissement de nouvelles relations, disparition d'éléments, de relations, de structures...) pas de système. L'équilibre, c'est la mort du système.

#### 54. Organisation

«Organisation» provient du grec *organon*, qui signifie «instrument.» Il y a différentes définitions d'organisation, selon qu'elles proviennent des sciences sociales ou naturelles. En biologie, Maturana et Varela ont établi que l'organisation «refers to the relations between components that define and specify a system as a composite unity of a particular class, and determine its properties as such a unity.»<sup>753</sup> C'est donc la nature des relations qui s'établissent entre les éléments d'un système qui détermine son identité ou, comme dit Luhmann, sa différence par rapport à son environnement. Par exemple, les relations entre les éléments du système politique sont des relations de pouvoir. Si elles étaient autre, par exemple des relations monétaires ou légales, le système changerait de nature (ou d'identité ou de différence) et serait respectivement un système économique ou légal.

---

<sup>753</sup> Humberto R. Maturana. 1978. "Biology of Language: The Epistemology of Reality." In G. MILLER and E. LENNEBERG (Eds), *Psychology and Biology of Language and Thought*. NY: Academic Press, p. 32.



### 55. Sciences naturelles et sciences sociales

Il est généralement assez difficile de diviser la science en domaines d'études bien définis. Toutefois, il y a toujours d'une part les sciences qui ont pour objet d'étude des éléments de leur environnement extra-social (environnement physique et systèmes vivants), dites sciences naturelles, et, d'autre part, les sciences qui ont pour objet des éléments de leur environnement social (les systèmes sociaux), dites sciences sociales. Le statut des sciences qui étudient les systèmes psychiques (psychologie et sciences connexes) est particulier, car leur objet d'étude fait partie de l'environnement extra-social, mais à cause des relations sémantiques entre les consciences et les communications, ces sciences sont généralement incluses dans les sciences sociales.

### 56. Sélection

Sélection: action de choisir un nombre limité d'items parmi des objets, des individus, des éléments... C'est à cause de la complexité interne et externe que le processus de mise en relation des éléments du système requiert des sélections. Lorsqu'il y a trop de possibilités pour la capacité de connexion du système, il doit «choisir» les relations à établir, les éléments à lier. Par conséquent, la sélection qualifie les éléments, car elle réduit l'horizon des possibilités futures de connexion du système. D'un autre côté, certaines de ces possibilités demeurent des relations ultérieures potentielles pour le système, un surplus qui contribue ainsi à sa complexité.<sup>754</sup>

### 57. Sens

Dans le langage courant, le sens est la signification attribuée à une chose, une action, une expérience. Pour être intelligible, une chose doit avoir une signification. Cette signification est attribuée au signifié par un signifiant et le sens est l'ensemble des possibilités de significations auquel réfère le signifiant pour indiquer le signifié. C'est pourquoi Luhmann parle du sens comme de l'actualisation constante des possibilités du système, que celui-ci soit psychique ou social. De fait il considère le sens comme un phénomène prenant la forme d'un

---

<sup>754</sup> Voir aussi *Complexité*.

surplus de références à d'autres possibilités (que celles qui sont actualisées) d'expérience et d'action. Or, une référence est une opération cognitive qui consiste, pour le système, à distinguer et à indiquer, dans le langage de Spencer Brown, des unités. Référer, c'est donc identifier une unité, la nommer, «lui donner un nom». Or, un système autoréférent est une différence système/environnement qui se constitue en référant à ses propres éléments (autoréférence) tout en sachant les distinguer des éléments de son environnement (hétéro-référence). Le sens est donc à la fois à la sélection «actuelle» (les opérations cognitives) effectuée par le système et le réservoir des possibilités qui demeurent à la disposition du système sous forme d'accessibilité.<sup>755</sup>

### 58. Structure

«Structure» vient du latin *struere*, qui signifie «construire». Comme pour l'organisation, les définitions de structure diffèrent selon qu'elles proviennent des sciences sociales ou naturelles. En biologie, Maturana et Varela ont établi que la structure «refers to the actual components and to the actual relations that these must satisfy in their participation in the constitution of a given composite unity...»<sup>756</sup> Ce n'est donc pas la structure qui détermine les propriétés du système, mais bien son organisation. La structure, c'est l'espace d'interaction entre les éléments à l'intérieur duquel l'organisation demeure la même. Ainsi, la structure d'un système peut changer – et même être en mouvement constant – sans que ne change son organisation. La bureaucratie (structure) peut subir des transformations profondes, le système politique (organisation au sens de Maturana et Varela) n'en demeure pas moins le système politique. C'est en distinguant l'organisation de la structure d'un système que les recherches sur l'auto-organisation et l'autoproduction de libérer ce dernier du poids des structures déterministes en rendant ces dernières changeantes, sans que ne change pour autant l'identité du système.

### 59. Sujet

Voir *Action*.

---

<sup>755</sup> Niklas LUHMANN. *Social Systems*, op. cit., p. 60.

<sup>756</sup> Humberto R. Maturana. "Biology of Language", op. cit., p. 32.

## 60. Système administratif

Voir *Administration*.

## 61. Système légal

D'abord, il faut bien distinguer le système légal – que Luhmann appelle aussi droit positif – un sous-système social, du droit, une discipline du sous-système scientifique qui étudie l'aspect légal de la société. De son côté, Luhmann s'inspire beaucoup d'Hans Kelsen et il déplore que la sociologie ait si peu d'influence sur la discipline scientifique du droit.<sup>757</sup> Selon lui, comme les autres sous-systèmes fonctionnels modernes, le système légal n'est pas extérieur, mais intérieur à la société. Il participe donc à la production et la reproduction (autoproduction) de la société, ainsi qu'à la construction que cette dernière fait de la réalité sociale.<sup>758</sup> Par conséquent, les termes légaux puisent leur sens à la même source que le reste de la société. D'un côté, le système légal est très dépendant de son environnement en ce qu'il ne pourrait se distinguer d'un arrière-plan inexistant. D'un autre côté, le système légal est autonome puisqu'il est opérationnellement clos: les opérations de type légal ne se produisent que dans le système légal et c'est la nature légale de ces opérations qui fait que l'identité du système – son organisation au sens de Varela et Maturana – est légale. Seule la loi peut distinguer ce qui est légal de ce qui est illégal. Cependant, il ne faudrait pas mélanger les niveaux. N'importe qui peut utiliser le langage ou le jargon légal pour déclarer tel ou tel événement légal ou illégal. C'est principalement ce que font les politiciens. Mais à qui, ou plutôt à quoi, se référer pour décider si un acte est criminel ou non, par exemple? Pas au législateur ni au scientifique, mais à la loi, au juge et surtout à la jurisprudence, c'est-à-dire aux communications légales antérieures.

Le système légal remplit une fonction qui lui est propre et qu'aucun autre système ne pourrait remplir: «In a way that no other system does, the law processes normative expectations

---

<sup>757</sup> Niklas LUHMANN. 1989. "Law as a Social System." *Northwestern University Law Review* 83(1-2): 136.

<sup>758</sup> *Ibid.*, p. 138.

that are capable of maintaining themselves in situations of conflict.»<sup>759</sup> Les prémisses normatives, au sens générique, sont des structures qui se stabilisent contre-factuellement, c'est-à-dire des structures «...which continue to maintain their validity in the face of individual violations.»<sup>760</sup> Ce sont les conflits qui provoquent l'émission de communications légales, mais les conflits eux-mêmes ne sont pas nécessairement légaux, tant s'en faut.<sup>761</sup> Néanmoins, c'est le système légal, sur la base de sa jurisprudence, qui «décide», sélectionne les conflits environnementaux à propos desquels il émettra des communications. L'élément de base du système légal, la communication légale, c'est la loi. Ainsi, les nouvelles communications prennent la forme de nouvelles lois, de changements apportés aux lois existantes ou de messages indiquant qu'aucun changement n'est apporté ni de loi créée. C'est pourquoi le droit est positif: bien qu'il soit possible de perturber le processus communicationnel, aucune entité extérieure n'est en mesure de déterminer ce qui est légal et ce qui est illégal.<sup>762</sup> Seule la communication légale thématise dans un langage légal les conflits environnementaux.

Il est à noter que Luhmann distingue législation et loi: «Le système légal peut admettre que des raisons politiques sont suffisantes pour changer le droit – mais seulement au niveau de la législation, et non à celui de la décision judiciaire.»<sup>763</sup> Enfin, pour lui, le droit moderne a remplacé la distinction juste/injuste qui était auparavant la sienne pour légal/illégal.<sup>764</sup> Le langage qu'il utilise pour analyser le droit et le système légal est plutôt opaque et confondant. Et comme pour les politologues à propos de l'État et les sociologues à propos de la société, les juristes poussent les hauts cris. Tous se scandalisent du peu de place que tient leur objet d'étude – que ce soit la loi, l'État, l'économie ou autre chose – dans la société telle que définie par

---

<sup>759</sup> Ibid., p. 140.

<sup>760</sup> Id. 1981. "Communication About Law in Interaction Systems." In KNORR-CETINA, Karin and Aaron V. CICOUREL(Eds), *Advances in Social Theory and Methodology: Toward an Integration of Micro- and Macro-Sociologies*. Boston, London, Henley: Routledge and Kegan Paul, p. 237.

<sup>761</sup> Ibid., p. 239.

<sup>762</sup> Niklas LUHMANN. "The Unity of the Legal System", op. cit., p. 18.

<sup>763</sup> Id. 1988(1993). «La troisième question: de l'usage créatif des paradoxes dans le droit et dans l'histoire du droit.» *Philosophie, sociologie, droit* 24(12): 35.

<sup>764</sup> Ibid., p. 36.

Luhmann.<sup>765</sup> L'exemple le plus frappant de la confusion générée par la façon dont Luhmann aborde le droit et le système légal est probablement la définition qu'il donne de la loi: «...congruently – that is, temporally, substantively, and socially – generalized behavioral expectations.»<sup>766</sup> Pourtant, il est possible de traduire cette définition obscure, bien qu'elle doive alors s'étendre sur plusieurs lignes: une loi est une norme<sup>767</sup> généralisée (a) temporellement (n'étant pas ponctuelle, elle dure dans le temps), (b) substantivement (elle distingue si les attentes sont envers les personnes, envers les rôles, envers des programmes ou envers des «valeurs») et socialement (institutionnalisation ou présomption d'un consensus fictif entre un nombre indéfini de tierces personnes).<sup>768</sup>

### 62. Système psychique

Peut aussi être appelé système conscient ou système personnel. Il correspond à ce que nous appelons généralement la conscience individuelle. Sise en chaque être humain, elle est, en tant que système autoproduteur, composée d'un réseau récuratif de pensées.

### 63. Système scientifique

Pour Luhmann, la science est un système social fonctionnel qui s'est évolutivement différencié des autres systèmes fonctionnels de la société. À la recherche de la vérité (scientifique), la science thématise les événements de son environnement selon le code vrai/faux. Seule la science s'intéresse à la vérité et la vérité n'est vraie que pour la science. Cependant, cela n'empêche pas le discours de s'adonner à une utilisation aux proportions organiques de la vérité. Mais le discours n'est pas le niveau fonctionnel de la société pour laquelle, encore une fois, il n'y a de vérité que par et pour la science. C'est d'ailleurs pour cela, par exemple, que rien ne garantit que l'analyse scientifique d'une catastrophe sera considérée

<sup>765</sup> Hubert ROTTLEUTHNER, 1989. "A Purified Sociology of Law: Niklas Luhmann on the Autonomy of the Legal System." *Law & Society Review* 23(5): 782.

<sup>766</sup> Ibid., p. 783. Définition basée sur Niklas LUHMANN, 1972(1985). *A Sociological Theory of Law*. London: Routledge & Kegan Paul.

<sup>767</sup> Une norme est une attente de comportement stabilisée malgré le fait que certains comportements la contredisent. Par exemple, les normes de sécurité routière sont constamment violées, mais nous continuons à prendre pour acquis que les conducteurs qui nous entourent vont les respecter, bien que nous demeurions circonspects. Sans normes de sécurité routière, il serait impossible d'utiliser quotidiennement sa voiture.

<sup>768</sup> Hubert ROTTLEUTHNER, op. cit., p. 783.

comme programme à suivre par les systèmes politique et économique. Ces derniers peuvent prendre en compte les considérations scientifiques, mais ils les soumettront à leurs propres processus d'observation et d'interprétation des événements, ces derniers prenant plutôt en compte des considérations de pouvoir (système politique) et d'argent (système économique).

#### 64. Système social

Étant donné l'écrasante quantité de définitions du système social ayant été formulées à ce jour, la présente rubrique s'en tiendra à celle de Luhmann: «A social system comes into being whenever an autopoietic connection of communications occurs and distinguishes itself against an environment by restricting the appropriate communications. Accordingly, social systems are not comprised of persons and actions but of communications.»<sup>769</sup>

#### 65. Théorie des systèmes sociaux

Dans le présent texte, cette expression est strictement réservée, sauf avis contraire, au modèle théorique de Luhmann.

#### 66. Thermodynamique

«Branche de la physique et de la chimie qui étudie les relations entre l'énergie thermique (chaleur) et mécanique (travail), et les lois générales des phénomènes impliquant des échanges ou des transformations thermiques.»<sup>770</sup>

---

<sup>769</sup> Niklas LUHMANN. *Ecological Communication*, op. cit., p. 145-146.

<sup>770</sup> LE PETIT ROBERT, op. cit., p. 1959.

## Index

### A

Action, 11, 14, 16, 17, 18, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 52, 53, 57, 58, 72, 79, 81, 99, 100,  
116, 140, 142, 159, 170, 189, 209, 228, 229, 230, 231, 241, 242, 264, 265

Aristote, 17, 78

Ashby, William Ross, 64, 65, 66, 94, 244

Atlan, Henri, 49, 65, 66

Auto-organisation, 11, 63, 65, 66, 67, 69, 77, 91, 96, 116, 117, 196, 215, 231, 232, 259,  
262, 265

Autoproduction, 14, 15, 35, 36, 57, 67, 82, 91, 96, 97, 98, 102, 108, 113, 116, 127, 130,  
132, 140, 158, 162, 188, 233, 234, 252, 265, 266

Autoréférence, 24, 73, 91, 92, 95, 96, 97, 101, 104, 126, 160, 162, 228, 234, 235, 257,  
265

Auto-suffisance, 119

### B

Bailey, Kenneth D., 49, 52, 55, 75

Barel, Yves, 75, 252

Bateson, Gregory, 63, 64

Buckley, Walter, 48, 116, 195

Bureaucratie, 40, 44, 67, 132, 134, 135, 136, 157, 162, 163, 174, 236, 237, 265

### C

Cannon, Walter Cannon, 45, 47, 49

Classiques, 2, 11, 16, 35, 51, 58, 59, 60, 81, 84, 87, 89, 239, 240

Clausius, Rudolf Emmanuel, 46, 62, 262

Code,26, 34, 112, 113, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 137, 148, 170, 171, 173, 176, 177, 178, 179, 181, 191, 232, 238, 240, 259, 261, 268

Communauté,17, 36, 40, 41, 53, 57, 147, 186, 239, 240, 243, 244

Communication,24, 34, 43, 57, 58, 62, 63, 64, 66, 72, 84, 88, 92, 94, 97, 99, 100, 101, 102, 103, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 116, 122, 125, 126, 128, 131, 132, 133, 135, 138, 140, 143, 149, 150, 151, 152, 153, 157, 158, 188, 204, 227, 234, 241, 242, 243, 244, 245, 247, 248, 258, 259, 260, 261, 262, 264, 266, 267, 269

Complexité,13, 26, 55, 56, 60, 70, 74, 80, 82, 83, 84, 87, 92, 93, 94, 95, 104, 105, 106, 108, 112, 113, 115, 128, 134, 137, 146, 148, 153, 154, 155, 159, 160, 182, 183, 188, 189, 200, 202, 205, 213, 225, 244, 256, 258, 264

Compréhension,11, 16, 23, 38, 40, 43, 100, 101, 106, 110, 111, 143, 241, 242, 243, 244, 245, 259, 260

Comte, Auguste,11, 16, 18, 19, 20, 38, 74, 197, 235, 236

Conférences Macy,63, 64, 77, 79

Conflictualisation,140

Conflit,33, 34, 50, 55, 82, 130, 131, 139, 150, 154, 183, 267

Connaissance,12, 19, 21, 22, 23, 31, 38, 43, 58, 59, 69, 86, 220, 229, 245, 246, 256

Constructivisme,21, 22, 31, 59, 69, 77, 85, 246

Crise,56, 85, 87, 88, 89, 140, 161, 239

Cybernétique,2, 11, 49, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 73, 77, 82, 150, 247

## D

Dahl, Robert A.,154, 176, 184

Décisions,99, 103, 107, 108, 113, 124, 125, 127, 129, 130, 132, 133, 135, 136, 140, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 159, 161, 162, 163, 176, 178, 191, 236, 248, 267

Démocratie,2, 12, 13, 54, 75, 107, 121, 124, 125, 126, 127, 145, 159, 165, 171, 174, 175, 176, 178, 180, 181, 182, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 196, 217, 223, 258

Désintégration,46, 47, 250, 262



- Désordre, 18, 47, 50, 62, 65, 82, 83, 178, 193, 247, 250, 255, 262, 263
- Différence, 26, 31, 32, 42, 56, 73, 74, 76, 83, 89, 91, 92, 94, 95, 99, 103, 106, 115, 117, 119, 124, 128, 132, 140, 144, 145, 149, 157, 158, 169, 172, 184, 186, 188, 189, 211, 246, 249, 250, 259, 261, 262, 263, 265
- Différenciation, 14, 72, 89, 91, 92, 110, 115, 118, 119, 120, 121, 122, 132, 133, 144, 145, 147, 149, 152, 153, 155, 157, 159, 162, 169, 170, 188, 194, 225, 242, 249, 257, 258
- Dilemme spencérien, 47, 250
- Distinction, 32, 41, 48, 54, 66, 67, 68, 69, 70, 72, 73, 75, 76, 77, 86, 126, 127, 128, 129, 130, 132, 135, 137, 139, 142, 149, 150, 157, 176, 234, 242, 246, 249, 250, 251, 252, 261, 267
- Durkheim, Émile, 11, 16, 17, 18, 19, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 39, 42, 49, 50, 51, 52, 54, 60, 90, 118, 204, 252, 253
- E**
- Easton, David, 71, 116, 117, 118, 150
- Éléments, 11, 12, 18, 25, 52, 57, 66, 67, 70, 72, 75, 76, 78, 84, 88, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 114, 117, 121, 122, 128, 131, 133, 136, 151, 154, 157, 176, 184, 187, 188, 232, 233, 234, 237, 241, 244, 255, 256, 258, 261, 262, 263, 264, 265
- Élite, 48
- Entropie, 18, 46, 47, 48, 49, 50, 62, 81, 82, 183, 247, 250, 255, 263
- Environnement, 24, 47, 54, 56, 62, 68, 69, 72, 73, 74, 75, 76, 83, 91, 92, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 104, 105, 106, 112, 113, 115, 117, 124, 125, 128, 129, 134, 136, 138, 142, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 153, 154, 156, 157, 158, 161, 163, 167, 172, 186, 210, 226, 228, 232, 234, 235, 238, 240, 244, 246, 249, 250, 251, 252, 255, 256, 258, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 268
- Épistémologie, 20, 22, 23, 42, 62, 189, 220, 239, 256

Équilibre,16, 18, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 63, 81, 82, 116, 250,  
255, 262, 263

État,2, 17, 21, 25, 32, 33, 34, 40, 67, 71, 74, 115, 117, 123, 124, 125, 126, 127, 129,  
130, 134, 135, 137, 141, 144, 145, 147, 149, 150, 154, 157, 158, 159, 160, 161,  
162, 163, 167, 169, 171, 172, 175, 179, 180, 189, 191, 199, 205, 223, 236, 253,  
255, 258, 267

État-providence,115, 123, 125, 159, 161, 162, 167

Évolution,27, 46, 103, 104, 110, 118, 119, 120, 122, 126, 159, 160, 175, 253

## F

Fonction,11, 13, 20, 26, 28, 30, 38, 45, 54, 55, 89, 94, 95, 105, 112, 115, 119, 120,  
122, 123, 124, 129, 133, 137, 142, 144, 145, 153, 157, 159, 160, 162, 172, 190,  
191, 231, 233, 254, 266

Fonctionnalisme,24, 55, 56, 67, 77, 84, 85

Frontières,12, 21, 54, 69, 75, 76, 81, 85, 94, 95, 99, 106, 107, 110, 117, 124, 125, 134,  
136, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 160

## G

Globalisation,12, 141, 146, 147, 148

Gouvernement,62, 112, 113, 120, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135,  
136, 137, 150, 155, 156, 157, 162, 166, 170, 172, 176, 177, 178, 188, 189, 191,  
231, 236, 237, 257

GST Voir Théorie générale des systèmes

Gurvitch, Georges,16, 18, 47

## H

Henderson, Laurence J.,45, 47, 49, 51, 63, 193, 221

Hétéro-référence,73, 92, 101, 104, 126, 161, 228, 235, 257, 265

Honnêteté,169, 172

Husserl, Edmond, 44, 71

## I

Identité, 48, 54, 57, 67, 73, 85, 86, 88, 89, 95, 117, 122, 128, 137, 146, 157, 160, 179, 185, 186, 232, 250, 251, 263, 265, 266

Inclusion, 108, 123, 124, 125, 138, 148, 162, 163, 165, 166, 254, 257

Information, 23, 48, 61, 62, 64, 94, 100, 101, 112, 134, 136, 161, 180, 229, 232, 237, 238, 240, 241, 242, 243, 247, 255, 259

Intégration, 29, 36, 46, 49, 50, 53, 54, 56, 81, 152, 210, 250, 258, 262

## J

Jurisprudence, 34, 103, 192, 207, 266, 267

## K

Kant, Emmanuel, 71

## L

Langage, 41, 43, 57, 67, 69, 100, 110, 111, 114, 149, 175, 183, 236, 238, 243, 259, 260, 264, 265, 266, 267

Lavoisier, Antoine Laurent de, 102

Légitimation, 161, 164, 167

Levy, Marion Jr., 59

Loi, 33, 34, 114, 125, 127, 134, 190, 191, 248, 254, 260, 266, 267, 268

Lois, 20, 22, 29, 34, 42, 47, 124, 151, 152, 153, 180, 190, 250, 267, 269

Luhmann, Niklas, 1, 2, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 21, 23, 24, 31, 33, 34, 35, 36, 40, 41, 42, 43, 44, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 126, 127, 129, 130, 131, 132, 133, 134,

135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150,  
 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167,  
 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 180, 182, 183, 184, 185,  
 187, 188, 189, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 205, 213,  
 214, 215, 216, 217, 218, 219, 221, 222, 223, 225, 228, 229, 230, 231, 234, 235,  
 236, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 253, 254,  
 255, 256, 257, 259, 260, 261, 263, 264, 266, 267, 268, 269

## M

Machine, 62, 64, 65, 66, 70, 103, 168

Malinowski, Bronislaw K., 51, 54

Mandel, Tom, 77, 78

Marx, Karl, 27, 59, 201, 253

Maturana, Humberto R., 67, 68, 92, 96, 97, 98, 106, 122, 232, 233, 237, 263, 265, 266

McCulloch, Warren, 61, 62, 64, 77

Média de masse, 33, 111, 128, 131, 139, 173, 229

Merton, Robert K., 47, 59

Message, 23, 43, 62, 63, 100, 101, 131, 232, 242, 243, 244, 247, 248, 260, 261, 267

Milet, Thalès de, 77, 78

Miller, James Grier, 36, 49, 51, 75, 76, 236

Mills, Charles Wright, 53, 221, 222

Modernité, 25, 27, 60, 108, 115, 118, 120, 121, 122, 126, 127, 132, 144, 145, 149, 152,  
 159, 164, 165, 166, 169, 181, 183, 189, 228, 240, 248, 255

Moralité, 16, 29, 31, 33, 34, 166, 169, 170, 172, 173, 174, 180, 253

Mouvement, 16, 18, 19, 21, 45, 47, 48, 49, 50, 61, 64, 74, 78, 79, 80, 102, 121, 122,  
 131, 154, 183, 193, 242, 265

**O**

- Observateur, 21, 22, 25, 27, 38, 39, 58, 62, 67, 68, 69, 72, 73, 104, 130, 143, 158, 228, 230, 239, 241, 246, 251, 252, 255, 262
- Observation, 24, 27, 30, 31, 67, 68, 69, 71, 72, 73, 77, 90, 94, 96, 101, 104, 141, 158, 159, 175, 182, 230, 239, 246, 251, 252, 261, 269
- Opération, 68, 69, 72, 73, 77, 96, 97, 102, 112, 117, 128, 149, 158, 228, 234, 245, 246, 249, 251, 265
- Opinion publique, 131, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 165, 173
- Opposition, 12, 113, 126, 127, 128, 130, 131, 150, 177, 178, 196
- Organisation, 17, 20, 36, 48, 49, 62, 65, 66, 67, 79, 82, 86, 99, 106, 107, 109, 121, 122, 133, 134, 136, 155, 177, 188, 192, 231, 232, 248, 258, 263, 265, 266

**P**

- Pareto, Vilfredo, 11, 16, 17, 45, 47, 48, 49, 51, 52, 58, 90, 195, 200, 250
- Parsons, Talcott, 11, 13, 16, 17, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 63, 71, 75, 81, 82, 84, 89, 111, 116, 146, 196, 202, 203, 214, 221, 230, 250
- Participation, 71, 124, 138, 151, 164, 165, 166, 167, 265
- Partis politiques, 12, 99, 127, 128, 132, 133, 134, 135, 136, 140, 154, 155, 157, 166, 171, 172, 178, 179, 190, 191, 257
- Pensées, 19, 21, 28, 32, 36, 45, 58, 64, 70, 71, 72, 75, 88, 102, 103, 105, 138, 149, 188, 192, 219, 239, 241, 245, 252, 262, 268
- Phénomènes sociaux totaux, 16, 18
- Piaget, Jean, 75, 76, 215
- Politiciens, 31, 120, 135, 136, 156, 162, 165, 166, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 180, 257, 266
- Politique partisane, 133, 135, 136, 156, 173, 179, 188
- Positivism, 19, 20, 21, 22, 23, 26, 30, 58

Pouvoir, 2, 32, 33, 34, 48, 94, 108, 111, 113, 127, 129, 131, 134, 135, 136, 137, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 162, 164, 165, 166, 171, 172, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 190, 191, 249, 253, 255, 260, 263, 269

Pratte, André, 168

Prigogine, Ilya, 49, 255

Programmes, 130, 135, 136, 147, 152, 161, 166, 172, 177, 178, 179, 180, 190, 268

Public, 128, 129, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 141, 155, 162, 163, 164, 173, 180, 188, 249, 257

## Q

Quantification, 139, 140

## R

Réalité, 18, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 31, 45, 50, 58, 69, 75, 77, 85, 90, 103, 105, 106, 117, 138, 143, 147, 194, 218, 229, 239, 246, 266

Régulation, 50, 62, 63, 161

Relations, 17, 41, 42, 43, 54, 56, 66, 76, 77, 79, 87, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 104, 109, 119, 121, 122, 124, 133, 134, 142, 143, 144, 145, 146, 149, 151, 163, 185, 198, 207, 216, 232, 237, 240, 241, 244, 255, 258, 262, 263, 264, 265, 269

Religion, 15, 32, 34, 37, 39, 53, 75, 106, 152, 170, 213, 236, 248

## S

Saint-Simon, Claude-Henri de, 16, 18, 19

Sartori, Giovanni, 175, 176, 178, 180, 184

Science, 1, 12, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 31, 35, 37, 38, 39, 40, 61, 62, 63, 64, 79, 80, 85, 86, 88, 89, 93, 107, 112, 114, 116, 117, 118, 122, 126, 137, 138, 142, 143, 146, 150, 152, 158, 164, 169, 170, 175, 183, 184, 186, 201, 222, 235, 236, 239, 240, 246, 248, 264, 268

Sciences naturelles, 18, 19, 30, 31, 38, 39, 45, 47, 48, 49, 66, 67, 75, 232, 239, 264

Sciences sociales,19, 20, 31, 36, 37, 40, 45, 47, 48, 49, 50, 52, 53, 55, 66, 67, 79, 80,  
82, 86, 91, 138, 146, 157, 197, 239, 263, 264, 265

Segmentation,119, 121, 150

Segments,119, 120, 253

Sélection,39, 44, 93, 95, 100, 102, 104, 105, 155, 159, 241, 244, 260, 264, 265

Sens,17, 30, 35, 37, 38, 39, 41, 43, 44, 53, 59, 73, 74, 96, 99, 100, 101, 103, 104, 105,  
106, 110, 112, 113, 122, 127, 133, 134, 135, 143, 160, 162, 164, 170, 171, 175,  
176, 188, 205, 213, 228, 230, 231, 238, 240, 242, 243, 244, 245, 249, 260, 264,  
265, 266, 267

Shannon, Claude,64

Simmel, Georg,11, 17, 40, 41, 42, 43, 53, 58

Société,2, 3, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 23, 26, 28, 29, 30, 33, 34, 36, 37, 39, 40, 41,  
42, 43, 44, 46, 47, 48, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 70, 71, 72, 73, 75, 84, 87,  
88, 89, 90, 91, 92, 97, 98, 99, 106, 107, 108, 109, 110, 112, 114, 115, 116, 117,  
118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 126, 127, 129, 130, 132, 137, 138, 139, 140,  
141, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 156, 157, 158,  
159, 160, 162, 165, 167, 169, 170, 176, 177, 182, 185, 186, 187, 188, 192, 195,  
197, 198, 200, 201, 202, 207, 210, 211, 216, 217, 219, 226, 229, 235, 236, 239,  
240, 241, 243, 247, 250, 252, 253, 256, 257, 266, 267, 268

Sociologie,2, 11, 12, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 28, 29, 30, 31, 35, 36, 37, 38, 39, 40,  
41, 42, 44, 45, 47, 48, 49, 52, 53, 54, 55, 59, 60, 61, 71, 74, 79, 80, 81, 82, 84, 85,  
86, 87, 88, 89, 91, 97, 99, 100, 103, 108, 112, 138, 150, 169, 192, 193, 195, 198,  
199, 200, 207, 213, 215, 216, 217, 218, 219, 221, 229, 235, 236, 239, 240, 266, 267

Spencer Brown, George,54, 68, 69, 142, 149, 234, 249, 250, 251, 265

Spencer, Herbert,35, 45, 46, 47, 51, 52, 53, 68, 69, 142, 149, 234, 249, 250, 251, 265

Strates,119, 120

Stratification,119, 120, 121, 132, 144, 147, 148, 150

Structure,41, 42, 49, 51, 53, 55, 59, 66, 67, 90, 92, 96, 97, 99, 101, 104, 106, 110, 115, 116, 117, 121, 122, 127, 132, 133, 136, 139, 140, 143, 152, 153, 154, 163, 165, 167, 176, 177, 178, 183, 185, 188, 190, 191, 223, 231, 232, 234, 237, 238, 241, 244, 245, 256, 258, 263, 265, 267

Sujet,25, 26, 44, 58, 69, 70, 71, 72, 73, 96, 104, 137, 228, 229, 235, 251, 254, 265

Système administratif,134

Système économique,54, 117, 143, 148, 158, 163, 165, 170, 263, 269

Système légal,34, 103, 112, 116, 148, 159, 161, 256, 266, 267, 268

Système politique,11, 12, 13, 54, 67, 84, 95, 99, 107, 108, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 120, 121, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 140, 141, 143, 145, 146, 147, 148, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 178, 181, 184, 205, 221, 225, 231, 236, 248, 249, 255, 256, 257, 263, 265, 269

## T

Temporalisation,139, 140

Temps,15, 17, 21, 22, 26, 27, 47, 49, 54, 62, 75, 99, 100, 102, 103, 119, 126, 128, 132, 139, 140, 144, 157, 163, 169, 173, 177, 185, 188, 233, 245, 248, 263, 268

Territoire,108, 109, 124, 141

Théorie des systèmes,1, 2, 11, 12, 15, 24, 36, 45, 48, 49, 50, 52, 55, 56, 57, 61, 66, 68, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 90, 91, 92, 93, 97, 102, 114, 116, 122, 123, 126, 129, 131, 139, 142, 146, 150, 161, 165, 167, 168, 175, 182, 183, 184, 187, 189, 195, 197, 204, 208, 225, 228, 232, 235, 236, 237, 251, 252, 255, 257

Théorie générale des systèmes,36, 65, 74, 79, 81, 98

Thermodynamique,46, 50, 62, 247, 250, 255, 263

Tönnies, Ferdinand,11, 40, 41, 42, 53, 90, 240

Tradition,19, 44, 84, 91, 121, 122, 126, 132, 141, 159, 169, 235, 239, 246



**U**

Universalisme théorique, 24, 53, 84, 85, 182

**V**

Varela, Francisco J., 68, 92, 96, 97, 98, 106, 122, 232, 233, 237, 262, 263, 265, 266

Von Bertalanffy, Ludwig, 48, 49, 65, 75, 77, 79, 80, 82, 91, 223

Von Foerster, Heinz, 31, 63, 64, 65, 66, 68, 69, 77, 149, 220, 233, 237, 238, 252

Von Neumann, John, 64

**W**

Weber, Max, 11, 16, 17, 18, 27, 36, 37, 38, 39, 40, 43, 44, 51, 52, 53, 58, 59, 90, 153,

154, 156, 197, 198, 202, 221, 228, 230, 231, 248, 253, 254, 257

Wiener, Norbert, 61, 62, 64, 77, 224, 247